



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.

J U I L L E T , 1779.

T O M E V I I .

H U I T I E M E A N N É E .



A P A R I S ,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

A Stockholm , à *M. Gjorvel* , Bibliothécaire du Roi , pour toute la Suede.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

MÉLANGES de traductions de différens ouvrages grecs , latins & anglois , sur des matieres de politique , de littérature & d'histoire ; par l'auteur de la traduction d'Eschyle , (M. le Marquis DE POMPIGNAN). Un volume in-8vo. de 564 pag. A Paris , chez Nyon l'aîné , rue St. Jean-de-Beauvais. Prix 6 liv. relié. 1779.

UN homme, du petit nombre de ceux qui honorent notre littérature actuelle, qui possède le mieux les langues anciennes & modernes, qui écrit aussi-bien en vers qu'en prose, qui fait toujours joindre à la grandeur & à la noblesse des idées, la propriété & l'élégance de l'expression; en un mot, M. le marquis de Pompignan veut bien enfin consentir à nous ouvrir les trésors de son porte-feuille, fermé depuis long-tems. Ses amis en avoient déjà tiré, il y a quelques années, l'excellente traduction

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

d'Eschyle , dont une autre , qui parut dans le même tems , & qui n'est pas sans mérite , n'a pu soutenir la concurrence. Le volume que nous annonçons , contient des traductions aussi bien faites : morceaux précieux qui peuvent réveiller , parmi nous , le goût de la saine antiquité , dédommager des originaux qu'on ne se met plus en état de lire , & par conséquent soutenir les lettres sur le penchant de leur ruine.

On a toujours beaucoup aimé les mélanges : les *Miscellanea* , dans le siècle d'Erasme , comme dans celui-ci , étoient très-recherchés. La raison de cette préférence , c'est que la variété , ou plutôt la diversité , suivant l'expression de Lafontaine , laquelle séduit tous les lecteurs , paroît être la devise particulière de ces sortes d'ouvrages. Les mélanges que nous allons faire connoître , répondent parfaitement à cette idée : ce sont des morceaux composés en différentes langues , en prose & en vers , & dans des genres très-différens. La plupart des pièces qui forment ce volume auront même le mérite & la grace de la nouveauté.

Les deux premières , sont les discours d'Agrippa & de Mécène , touchant l'abdication de l'empire , projetée par Auguste. Ces deux morceaux de l'historien Dion , contiennent tout ce qu'il est possible d'écrire sur les différens systèmes de gouvernement , & sur toutes les parties de l'administration publique , telle qu'on la connoissoit alors. Le savant traducteur a cru devoir y joindre des observations & des no-

tes critico-politiques , sur lesquelles nous aurons soin de nous arrêter ; mais d'abord il faut prendre , d'après l'habile interprete , une idée juste & précise du caractère des trois acteurs célèbres qui figurent dans cette scene intéressante.

On fait que le regne d'Auguste , si l'on oublie les proscriptions & les cruautés du Triumvirat , fut le regne de la clémence & des arts. L'usurpateur de l'empire fit le bonheur des Romains ; le meurtrier de Cicéron devint le protecteur de Virgile. Ce prince effaça par de grandes vertus l'opprobre & l'horreur de ses premières années. Mais la haine obstinée de ses ennemis , & les soins du gouvernement auxquels il se livroit avec une application que peu de souverains ont imitée , le dégoûterent presque de l'empire. Suivant Dion Cassius , il consulta , sur son projet d'abdication , ses deux confidens intimes , Agrippa qui étoit son gendre , grand homme de guerre , citoyen vertueux , mais sauvage & fier ; & Mécène , gouverneur de Rome , courtisan sans intrigue , favori sans ambition , l'ami des lettres & de tous ceux qui les cultivoient. Le premier conseilla Auguste , en Romain libre & en ennemi du pouvoir arbitraire ; le second en ami souple , en sujet docile & qui veut un maître , mais un maître juste , soumis aux loix , occupé du bien des peuples. Son discours est le plan d'une monarchie sage & bienfaisante. Auguste l'adopta , & les peuples & le prince s'en trouverent bien.

On nous fait observer , avec raison , qu'il

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ne faut pas croire que ces deux discours aient été prononcés à Auguste , tels qu'on les lit dans l'historien grec ; & que celui de Mécène sur-tout a plus l'air d'un mémoire travaillé avec soin, que d'un avis donné dans la conversation. Ce qu'il y a de certain , c'est que ces pieces , qui renferment d'excellens principes de politique , & des instructions utiles pour les souverains & leurs ministres , font le plus grand honneur à la plume qui les a composées , & à celle qui vient de les rendre en françois , avec toute la force & la précision de l'original.

L'illustre traducteur , dont l'expression & la pensée décelent l'homme de lettres & l'homme d'état , a cru devoir faire précéder cette double version de quelques réflexions préliminaires , que ne délavoueroit pas Montesquieu , l'oracle du droit public. Ces réflexions sont d'autant plus nécessaires , que les deux interlocuteurs ne paroissent pas toujours avoir une idée nette des principes qu'ils établissent ou qu'ils réfutent ; & qu'Agrippa , par exemple , confond trop souvent la monarchie avec le despotisme. Le lecteur sera plus en garde contre cette méprise , quand il aura bien saisi l'analyse suivante.

» La monarchie est l'image d'une famille
» gouvernée par le pere ou le chef seul , ce
» qui n'exclut pas la délibération & le con-
» sentement du reste de la famille , quoi-
» qu'une seule personne y soit revêtue du
» pouvoir suprême , & du commandement uni-

» versel. L'aristocratie , c'est l'administration
 » confiée aux membres les plus considérables
 » & les plus apparens de la famille. L'oligar-
 » chie , c'est la famille soumise à l'autorité de
 » quelques-uns de ses membres, en fort petit
 » nombre. Dans la démocratie enfin , on voit
 » une famille où rien ne se fait que par le
 » suffrage de tous ceux qui la composent ,
 » quelque nombreuse & quelque étendue qu'elle
 » soit.

» Ces quatre sortes de gouvernemens déri-
 » vent de la même source. Elles sont nées de
 » l'administration paternelle & domestique , la
 » seule que la nature ait donnée aux premiers
 » hommes , pour être transmise à leurs descen-
 » dans , & qui par succession de tems , & sui-
 » vant les circonstances , a éprouvé diverses
 » altérations , à mesure que les sociétés se sont
 » agrandies & séparées les unes des autres.
 » Mais ces différentes formes du gouvernement
 » de famille ont toujours eu des loix fixes
 » qui leur étoient propres , des loix qui ser-
 » voient de règle à la souveraineté , pour
 » conserver aux hommes, originairement égaux ,
 » la jouissance paisible & assurée de leur état ,
 » de leurs biens , & de leur liberté , selon le
 » vœu de la nature.

» Le despotisme , au contraire , renverse
 » l'ordre naturel. Aristote l'a dit de la tyrannie ,
 » & la tyrannie n'est autre chose que le plein
 » exercice du despotisme. Cette manière de gou-
 » verner , en détruisant tout principe & toute
 » loi , détruit aussi tout devoir & tout sentiment.

8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Il y a des liens entre le monarque & le sujet ,
» il n'y en a point entre le despote & l'esclave. «

Au moyen de ces distinctions clairement établies , le lecteur suivra mieux les raisonnemens de la consultation importante dont il s'agit. Dès l'exorde de son discours , Agrippa annonce une ame républicaine. » Examinons
» tranquillement , dit-il à Auguste , l'état des
» choses , & prenons ensuite le parti que nous
» dictera la raison. Personne assurément n'oseroit dire que vous deviez , à quelque prix
» que ce soit , posséder l'autorité souveraine ,
» quand même il n'en résulteroit aucun bien.
» S'il étoit ainsi , l'on pourroit croire , ou qu'ébloui par le succès , vous n'avez pu résister
» aux tentations de la prospérité ; ou que
» desirant l'empire depuis long-tems , vous
» avez allégué le meurtre de votre pere , la
» piété filiale , & prétexté la défense du peuple & du sénat , moins pour les délivrer de
» leurs ennemis que pour les rendre vos
» esclaves. L'un & l'autre vous feroient tort.
» Qui ne seroit indigné de voir vos discours
» démentis par vos intentions ! on vous haïroit bien plus à présent , qu'on n'eût fait
» d'abord , si votre ambition se fût montrée à
» découvert , & que vous eussiez couru sans
» détour à la monarchie «.

Après ce début , Agrippa entre bientôt en matière. On n'est pas peu surpris de voir un guerrier raisonner avec toute la subtilité d'un philosophe , pour prouver la nécessité naturelle & absolue du gouvernement républicain. Il

établit avec l'adresse & presque avec l'éloquence de Jean-Jacques, ce paradoxe politique : que l'égalité de naissance veut l'égalité de condition. Il peint rapidement les avantages d'une administration, où les biens & les maux sont toujours communs, ce qui n'arrive pas dans une monarchie. » Il seroit trop long, ajoute-t-il, d'en faire ici le parallèle ; je le renferme en deux mots qui disent tout. C'est que dans la monarchie un homme vertueux n'ose quelquefois le paroître, parce que souvent la vertu est odieuse au prince. On règle sa vie & ses mœurs sur les siennes. On recherche sa faveur, pour acquérir tout ce que l'on pourra posséder en sûreté. De là vient que la plupart uniquement occupés d'eux-mêmes, n'ont que de la haine pour autrui ; & qu'ils regardent ses pertes comme leur gain, ses prospérités comme leurs disgraces «.

A l'occasion de cet éloge de l'administration républicaine, M. de Pompignan observe qu'Agrippa pensoit comme le président de Montesquieu, ou plutôt, que le président de Montesquieu pensoit comme Agrippa ; c'est-à-dire, qu'on n'agit par vertu que dans un état républicain. Montesquieu ajoute que l'honneur est le mobile des actions dans les monarchies : mais le véritable honneur n'est-il pas inséparable de la vertu, demande avec raison M. de Pompignan ? A ne juger de l'honneur, continue-t-il, que par des idées nationales, il seroit bien difficile de le définir ; chaque pays a le sien, & chaque pays l'a souvent attaché à

des choses très peu honorables. Si Miltiade & les deux Scipions revenoient sur la terre, ils feroient fort surpris d'entendre parler de point d'honneur, de regles du point d'honneur, de juges du point d'honneur. Les héros de la Grece & de Rome, se disoient souvent des injures, & ne se battoient qu'à l'armée. L'honneur, qui ne tient qu'au préjugé, change comme les modes. Il en est de même de la vertu : elle devient arbitraire, si la religion ne l'éclaire. Il n'est de vraie philosophie, de véritable honneur & de vertu parfaite, que dans la morale & dans la pratique du christianisme. Nous ne pouvons qu'applaudir à la justesse de ces observations, quoiqu'elles ne s'accordent point avec les idées nouvelles que quelques modernes voudroient accréditer.

Agrippa s'attache à parcourir les principaux inconvéniens du pouvoir souverain, dont il veut dégoûter Auguste. Un des plus considérables, selon lui, c'est que, » dans un état monarchique, comme le souverain est exorbitamment riche, le public rejette sur lui toutes les dépenses : on ne daigne pas même les calculer, quoiqu'on calcule avec soin ses revenus. Nul ne paie librement, ni avec plaisir ; nul ne prévient le fisc par des tributs volontaires. Ce seroit s'avouer riche, & par-là se rendre suspect au prince. Il craint droit qu'un citoyen si généreux, n'en prît avantage, & n'entretînt des factions. « Relativement au motif de cette crainte, M. de Pompignan remarque qu'on a vu le contraire

dans des états monarchiques, sur-tout dans ceux où le peuple est naturellement attaché à ses maîtres ; qu'il pourroit arriver néanmoins que ces efforts de zele fussent quelquefois le fruit de l'intrigue , ou de l'influence de quelques hommes puissans & accrédités , qui voudroient par ce moyen faire leur cour aux dépens du public.

A ces raisons générales , Agrippa en joint de personnelles à l'empereur , & qui sont présentées avec autant d'énergie que de précision.

» Comment soutiendrez-vous un travail pénible qui remplira vos nuits & vos jours ?

» Comment y suffirez-vous dans vos maladies ?

» Comment goûterez-vous les biens qui font le bonheur des hommes , ou comment en supporterez-vous la privation ? Vos plaisirs seront imparfaits ; vos tourmens seront extrêmes. Le maître d'un vaste empire est consumé de soins & de craintes : l'amusement & la volupté le fuient ; il est sans cesse forcé de voir , d'entendre , de faire & de souffrir ce qui lui répugne le plus. On a vu des Grecs & des Barbares , frappés sans doute de ces inconvéniens , refuser des sceptres qu'on leur offroit. «

Agrippa fait voir ensuite que les soins & les soucis rongeurs , attachés à l'exercice de l'autorité souveraine , ne sont nullement compensés par le pouvoir flatteur de faire des heureux ; parce qu'un souverain ne peut satisfaire à toutes les demandes , parce qu'il n'a presque point de sujets qui n'aspirent aux grâces , parce

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

que ses refus lui font plus d'ennemis que ses libéralités ne lui attirent d'amis : il en conclut qu'Auguste doit abdiquer l'empire , après avoir ordonné tout ce qui peut être avantageux à la république , qu'il lui conseille de rétablir. Nous croyons qu'un semblable discours , qu'il faut lire tout entier dans le texte ou dans la traduction , qui le représente avec fidélité , a dû faire une impression profonde sur Auguste , si son projet d'abdication n'étoit point une feinte , comme on a lieu d'en douter. Voyons dans le plaidoyer opposé , quelques-uns des raisonnemens qui ont pu déterminer le prince au parti contraire.

Mécène , qui connoissoit mieux Auguste , & qui peut-être devinoit son secret , commence par lui prouver qu'il seroit désormais impossible de rétablir la république. » Quand Rome
» n'avoit qu'un nombre médiocre de citoyens ,
» & qu'elle n'étoit guere supérieure en force
» à ses voisins , notre administration étoit admirable ; nous donnions des loix presque à
» toute l'Italie. Depuis que nous avons tra-
» versé tant de continens & tant d'îles , rem-
» pli les mers & la terre entière du nom &
» de la puissance des Romains , tous nos avan-
» tages ont disparu. D'abord il s'est élevé des
» dissensions dans nos foyers & dans nos murs ;
» ce mal s'est ensuite répandu dans nos armées.
» Cette ville , semblable à un vaisseau déchargé ,
» plein de passagers de tous pays , flotte depuis long-tems au milieu des tempêtes , sans
» pilote & sans gouvernail. Ne l'abandonnez

» pas aux ondes qui le remplissent ; il ne faut
 » roit soutenir leurs assauts. Fracassé de toutes
 » parts , il est *prêt à* (*) s'ouvrir , si vous
 » ne resserrez ses liens. Mais puisque les Dieux ,
 » touchés de nos maux , vous ont confié le
 » salut & l'administration de la patrie , c'est
 » par vous qu'elle respire ; que par vous elle
 » se rétablisse & dure à jamais ! « Comme ce
 beau mouvement oratoire auroit bien pu ne
 pas entraîner un prince timide , qui craignoit
 pour ses jours , le ministre lui promet une sû-
 reté entière & le regne le plus fortuné , pourvu
 que son administration soit conforme au plan
 qu'il va lui tracer. Nous glisserons légèrement
 sur les détails de ce développement , pour ne
 nous arrêter qu'à ceux qui donneront lieu à
 des observations intéressantes de la part du
 traducteur , & à des rapprochemens relatifs à
 nos usages.

Mécène recommande d'abord à Auguste de
 bien composer le sénat. » Que la pauvreté ne
 » soit pas un motif pour exclure les gens de
 » bien ; donnez-leur au contraire de quoi sou-

(*) Il faudroit dire *près de*. Nos meilleurs écrivains
 font tous les jours , sans y penser , cette faute gram-
 maticale , qu'il est bon de relever en passant. Il y a une
 grande différence entre *prêt à* & *près de*. Par exem-
 ple , je suis *prêt à* combattre , quand j'attends l'ennemi ,
 & *près de* combattre , quand il approche. De ces deux
 mots , l'un est un adjectif dont le synonyme est *pré-
 paré* ; l'autre un adverbe de *temps* qui signifie *sur le
 point de*.

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» tenir leur dignité ; n'accordez les places vacantes qu'à des personnes qui ont de la naissance, du mérite & de la fortune. « Vœu d'un véritable citoyen, dit l'auteur, qui est un ancien magistrat ; vœu de la nation françoise, dans tous les tems, & que les états du Royaume, notamment ceux de 1614, & les états de provinces, comme ceux de Languedoc, ont souvent renouvelé dans leurs cahiers.

Le ministre conseille mal-adroitement au prince de faire de Rome la seule ville du monde, & d'engager à désertir les autres pour l'habiter. Système absurde & pernicieux, reprend avec raison l'écrivain politique. Toute ville capitale qui, par sa grandeur illimitée, par ses richesses monstrueuses, par son luxe scandaleux, absorbe & dévore les autres villes de l'état, est la sangsue du corps politique. Les membres se dessèchent, la tête s'enfle, & le corps entier périt.

» On ne fera reçu sénateur qu'à vingt-cinq ans accomplis : n'est il pas honteux & dangereux tout ensemble de confier les fortunes publiques à ceux qui n'ont pas encore la disposition de leurs propres biens ? (On a vu, dit M. de Pompignan, des gens en place avoir des tuteurs ; en sorte qu'il est arrivé peut-être que le même magistrat, dans le même instant, & avec la même plume, ait ordonné seul & souverainement à dix mille laboureurs d'aller traîner la brouette sur un grand chemin, & n'ait pu signer une quittance de cent francs, sans être assisté d'un tuteur.)

Cette réflexion rappelle les éloquentes & vigoureuses remontrances de l'auteur au sujet des corvées, quand il étoit premier-président d'une cour supérieure.

Le choix des magistrats dont Mécène ne veut point laisser la nomination au peuple, donne lieu au traducteur de discuter, dans une longue & savante note, cette question relativement à nous, ainsi que celle de la vénalité des offices, contre laquelle on s'éleva d'abord, parce qu'on n'y voyoit que l'esprit fiscal, qui l'établissoit. Mais elle remédia par la suite à beaucoup d'abus; & l'on a reconnu depuis qu'elle étoit devenue nécessaire.

Rien de plus sage que les avis ajoutés par le ministre Romain, sur la manière de restreindre la trop grande autorité des sénateurs, & de ménager si bien les choses, qu'en diminuant leur pouvoir, ils soient également respectés. Rien de plus juste que la remarque faite à ce sujet par le traducteur; c'est que subjuguier, réformer des compagnies puissantes, sans les avilir ni les détruire, est un des mystères de l'art politique, dans les gouvernemens absolus. Cette opération délicate doit se faire sans proscription, sans violence, sans rien ordonner qui attaque le droit de propriété, ou qui en gêne l'exercice. Il faut éviter sur toutes choses de rendre ce changement onéreux au peuple. Si l'on s'y prend autrement, si l'on sacrifie l'équité, les loix, les finances à un projet mal conçu, dès lors l'entreprise est manquée; ce qu'elle avoit de spécieux & de plausible disparoît, il n'en reste

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

que l'arbitraire & l'odieux , sans avantage pour le prince & sans utilité pour l'état.

» C'est un avantage de multiplier & de diviser les emplois. On forme , on rend utile , on enrichit un plus grand nombre de sujets. « Le traducteur observe qu'Auguste suivit constamment cette maxime. Un homme public , chargé de trop d'affaires , les néglige toutes ou les fait mal. Mais un roi , dira-t-on , un premier ministre suffit à tout. La différence est grande. Celui qui gouverne en chef n'a besoin que d'une vigilance universelle , & d'une attention générale aux diverses parties du gouvernement. Le ministre particulier , au contraire , doit un travail mécanique & assidu à toutes les branches d'administration qui le concernent. Lui confier plusieurs départemens qui exigeroient chacun la même application & le même détail , ce seroit abuser des forces de l'esprit humain.

» Ne dédaignez pas même de recevoir dans le sénat ceux qui n'auroient eu , dans les légions , que des grades subalternes , pourvu qu'ils n'aient pas été simples soldats ». Exception odieuse & injuste ; elle eût privé Marius du consulat , & Faber du bâton de maréchal de France.

On devoit bien s'attendre qu'un législateur , qui esquisse à grands traits le plan d'une nouvelle constitution monarchique , ne négligeroit pas l'article essentiel de l'éducation. Aussi Mécène insiste-t-il pour que les enfans des sénateurs & des chevaliers soient envoyés aux

écoles, & remis à des maîtres publics, avoués par l'état. Il fait entendre au souverain qu'il n'y a rien de plus redoutable qu'une noblesse ignorante & débauchée. Son interprète développe encore ainsi sa pensée. » L'ignorance des » principes & la corruption des mœurs ne » font que des esclaves ou des rebelles. Des » hommes instruits & vertueux n'aiment pas » l'oppression; mais ils connoissent leurs de- » voirs, & les remplissent «.

M. de Pompignan remarque avec la même justesse, à propos des terres publiques, dont on conseille ici la vente en partie, que le domaine des princes bien administré épargneroit beaucoup d'impôts à leurs peuples. Fénélon décide qu'un roi ne peut en conscience soutenir des prétentions de famille qu'avec ses revenus particuliers : les autres ne doivent être employés, selon lui, qu'à la défense de l'état. Un des griefs des Anglois contre Jacques I, étoit la fréquente aliénation des domaines au profit des favoris; il en changeoit souvent & les enrichissoit tous aux dépens de la couronne. Charlemagne, qui avoit conquis la plus grande partie de l'Europe, ne récompensoit ses serviteurs qu'avec des possessions prises sur l'ennemi. *Il faisoit vendre pour son compte, les œufs & les poulets de ses fermes*; économie digne des rois-pasteurs.

Immédiatement après, Mécène, en véritable homme d'état, traite des impositions dont il veut que personne ne soit exempt. Il rejette toute immunité comme absolument injuste, puis-

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

que l'avantage que procurent ces secours, rejaillit sur tous, sans exception. Mais, afin que le tribut soit moins onéreux & en quelque sorte insensible, il demande qu'il y ait beaucoup de personnes ou de choses contribuables, (Βραχέα ἀπὸ πολλῶν) & que la contribution respective soit médiocre. Cette idée nous paroît assez heureuse. Cependant M. de Pompignan prétend que les Romains ne connoissoient pas mieux que les nations modernes la nature de l'impôt. Il renvoie les lecteurs de cette doctrine aux ouvrages de M. Mirabeau, qui leur apprendra que l'impôt doit être unique, exclusif, territorial, perçu sans frais, proportionné aux besoins réels de l'état, & sur-tout au *produit net* des terres. Mais il est à craindre que ce produit *net*, si célèbre depuis quelque temps, & aussi difficile à saisir dans la pratique que dans la théorie, ne soit la pierre philosophale du grand œuvre économique.

» Embellissez la ville de Rome, & rassemblez-y toutes sortes de spectacles. Il faut que » le peuple le plus puissant de la terre l'em- » porte en toutes choses sur les autres nations. » Nous en serons plus considérés de nos alliés, » & plus craints de nos ennemis. « Avec la permission de Mécène, reprend l'auteur, la comédie & l'opéra ne rendront jamais un état redoutable. Il est ridicule de donner à des spectacles d'amusement une importance qu'ils n'ont pas. Sans doute. Mais nous dirons aussi, avec la permission du traducteur, que Mécène ne donne nullement dans ce ridicule. Il recom-

mande seulement la pompe & la magnificence des fêtes & des jeux publics, bien différens de nos opéras dont il n'est pas question dans le texte. Or cette pompe & cette magnificence politiques pouvoient effectivement en imposer jusqu'à un certain point, aux princes voisins & aux ambassadeurs des nations barbares. C'est ainsi que les carousels & les ballets superbes de Louis XIV, donnerent le change aux ennemis de la France.

Guidé par les principes d'une sage économie, Mécène met des bornes aux dépenses excessives qu'occasionneroit au public & aux particuliers dans les provinces, l'entretien des athlètes vainqueurs. Il faut récompenser tout homme qui excelle dans un art, ajoute M. de Pompignan, mais tous les arts ne doivent pas être également encouragés. Aussi, par une suite de cette réflexion, nous observerons qu'il est absurde, pour ne rien dire de plus, de voir des mimes, ou, si l'on veut des Roscius, inhumés chez des peuples, follement enthousiastes, avec des honneurs funéraires qu'ils n'accordent pas toujours aux Scipions & aux peres de la patrie.

Mécène desire ici, comme les zélateurs du bien public l'ont toujours souhaité depuis, l'uniformité des poids & des mesures. Louis XI alloit l'établir; d'autres princes l'ont souvent promise, mais inutilement. Il est vrai que cette opération facile à l'égard des superficies & des liquides, ne l'est pas également à l'égard des grains, comme le savant commentateur le démontre. On peut encore consulter sur cette

20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

matiere, dans les *mémoires de l'académie royale des inscriptions*, le travail précieux qu'a déjà commencé, par ordre du gouvernement, un membre distingué de cette compagnie.

Le ministre passe à un objet non moins essentiel. Il jette quelques idées plus ou moins exactes sur la procédure criminelle. On applaudit au conseil qu'il donne à Auguste de dédaigner les discours injurieux ; en observant que l'on ne conçoit pas comment de simples discours puissent jamais être punis de mort, à moins que leur but formel & direct, ne soit d'exciter à la révolte ou à d'autres attentats. L'interprete s'étonne de quelques condamnations rigoureuses en ce genre, que nous avons vues de nos jours.

» Ces arrêts effrayans, dit-il, seroient-ils fondés
» sur la déclaration du 16 avril 1571, qui
» ordonne que tous ceux qui seront convaincus
» d'avoir composé, fait composer & imprimer
» des écrits contre la religion, & contre l'autorité du roi, seront punis de mort ? Mais
» cette peine n'est prononcée que contre ceux
» qui écrivent, & non contre ceux qui parlent.
» Il semble que le juge ne devoit pas ajouter à
» la rigueur de la loi : des propos inconsidérés,
» insolens, factieux, ne méritent que des corrections de police. «

Fausse & dangereuse regle, que celle qui est prescrite plus bas : » Jugez tous les délits
» où il y aura des accusateurs ; passez sous
» silence ceux qui ne vous seront déférés par
» aucune plainte ; si ce n'est les crimes contre
» la république. « D'où il suit, conclut-on avec

justesse, que le prince ne seroit qu'imparfaitement le juge de son peuple. Il laisseroit impunis tous les forfaits dont il auroit connoissance, mais qui ne lui seroient pas dénoncés par une accusation en forme. Louis XIV étoit dans un principe différent. Plus d'une fois il a ordonné à ses procureurs-généraux en province, de poursuivre des crimes contre lesquels il n'y avoit point de partie civile, & que le ministère public avoit ignorés ou négligés.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux l'espece de péroration éloquente & sublime, par laquelle le digne favori termine les avis salutaires qu'il vient de donner à son maître. » Rendez-vous illustre par vos propres » actions. Ne souffrez pas qu'on vous érige » des statues d'or ni d'argent, simulacres vains » & dispendieux, que le tems détruit ou qu'une » révolte abat. Que vos bienfaits gravent » votre effigie dans les cœurs, en traits inef- » façables & immortels. Permettez encore moins » qu'on vous élève des temples. Ce seroit un » argent perdu ; il vaut mieux le réserver pour » des emplois nécessaires. Car ce n'est pas » l'excès des impôts, c'est l'économie qui grossit les revenus du prince. Et d'ailleurs, ces » sortes d'hommages ne servent de rien pour » la réputation. La vertu peut rendre un homme égal aux Dieux ; mais les hommes ne font pas un Dieu. Soyez humain, soyez juste ; l'univers sera votre temple ; les villes seront vos autels ; tous les hommes, des statues vivantes qui éterniseront votre mémoire.

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Qu'un méchant prince place tant qu'il vou-
 » dra , ses images dans toutes les villes , il
 » n'en fera pas moins méprisé. Ce sont des tro-
 » phées de ses vices , des monumens de l'in-
 » dignité de son regne. Plus ils seront dura-
 » bles , plus le souvenir de son infâmie se
 » perpétuera parmi les hommes.

» Voulez-vous enfin jouir d'une véritable
 » immortalité , profitez de mes conseils , &
 » par-dessus toutes choses , honorez la divinité
 » en tout lieu , suivant le culte de vos peres.
 » Obligez chacun de s'y conformer. Haïssez ,
 » punissez ceux qui s'efforceroient de le dé-
 » truire. Vous le devez par politique autant
 » que par piété. Qui méprise les Dieux , ne
 » respecte rien. Tout changement dans la re-
 » ligion en apporte aussi dans l'état. De-là ,
 » les associations , les cabales , les complots ,
 » dont l'effet est si redoutable aux monarchies.

» Les faux philosophes ne sont pas moins
 » dangereux. Vous ne sauriez trop vous en
 » défier. Car , ne croyez pas , parce que vous
 » avez éprouvé la sagesse & la probité d'A-
 » rius & d'Athénodore , que ceux qui se disent
 » philosophes , ressemblent à ceux-là. Plusieurs ,
 » sous le masque de la philosophie , ont infi-
 » niment nui aux particuliers & à des nations
 » entieres. «

Quoique ce texte ne paroisse pas avoir be-
 soin de commentaire , cependant il fournit en-
 core à M. de Pompignan , une dernière ré-
 flexion , qui n'est assurément pas déplacée. Ces
 faux philosophes , dit-il , ont été souvent prof-

crits dans la Grece & à Rome. Ceux dont Mécene parle ici , n'étoient certainement pas plus méchans ni plus dangereux que d'autres philosophes moins anciens. Ils ont beau crier que la philosophie est un nom qui fait peur : exclamations vuides de sens & de vérité. On ne craint point la vraie philosophie ; on la respecte. on la chérit comme un présent de Dieu , comme un rayon de sa sagesse éternelle. Mais la philosophie qui détruit le droit divin & naturel ; la philosophie qui renverse la religion & corrompt les mœurs , qui ment , qui calomnie , qui insulte la terre & le ciel ; cette philosophie porte l'horreur & l'effroi dans tous les cœurs vertueux.

Après tout ce qu'il vient de dire & que nous n'avons fait qu'indiquer , Mécene finit par conclure qu'Auguste ne doit pas repousser la fortune qui l'a choisi parmi tous ses concitoyens pour l'élever à l'empire ; & le prince fut fidèle à sa vocation.

On ne sauroit disconvenir que ces deux discours , qui méritent d'être lus en entier dans le texte ou dans son excellente version , ne présentent de grandes idées & qui étoient alors assez neuves. Il faut bien se garder de mettre ces ouvrages au rang des déclamations scholastiques & fictives , avec lesquelles les anciens rhéteurs exerçoient leurs élèves , & dont parle Juvénal , quand il dit , au commencement de sa première Satyre : » Nous avons aussi conseillé à Sylla de retourner aux paisibles jouissances de la vie privée. »

. *Et nos*
Consilium dedimus Sullæ privatus ut altum
Dormiret.

Ces sortes de compositions n'offroient souvent que des mots , & les morceaux que nous venons d'analyser renferment des choses ; ils ne sont peut-être pas écrits avec l'élégante pureté & la précision sentencieuse d'Isocrate ; mais ils présentent des vues plus générales & supérieures aux instructions que cet orateur illustre adresse à des princes , qui n'étoient pas , il est vrai , dans les mêmes circonstances. Ils ont fourni , quoi qu'en dise M. de Voltaire , l'idée & les matériaux de la belle scène délibérative qu'on admire toujours en lisant *Cinna*.

L'enjouement & la gaieté des dialogues de *Lucien* succèdent au sérieux & à la gravité des discussions politiques de *Dion Cassius* , & délassent agréablement le lecteur. Il n'y a peut-être pas dans toute l'antiquité d'écrivain plus amusant que *Lucien* , par la variété des matières qu'il a traitées , par les saillies d'une imagination vive & brillante , par le tour piquant qu'il fait donner à la morale , & par le sel ingénieux dont il assaisonne les matières les plus importantes de la philosophie. Né à Samosate , sous l'empire de Trajan , destiné par ses parens au métier de sculpteur , entraîné vers les lettres par la nature & par un goût dominant , il exerça d'abord la profession d'avocat , mais bientôt ennuyé des clameurs du barreau , il se livra à un genre d'éloquence plus naturel & plus conforme à son humeur ;
devenu

enu rhéteur ambulant, il parcourut les différentes villes de l'Asie mineure, de la Grèce de l'Italie & des Gaulès, charmant ses auditeurs dans tous les lieux où il passoit par la simplicité de son style, les graces de son esprit & la finesse de ses plaisanteries. Les extractions de la mythologie, les rêveries & les subtilités des philosophes furent les objets principaux qui égayerent sa verve comique. De son temps Rome & les provinces étoient pleines d'imitateurs qui, avec une longue barbe, un extérieur imposé, & un jargon inintelligible, en imposant aux grands & aux riches, & s'attiroient le respect de la multitude. A l'abri du manteau philosophique, ils se livroient impunément à toutes sortes de vices, ils s'enivroient à de bonnes tables méprisant la tempérance, & s'enrichissoient en méprisant la pauvreté. Lucien, indigné de la licence, & plus encore des succès de ces fourbes, saisit l'arme du ridicule & les immola à la justice publique. Considéré comme écrivain, par ses grands rapports avec *Aristophane* ; c'est le même sel, le même atticisme, & le même ton de plaisanterie. Le rhéteur de Samosate est aussi satirique, aussi mordant, aussi fertile en bons mots & en saillies que le poëte athénien ; il a l'imagination aussi vive, aussi libre, & quelquefois si bouffonne. Plusieurs de ses dialogues sont véritables comédies, où l'on trouve une foule de situations très-piquantes. Comme *Aristophane*, il aime à parodier les grands écrivains, à travestir le sublime ; souvent il s'égaie aux dépens d'*Homère* & d'*Hésiode*, comme *Aristote*.

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

phane , aux dépens d'*Eschyle* & d'*Euripide*. Considéré comme philosophe , Lucien paroît avoir quelque ressemblance avec Socrate ; comme lui , il rapporte toute la philosophie à la morale ; comme lui , il prend un ton simple , naturel & familier pour débiter les plus importantes maximes. Aussi fin , aussi railleur que le maître de Platon , il emploie pour dévoiler les fourberies & les vices des philosophes , cet agréable persifflage dont Socrate se servoit avec tant d'art pour relever l'ignorance & le galimathias des sophistes de son tems. Enfin , comme Socrate , Lucien se moque plutôt des idées des autres qu'il n'expose les siennes. Mais le philosophe d'Athenes paroît bien plus modeste , plus vertueux , plus humain ; chez lui l'ironie est douce , innocente & légère , elle n'annonce point dans celui qui en fait usage de fiel & de malignité. Lucien , au contraire , est souvent plein de satyres ameres & de sarcasmes violens ; la haine & l'animosité se montrent dans ses plaisanteries ; son badinage est méchant , & sa gaîté cruelle ; lors même qu'il paroît se jouer & rire , il mord & déchire impitoyablement.

Lucien a introduit dans ses dialogues les dieux & les hommes , les vivans & les morts , les philosophes & les courtisanes , souvent même il a fait parler des êtres allégoriques ; ce nombre prodigieux d'acteurs de toute espece donne de la vie à son théâtre & attache le spectateur. M. de Pompignan a traduit les dialogues des divinités de la mer , dans lesquels Lucien a renfermé , avec beaucoup d'adresse , toutes

les fables que les anciens poëtes ont imaginées sur le compte de ces divinités ; il se plaît à rabaisser ces objets de la vénération du peuple , en leur prêtant un langage familier qui les rapproche des plus simples mortels.

Dans le premier de ces dialogues , *Doris & Galatée* , nymphes de la mer de Sicile , parlent sur le ton des nymphes du palais royal ; elles se piquent & s'agacent mutuellement par ces railleries qui échappent naturellement à deux coquettes jalouses & rivales. Doris félicite Galatée sur la conquête qu'elle vient de faire du berger Polyphème ; elle insiste sur ses charmes de ce galant dont le corps est velu comme celui d'un ours , & qui n'a qu'un œil au milieu du front. Galatée répond que s'il n'est pas beau , du moins il est très-noble , puisqu'il est fils de Neptune ; qu'au reste , cet air sauvage & ce corps velu sont des beautés mâles , & qu'il voit aussi-bien de son œil unique que s'il en avoit deux. Une apologie aussi vive paroît à Doris une preuve d'amour , & fournit une nouvelle matière à ses plaisanteries. Galatée perd patience & répond avec aigreur.

G A L A T É E.

Je n'ai assurément aucun goût pour lui , mais en vérité vos méchancetés m'excedent ; c'est l'envie qui vous fait parler ainsi. Vous n'avez pas oublié que Polyphème faisant paître un jour ses troupeaux , & nous voyant du haut d'un rocher jouer ensemble sur le rivage au pied du mont Etna , il ne fixa ses regards que sur moi , sans les arrêter un moment sur vous , ni sur

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

les autres nymphes. Je lui parus sans doute la plus belle & la plus digne d'être aimée. Il n'eut pour vous que du mépris , c'est ce qui vous désole.

D O R I S.

J'avoue qu'il est flatteur d'être aimée d'un borgne & d'un gardeur de troupeaux, c'est un avantage qu'on ne peut trop t'envier ; mais enfin qu'a-t-il pu tant remarquer en toi , si ce n'est ta blancheur....

G A L A T É E.

Je serai aussi ridiculement blanche que vous voudrez ; mais j'ai un amant. Nommez-moi , toutes tant que vous êtes , un berger , un matelot , un batelier , qui vous ait dit un seul mot de galanterie. Polyphème est de plus un musicien du premier ordre.

D O R I S.

Tais-toi , Galatée. Nous entendîmes l'autre jour la sérénade qu'il te donnoit. Déesse de Cythere ! nous crûmes d'abord que c'étoit l'animal du bon Silène.... Plus il se passionnoit , plus nous éclatâmes de rire , quelque effort que nous fissions pour nous retenir. Echo , qui répète tout , ne répéta ni chant , ni paroles , soit qu'elle fût effrayée de la voix rugissante de Polyphème , ou qu'elle eût honte de redire une chanson si barbare & si ridicule. Pour comble de gentillesse , le charmant berger portoit dans ses bras un petit ours velu comme lui ; tu ne dois pas être surprise , Galatée , qu'on t'envie un pareil amant.

GALATÉE.

Mais, vous, Doris, montrez-nous enfin le vôtre. Voyons un peu s'il est plus beau, s'il a la voix plus mélodieuse, s'il joue mieux de la lyre que Polyphème.

DORIS.

Je n'ai point d'amant, je ne me crois pas faite pour en avoir; mais, toi, Galatée, garde ton cyclope, cet amant parfumé comme un bouc, & qui mange ses hôtes. Adieu, puisses-tu l'aimer autant qu'il t'aime!

Le second dialogue des divinités marines, entre *Neptune* & *Polyphème*, roule sur la manière dont *Ulysse* l'enivra & lui creva le seul œil qu'il avoit; le troisième, entre *Neptune* & *Alphée*, sur la tendresse ingénieuse de ce fleuve d'Arcadie pour la belle *Aréthuse*, fontaine de Sicile, laquelle n'est pas trop à portée de son amant, selon la remarque du souverain de l'empire liquide. Mais l'amour fait bienrôt faire disparaître les distances les plus grandes; l'*Alphée* traverse les mers sans mêler son onde à leurs flots, & vient la verser pure, comme son cœur, dans l'urne cristalline de la Naiade qu'il adore. Dans le quatrième dialogue, *Prothée*, par l'exemple du polype qui trompe l'œil du pêcheur, s'efforce de prouver à l'incrédule *Ménélas* que ses métamorphoses rapides ne sont point des illusions d'optique; dans le cinquième, *Panope* raconte à une de ses compagnes le tour perfide que vient de jouer la *Discorde* aux noces

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de *Thétis* : on attend le jugement du beau berger , & l'on entrevoit que l'air du bureau est pour *Vénus*. Dans le sixieme , *Neptune* est instruit des charmes de la jeune & sage *Amymoné* par un triton officieux , qu'on peut appeller *l'ami du prince*. A l'aide du même complaisant , il forme , exécute le projet d'enlever cette beauté , malgré ses cris & sa résistance. Elle avoit pour pere *Danaüs* , qui donnoit à ses filles une éducation très-dure , qui les obligeoit à travailler de leurs mains , & qui ne leur recommandoit rien tant que de fuir la paresse : mais aussi pourquoi avoit-il l'indiscrétion d'envoyer tous les jours la plus jolie , seule , loin d'Argos , puiser de l'eau dans le lac de Lerne ? Une singularité remarquable dans cette espece de petite comédie , c'est que , malgré sa brièveté , on y viole hardiment l'unité de lieu. L'action commence dans le palais de Neptune & finit au rivage grec où vole le Dieu monté sur un dauphin & suivi du fidele ministre de ses plaisirs.

La double métamorphose de la fille d'*Inachus* , changée en génisse par la jalousie de Junon , & ensuite en nymphe d'une beauté ravissante par l'ordre de Jupiter , est l'objet du septieme dialogue : l'aventure du musicien *Arion* recueilli par un dauphin , au moment où des matelots l'avoient jetté à la mer , celui du huitieme : la chute d'Hellé dans le détroit qui porte son nom , celui du neuvieme. Les suivans retracent rapidement l'apparition subite de l'isle vagabonde , si bien chantée par Calli-

maque, & qui sort des gouffres profonds de la mer, pour offrir un asyle à *Latône*; l'incendie & le dessèchement du Xante, que *Vulcain* embrase de tous les feux du Mont-Ethna, pour secourir le fils de *Thétis*; la fécondité de la pluie d'or, répandue sur *Danaë*; les plaintes risibles d'*Enipe*, dont on a volé la figure & la maîtresse; la vaillance de *Perfée*, qui tue le monstre & délivre *Andromède*.

Enfin le quinzième & dernier de ces drames; toujours trop courts, dont la mer fournit le théâtre & les acteurs, & qui paroissent avoir éveillé l'imagination de l'ingénieux auteur de *l'Oracle & des Graces*, décrit tous les détails & toutes les circonstances de la surprise d'*Europe*, presque aussi célèbre dans la fable que le rapt de Proserpine. Ce riche fonds a tant exercé & doit exercer encore si souvent le pinceau & le burin, que l'on croit devoir mettre ici ce passage sous les yeux des artistes, qui aujourd'hui se nourrissent trop peu des peintures qu'offrent la poésie & l'éloquence anciennes, si propres à échauffer leur génie & leurs compositions. C'est *Zéphire*, témoin oculaire, qui raconte à son camarade *Notus* comment la chose s'est passée. On sentira aisément dans la version de M. de Pompignan, la touche animée & pittoresque d'un grand poëte, qui a choisi de préférence ces morceaux, parce qu'ils sont remplis d'images fortes ou riantes.

» Europe se divertissoit sur le bord de la
 » mer avec de jeunes filles de son âge. Jupi-
 » ter, sous la forme d'un taureau, est venu

32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» jouer avec elles ; il étoit d'une beauté par-
 » faite , blanc comme la neige , les cornes
 » agréablement recourbées , le regard tendre
 » & passionné ; ses mugissemens même étoient
 » doux. Il s'est mis à bondir sur le rivage.
 » Europe s'enhardit jusqu'à lui monter sur le
 » dos. A peine y est-elle assise , que le Dieu
 » prend rapidement sa course ; il gagne la
 » mer , & s'y jette à la nage , chargé du pré-
 » cieux fardeau de sa maîtresse. Europe ef-
 » frayée de cette aventure , tenoit d'une main
 » l'une des cornes du taureau pour s'empê-
 » cher de tomber , & de l'autre elle arrêtoit
 » son voile qui flotloit au gré du vent ».

Ici , Notus interrompt le récit de son con-
 frere par une exclamation ironique , que les
 interpretes latins n'ont pas sentie. » Voilà donc
 » ce spectacle si ravissant ! Tu as vu nager
 » Jupiter ; tu l'as vu porter sur son dos une
 » jeune fille « ! Le reste est-bien plus agréa-
 ble , lui répond Zéphire , qui continue ainsi :

» Aussi-tôt la mer est devenue calme &
 » tranquille : la surface des eaux étoit unie ,
 » les vents retenoient leur souffle , & n'é-
 » toient-là que comme spectateurs. Les Amours
 » voloient à fleur d'eau , mouillant quelque-
 » fois la pointe de leurs pieds. Ils portoient
 » des torches , & , par des chants , célébroient
 » l'hymen. Les Néréides à demi-nues , & mon-
 » tées sur des dauphins , embellissoient le cor-
 » tege , & pouffoient des cris de joie. Les tri-
 » tons , les animaux marins , dont la figure n'a
 » rien d'effrayant , suivoient en foule Europe ;

» en formant des chœurs de danse. Neptune
 » & Amphitrite, assis dans le même char, pré-
 » cédoient cette marche triomphante. Le Dieu
 » de la mer montrait avec joie le chemin à
 » son frere. Mais le plus bel ornement de la
 » fête c'étoit Vénus, que deux tritons por-
 » toient couchée négligemment dans sa con-
 » que marine, & qui jettoit à pleines mains
 » des fleurs sur la jeune fille d'Agénor. On a
 » marché dans cet ordre depuis la Phénicie
 » jusqu'en Crète. A peine touchions-nous le
 » rivage, que le taureau a disparu. Jupiter a
 » donné la main à Europe pour la conduire
 » dans un antre du mont Dictée : elle a bien
 » compris à quoi le dieu la destinoit. Nous
 » l'avons vu rougir & baisser les yeux. Alors
 » tous les vents se sont dispersés sur la mer,
 » & l'ont agitée comme ils ont voulu. «

Après avoir travesti en courtisannes les divi-
 nités de la mer, il ne faut pas être étonné de
 voir Lucien vendre les philosophes comme des
 esclaves, dans le dialogue intitulé *les Philosophes*
à l'encan. C'est une fiction très-heureuse &
 singulièrement comique, imaginée pour faire
 sentir le ridicule des différentes sectes & l'ab-
 surdité de leurs dogmes. Lucien suppose que
 Jupiter voulant se débarrasser des philosophes,
 les met en vente : Mercure fait l'office de
 crieur, & appelle les marchands. Quand ils
 sont arrivés, on leur produit tour-à-tour les
 chefs des différentes sectes, afin qu'ils puissent
 les examiner & voir ceux qui leur convien-
 nent. *Pythagore* paroît le premier ; il expose au

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

marchand qui l'interroge ses principes sur les nombres , sur la métempsychose , sur l'abstinence de la chair , &c. Le marchand plein d'admiration pour cette doctrine qu'il n'entend point , achète le philosophe dix mines , c'est-à-dire , environ 400 liv. On voit ensuite paroître le cynique *Diogène* à demi-nud , avec son bâton & sa besace.

LE MARCHAND.

» Que veux-tu que je fasse de ce misérable & maussade animal ? il ne peut être que fosfoyeur ou porteur d'eau.

MERCURE.

Fais-en un portier , il te gardera mieux qu'un chien , le nom qu'il porte en est garant.

LE MARCHAND.

D'où est-il ? que fait-il faire ?

MERCURE.

Tu n'as qu'à l'interroger , c'est le plus sûr.

LE MARCHAND.

Quel air triste & farouche ! Je crains qu'il n'aboie & ne me morde. Vois-tu comme il leve le bâton , comme il fronce le sourcil , & lance des regards menaçans & furieux.

MERCURE.

Ne crains point , il est apprivoisé.

LE MARCHAND.

De quel pays es-tu , mon ami ?

DIOGENE.

De tout pays.

LE MARCHAND.

Que veux-tu dire?

DIOGENE.

Tu vois un citoyen de l'univers.

LE MARCHAND.

Qui te proposes-tu d'imiter?

DIOGENE.

Hercule.

LE MARCHAND.

Que n'as-tu la peau de lion; car ton bâton ressemble assez à la massue.

DIOGENE.

Ce manteau déchiré me sert de peau de lion. A l'exemple d'Hercule je combats des monstres, non par force comme lui, mais volontairement & pour en délivrer la vie humaine.

LE MARCHAND.

L'entreprise est belle, mais que fais-tu, & quelle est ta profession?

DIOGENE.

Je rends les hommes libres & les guéris des passions; en un mot, je suis l'orateur de la vérité & de la liberté.

LE MARCHAND.

Hé bien, orateur, comment t'y prendras-tu pour m'instruire?

DIOGENE.

D'abord je t'arracherai aux plaisirs, je t'enfermerai avec la pauvreté, & te couvrirai de

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

haillons ; ensuite je te ferai travailler à la terre , dormir sur la dure , boire de l'eau , manger toutes sortes d'alimens ; si tu as de l'argent , tu le jetteras dans la mer ; tu ne te soucieras ni de femme , ni d'enfans , ni de patrie ; tu quitteras ta maison pour habiter un sépulchre , une tour ruinée , un tonneau ; ta besace sera pleine de lapins Pour tout dire , voici les points principaux de mon instruction ; il faut être impudent , hardi , insulter tout le monde , rois & particuliers ; c'est le moyen de faire admirer ton courage ; avoir un son de voix rude , l'élocution barbare , le visage renfrogné , la démarche & tout le maintien agreste & farouche , n'avoir ni pudeur , ni décence , ni honnêteté , se faire un front qui ne rougisse point ; vivre dans les lieux les plus fréquentés comme si tu étois seul , &c «.

Le marchand peu flatté de l'espece de bonheur que lui promet le cynique , consent cependant à l'acheter deux oboles. On produit ensuite *Aristippe* , chef de la secte cyrénaïque , qui fait consister le souverain bien dans la volupté des sens. Ce philosophe s'avance avec une démarche chancelante , parfumé d'essences , & tellement ivre qu'il ne fait que bégayer & ne peut répondre aux questions qu'on lui fait ; Mercure prend pour lui la parole , il vante ses talens pour la table & pour la débauche ; mais aucun marchand n'est tenté d'en faire emplette. Le rieur d'Abdère & le pleureur d'Ephèse , *Démocrite* & *Héraclite* , paroissent ensuite sur la scene : dans un dialogue comique avec le marchand , ils exposent leurs principes de phy-

fique & de morale, & les raisons qui les engagent, l'un à rire, l'autre à pleurer toujours: Le marchand qui les prend pour des fous ne veut point les acheter. On voit ensuite arriver *Socrate*. Que fais-tu, lui dit le marchand?

S O C R A T E.

» Aimer, & j'en donne des leçons.

L E M A R C H A N D.

Je me garderai bien de t'acheter, j'ai besoin d'un précepteur pour mon fils qui est un bel enfant.

S O C R A T E.

Et qui seroit plus propre que moi à le former? je ne suis pas amoureux du corps, mais de l'esprit; ne crains de ma part rien de déshonnête.

L E M A R C H A N D.

Je ne m'y fie pas..... Mais quel est ton genre de vie?

S O C R A T E.

J'habite une ville que j'ai bâtie pour moi, j'ai formé une république d'une espèce nouvelle, & j'ai des loix qui me sont propres.

L E M A R C H A N D.

J'en voudrois bien savoir quelque-une.

S O C R A T E.

Voici la plus remarquable & qui regarde les femmes; elle sont communes, chacun peut user de celle d'autrui.

L E M A R C H A N D.

Tu as donc abrogé les loix contre l'adultère?

S O C R A T E.

Ce sont des minuties que j'ai entièrement supprimées.

L E M A R C H A N D.

Et pour les garçons, qu'en penses-tu?

S O C R A T E.

Ils sont la récompense des belles actions.

Socrate expose ensuite sa doctrine singulière sur les idées, & le marchand enchanté de cette sublime métaphysique, l'achète mille écus.

Epicure à son tour est mis en vente. C'est, dit *Mercur*, le disciple du rieur & de l'ivrogne que nous avons déjà cités, plus impie encore que ses maîtres, mais au demeurant bon garçon & fort gourmand. Sur ce portrait, qui n'est pas flatté, *Epicure* trouve cependant un acheteur qui le paie 400 liv. On peut être surpris qu'*Epicure* soit vendu le même prix que *Pythagore*; mais il faut se souvenir que *Lucien* étoit épicurien, & que pour faire honneur à son maître il a voulu le vendre un peu cher.

Mercur appelle ensuite, *Chrysippe*, un des principaux chefs de la secte des stoïciens. L'entretien de ce philosophe avec le marchand est un des plus plaisans de tout le dialogue. On fait que les stoïciens mêloient à des principes & à des idées sublimes, des subtilités ridicules, des absurdités monstrueuses & une dialectique obscure & bizarre. On en voit des exemples fréquens dans les épîtres de *Séneque*, un des hé-

ros de la secte. Que l'on juge, si Lucien aura manqué de s'égayer aux dépens des sophismes, des raisonnemens faux & extravagans de l'ergoteur *Chrysippe*. En voici un exemple. *Chrysippe* piqué des plaisanteries du marchand, qui, avec un bon sens grossier, relève assez bien ses contradictions, lui dit:

Tu plaisantes, mais prends garde que je ne te perce à jour d'un syllogisme..... Tiens, par exemple, si je veux, je vais te changer en pierre.

LE MARCHAND.

En pierre! tu n'as pourtant pas l'air d'être un *Perfée*.

C H R Y S I P P E.

Voyons, une pierre est-elle un corps?

LE MARCHAND.

Sans doute.

C H R Y S I P P E.

Un animal est-il un corps?

LE MARCHAND.

Affurément.

C H R Y S I P P E.

N'es-tu pas un animal?

LE MARCHAND.

Je le crois.

C H R Y S I P P E.

Donc tu es une pierre.

40 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

LE MARCHAND.

Tu en as menti. Cependant fais-moi redevenir homme.

CHRYSIPPE.

Cela n'est pas difficile ; dis-moi , tout corps est-il animal ?

LE MARCHAND.

Non vraiment.

CHRYSIPPE.

Une pierre est elle un corps ?

LE MARCHAND.

Non.

CHRYSIPPE.

N'es-tu pas un corps ?

LE MARCHANT.

Oui.

CHRYSIPPE.

Etant un corps, n'es-tu pas aussi un animal ?

LE MARCHAND.

Sans doute.

CHRYSIPPE.

Donc tu n'es pas une pierre.

LE MARCHAND.

Grand-merci, je sentoie déjà, comme Niobé ; du froid aux jambes, elles se pétrifioient. “

Aristippe , avec ses sophismes , est vendu douze mines , c'est-à-dire , un peu plus de 500 liv. Le fameux Aristote se présente ensuite sur les rangs. Hâte-toi de l'acheter , dit Mer-

cure au marchand , il t'apprendra combien de tems vit un moucheron , jusqu'à quelle profondeur les rayons du soleil percent la mer , & quelle est l'ame des huîtres. Le savant naturaliste est adjugé pour vingt mines qui font environ 800 liv. Le sceptique *Pyrrhon* paroît le dernier , & on le donne à très-bon marché. Hé bien l'ami , lui dit le marchand , » t'ai je acheté ?

P Y R R H O N.

La chose est douteuse.

L E M A R C H A N D.

Très-certaine , j'ai compté l'argent.

P Y R R H O N.

Je ne décide point encore & j'examine.

L E M A R C H A N D.

Suis-moi cependant , tu es mon esclave.

P Y R R H O N.

Qui fais si tu dis vrai ?

L E M A R C H A N D.

Le crieur , l'argent & l'assemblée.

P Y R R H O N.

Est-ce qu'il y a quelqu'un ici ?

L E M A R C H A N D

Le moulin t'apprendra que je suis ton maître , & je t'en convaincray par la plus mauvaise raison. “

Dans le dialogue suivant , intitulé *les Reffus-*

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cités, on suppose que les philosophes irrités de l'insolence de Lucien qui les a vendus au marché comme des esclaves, reviennent sur la terre pour le punir. Ils l'attrapent à Athènes dans le Céramique, & veulent le lapider. Lucien demande qu'on ne le condamne point sans l'entendre, & offre de plaider sa cause au tribunal même de la philosophie. La proposition est acceptée. La philosophie tient sa séance dans le temple de *Minerve*, assistée de la vertu, de la modération, de la justice & de la science. Diogene fait les fonctions d'accusateur & expose brusquement le fait. Lucien répond que plein de respect pour les vrais philosophes, il n'a jamais eu dessein de les attaquer, qu'il a voulu seulement berner quelques fourbes qui déshonorent la philosophie par leurs vices & trompent le public; de-là, il se répand en invectives contre les faux philosophes. D'une voix unanime il est déclaré absous. On propose ensuite de citer au tribunal de la philosophie ces imposteurs qui l'avilissent: mais on a beau les citer, ils ne comparoissent point. Pour les attirer, on promet de donner à chacun de ceux qui se présenteront deux mines & un gâteau de sésame, & de plus un cabas de figues. A cette proclamation, ils accourent tous en foule, on ne voit que barbes, besaces, bâtons; ils se disputent & se battent les uns les autres, & demandent à grand cris l'argent & le gâteau; mais lorsqu'ils apprennent qu'il ne s'agit point d'être récompensés, mais d'être jugés, ils prennent tous la fuite; un

cynique laisse tomber sa besace pour courir plus vite. On la ramasse , & l'on y trouve , au lieu des provisions ordinaires aux philosophes de cette secte , de l'or , des parfums , un petit couteau de sacrifice , des dez & un miroir. Pour ramener les fuyards , Lucien prend une ligne , il attache à l'hameçon , comme un appât , de l'or & des figues ; puis du haut de la citadelle il la plonge dans la ville. Plusieurs philosophes attirés par l'or se font pêcher comme des poissons. A mesure que Lucien en prend un il l'examine , & demande aux anciens philosophes s'ils le reconnoissent pour leur disciple. S'ils témoignent ne pas le connoître , le misérable est précipité sur le champ du haut des rochers.

Tel est le fond de ce dialogue ingénieux , rempli de scenes charmantes & du meilleur comique. Nous regrettons que les bornes de cet extrait déjà fort étendu ne nous permettent pas d'en citer quelques traits.

Le voyage de *Rutilius* est un fragment précieux qui n'avoit point encore paru dans notre langue , & dont M. de Pompignan vient d'enrichir notre littérature. Cet ouvrage , produit dans un siecle de barbarie , est cependant écrit dans le plus grand goût , & ne seroit pas indigne des bons écrivains du siecle d'Auguste. Claudius Rutilius Numatien , étoit Gaulois de naissance , & vivoit sous l'empire d'Honorius ; il avoit rempli les premiers emplois de l'état ; gouverneur de Rome , consul , préfet du prétoire , toutes les dignités étoient réunies sur sa tête ;

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

jamais poëte ne joua un rôle plus important ; il avoit décrit en vers élégiaques , les différens lieux par où il passa en revenant de Rome dans sa patrie ; mais l'injure du tems nous a ravi la plus grande partie de ce voyage curieux & intéressant. Le début renferme l'éloge de Rome & les adieux du poëte à cette superbe ville. Ce morceau est plein de verve & de chaleur. La poésie en est riche & magnifique ; on y reconnoît le même enthousiasme dont Virgile étoit animé lorsqu'au second livre des Géorgiques il faisoit l'éloge de l'Italie. » Leve ta tête triomphante , ô divine ,
 » Rome , entrelasse de lauriers tes cheveux
 » blanchis par une vieillesse mâle & vigou-
 » reuse. Secoue fièrement les tours qui for-
 » ment ton diadème ; que ton bouclier d'or
 » répande des feux étincelans. Etouffe le sou-
 » venir de tes dernières pertes ; que tes plaies
 » cicatrisées ne te causent plus de douleur.
 » Tu as perdu des batailles , mais jamais le
 » courage ni l'espoir. Tes défaites même t'en-
 » richissent ; c'est ainsi que les astres ne dis-
 » paroissent à nos yeux que pour rentrer plus
 » brillans dans la carrière Il en est tems ,
 » immole à ta gloire une nation sacrilège.
 » Que les perfides Goths fléchissent enfin sous
 » le joug , que leurs terres conquises te paient
 » d'abondans tributs ; que le Germain cultive
 » pour toi ses fertiles plaines , que le Nil inonde
 » en ta faveur les campagnes de l'Egypte ;
 » mere & bienfaitrice de tous les peuples , ac-
 » cepte les bienfaits de tes enfans ; que l'Afri-

» que entasse à tes pieds ses moissons ; que
 » tous les pressoirs de l'Italie regorgent de vins
 » délicieux , que le Tibre commande à ses on-
 » des d'obéir à tes vaisseaux ; qu'il t'apporte
 » d'un côté les trésors de la campagne , & de
 » l'autre , les richesses de la mer. «

Il paroît que du tems de Rutilius , les Juifs ,
 errans , dispersés & établis par-tout , avoient
 donné de leurs mœurs & de leur avarice l'idée
 que nous en avons actuellement ; le poëte ,
 qui étoit payen , ne les épargne pas ; arrivé
 à Faléria , il avoit gagné avec ses compagnons
 une ferme voisine de la mer , ornée d'un joli
 bois & d'un étang entouré de murs ; mais ils
 y furent bientôt relancés par le maître , qui
 étoit un Juif. » L'eau , la mousse que nous
 » agitions avec de petites branches que nous
 » avions coupées pour ce badinage , lui arra-
 » chent de grands cris sur les dégâts énor-
 » mes que nous faisons. Nous l'accablâmes de
 » toutes les injures qu'il méritoit ; la circon-
 » cision ne fut pas oubliée , ni l'infâmie de sa
 » nation , de ces peuples insensés que leur re-
 » ligion entretient dans la haine du travail ,
 » & qui passent dans l'oisiveté le septieme jour
 » de la semaine , en mémoire du repos que
 » prit leur Dieu , après avoir achevé son ou-
 » vrage. Les autres rêveries de ces imposteurs
 » trouveroient à peine créance chez des en-
 » fans. Plût au Ciel que la Judée n'eût jamais
 » été soumise par les armes de Pompée ni par
 » celles de Titus ! Les superstitions contagieu-
 » ses des Juifs n'en ont fait que plus de pro-

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» grès. Cette nation a été fatale à ses vain-
» queurs. «

Rutilius ne traite pas mieux les moines que les Juifs. Il n'est pas étonnant qu'un payen n'ait pas senti la perfection de la vie cénobitique, qui isole l'homme destiné à vivre avec ses semblables & à les aider. Peut-être en auroit-il parlé avec plus de modération, s'il n'avoit pas regretté un de ses amis, qui venoit de quitter le monde, pour s'enfvelir dans l'isle de la Gorgone, située au milieu de la mer, entre les côtes de Pise & de Corse, & qui ser voit d'asyle à de pieux solitaires. » A la vue des » écueils dont elle est entourée, je me rappellai le citoyen infortuné qui venoit de s'y » enterrer tout vivant. Ce jeune homme, de » nos amis, distingué par sa naissance, par » sa fortune & par une alliance brillante, en- » traîné sans doute par les furies, avoit abandonné les Dieux & les hommes; il s'étoit » lui-même exilé dans cette honteuse retraite. » Malheureux ! qui croit que sa divinité se » paie des austérités ridicules & de la mal- » propreté des moines, & qui se punit plus » cruellement que ne le puniroient les Dieux » mêmes qu'il a offensés ! Sa secte n'est-elle pas » mille fois plus dangereuse que les poisons de » Circé ? Ceux-ci ne changeoient que les corps ; » ceux-là changent les esprits. « Il n'est resté de ce poëme que le premier livre, composé de 940 vers, & qui n'est pas entier ; on n'en a que 68 du second.

Le morceau traduit de l'Anglois est une lettre

sur l'art des vers. L'auteur cherche à découvrir le secret de Virgile, qui est certainement celui de tous les poètes qui a le mieux connu cet art. Comme cette lettre en suppose quelques autres qui l'ont précédée, & qui ne se trouvent point ici, nous ne pouvons donner une idée juste de la marche qu'a suivie l'auteur Anglois, & de l'espece de systême qui en résulte. Ses observations se réduisent à remarquer quelques tournures employées par Virgile; une des principales est l'art avec lequel il mêle le singulier & le pluriel. Cette observation n'est pas neuve : le commentateur Lacerda l'avoit déjà faite. *Placet Virgilius semper ; sed cur placeat sæpè ignoratur. In rebus quatuor recensendis, numquam pluralem cum plurali, neque singularem cum singulari, quod minùs ad varietatem, sed semper cum singulari pluralem.* L'auteur Anglois ne fait qu'étendre cette remarque, & citer une multitude d'exemples pour prouver que Virgile a fait l'usage le plus heureux de ce mélange, & qu'Ovide & la plupart des poètes du siècle d'Auguste ne se sont pas seulement doutés de son effet.

L'emploi des particules copulatives & & que est encore un art de Virgile, qui, en les distribuant à propos, en les redoublant & en les multipliant, à l'exemple d'Homere, les a fait servir à donner de la force & de la majesté à ses vers. L'arrangement des mots, la maniere dont il varie la mesure ordinaire du grand vers, soit en la changeant, soit en s'en écartant, soit quelquefois en n'en observant

aucune, &c. fournissent encore des observations dont quelques-unes pourront paroître minutieuses, & devroient être renvoyées dans les colleges, où elles feroient utiles.

Le principal motif qui a donné lieu à la traduction de cette lettre, est, vraisemblablement l'éloge que le critique Anglois fait du *Prædium rusticum* du P. Vaniere, dans lequel il trouve beaucoup de vers qui feroient honneur à Virgile, à côté duquel il ne fait presque pas difficulté de le placer, en l'élevant fort au-dessus d'Ovide.

Ce recueil est terminé par la traduction de trois ouvrages de St. Grégoire de Naziance, qui fut non-seulement un saint évêque, un grand théologien, un pere de l'église, mais encore un poëte alors distingué. Le premier de ces ouvrages est la vie de ce saint, écrite par lui même en vers iambes. Les deux autres que le traducteur appelle des poëmes philosophiques, roulent, l'un sur les infortunes de la vie du poëte, & l'autre sur les vicissitudes de la vie humaine. Le saint prélat les composa dans sa retraite à Naziance, sa patrie, où il se retira lorsqu'il eut quitté la chair de Constantinople, après avoir fait d'inutiles efforts pour pacifier les troubles qui s'élevoient dans cette église, alors en proie aux Ariens. On trouve en général, dans ces poëmes, plus de piété, de raison & d'onction que de poésie. » J'écris en vers pour soulager mes peines. Les vers sont l'instruction » & l'amusement de la jeunesse : on trouve de » la consolation dans leur douceur. C'est à » vous

» vous que ce discours s'adresse , vous qui
 » avez été mon peuple & qui ne l'êtes plus ;
 » chrétiens fideles , chrétiens disciples , aujour-
 » d'hui vous me ferez tous favorables. Les
 » morts n'ont plus d'ennemis «.

St. Grégoire, dans le cours de ce poëme, paroît regretter le siége de Constantinople, qu'il avoit quitté volontairement. Il ne fut pas insensible à la facilité avec laquelle les prélats assemblés dans cette ville acceptèrent sa démission, lorsqu'il la leur offrit, & à l'espece de froideur avec laquelle l'empereur Théodose la lui accorda à son tour. » Ce qui m'est
 » bien connu, dit-il, & ce que je voudrois
 » peut-être ignorer, c'est que ma démission fut
 » reçue avec le consentement le plus prompt
 » & le plus unanime. Voilà comme la patrie
 » récompense des citoyens qu'elle aime «. La sainteté, observe le traducteur, ne triomphe pas toujours de l'amour-propre. On remarquera aussi qu'elle ne garantit pas non plus de s'écarter quelquefois du devoir de la charité. Le portrait de Maxime, intrus sur le siége patriarchal de Constantinople, paroîtroit un peu vif dans la bouche d'un saint, si l'on oublioit que la haine contre l'hérésie s'étend souvent sur l'hérétique, & qu'elle est bien plus vigoureuse lorsque celui-ci, soutenu par un parti, a employé les ressources qu'il lui fournissoit, à faire le plus de mal possible à la religion & à ceux qui la professoient dans toute sa pureté. » Il y avoit autrefois dans cette ville
 » un personnage efféminé, un fantôme égypt-

» tien , un enragé , un cynique , un esclave pu-
 » blic , un prétendu Mars , un animal muet , une
 » espece de monstre roux & noir , les cheveux
 » crépus & plats , joignant des couleurs em-
 » pruntées aux couleurs naturelles. Les hom-
 » mes s'occupent autant que les femmes du soin
 » d'arranger & de poudrer d'or leurs cheveux...
 » Ainsi la chevelure de Maxime annonçoit
 » déjà , quoiqu'il le dissimulât encore , qu'on
 » ne devoit pas le compter parmi les hom-
 » mes. Tels sont les prodiges des philosophes
 » de nos jours. La nature se partage & réu-
 » nit les deux sexes. La même personne est
 » femme par la coëffure , philosophe par le
 » bâton. Ces ornemens méprisables faisoient
 » l'orgueil de Maxime. Il croyoit en imposer
 » par - là aux grands & aux petits , laissant
 » tomber sur ses épaules les boucles flottantes
 » qui les couvroient , & s'appliquant avec l'at-
 » tention la plus sérieuse à tresser artistement
 » ses cheveux. Toute sa science étoit dans sa
 » parure. La renommée nous a instruits des
 » aventures flétrissantes de sa vie. Nous n'en
 » ferons pas le récit. Que ceux qui ont du
 » tems à perdre s'en occupent. Son histoire
 » est dans les registres publics des magistrats.
 » Il réussit enfin à se placer sur le siege de
 » cette ville «.

Comme les ouvrages qui composent ce re-
 cueil , sont tous de genres très-différens , cette
 variété en rend la lecture plus intéressante. Le
 choix des morceaux , l'exactitude & l'élégance
 avec lesquelles ils sont traduits , font un égal

honneur à l'écrivain estimable & laborieux à qui nous les devons. On peut ajouter que voilà un de ces livres précieux qui nous rappellent les beaux jours de notre littérature , & qui reculent les barrières que le mauvais goût élève de toutes parts pour faire valoir ses tristes & malheureuses productions.

(*Journal de littérature , des sciences & des arts ; année littéraire ; journal encyclopédique ; affiches & annonces de Paris.*)

HISTOIRE-NATURELLE des oiseaux , tome IV , in - 4to. de plus de 600 pages. A Paris , de l'imprimerie royale , & se vend chez Panckoucke , hôtel de Thou , rue des Poitevins. 1779.

U Ne partie de ce volume est faite par M. de Buffon, l'autre par son estimable collègue, M. Guenaut de Montbeillard , dont le style ressemble si fort à celui de M. de Buffon , qu'il est presque impossible de ne s'y pas méprendre. C'est le jugement que M. de Buffon en a porté lui-même , & il ne pouvoit en faire un plus bel éloge. Nous allons transcrire des morceaux de l'un & de l'autre , sans les désigner , afin que le public apprécie avec plus d'impartialité la manière de voir & de peindre des deux naturalistes.

52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Il s'agit de l'histoire des oiseaux *Granivores* qui habitent l'ancien & le nouveau monde. Le chardonneret, le verdier, le serin, le pinson, l'ortolan, la linotte, tiennent un rang distingué dans cette charmante galerie. Quoique ces animaux vivent parmi nous, & qu'ils soient devenus, pour ainsi dire, nos concitoyens; quoique nous en connoissions les mœurs & les autres manières d'être, cependant l'art de leurs historiens a su répandre les agrémens de la nouveauté sur une multitude de détails que l'habitude faisoit regarder avec indifférence; leur style aussi mélodieux que le chant du rossignol, aussi brillant que le plumage des oiseaux de l'inde, invite l'homme ignorant à l'étude de la nature, & la rend plus belle encore aux yeux de l'homme éclairé. Ce n'est point une nomenclature insipide, uniquement relative à la mémoire, ni des descriptions seches & monotones qui frappent un instant le lecteur, ou qui restent isolées dans son esprit: tout est lié, rapproché, comparé & mis en scène. De grandes idées philosophiques embrassent les oiseaux de toutes les espèces & de tous les genres, indiquent leurs ressemblances & leurs différences, découvrent leurs rapports avec les quadrupèdes, avec les insectes, avec les poissons, avec les végétaux, & dirigent tous ces êtres vers un centre commun: l'utilité ou le plaisir de l'homme. Voici le parallèle du *rossignol* & du *serin*.

» Si le rossignol est le chantre des bois, le
» serin est le musicien de la chambre. Le pre-

» mier tient tout de la nature, le second par-
 » ticipe à nos arts ; avec moins de force d'or-
 » gane , moins d'étendue dans la voix , moins
 » de variété dans les sons , le serin a plus d'o-
 » reille , plus de facilité d'imitation , plus de
 » mémoire ; & comme la différence du carac-
 » tere (sur-tout dans les animaux) tient de
 » près à celle qui se trouve entre leurs sens ,
 » le serin , dont l'ouïe est plus attentive , plus
 » susceptible de recevoir & de conserver les
 » impressions étrangères , devient aussi plus
 » social , plus doux , plus familier ; il est ca-
 » pable de connoissance & même d'attache-
 » ment ; ses caresses sont aimables ; ses pe-
 » tits dépits innocens , & sa colere ne blesse ni
 » n'offense. Ses habitudes naturelles le rappro-
 » chent encore de nous ; il se nourrit de grai-
 » nes comme nos autres oiseaux domestiques ;
 » on l'éleve plus aisément que le rossignol ,
 » qui ne vit que de chairs ou d'insectes , &
 » qu'on ne peut nourrir que de mets préparés.
 » Son éducation plus facile est aussi plus heu-
 » reuse ; on l'éleve avec plaisir , parce qu'on
 » l'instruit avec succès. Il quitte la mélodie de
 » son chant naturel pour se prêter à l'harmo-
 » nie de nos voix & de nos instrumens ; il ap-
 » plaudit , il accompagne , & nous rend au-delà
 » de ce qu'on peut lui donner. Le rossignol ,
 » plus fier de son talent , semble vouloir le
 » conserver dans toute sa pureté ; au moins
 » paroît-il faire peu de cas des nôtres ; ce n'est
 » qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter
 » quelques-unes de nos chansons. Le serin peut

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» parler & siffler ; le rossignol méprise la pa-
 » role autant que le sifflet , & revient sans
 » cesse à son brillant ramage. Son gosier tou-
 » jours nouveau , est un chef-d'œuvre de la
 » nature , auquel l'art humain ne peut rien
 » changer , rien ajouter. Celui du serin est un
 » modèle de grâces d'une trempe moins ferme ,
 » que nous pouvons modifier. L'un a donc
 » bien plus de part que l'autre aux agrémens
 » de la société ; le serin chante en tous tems ,
 » il nous récréé dans les plus sombres , il con-
 » tribue même à notre bonheur ; car il fait
 » l'amusement de toutes les jeunes personnes ,
 » les délices des recluses ; il charme au moins
 » les ennuis du cloître , porte la gaieté dans
 » les âmes innocentes & captives ; & ses pe-
 » tites amours , qu'on peut considérer de près
 » en le faisant nicher , ont rappelé mille &
 » mille fois à la tendresse des cœurs sacrifiés.
 » C'est faire autant de bien que nos vautours
 » savent faire de mal. C'est dans les climats
 » heureux des Hespérides que cet oiseau char-
 » mant semble avoir pris naissance. «

A côté de ce tableau séduisant , nous place-
 rons celui d'un oiseau moins connu : on y
 retrouve le même coloris , le même intérêt ;
 la touche en est également spirituelle & faci-
 le. » Lorsque l'homme daigne se charger de
 » l'éducation du *bouvreuil* , lorsqu'il veut bien
 » lui donner des leçons de goût , lui faire
 » rendre avec méthode des sons plus beaux ,
 » plus moëlleux , mieux filés , l'oiseau docile ,
 » soit mâle , soit femelle , non-seulement les

» imite avec justesse , mais quelquefois les
 » perfectionne & surpasse , son maître , sans
 » oublier pour cela son ramage naturel. Il ap-
 » prend aussi à parler sans beaucoup de peine ,
 » & à donner à ses petites phrases un accent
 » pénétrant , une expression intéressante qui fe-
 » roit presque soupçonner en lui une ame sen-
 » sible , & qui peut bien nous tromper dans
 » le disciple , puisqu'elle nous trompe si sou-
 » vent dans l'instituteur. Au reste , le bou-
 » vreuil est très-capable d'attachement person-
 » nel , & même d'un attachement très-fort &
 » très-durable. On en a vu d'apprivoisés s'é-
 » chapper de la voliere , vivre en liberté dans
 » les bois pendant l'espace d'une année , & au
 » bout de ce tems reconnoître la voix de la
 » personne qui les avoit élevés , & revenir à
 » elle pour ne la plus abandonner. On en a
 » vu d'autres qui ayant été forcés de quitter
 » leur premier maître , se sont laissés mourir
 » de regrets. Ces oiseaux se souviennent fort
 » bien , & quelquefois trop bien de ce qui
 » leur a nui : un d'eux ayant été jetté par
 » terre avec sa cage par des gens de la plus
 » vile populace , n'en parut pas fort incom-
 » modé d'abord : mais dans la suite , on s'ap-
 » perçut qu'il tomboit en convulsion toutes les
 » fois qu'il voyoit des gens mal vêtus , & il
 » mourut dans l'un de ces accès , huit mois
 » après le premier événement ».

Un oiseau que les ornithologistes ont nom-
 mé le *tyran* , fournit à l'historien philosophe
 des observations d'un autre genre. » Le nom

» de tyran, donné à des oiseaux, doit paroître plus que bizarre. Suivant Belon, les anciens appellerent le petit fouci huppé, *tyrannus*, roitelet : ici cette dénomination a été donnée non-seulement à la tête huppée & couronnée, mais encore au naturel qui commence à devenir sanguinaire. Triste marque de la misère de l'homme, qui a tous jours joint l'idée de la cruauté à l'emblème du pouvoir ! Nous eussions changé ce nom affligeant & absurde, s'il ne s'étoit trouvé trop établi chez les naturalistes ; & ce n'est pas la première fois que nous avons laissé, malgré nous, le tableau de la nature défiguré par ces dénominations trop disparates, mais trop généralement adoptées.

L'homme ne s'est pas contenté de réduire en esclavage les oiseaux les plus doux & les plus innocens, ni même de les dévorer lorsque sa sensualité lui en inspire le courage ; il ose encore mutiler les uns, priver les autres des organes de la vue, lorsque cette barbarie peut ajouter quelque chose à ses plaisirs : telle est la destinée du pinson. » On a remarqué que cet oiseau ne chantoit jamais mieux, ni plus long tems, que lorsque, par quelque accident, il avoit perdu la vue ; & cette remarque n'a pas été plutôt faite, que l'art de rendre les pinsons aveugles a été inventé : ce sont de petits esclaves à qui nous crevons les yeux pour qu'ils puissent mieux servir à nos plaisirs. On réunit la paupière inférieure à la supérieure, en touchant à plu-

sieurs reprises les bords de ces deux paupieres avec un fil de métal rougi au feu. On les prépare à cette opération, d'abord en les accoutumant à la cage pendant douze ou quinze jours, ensuite en les tenant enfermés avec leur cage dans un coffre, afin de les accoutumer à prendre leur nourriture dans l'obscurité. Ces pinsons aveugles deviennent des chanteurs infatigables, & l'on s'en sert par préférence, suivant la remarque du naturaliste, *comme d'appaux ou d'appelans pour attirer dans les pieges les pinsons sauvages.*

L'histoire du *tarin* présente des phénomènes digne d'attendrir les âmes bienfaisantes, & d'humilier les cœurs durs que l'égoïsme a perverti. Les grâces, les mœurs & la gaieté de cet oiseau lui ont aussi valu les honneurs de l'esclavage : il faut bien tyranniser ce qu'on aime. » Le tarin apprend à faire aller la galère » comme le chardonneret ; il n'a pas moins » de docilité que lui ; & quoique moins agissant, il est plus vif à certains égards & vif » par gaieté. Toujours éveillé le premier dans » la volière, il est aussi le premier à gazouiller & à mettre les autres en train. Mais » comme il ne cherche point à nuire, il est » sans défiance, & donne dans tous les pieges, gluaux, filets, trébuchets, &c. On » l'apprivoise plus facilement qu'aucun autre » oiseau pris dans l'âge adulte ; il ne faut pour » cela que lui présenter habituellement dans » la main une nourriture mieux choisie que » celle qu'il a à sa disposition, & bientôt il

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» fera aussi apprivoisé que le serin le plus fa-
 » milier. On peut même l'accoutumer à venir
 » se poser sur la main au bruit d'une sonnet-
 » te ; il ne s'agit que de la faire sonner dans
 » les commencemens , chaque fois qu'on lui
 » donne à manger ; car la mécanique subtile
 » de l'association des perceptions a aussi lieu
 » chez les animaux. Quoique le tarin semble
 » choisir avec soin sa nourriture , il ne laisse
 » pas de manger beaucoup ; & les perceptions
 » qui tiennent de la gourmandise paroissent
 » avoir une grande influence sur lui. Cepen-
 » dant ce n'est point là sa passion dominante ,
 » ou du moins elle est subordonnée à une
 » passion plus noble : il se fait toujours un
 » ami dans la volière parmi ceux de son espe-
 » ce , & , à leur défaut , parmi d'autres espe-
 » ces ; il se charge de nourrir cet ami comme
 » un enfant , & de lui donner la becquée. Il est
 » assez singulier que sentant si vivement le
 » besoin de consommer , il sente encore plus
 » vivement le besoin de donner .

On quitte à regret la lecture de cet ou-
 vrage : nous en finirons l'extrait par quel-
 ques fragmens de l'histoire d'un oiseau de la
 Cayenne. » Les agamis s'attachent à l'homme
 » avec autant d'empressement & de fidélité que
 » le chien. Ils en donnent les marques les
 » moins équivoques ; car si l'on garde un
 » agami dans la maison , il vient au devant de
 » son maître , lui fait des caresses , le suit ou
 » le précède , & lui témoigne la joie qu'il a
 » de le revoir ou de l'accompagner.... Il ne

» manque pas d'obéir à sa voix ; il vient mê-
 » me auprès de tous ceux qu'il ne hait pas
 » dès qu'il est appelé. Il aime à recevoir des
 » caresses , & présente la tête & le col pour
 » se les faire gratter.... Il arrive aussi sans être
 » appelé toutes les fois qu'on est à table ; il
 » commence par chasser les chats & les chiens,
 » & se rendre le maître de la chambre avant
 » de demander à manger ; car il est si confiant
 » & si courageux , qu'il ne fuit jamais ; & les
 » chiens de taille ordinaire sont obligés de lui
 » céder souvent , après un combat long , &
 » dans lequel il fait éviter la dent du chien en
 » s'élevant en l'air & retombant ensuite sur
 » son ennemi , auquel il cherche à crever les
 » yeux , & qu'il meurtrit à coups de bec &
 » d'ongles. Lorsqu'une fois il s'est rendu le
 » vainqueur , il poursuit son ennemi avec un
 » acharnement singulier , & finiroit par le faire
 » périr si on ne les séparoit. Enfin , il prend
 » dans le commerce de l'homme presque autant
 » d'instinct relatif que le chien ; & l'on nous
 » a même assuré qu'on pouvoit apprendre à
 » l'agami à garder & conduire un troupeau
 » de moutons.... Comme les habitudes natu-
 » relles de cet oiseau étoient peu connues ,
 » ajoute l'auteur , j'ai cru devoir rapporter
 » mot à mot les différentes notices qu'on m'en
 » a données. Il en résulte que , de tous les
 » oiseaux , l'agami est celui qui a le plus d'ins-
 » tinct & le moins d'éloignement pour la so-
 » ciété de l'homme. Il paroît à cet égard être
 » aussi supérieur aux autres oiseaux que le

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» chien l'est aux autres animaux. Il a même
» l'avantage d'être le seul qui ait cet instinct
» social, cette connoissance, cet attachement
» bien décidé pour son maître; au lieu que
» dans les animaux quadrupèdes le chien, quoi-
» que le premier, n'est pas le seul qui soit
» susceptible de ces sentimens relatifs; & puis-
» que l'on connoît ces qualités dans l'agami,
» ne devoit-on pas tâcher d'en multiplier l'es-
» pece? Dès que ces oiseaux aiment la domes-
» ticité, pourquoi ne pas les élever, s'en ser-
» vir, & chercher à perfectionner encore leur
» instinct & leurs facultés? (*)

(*) Il n'y a pas d'oiseau, dit M. de la Borde, mé-
decin du roi à Cayenne, » qui s'apprivoise plus ai-
» sément que celui-ci; il y en a toujours plusieurs dans
» les rues de Cayenne.... ils vont aussi hors de la ville
» & reviennent exactement se retirer chez leur maître.
» On les approche & les manie tant que l'on veut;
» ils ne craignent ni les chiens, ni les oiseaux de
» proie dans les basse-cours; ils se rendent maîtres
» des poules & s'en font craindre.... Presque tous ces
» oiseaux prennent à tic de suivre quelqu'un dans les
» rues ou hors de la ville, des personnes même qu'ils
» n'auront jamais vues. Vous avez beau vous cacher,
» entrer dans les maisons : ils vous attendent, re-
» viennent toujours à vous, quelquefois pendant plus
» de trois heures. Je me suis mis à courir quelque-
» fois, ajoute M. de la Borde, ils couroient plus que
» moi, & gagnoient toujours le devant : quand je
» m'arrêtois, ils s'arrêtoient aussi fort près de moi.
» J'en connois un qui ne manque pas de suivre tous
» les étrangers qui entrent dans la maison de son maî-

» Rien ne démontre mieux la distance im-
 » mense qui se trouve entre l'homme sauvage
 » & l'homme policé, que les conquêtes de ce-
 » lui-ci sur les animaux; il s'est aidé du chien,
 » s'est servi du cheval, de l'âne, du bœuf,
 » du chameau, de l'éléphant, du renne, &c.
 » Il a réuni autour de lui, les poules, les
 » oyes, les dindons, les canards, & logé les
 » pigeons; le sauvage a tout négligé, ou plu-
 » tôt n'a rien entrepris même pour son uti-
 » lité, ni pour ses besoins : tant il est vrai
 » que le sentiment du bien-être, & même l'inf-
 » rinct de la conservation de soi-même, tient
 » plus à la société qu'à la nature, plus aux
 » idées morales qu'aux sensations physiques ! »

Ce nouveau volume nous paroît très-digne de la réputation de M. de Buffon, & il justifie de plus en plus la haute opinion que l'on avoit déjà des talens de M. de Montbeillard. Ces deux habiles écrivains possèdent au suprême degré l'art de proportionner leur style aux objets qu'ils ont à peindre. Les discussions pleines de sagacité, que l'on rencontre à chaque page, prouvent aussi qu'il seroit difficile d'apporter plus de soin pour ne donner que des descriptions exactes & classer chaque animal dans l'espèce à laquelle il appartient.

(*Mercur de France; journal de Paris.*)

» tre, & de les suivre dans le jardin où il fait dans
 » les allées autant de tours de promenade qu'eux,
 » jusqu'à ce qu'ils se retirent. »

VIE de M. GRESSET, de l'académie françoise & de celle de Berlin, écuyer, chevalier de l'ordre du roi, & historiographe de l'ordre royal & militaire de S. Lazare; par L. D. ancien bibl. des C. A Paris, chez Charles-Pierre Berton, libraire, rue S. Victor, vis-à-vis le séminaire S. Nicolas du Chardonnet, au soleil levant. In-12. de 81 p. 1779.

LA vie de M. Gresset présente peu d'événemens. Il étoit né à Amiens en 1709. Il entra chez les jésuites à l'âge de 16 ans, & débura dans les lettres par quelques odes qui ne furent pas remarquées. L'époque de sa grande réputation est celle du *Vert-vert*. Il avoit 26 ans, lorsque ce poëme parut & fit une sensation extraordinaire. On fait les éloges que cet ouvrage lui attira; on connoît ceux que lui donna Jean-Baptiste Rousseau, qui présidoit alors au parnasse françois. Un ministre, à la sollicitation de sa sœur, supérieure de la Visitation, fit à la société des plaintes sérieuses sur ce badinage, & M. Gresset fut transféré à la Fleche. Il se plaignit amèrement de cette espèce d'exil, & demanda sa retraite, qu'il obtint en 1735. Elu de l'académie françoise en 1748, à la place de Danchet, & à peu près dans le même tems académicien honoraire de Berlin, il contribua beaucoup à l'établissement de l'académie d'Amiens, dont le roi le nomma en 1750 prési-

dent perpétuel. Le jour de l'installation de cette compagnie, il fit un discours qui rouloit en partie sur la liberté nécessaire aux gens-de-lettres, & termina cette piece d'éloquence par une action digne d'être à jamais célébrée; il renonça solennellement à la distinction de *président-perpétuel*, contre laquelle plusieurs membres s'étoient soulevés, & à l'exemple de Fontenelle, il ne voulut pas se *priver du plaisir de vivre avec ses égaux*. Il se maria en 1751, avec Mlle. Galand, fille d'un négociant & maire d'Amiens. Le célèbre Galand, traducteur des *Mille & une Nuits* étoit de cette famille. Le roi accorda des lettres de noblesse à M. Grefset, en 1775, & deux ans après, le nomma écuyer, chevalier de son ordre, & historiographe de l'ordre de St. Lazare. Il mourut subitement à Amiens, d'un abcès dans la poitrine, le 16 juin 1777. Cet écrivain étoit entièrement livré à la dévotion depuis sa retraite dans cette ville, & les scrupules de son évêque le déterminèrent à supprimer un nouveau chant du *Vert-vert*, dans lequel il peignoit l'occupation des religieuses. Tous ceux qui ont entendu ce morceau en parlent avec enthousiasme. Il y a lieu de croire qu'il l'a brûlé pendant sa dernière maladie. Il a laissé deux autres poèmes agréables, l'un intitulé le *Parrain magnifique*, & l'autre le *Gazetin*. On les verra probablement dans la nouvelle édition que l'on prépare de ses œuvres.

La partie la plus considérable de cette vie est une nomenclature chronologique des ou-

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

vrages de l'auteur , accompagnée de jugemens très-prolixes. On est fâché d'y trouver que *l'élevation de l'esprit de Gresset frappe dans le Vert-vert ; que le Lutrin vivant , émule du Lutrin de Despréaux , présente un genre de beautés plus neuves , plus naturelles ; que dans l'épître au pere Bougeant , le style de la versification est énergique , représentif ; que le discours sur l'harmonie est un ouvrage eloquent , tout de feu , & que cette piece ressembleroit à une ode en prose , s'il y avoit moins d'ordre , moins d'étendue dans les idées , & si l'enthousiasme n'étoit pas , pour ainsi dire , dans la forme probante , &c. &c.*

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette brochure , est une petite relation en vers & en prose du voyage de Gresset à la Fleche. Il l'avoit adressée à Madame du Perche de Tours , femme de beaucoup d'esprit. Il y fait la description de sa monture & de ses compagnons de voyage , au nombre de cinq , & parmi lesquels il s'en trouvoit quatre , dont il étoit impossible de tirer parti. » Ainsi , poursuit-il , » mon unique consolation fut un vieux Cor- » delier , qui revenoit des eaux de Bourbon , » pour se faire enterrer à la Fleche ,

Attendu la paralysie ,

Il ne pouvoit chevaucher aisément :

Mais à l'aide d'un cabestan ,

Nous le guindions artistement

Sur la pireuse haquenée

Que le diable avoit condamnée

A remporter le Révérend.

» Quoiqu'à le bon Pater n'eût plus que les

» facultés de l'ame, il tâchoit encore d'être
 » drôle, & me contoit de la meilleure foi du
 » monde toutes ses histoires. Je vous les dirois
 » bien : mais je ne me charge pas de les écrire.
 » Il est ici le geolier de trente-quatre nones
 » qui le font enrager, à ce qu'il m'affura ; mais
 » je brise sur cet article. «

Attaquez-vous par quelque raillerie

Un régiment d'infanterie ?

Mars ne fera qu'en rire, il s'en amusera,

Mais si par malheur votre muse

A draper des nones s'amuse ;

L'amour-propre s'en vengera ;

Dévotement il rugira ,

Et bientôt il vous poursuivra

Jusqu'à la Fleche, & par-de-là....

Le reste de la relation est de ce ton aimable & facile. Cet opusculé figureroit très-bien dans le recueil complet des poésies de l'auteur.

(*Journal de Paris.*)



TRADUCTION nouvelle des Métamorphoses d'Ovide, en vers françois, avec des notes. Par M. de SAINT-ANGE. A Paris, chez Piffot, libraire, quai des Augustins; la veuve Duchesne, libraire, rue S. Jacques, au temple du goût; Esprit, libraire, au palais royal. 1778. Avec approbation & privilege du roi. In-8vo. 117 pages, & les préliminaires 21. (Cet essai ne comprend que le premier livre.)

Nous trouvons à Ovide un air françois, parce que nous trouvons un air françois à tout ce qui est agréable, & qu'*agréable & françois* nous paroissent des mots synonymes; ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point les autres nations sont d'accord avec nous sur ces idées; mais c'est par une suite de ces idées qu'on a cherché quel étoit le poëte françois le plus semblable à Ovide; les uns ont nommé M. Greffet; quelques-autres M. Dorat; M. de Saint-Ange nomme Quinault; ces comparaisons sont toujours un peu défectueuses. Tout poëte qui passe à la postérité est sans doute original, quelques conformités qu'il ait d'ailleurs ou à dessein ou par hasard avec d'autres poëtes; c'est l'originalité qui fait vivre les ouvrages; l'immortalité n'existe point pour le troupeau

servile des imitateurs, qui ne savent pas être eux-mêmes.

A Dieu ne plaise que nous prétendions par-là proscrire des traductions en vers, telle que celle de l'Iliade, par M. Pope, des Géorgiques, par M. l'abbé de Lille, ou celle que M. de Saint-Ange nous présente aujourd'hui des Métamorphoses. Toute bonne traduction est originale, & c'est ce qui la fait vivre; ce caractère d'originalité est aisé à reconnoître à un signe certain; toutes les fois qu'en lisant un traducteur on peut oublier qu'il est traducteur, quand la fidélité, son premier devoir, ne lui ôte point l'aisance, la liberté, la grace, la vivacité; quand ceux qui ne peuvent lire l'auteur dans sa langue, le retrouvent dans la traduction, tel qu'il est annoncé par les savans; quand ils trouvent du plaisir enfin à lire cette traduction, & qu'ils y reviennent sans peine comme à son livre original, c'est qu'elle est en effet originale. Boileau, Racine, M. de Voltaire, ont constamment ce mérite dans les morceaux qu'ils ont imités & quelquefois même traduits mot à mot de divers auteurs anciens ou étrangers.

Les essais de M. de Saint-Ange ont été accueillis par les gens-de-lettres & par les vrais juges du talent. M. de Saint-Ange rappelle avec complaisance les encouragemens que lui a donnés M. de la Harpe dans un des articles dont il a pendant quelque-tems enrichi le *Mercur*.
 » Les éloges de cet académicien, si estimable
 » par son zèle courageux & infatigable à plai-
 » der la cause des talens & à défendre le goût,

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» me font si chers & si précieux , dit M. de
 » Saint-Ange , que j'ai eu la vanité de croire
 » que je pourrois réuffir , par la feule raifon
 » qu'il m'en avoit jugé capable. « Plus bas ,
 M. de Saint-Ange cite avec éloge le discours
 préliminaire de la traduction de Suétone ; ces
 traits de reconnoiffance & ces actes de juftice
 pourroient bien lui avoir attiré beaucoup de
 critiques , car ce font-là les motifs qui déter-
 minent la plupart des hommes dans leurs juge-
 mens ; l'ouvrage n'est rien ; on y cherche ,
 non pas ce qu'il contient ni ce qu'il vaut , mais
 les occasions qu'il peut fournir de prôner les
 gens de fon parti & de décrier fes ennemis.

Parmi les principes que M. de Saint-Ange
 expose fur la traduction dans fon discours pré-
 liminaire , on trouve celui-ci , qui n'est qu'une
 conféquence de la néceffité d'être fidele ; c'est
 que le mieux , auquel le traducteur doit ten-
 dre , n'est jamais qu'un mieux relatif à l'origi-
 nal. M. de Saint-Ange développe fa penfée par
 la comparaifon de ce vers de Despréaux ;

Et des ruisseaux de lait serpentoient dans la plaine.

avec ce vers d'Ovide :

Flumina jam ladis , jam flumina nedaris ibant.

Le vers françois est peut être meilleur ; il
 est plus dans la maniere de Virgile ; mais il se-
 roit inférieur au vers latin comme traduction ,
 parce qu'il n'en rendroit pas le contraste symmé-
 trique.

Il nous semble que M. de Saint-Ange a quelquefois commis cette heureuse faute, d'être plus beau que son modele, d'être moins traducteur peut-être qu'il n'eût fallu l'être, mais aussi d'être plus original. Par exemple, ces deux vers assez simples d'Ovide,

*Nullus adhuc mundo præbebat lumina Titan,
Nec nova crescendo reparabat cornua Phæbe.*

ne présentent pas autant d'images, n'ont pas autant de richesse, & ne sont pas aussi descriptifs que ces cinq vers de M. de Saint-Ange, qui, à la vérité, s'il est quelquefois plus riche, est presque toujours plus long que son modele.

Le soleil sur un monde obscur, inanimé,
N'épanchoit point les feux de son orbe enflammé,
Et de l'astre des nuits la lumière inégale,
Qui croît & tour-à-tour décroît par intervalle,
Dans son cours incertain ne régloit point les mois.

Mais voici deux traits où le traducteur, sans cesser d'être un grand peintre, sans cesser d'être original, semble absolument calqué sur son modele.

*Nec circumfuso pendebat in æthere tellus
Ponderibus librata suis.*

Le globe dans les airs balancé par son poids,
Ne nageoit point encor, suspendu dans l'espace;
Nec brachia longo

Margine terrarum porrexerat Amphitrite.
Et le vieux Océan qui presse sa surface,

N'allongeoit point ses bras autour d'elle étendus.

Débrouillement du Chaos.

*Diffociata locis concordî pace ligavit
Ignea convexi vis & sine pondere cœli
Emicuit , summâque locum sibi legit in arce.
Proximus est aër illi levitate locoque.
Densior his tellus , elementaque grandia traxit ,
Et pressa est gravitate sui. Circumfluit humor
Ultima possedit , solidumque coercuit orbem.*

M. de Saint-Ange, qui joint à sa traduction des notes pleines de goût & d'une littérature agréable, & qui, à propos de la fable d'Apollon & Daphné, rapporte le sonnet si connu de Fontenelle, & la Romance ingénieuse & touchante de M. Marmontel, auroit pu, à propos du débrouillement du Chaos, citer le commencement du prologue des Elémens, un des plus beaux morceaux de poésie qu'il y ait dans notre langue.

Les tems font arrivés. Cessez, triste chaos,
Paroissez, élémens; Dieux! allez leur prescrire
Le mouvement & le repos;
Tenez-les enfermés chacun dans son empire;
Coulez, ondes, coulez, volez, rapides feux,
Voile azuré des airs embrassez la nature;
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure;
Naïssiez, mortels, pour obéir aux Dieux!

Ces vers l'emportent certainement sur ceux d'Ovide, qui paroissent cependant leur avoir servi de modele. Le morceau correspondant,

chez M. de Saint Ange, est, selon son principe, d'une beauté plus relative & plus conforme à l'original.

Entre les élémens il établit la paix;
Et, pour mieux les unir, les sépare à jamais.
Le ciel fut le séjour de la flamme légère :
L'air, voisin de la flamme, erra dans l'atmosphère :
La terre au-dessous d'eux posa ses fondemens ,
Elle entraîna l'amas des plus lourds élémens ;
S'affaissa par son poids; & l'onde qui l'embrasse ,
Entoura mollement sa solide surface.

Il a bien du mérite à rendre, avec cette élégante & fidele précision, avec cette rapidité facile & littérale, des détails qui certainement n'étoient pas sans difficulté.

Le traducteur a bien rendu aussi ces trois vers fameux d'un tout autre genre :

*Pronaque cum spectent animalia cœtera terram
Os homini sublime dedit cœlumque tueri
Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus.*
Mais, tandis que la brute esclave tributaire,
Courbe son front servile, & regarde la terre,
L'homme avec majesté leve un front gracieux,
Et porte jusqu'au ciel sa pensée & ses yeux.

Nous ne savons si le mot *gracieux*, dont rien n'offre l'idée dans Ovide, est assez noble en cet endroit, & s'il ne dépare pas un peu ce coupler. L'épithète, *tributaire*, est peut-être aussi un peu étrangère au sujet, & elle l'est certainement au texte.

Le traducteur reproche, avec raison, à

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Ovide , la petitesse, la minutie des détails dont il compose le tableau du déluge ; il semble qu'il n'ait été frappé que des petits contrastes , que des rencontres bizarres qu'entraînoit cette horrible révolution ; un poisson pris sur un orme , l'ancre jettée sur un pré , des vaisseaux passant au-dessus d'une vigne , des veaux marins nageant où n'aguere broutoient des chevres ; quelles miseres ! Sont-ce-là les idées douloureuses & profondes qui doivent saisir une ame sensible à la vue de la submersion de l'univers ? Le traducteur oppose , avec beaucoup de goût , sur cet article , le Pouffin à Ovide. Un seul trait , tel que celui d'une mere prête à périr qui s'efforce de sauver un enfant que ses mains défaillantes soulèvent au-dessus des eaux , vaut mieux que toute la description du déluge dans Ovide. Mais , après cette description & dans la fable de Deucalion & Pirrha , Ovide , par un seul vers , donne une grande & effrayante idée du ravage causé par le déluge :

Et desolatas agere alta silentia terras.

vers pittoresque , plein d'une majesté triste & morne comme le spectacle qu'il présente ! Le traducteur qui en sent tout le prix , a essayé de le rendre dans ce vers :

L'univers reparoit , mais une horreur profonde
L'habite.

Il convient de son infériorité ; mais il se fait
quelque

quelque gré de son effort, & il s'applique cet autre mot d'Ovide :

Non tam

Turpe fuit vinci , quam contendisse decorum.

Nous observerons que ce mot : *l'habite*, renvoyé au vers suivant, nous paroît annoncer une prétention dont nous ne voyons pas qu'il résulte de vraie beauté; de plus, le mot d'*horreur* semble supposer des habitans qui la ressentent; au-lieu que le profond silence que peint Ovide, ne montre que la dévastation & la solitude.

Dans la fable d'Apollon & Daphné, la réponse de l'Amour à Phœbus qui le brave, nous paroît traduite avec une simplicité bien originale :

*Filius huic veneris ; figat tuus omnia , Phœbe ,
Te meus arcus , ait.*

De tes traits, je l'avoue, on ne peut se défendre.
Dit le fils de Vénus, mais défends-toi des miens.

Le traducteur, avec des mots différens, a su conserver la même figure; il a porté sur le mot *se défendre* la même répétition qu'Ovide avoit placée sur le verbe *figere*; car on sent que dans *te meus arcus*, *figet* est sous-entendu, & supplée par son régime. Mais *défends-toi des miens* a plus de finesse que *te meus arcus*.

*Deque sagittiferâ prompsit duo tela pharetrâ
Diversorum operum : fugat hoc , facit illud amorem.
Quod facit , auratum est , & cuspide fulget acutâ.
Quod fugat obtusum est , & habet sub arundine
plumbum.*

Tome VII.

D

74 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Cette idée ingénieuse du trait doré & du trait plombé, nous paroît avoir donné naissance à un tableau beaucoup plus beau, plus moral, & d'une allégorie bien plus développée; car ici toute l'allégorie consiste dans la comparaison des métaux, dont l'un est censé préférable à l'autre. Le tableau dont nous voulons parler, est celui des deux carquois dans Nanine.

Je vous l'ai dit, l'Amour a deux carquois;
L'un est rempli de ces traits tout de flâme
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Et rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans;
L'autre n'est plein que de fleches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.

C'est sans doute aussi d'Ovide qu'est prise l'idée des deux fontaines dans Roland :

Merlin, dans ces forêts, enchantâ deux fontaines,
Dont l'une fait haïr, & l'autre fait aimer :
C'est la fontaine de la haine
Que je veux chercher en ce jour;
Hélas! que me sert-il de prendre un long détour!
Je m'égare en ces bois & ma recherche est vaine:
Toujours un sort fatal, malgré moi, me ramène
A la fontaine de l'amour.

M. de Saint-Ange, obligé de suivre de plus près son modele, traduit ainsi les quatre vers d'Ovide :

Dans son double carquois sa main choisit deux traits.
 L'un armé d'un plomb vil, qui mollit & s'émousse,
 Loin d'inspirer l'amour, l'écarte, le repousse.
 Aiguîsé sur la pierre & dans le sang trempé,
 L'autre ouvre au fol amour le cœur qu'il a frappé.

On chercheroit inutilement dans l'original
 le modele de ce vers :

Aiguîsé sur la pierre & dans le sang trempé.

Voici à cet égard la réflexion du traducteur. « *Un amant blessé d'un trait doré*, ne veut
 » dire en françois qu'un *amant aimé*. L'amour
 » d'Apollon, au contraire, est un amour mal-
 » heureux, & Cupidon ne le blesse que par
 » vengeance ». M. de Saint-Ange a donc cru
 devoir rejeter l'emblème du trait doré, mais
 il s'est souvenu du *ferus Cupido* d'Horace :

*Semper ardentes acuens sagittas
 Cote cruentâ.*

& voilà le modele de son vers :

Daphné demande au fleuve Penée son pere,
 de rester fille :

*Ille quidem obsequitur : sed te decor iste, quod
 optas,*

Esse vetat, votoque tuo tua forma repugnat.

Mais que te sert, Daphné, d'avoir fléchi ton pere!
 Ta beauté contredit tes desirs vertueux :
 Ou deviens moins aimable, ou renonce à tes vœux.

Rousseau avoit imité cet endroit d'Ovide

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
dans la cantate de Calisto. Cette nymphe fai-
soit le même vœu devant Diane :

Calisto, ce fut là ton serment, mais, hélas !
Ta fatale beauté ne le confirmoit pas.

Spēdat inornatos collo pendere capillos
Et, quid si comantur? ait.
Il voit négligemment flotter ses longs cheveux.
Ah ! si l'or ou la perle en captivoit les nœuds !

Ce vers a dans le françois une noblesse que
la langue exigeoit ; le latin rendu dans toute
sa simplicité paroîtroit plat en françois.

Videt oscula quæ non
Est vidisse satis.
Il la voit, mais, hélas ! ne peut-il que la voir !
Si qua latent, meliora putat.
Et de tout ce qu'il voit les séduisans appas,
Embellissent encor tout ce qu'il ne voit pas.

Tous ces traits nous paroissent rendus avec
décence, avec finesse, & toujours avec une
liberté originale ; nous regrettons cependant
que l'auteur n'ait pas renfermé dans un seul
vers : *si qua latent meliora putat*. Il le pouvoit
aisément. *Ce qu'il voit embellit tout ce qu'il ne*
voit pas.

Apollon courant après Daphné, s'écria :

Me miserum ! ne prona cadas, indignave lædi
Crura notem sentes, & sim tibi causa doloris.
Aspera qu'à properas loco sunt : moderantius oro,
Curre, fugamque inhibe ; moderantius insequar ipse.

Ovide, en cet endroit, semble avoir imité Virgile :

Ah! te ne frigora lædant

Ah! tibi ne teneras glacies fecet aspera plantas!

dit Gallus à Lycoris, Eglog. 10.

Les sentiers où tu cours, hélas! sont peu frayés :

Les buissons épineux peuvent blesser tes pieds.

J'aurois causé tes maux. Ah! retarde ta fuite :

Fais grace à mon effroi ; je te suivrai moins vite.

Nous finirons par un morceau où le traducteur a su vaincre très heureusement de très grandes difficultés ; c'est le moment où Apollon, joignant déjà Daphné qu'il est prêt à saisir, est comparé à un chien qui poursuit un lièvre :

Alter inhæfuro similis, jam jamque tenere

Sperat, & extento stringit vestigia rostro :

Alter in ambiguo est an sit deprensus, & ipsi

Morsibus eripitur tangentialque ora relinquit.

Des mots, tels que *stringit vestigia*, *ipsis morsibus eripitur tangentialque ora relinquit*, sont le désespoir d'un traducteur vulgaire ; ils sont le triomphe de M. de Saint-Ange. Son secret, pour les bien rendre, est de rester aussi près de l'original, que la différence des langues peut le permettre.

Il s'élance sur lui, le presse, le menace,

Et, prêt à le saisir, semble mordre sa trace :

Le lièvre fugitif, déjà pris à demi,

Trompe en se détournant la dent de l'ennemi.

Nous ne saurions trop exhorter M. de Saint-Ange à suivre son entreprise. Puissions-nous voir l'Enéïde entièrement traduite par M. l'abbé de Lille , & les Métamorphoses par M. de Saint-Ange ! Un autre poëte , d'un talent distingué , s'occupe de la traduction de l'*Art d'aimer* ; ce n'est point s'éloigner d'une carrière , dans laquelle il a eu de grands succès & en a mérité de plus grands encore ; des traits , tels que ceux-ci , qu'on rencontre à tout moment dans l'*Art d'aimer* ,

Et si pulvis erit nullus , tamen excute nullum.
His decet uxores , dos est uxoria lites , &c.

appartiennent essentiellement à ce genre de comédie fine & noble , auquel le poëte dont nous parlons s'étoit consacré.

M. de Saint-Ange nous paroît joindre beaucoup de goût à un vrai talent ; il est de la bonne école , de celle de Racine. Racine & Voltaire , voilà nos maîtres éternels ; mais il faut savoir les étudier & les suivre. Des poëtes qui n'ont qu'une portion de talent , n'imitent que ce qui s'y rapporte. Les uns , touchés de cette simplicité facile , de cette douce flexibilité de Racine , l'ont imitée au point d'être foibles & sans couleurs ; les autres , frappés des riches tableaux de poésie , qu'il offre souvent & qu'il fait ordinairement placer , ont surchargé leur style de figures , d'images & de tours poétiques dans le genre qui les admet le plus sobrement. M. de Saint-Ange saura éviter tous ces écueils ; il saura toujours varier son

style & en combiner les divers caractères , d'après le genre de l'ouvrage , d'après le génie particulier de son auteur , d'après le génie propre des deux langues , d'après toutes ces convenances fines que le goût fait toujours saisir , & qui n'échappent qu'aux demi-talens.

(*Journal des Savans.*)

DE l'éducation physique & morale des femmes , avec une notice alphabétique de celles qui se sont distinguées dans les différentes carrieres des sciences & des beaux-arts , ou par des talens & des actions mémorables. 1 vol. in-12. d'environ 500 pag. A Bruxelles , & se trouve à Paris , chez les Freres Etienne , libraires , rue St. Jacques. 1779.

L'Auteur de cet ouvrage est un observateur instruit , qui , après avoir travaillé sur plusieurs parties de l'administration , avec assez de succès , pour qu'elle ne dédaignât pas quelquefois de profiter de ses vues , a fini par en examiner une des branches les plus essentielles , qui est l'éducation. Mais il se borne ici à réformer , ou plutôt à créer celle des filles , laquelle , selon lui , n'existe point encore. Son livre est divisé en deux parties. La première est une espece de plaidoyer en faveur du beau-sexe , pour le venger de nos prétentions exclusives , & prouver qu'il a au moins la même aptitude

80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

que nous à tous les talens & à toutes les vertus. La seconde est, pour ainsi dire , le recueil des titres & des pieces justificatives. L'anonyme débute par s'élever avec force & en style oratoire contre le préjugé assez commun qui attribue à l'homme une supériorité décidée sur la femme. Il prouve que celle-ci, dans tous les tems, a pu marcher son égale, quand une institution vicieuse n'a point dégradé sa nature, & altéré le germe de ses grandes qualités. Après avoir appuyé ses preuves de divers exemples empruntés de l'antiquité, il en choisit avec adresse de plus modernes, & s'écrie : » O » mon siecle ! quelque'éloigné que vous soyez » des principes sur lesquels ces grands modeles » se sont formés, vous-mêmes n'en offrez-vous » pas encore ? De quel étonnement, de quelle » admiration nos neveux ne seront-ils pas fai- » sis, lorsqu'ils verront dans nos annales, Ma- » rie-Thérèse, en Autriche ; Catherine II, » en Russie, surpasser par leurs vertus & leurs » connoissances, par les traits les plus sublimes » de génie, de sagesse, de prudence, de force » & de courage, toutes les plus célèbres hé- » roïnes qui les auront précédées, &c. lorf- » qu'ils verront Adélaïde, Victoire & Sophie » de France, braver les horreurs de la plus » subtile & de la plus cruelle contagion, au » péril évident de leur propre vie, pour se » livrer, auprès de leur auguste pere, à tout » ce que la tendresse & la piété filiale ont ja- » mais pu leur inspirer de plus héroïque & de » plus saint, &c. ? «

L'auteur s'attache ensuite à montrer la nécessité d'une éducation mâle, relativement aux femmes, & il observe l'influence prodigieuse qu'auroit cette même éducation sur celle des hommes. Il relève quelques contradictions échappées au philosophe éloquent qui a travaillé sur le même sujet, & qui écrivant par élans impétueux, ne s'est pas toujours replié sur ses principes pour en lier les conséquences. Vient enfin l'exposé critique de nos procédés & de leurs résultats dans l'éducation physique & morale des filles. La triste conclusion qu'on est forcé de tirer de cette effrayante énumération d'abus, c'est que le mal est à son dernier période; mais l'auteur se hâte, en bon citoyen, de chercher & d'indiquer le remède. Les bornes de son petit ouvrage ne lui permettent pas d'entrer dans tous les détails de son plan; il propose, en général, d'établir des espèces de collèges encyclopédiques, dans lesquels un certain nombre de *régens féminins* enseigneroient aux élèves de leur sexe *tous les arts & toutes les sciences*, en y mêlant les exercices de la *gymnastique*, aujourd'hui trop négligée, & sans oublier même *l'équitation & l'escrime*. Son juste respect pour les mœurs, qui lui fait proscrire l'indécente manie de recourir aux hommes pour l'instruction des jeunes personnes, exigeroit sans doute aussi qu'on n'employât que des *écuyers & des prévôts* de salle en cornette. La difficulté de trouver & de rassembler ainsi des maîtresses en tout genre, n'effraie point l'auteur. » Employons les grands moyens, dit-il; produi-

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» guons l'or , & bientôt le gouvernement ob-
 » tiendra tout ce qu'il voudra. « C'est à lui ,
 en effet , qu'il appartient d'apprécier la valeur
 de ces idées , & de les réaliser , si elles lui
 paroissent praticables.

En supposant que l'autorité veuille les adop-
 ter & faire les frais d'un premier établissement ,
 le créateur de ce nouveau plan d'éducation
 nationale indique sur-tout le grand ressort qui
 doit en être l'ame ; l'émulation. Il va nous ex-
 poser lui-même ses vues , qui sont assez neu-
 ves. » Pour tendre à la plus grande perfection
 » possible , il s'agira , lorsque les élèves de cette
 » première pépinière commenceront à se for-
 » mer , de mettre l'émulation en jeu , & à cet
 » effet d'établir des prix en faveur de celui des
 » deux sexes qui remplira le mieux les sujets qui
 » leur seront proposés. Pour les humanités & la
 » rhétorique , ils composeront dans la même
 » forme qui s'observe aujourd'hui pour les prix
 » de l'université de Paris. Pour la logique , la
 » métaphysique , la physique , les mathématiques ,
 » la géographie , *les deux sexes soutiendront al-*
 » *ternativement des thèses publiques , & argumente-*
 » *ront l'un contre l'autre.* La rivalité , qui ani-
 » mera ces utiles combats , remplacera peut-
 » être celle qui manque actuellement à nos
 » universités & à nos académies , depuis l'ex-
 » tinction de cet *ordre célèbre* , dont les travaux
 » & les succès littéraires donnoient à ces corps
 » la noble jalousie qui conduit à la plus grande
 » perfection. (*) L'équitation , les armes , la

(*) On ne s'attendoit guère à cet éloge des jésui-

» peinture , & généralement tous les beaux-arts,
 » pourroient être également exposés aux mê-
 » mes épreuves. Des juges , choisis pour tous
 » ces différens genres , décideroient à qui les
 » prix & les palmes seroient dus. Pourquoi n'é-
 » tendroit-on pas encore cette émulation jus-
 » qu'aux exercices du corps ? Les célèbres jeux
 » olympiques de la Grece offriroient pour tous
 » ces objets les plus excellens modeles , pré-
 » senteroient dans nos collifées des spectacles
 » bien plus intéressans que ceux qui les occu-
 » pent aujourd'hui. Enfin , lorsque les talens
 » se trouveroient également distribués & culti-
 » vés dans les deux sexes , ne seroit-il pas na-
 » turel d'admettre les femmes , qui s'en trou-
 » veroient dignes , dans toutes ces académies
 » qui rassemblent les sujets les plus distingués
 » pour chaque genre des hautes sciences & des
 » beaux-arts « ?

Nous n'avons point parlé de l'article es-
 sentiel de la religion ; parce que l'auteur , qui
 ne veut pas porter la main à l'encensoir , s'en-
 tient simplement au catéchisme , & laisse , avec
 raison , les instructions théologiques aux mi-
 nistres des autels , qui s'en acquittent avec plus
 de zele & plus de fruit. Il convient à cet
 égard de l'avantage des couvens ; mais il ne
 les en croit pas plus propres à former des fem-

res , à l'occasion de l'éducation physique & morale des
 femmes , & l'on ne voit pas trop quelle jalousie ils pou-
 voient inspirer à nos académies littéraires & savantes.

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

mes robustes, des mères instruites, & des épouses courageuses ; parce que les tendres colombes qui habitent ces retraites, ne font rien de tout cela. Il ferme donc absolument les cloîtres à ses élèves.

Tel est le plan de la réforme proposée par l'auteur ; & malgré ses bonnes intentions, nous croyons que cette réforme ne peut guère convenir à nos mœurs : elle est absolument dans les idées anciennes, idées perdues pour nous ; l'ouvrage a peut-être le malheur d'être proposé trois ou quatre mille ans trop tard. Cependant les détails offrent des vues judicieuses, & qui annoncent l'amour du bien public. Il seroit à désirer que l'auteur eût un peu plus soigné son style, & qu'il eût mieux rendu hommage au grand homme dont il a plus d'une fois emprunté les idées, & dont il a trop négligé l'éloquence.

Nous passons à ce que nous avons appelé le recueil des pièces justificatives. Ce sont des notices historiques, courtes & précises, sur les femmes qui se sont le plus distinguées par leurs talens, leurs vertus ou leur courage, & qui prouvent en effet que leur chevalier n'a rien avancé de trop en leur faveur. Il ne faut pas confondre cet abrégé avec une autre compilation plus ancienne sur les femmes, dans laquelle le rédacteur a entassé les bons comme les mauvais exemples, & placé *Laïs* & la *Brainvilliers* à côté de *Lucrece* & de *Chantal*. On ne trouve ici que les noms de celles qui ont honoré leur sexe, & dont les ouvrages &

les actions peuvent élever l'ame des jeunes personnes : nous en exceptons l'article de *Sempronia*, dame romaine, très-corrompue, que l'auteur, par inadvertance, loue d'avoir été *instruite dans la langue latine*.

Quelques exemples feront juger du mérite de cette seconde partie du travail de l'auteur. Le premier trait qui s'offre à nos yeux, est celui d'une héroïne qu'il est bon de rappeler à nos guerriers, dans un moment où les occasions de l'imiter se multiplient chaque jour : la valeur s'anime par les grands exemples comme par les récompenses. Renée Buffi d'Amboise, femme du maréchal de Balagni, digne sœur du brave Buffi d'Amboise, se signala par une fermeté & un courage au-dessus de son sexe. En 1595, Cambrai, dont son mari étoit gouverneur, se trouvant assiégé par les Espagnols, les habitans, gagnés par les émissaires des assiégeans, s'assemblerent tumultueusement pour convenir de la reddition de la place. Cette vaillante femme, avertie, court se présenter au milieu d'eux, une pique à la main, & par la vivacité de ses reproches & de ses remontrances, fait les plus grands efforts pour les engager à continuer de se défendre. Voyant qu'elle ne peut rien gagner sur eux, elle prend sur le champ le parti de se jeter dans la citadelle, à la tête des troupes qui ont le courage de la suivre. Elle étoit bien résolue de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité ; mais les vivres lui manquerent presque aussitôt. Forcée de se rendre, la douleur la saisit si vive,

ment qu'elle expira presque au même instant.

Sans sortir de la lettre B, nous pourrions citer encore plusieurs femmes intrépides, telles que la comtesse de Saint-Balmon, qui, se déguisant en officier pour demander raison à un capitaine de cavalerie, dont elle avoit à se plaindre, se bat & défarme son adversaire, obligé de disparaître & d'aller cacher sa honte; telle qu'une Barbançon, qui se défend vigoureusement dans son château, combat en personne sur la breche, & ne capitule qu'avec les honneurs de la guerre; telle enfin qu'une Barri de Saint-Aunez, célèbre par sa belle défense de Leucates en Languedoc, place dont le gouvernement lui fut donné par Henri IV, aussi bon juge de la valeur que de la beauté.

Ce n'est pas seulement aux illustres mortes, qu'on rend hommage dans cet ouvrage; on y propose aussi des modèles vivans à l'imitation des jeunes personnes. On n'y a pas oublié l'amazone du jour, la célèbre Pucelle de Tonnerre, dont on connoît les aventures, depuis son cours d'étude au collège Mazarin jusqu'à sa retraite dans la cité de Londres & son retour en France. Mais laissons le casque & la cuirasse, pour présenter des vertus plus douces & plus analogues à un sexe, dont le partage ordinaire est la sensibilité. Celle de madame la comtesse d'Harcourt est du genre le plus touchant.

» Nouvelle Artémise, dit l'auteur, elle donne
» dans Paris un exemple éclatant de la force

» de l'amour conjugal. La mort lui enleva son
 » mari en 1769; cette tendre épouse, entiè-
 » rement livrée à sa vive douleur, s'est ap-
 » pliquée à imaginer tous les moyens possibles
 » de l'entretenir. Elle a fait élever à Notre-
 » Dame, à la mémoire de son époux, un ri-
 » che mausolée de la composition de Lemoy-
 » ne, s'y est fait représenter elle-même dans
 » l'attitude la plus douloureuse. Non-contente
 » de ce lugubre tribut, elle avoit fait jeter
 » en cire la figure en grand du comte; elle
 » l'a fait revêtir de la robe-de-chambre dont
 » il se servoit, & l'a fait placer dans un fau-
 » teuil à côté du lit où il avoit coutume de
 » coucher. Plusieurs fois chaque jour, elle va,
 » dit-on, s'enfermer dans ce triste lieu pour
 » s'entretenir avec cette image muette, & de
 » la constance de son amour & de la vivacité
 » de ses regrets «.

Beaucoup de gens croient que l'Italie est le seul pays où l'on voie des femmes prendre le bonnet de docteur, occuper des chaires publiques & professer la philosophie ou les belles-lettres. L'Espagne jouit aussi de cette singularité; Françoise de Lebrixa, fille d'un célèbre auteur Espagnol de ce nom, excelloit dans la rhétorique, & lorsque son pere, professeur dans l'université d'Alcala, ne pouvoit donner ses leçons; cette savante fille le suppléoit & ne manquoit pas d'obtenir les applaudissemens de tout son auditoire.

Beaucoup d'Européens ne regardent les Africaines, transportées en Amérique, que com-

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

me des esclaves uniquement propres aux ouvrages de l'aiguille ou aux travaux de la terre. Voici un fait qui doit les détromper. *Philis Whetley*, jeune négresse, transportée d'Afrique à Boston en 1761, âgée alors de 7 à 8 ans, fut achetée par le sieur Whetley. Aidée des seuls secours qu'elle put trouver dans la famille de son maître, elle parvint à entendre, parler & écrire la langue angloise. Quelques livres, qui tombèrent ensuite entre ses mains, acheverent de développer son génie & son goût, & insensiblement elle est parvenue à composer, avec une facilité singulière, un grand nombre de morceaux de poésie sur les vérités les plus sublimes de la morale & de la religion. Ceux qui les ont lus assurent que la beauté de l'expression répond à la profondeur des pensées & à la force des sentimens. Cette étonnante fille a demandé & obtenu des livres pour apprendre la langue latine, & elle s'en occupe avec ardeur dans ses momens de loisir. Le recueil de ses premières poésies a été imprimé à Londres en 1773.

Nous ne multiplierons point le nombre de ces citations; celles-ci suffisent pour faire juger que l'auteur a su bien choisir les faits qu'il rapporte. On pourroit seulement reprocher à quelques-unes de ces notices d'être trop succinctes, & de n'apprendre qu'un nom & qu'une date; il valoit autant les supprimer, puisqu'il n'y avoit rien à perdre pour l'instruction, qui est le principal but de cet ouvrage.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts; journal de Paris; journal encyclopédique.*)

*ELOGE de JEAN - JACQUES ROUSSEAU, par
M. DE LACROIX, avocat. In-8vo. de 42
pages. A Amsterdam, & se trouve à Paris,
chez le Jay. 1778.*

LE motif qui a fait prendre la plume à l'auteur est aussi noble que touchant; voici comme il l'expose lui même : » Ce que nous » dirons de l'illustre citoyen de Geneve, n'a- » joutera rien à sa gloire; mais qu'importe ? » En jettant quelques fleurs sur sa tombe soli- » taire, nous remplirons du moins envers lui » le devoir le plus sacré, celui de la recon- » noissance. Ecrivain vertueux & sublime, » oui, tu as été mon bienfaiteur; tu as fait » plus pour moi que n'auroit pu faire le riche » qui n'a que de l'or à donner, que l'homme » en place qui n'accorde que de stériles fa- » veurs : tu as relevé mon ame dans la tristesse; » tu l'as fortifiée contre le malheur & l'injusti- » ce; tu l'as pénétrée quelquefois d'une douce » sensibilité; tu l'as purifiée : oui, j'en fais » l'aveu : je te dois & mes plaisirs & mes ver- » tus. « M. de Lacroix avertit qu'il auroit donné plus d'étendue à cet éloge, si Rousseau n'eût pas écrit lui-même sa vie : » ce seroit, ajoute- » t-il, faire un outrage à la mémoire de l'hom- » me le plus vrai, que de publier ce qu'il n'a » pas dit de lui, & il faudroit être bien im-

» prudent pour effayer de rendre tous ses traits
 » dans le moment où l'on nous annonce son
 » tableau fait par lui-même. « Après ces re-
 marques, on ne doit pas être surpris que l'au-
 teur offre une esquisse plutôt qu'un portrait
 achevé ; cependant , tour-à-tour panégyriste &
 apologiste , il montre dans le célèbre citoyen
 de Geneve , l'écrivain & l'homme tels qu'ils
 ont paru aux vrais connoisseurs , aux ames hon-
 nêtes , aux esprits droits & non-prévenus.
 C'est principalement à la partie apologétique
 de cet ouvrage que nous nous attacherons.

Il entroit , observe M. de Lacroix , dans la
 destinée littéraire de Rousseau , de paroître tou-
 jours en opposition avec ses écrits. Il s'étoit
 élevé contre les sciences ; & son fameux dis-
 cours auquel l'académie de Dijon décerna un
 de ses prix , prouvoit combien il s'en étoit
 occupé. Il prêtoit à la vie sauvage tant de
 douceur , que l'on étoit tenté , après l'avoir
 lu , d'imiter cet Hottentot qui se dépouilla des
 riches vêtemens qu'on lui avoit donnés , se
 couvrit d'une peau de mouton & se sauva dans
 les forêts ; cependant il vivoit au milieu du
 monde , & ne se déroboit à aucun de ses amu-
 semens. De la même main dont il écrivoit
 contre la musique françoise & l'opéra , il tra-
 çoit le plan d'un opéra françois , & notoit ces
 phrases musicales dont l'effet est si léger & si
 pittoresque. Enfin sa comédie de *l'Amant de
 lui même* étoit tombée sur la scene , lorsque son
 discours contre les spectacles fixa sa place au
 rang des plus grands écrivains. Les ennemis

de Rousseau ne manquèrent point de tirer avantage de cette contradiction apparente ; avertis par leur foiblesse , la plupart se garderent bien d'employer contre ce vigoureux adversaire les armes du raisonnement ; ils se servirent de celle du ridicule , qui , chez une nation plus enjouée que sérieuse , fait des blessures beaucoup plus profondes.

Ici l'auteur examine si ce reproche d'inconséquence que l'on a si souvent fait à Rousseau est fondé , & si le public , écho trop fidèle de la première voix qui lui en impose , n'a pas été injuste à l'égard de l'homme dont il dévorait les ouvrages. » Un partisan de l'ignorance , dit-il , qui , après avoir déclamé » contre les sciences , & avoir représenté ceux » qui s'y adonnent comme des hommes perdus » pour l'agriculture ou pour d'autres professions » qui lui sembleroient être infiniment plus utiles » à la société , quitteroit tout-à-coup ses occupations journalières pour s'enfoncer dans l'étude , seroit sans doute un homme inconséquent. Il faudroit porter le même jugement contre le chef d'une troupe de sauvages , qui , après avoir exalté devant ses compagnons leur indépendance , leur oisiveté , la vaste étendue de leur habitation , leur montreroit de loin les cités comme de tristes enceintes où des esclaves entassés s'excedent , se consomment pour les plaisirs de leurs tyrans , & finiroit par aller s'y renfermer. Rousseau n'étoit ni l'ignorant qui a ses raisons pour haïr les arts , & qui est le maître de ne les

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» jamais cultiver , ni le sauvage qui à *gouté*
 » *les attrait*s de la véritable indépendance : on
 » ne peut donc tout au plus lui reprocher que
 » d'avoir eu trop de disposition à s'exagérer
 » à lui-même les inconveniens qui sont résul-
 » tés de la marche que l'espèce humaine a
 » faite en s'éloignant de son premier état. Oui,
 » l'on peut , sans être inconséquent , publier
 » que les spectacles entraînent la mollesse , le
 » luxe & l'oisiveté dans une petite république ,
 » & faire une comédie pour le théâtre d'une
 » capitale ; on peut , sans être en contradiction
 » avec ses principes , trouver le chant de Lulli
 » languissant , l'orchestre de l'opéra confus ,
 » le spectacle d'une ennuyeuse magnificence ,
 » & composer *le Devin du village*. « Il nous
 paroît bien difficile de ne pas souscrire à ces
 observations.

Tout le monde a connu le noble orgueil de
 Rousseau , son dédain pour les richesses , sa fru-
 galité , la touchante simplicité de ses mœurs ,
 & son amour pour la vérité. M. de Lacroix
 remarque aussi que jamais homme-de-lettres
 ne sentit mieux que le citoyen de Geneve la
 dignité de son existence , & n'en soutint les
 privileges avec plus de noblesse. Son premier
 discours annonce que l'indigence , qui a dégradé ,
 avili tant d'ames , n'avoit rien fait perdre à la
 sienne de son énergie. Une femme que ses agrè-
 mens & sa beauté ont élevée au plus haut de-
 gré de faveur , ne put obtenir de lui l'hon-
 neur d'être sa bienfaitrice. Il osa mettre des
 bornes à la générosité d'un prince du sang peu

accoutumé à rencontrer de pareils obstacles. Les payfans de Montmorency , qui le voyoient , sous les habits les plus simples , se promener autour de leurs vergers , discourir familièrement avec leurs femmes & leurs enfans , écouter , assis au milieu d'eux , les instructions publiques de leur pasteur , étoient bien éloignés de soupçonner l'intervalle immense qui les séparoit de cet homme dont l'extérieur avoit tant de modestie. Malgré son indigence , Rousseau trouva le moyen d'être charitable ; il ne recevoit rien des riches , & il donnoit aux pauvres.

L'auteur ne dissimule pas que cette imagination exaltée qui avoit quelquefois la sérénité d'un beau ciel , étoit souvent obscurcie par une espèce de misanthropie qui donnoit à Rousseau l'apparence de la dureté , & lui faisoit repousser l'amitié. Ses ennemis ont prétendu qu'elle tiroit son origine d'une vanité concentrée que rien ne pouvoit satisfaire ; mais M. de Lacroix croit avec raison devoir l'attribuer plutôt aux douleurs aiguës que lui causoit une maladie incurable. » Oui , dit-il , j'aime à le
 » penser , ce furent d'abord ses souffrances &
 » ensuite ses chagrins qui aigriront son caractère , qui troubleront sa raison & le rendi-
 » rent injuste envers un illustre étranger incapable d'avoir conçu le projet de l'avilir aux
 » yeux de l'Angleterre , comme il l'en accusa.
 » Hélas ! il faut donc , quelle que soit la justesse de ses pensées , la sublimité de son génie , que l'homme se trahisse & décele son

» imperfection par quelques foiblesses « ! L'auteur convient que de tous les torts que le citoyen de Geneve peut avoir eus , celui qui lui enleva le plus de partisans fut sa querelle avec M. Hume ; que la grande réputation de sagesse que s'étoit acquise cet historien anglois , le mit au-dessus des soupçons de Rousseau , qui avoit à son égard les apparences de l'ingratitude. » Rousseau ingrat , ajoute-t-il ! Non , il ne le fut point ; il fut trompé , égaré : il s'efforça , pour s'en convaincre , de relire cette lettre qu'il écrivit à M. Hume dans le trouble de sa dispute ; elle est d'une si grande vérité , elle peint si bien le délire & l'inquiétude & la sensibilité , que l'on est tenté de relever , d'embrasser l'homme qui se prosterne devant son ami , son bienfaiteur , & qui veut qu'il le foule aux pieds , s'il a eu le malheur d'être injuste. Ce qui prouve la candeur & la beauté de son ame , ce sont les larmes qu'il répandit en apprenant la mort de Voltaire. Rousseau pleurant sur la tombe de Voltaire , quel rare & touchant spectacle ! Combien ces larmes du plus vertueux des hommes honorent la mémoire du plus beau génie de la France ! «

Tels sont peut-être les morceaux les plus intéressans de ce petit éloge , écrit sans prétention , mais où l'on reconnoît par-tout l'ame honnête & sensible de l'auteur.

(*Journal encyclopédique.*)

DÉTAIL des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, & qui a été adopté dans diverses provinces de France. Sixieme partie, années 1777 & 1778. On y a joint différentes méthodes pour secourir, non-seulement les noyés, mais les suffoqués par la vapeur du charbon & autres vapeurs méphitiques quelconques; les pendus; les personnes gélées; les enfans naissans avec une apparence de mort. Par M. PIA, ancien échevin de la ville de Paris. A Paris, chez Augustin-Martin Lottin, l'aîné, Imprimeur-Libraire du roi & de la ville, rue St. Jacques, au coq & au livre d'or, 1779. Brochure in-12. de 232 pages.

C'Est au zele, aux lumieres de M. Pia, que cet établissement utile doit sa consistance, ses accroissemens, & ses heureux effets. C'est donc aux efforts, aux essais & à la bienfaisance de M. Pia, qu'une foule de citoyens, arrachés des bras de la mort, & rendus à leurs familles, doivent leur existence. Ce recueil commencé en 1772, est le dépositaire de ses succès & de l'utilité réelle qu'il a opéré. L'exemple donné par la capitale, a rapidement été suivi dans les provinces; en sorte qu'en très-peu de tems, on a vu relever dans les diffé-

96 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

rentes parties de la France, & chez l'étranger, des dépôts où sont rassemblés les secours propres à ranimer les principes de la vie, dans les personnes submergées.

A la tête du volume que nous annonçons, est une introduction où sont exposés les objets nouveaux, traités dans cette sixième partie. M. Pia ne parle que de ce qui s'est passé de plus intéressant, & il a pris soin de supprimer tous les faits qui pourroient paroître indifférens : il commence par la réfutation d'un avis relatif aux noyés, dont la critique lui est parvenue par la Hollande ; & son sentiment est conforme à celui du critique anonyme. En passant aux secours nécessaires pour les personnes suffoquées par la vapeur du charbon allumé, M. Pia prévient encore sur la méthode facile & sûre de M. Harmant, médecin distingué de Nancy, & de l'académie royale des sciences. Nous admirons avec bien du plaisir, l'empressement de l'auteur à répandre & faire connoître cette excellente méthode, que nous avons indiquée dans notre journal, il y a quelques années (*) ; méthode que les Hollandois & les Anglois ont évidemment adoptée, & qu'ils emploient également avec succès ; c'est ce qu'on peut lire dans un nouveau volume des *Mémoires de la société formée à Amsterdam, en faveur des noyés*. Les secours pour les asphixies, provenant de la fran-

(*) Mars 1776, page 43.

gulation, nous ont paru sages & très-convenables pour ces cas singuliers ; ils méritent d'être connus, & nous allons extraire ce fragment. » On suppose un homme, dit M. Pia, » ayant une corde au col, & suspendu par » cette corde, ses pieds ne touchant pas à terre, & ne donnant aucun signe de vie ; on » suppose aussi qu'il n'y aura point de vertèbres luxées ; car dans ce cas, les tentatives que l'on feroit, seroient vaines à coup sûr. » Alors on embrasse d'une main, le corps suspendu, pour l'empêcher de tomber à plomb sur le plancher, pendant que, tenant un couteau de l'autre main, on coupe la funeste corde, dont incontinent on le délivre tout-à-fait ; on place ensuite le pendu sur un matelas, de manière qu'il ait la tête plus élevée que le tronc ; on lui ouvre la veine temporale, & même la jugulaire externe, & si le sang en sort, on a attention qu'il ne coule pas trop abondamment ; on dépouille le pendu de tous ses vêtemens, on lui frotte la bouche, les narines, l'épine du dos & le col avec de l'eau-de-vie, animée d'esprit volatil de sel ammoniac ; on l'agite en différens sens, & lorsqu'on lui fait des frictions sur la poitrine, on a soin de les diriger de bas en haut ; on lui souffle dans la bouche, ayant attention de déranger la langue, en la faisant rentrer autant qu'il est possible. On continue les frictions & l'insufflation très-long-temps ; & cependant on fait agir la machine fumigatoire par le fondement ; on frotte

98 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» auffi les jambes , les plantes des pieds , les
 » cuiffes & les bras avec de l'eau-de-vie cam-
 » phrée , animée de l'esprit volatil , & répan-
 » due fur des linges chauds , que l'on a foin
 » de préfenter fouverit devant le feu. On exa-
 » mine continuellement le malade pour faifir
 » les premiers fignes de fa réfurrection , qui
 » s'annoncent par quelques mouvemens , qui
 » fe font appercevoir d'une maniere quelque-
 » fois peu fenfible ; par des battemens & des
 » pulfations dans les arteres , par le jet du
 » fang , qui coule des ouvertures qui ont été
 » faites , & parce qu'il femble que la dégluti-
 » tion a lieu ; alors on lui fait respirer de l'es-
 » prit volatil de fel ammoniac , on lui en in-
 » troduit dans le nez , par le moyen de mê-
 » ches de papier , qui en font imbibées ; on
 » effaie de lui faire avaler de l'eau-de-vie
 » camphrée , ou toute autre liqueur spiritueu-
 » fe ; on continue à le ranimer & à le re-
 » chauffer par tous les moyens poffibles ; on
 » lui fait boire du vin chaud avec du fucre ,
 » & enfin , après un long traitement ; on lui
 » fait avaler du bouillon , par cuillerées &
 » de loin en loin , on ne néglige pas cepen-
 » dant l'ufage des cordiaux légers , qu'on lui
 » fait également prendre par cuillerées de tems-
 » en-tems. On s'occupe enfuite de guérir la
 » contufion , produite par le ferrement de la
 » corde ; pour cet effet , on emploie de l'eau-
 » de-vie camphrée , dont on imbibe des com-
 » preffes , & que l'on renouvelle fouverit fur
 » les endroits contus «

Cet ouvrage est sans contredit le plus beau des monumens que le meilleur des citoyens pût élever en faveur de la patrie. En effet M. Pia ne se contente point de décrire dans ce volume, les secours qu'on doit donner, & que l'on administre toujours avec succès aux malheureux qui sont tombés dans l'eau, & qui sans cela, perdroient inévitablement la vie. A la suite d'une assez longue liste de personnes submergées & sauvées, non-seulement à Paris, mais aussi dans les principales villes de France, l'auteur rend compte des moyens pour rappeler le principe de vitalité aux personnes gelées ou engourdies, par le froid, ainsi qu'aux enfans naissans, dont la vie paroît équivoque : tout cela nous semble également bien motivé & bon à suivre.

On voit à la suite, dans un résumé bien satisfaisant pour tout être sensible, que de 138 personnes noyées à Paris, dont il est fait mention dans ce volume, 92 doivent la vie aux secours qui leurs ont été donnés; 13 seulement n'ont pu être réchappées, malgré les secours. Quant aux 33 autres, ou ils étoient mort à la suite d'une trop longue submersion, ou on n'a pu les retrouver.

Les principaux secours administrés, & sans lesquels les personnes submergées seroient certainement mortes, sont l'eau-de-vie camphrée, prise à la dose d'une cuillerée, l'esprit volatil de sel ammoniac, qui est l'alkali volatil fluor, introduit dans le nez avec des meches de papier imbibées, l'insufflation, la fumigation &

les frictions. On entre ensuite dans le détail des succès obtenus encore sur les noyés seulement; à Lille en Flandres, à Strasbourg, à Remiremont en Picardie, à Lyon, à Florence, à Genes, à Brest, dans le duché de Brunswick, &c. L'auteur rappelle ensuite les succès obtenus sur les suffoqués par différens airs méphytiques. Ce volume est terminé par une observation sur les effets de l'alkali volatil-fluor, contre les commotions électriques; par la description d'une nouvelle grotte du chien, près d'Aubenas, que l'on pourroit nommer le *Puis de la Poule*; par une étiologie qui établit la différence de la cause de l'asphixie des noyés, d'avec celle des suffoqués par la vapeur du charbon, & par un *Post-Scriptum*, qui annonce une nouvelle distribution des mémoires de la société établie à Amsterdam, en faveur des noyés.

Il ne manque peut-être à cet établissement en France qu'une médaille semblable à celle qu'ont fait frapper les sociétés d'Amsterdam & de Londres; non que la ville de Paris ne rembourse absolument tous les frais qu'entraîne l'administration de ces secours, & n'accorde des gratifications à ceux qui y ont directement ou indirectement contribué. Mais il est plusieurs ordres de citoyens; mais il est des actions de courage qu'on n'acquitte pas pécuniairement, & tel qui refuse une somme d'argent recevrait avec empressement une médaille, où seroit gravé son bienfait & son nom. Combien de titres de noblesse ne valent pas celui-

ci, il a sauvé la vie à un homme. L'inscription de celle que la reconnoissance publique destineroit à M. Pia seroit plus pompeuse encore : on y graveroit, il a sauvé la vie à plusieurs centaines de ses semblables. Mais ce citoyen, habitué à trouver sa récompense dans son cœur, n'en demande que pour les autres.

Nous le répétons, cette collection de détails, fera avec le tems, une suite complète de faits, d'observations & de dissertations qu'il est important de rassembler & de conserver. Elle mérite d'être entre les mains des curés, des seigneurs de campagne & des peres de famille, pour répandre le plus qu'il sera possible des instructions aussi essentielles, & les inculquer au public, pour pouvoir facilement s'en servir dans les cas nécessaires.

(*Gazette universelle de littérature ;
journal de Paris ; journal
des savans.*)



*DISCOURS politiques , historiques & critiques
sur quelques gouvernemens de l'Europe ; par M.
le comte d'ALBON , des académies de Lyon ,
Dijon , Rome & Nismes , de celles des Arcades
& de la Crusca ; des sociétés de Florence , Berne ,
Zurich , Chambery , Hesse-Hombourg , &c. &c.
avec cette épigraphe :*

Nullius in verba.

A Neufchâtel ; & se trouve à Lyon , chez les
freres Périsset , 1779. 1 vol. de 433 pages.

CES voyages de M. le comte d'Albon annoncent , dans leur auteur , des vues politiques , un discernement profond , & une impartialité assez rare dans les récits des voyageurs. Il paroît s'être bien moins occupé d'objets de pur agrément , que d'observations sur le génie , les mœurs , le caractère & la législation des peuples qu'il a vus. Il semble n'avoir cherché que la vérité , lorsqu'une foule d'autres voyageurs de son rang ne cherchent que le plaisir ou la fortune. Ce volume renferme deux discours sur l'Angleterre , un sur la Hollande , un sur la Suisse. M. le comte d'Albon en promet deux autres sur l'Italie , & un sur l'Espagne & le Portugal , partie de l'Europe où il voyage en ce moment.

L'auteur peint à grands traits , dans son premier discours , la législation actuelle de la

Grande-Bretagne ; cette forme de gouvernement, que Montesquieu a célébrée avec tant de pompe , ne doit son origine qu'aux plus cruelles convulsions : un roi trop puissant effrayoit le peuple Anglois , naturellement avide de la liberté ; ce peuple projetta enfin de circonscrire la puissance de ses souverains, de la borner à l'éclat de la majesté royale , à une représentation brillante, mais stérile. Pour opérer cette grande révolution , il fallut donner à l'état les plus violentes secousses, faire écrouler l'ancien édifice de législation, & sur les débris , teints du sang d'un grand nombre de citoyens, en élever un nouveau, que des hommes prévenus ont regardé comme le chef-d'œuvre d'une profonde politique. M. d'Albon, avant de prononcer sur la perfection ou sur l'irrégularité de ce nouveau plan de législation, qui n'a pu s'affermir que par les attentats, balance les preuves & discute les faits que produisent les partisans du système anglois, système dont il démontre ensuite toute l'inconséquence. » En Angleterre, dit-il, le roi est tout, » & par le fait il se trouve aussi absolu que » d'autres princes peuvent l'être par le droit. » Quoi qu'on en dise, les Anglois n'ont point » concilié les différens intérêts, ni tempéré la » puissance royale : leur gouvernement mixte » se réduit, en dernière analyse, au gouvernement d'un seul, mais avec une foule d'inconvéniens, qui ne peuvent avoir lieu dans les états purement monarchiques ». L'auteur prouve cette assertion, par l'empire que le roi

peut exercer sur les deux chambres & surtout le peuple. Il est le maître de la chambre des pairs ; à lui seul appartient le droit de congédier & de convoquer le parlement ; d'un seul mot il fait courber les têtes les plus altières , disperse les prétendus modérateurs de son autorité & les relegate dans la classe des simples citoyens. Il peut augmenter à son gré le nombre des pairs temporels : sous ce regne, on compte plus de cinquante personnes qui ont été élevées à la pairie. D'ailleurs le monarque Anglois est resté le dispensateur des graces ; il nomme les gouverneurs des provinces & des villes, confere tous les bénéfices, dispose des emplois civils & militaires : c'en est assez pour ne trouver dans les grands que des esclaves soumis & toujours dévoués à sa volonté. Les emplois lucratifs sont sur-tout de puissans moyens dans la main de ces souverains ; ils donnent des pensions, & c'est l'état qui les paie. Le prince demande & il est obéi ; aucun bill depuis long tems n'a été rejeté, aucun subside refusé ; les pairs ont souscrit à tout, & le parti royaliste a constamment subjugué celui de l'opposition. L'influence du pouvoir royal n'est pas moins réelle & moins sensible dans la chambre des communes. Le ministère laisse à cette chambre tout l'appareil de l'indépendance, & fait habilement la faire plier sous ses loix arbitraires. Il flatte la chimérique prétention de ses membres à la domination exclusive sur les mers ; & profite de cette sorte d'ambition pour en extorquer le consentement

à des bills oppresseurs , mais avantageux au roi , aux courtisans , aux membres même du parlement , qui oublient facilement les intérêts du peuple , lorsqu'on leur ouvre la voie des honneurs & des richesses. Oui , l'Anglois s'est lié lui-même par les chaînes qu'il a forgées pour envelopper le trône & la royauté. Des formules, voilà la seule sauve-garde de la liberté du peuple ; mais les formalités doivent-elles coûter au souverain , lorsqu'elles lui assurent le bénéfice de l'impôt , en lui épargnant l'odieux d'imposer les taxes ? Voici ce qu'en pensoit également l'auteur du *Contrat social*. » Le peuple Anglois , dit-il , pense être » libre , il se trompe fort ; il ne l'est que durant l'élection des membres du parlement ; » si-tôt qu'ils sont élus , il est esclave ; il n'est » rien dans les courts momens de sa liberté : » l'usage qu'il en fait mérite bien qu'il la perde ». — Il ne l'est pas même pendant l'élection , ajoute M. d'Albon , on l'attire , on le flatte , on le corrompt : où la corruption commence , là expire la liberté ».

Comment au reste accorder cette prétendue liberté avec les taxes onéreuses & chaque jour multipliées , qui jettent dans la plus affreuse misère la majeure partie des citoyens ; avec ces ordres absolus qui enlèvent forcément une foule de bras à la culture des terres , pour les employer à la manœuvre des vaisseaux ; avec la nouvelle manie de confier la garde des forteresses éloignées à des troupes étrangères ; avec ces coups violens dont la

cour frappe quelquefois les citoyens les plus universellement estimés ? Concluons , avec l'auteur , que les grands & le peuple ne font , en Angleterre , que les instrumens de la volonté du roi , & que , s'il le vouloit , ce prince pourroit les rendre les victimes de ses passions , comme de ses caprices , & former autant d'esclaves de ces prétendus républicains , si enthousiastes de la liberté.

Passons au discours qui a pour objet les Provinces-Unies. Si le gouvernement Anglois a eu de zélés partisans , on peut assurer que celui des Hollandois n'a pas été moins vivement célébré , sur-tout au moment où il se forma. Les armes ont créé celui-ci , le commerce le soutient. M. le comte d'Albon éclaire du flambeau de la critique toutes les parties de ce gouvernement , enfanté dans les troubles de la guerre , & qui parut bon , parce qu'il contrastoit avec celui dont on se plaignoit. La ressemblance qu'on a cru découvrir entre la ligue Achéenne & la république des Provinces - Unies est absolument chimérique. Mais quand on supposeroit que la forme du gouvernement , introduit dans les états de la Hollande , est parfaitement calquée sur la confédération des Achéens , il seroit aisé de prouver encore que ce plan de législation pouvoit convenir à ceux-ci , sans être favorable à ceux-là. » L'ancienne république , observe M. d'Albon , étoit composée de petits états , à la » vérité , mais qui existoient par eux mêmes ; » ils avoient chacun leur souverain , se défen-

» doivent seuls contre leurs ennemis , avoient
 » un territoire qui fournissoit abondamment à
 » leurs besoins; ils étoient riches & le deve-
 » noient davantage, par-là même qu'ils en-
 » troient dans la ligue... En s'érigeant en sou-
 » verains, les Provinces-Unies avoient besoin
 » d'un gouvernement qui pût mettre, selon
 » les circonstances, une grande activité dans
 » les opérations, & qui ne fût pas toujours
 » forcé d'agir avec lenteur; d'un gouvernement
 » qui n'exigeât pas de grands revenus & que
 » la pauvreté pût soutenir sans peine & sans
 » efforts; d'un gouvernement qui cherchât
 » moins à se rendre puissant par lui-même,
 » que par des alliances & des traités bien af-
 » surés; d'un gouvernement peu compliqué,
 » simple, toujours à portée d'agir & de don-
 » ner le mouvement à la nation, prêt à voler
 » aux besoins de l'état, tout puissant pour dé-
 » truire & anéantir les mauvaises institutions,
 » pour créer & mettre en vigueur les bon-
 » nes loix..... Ce n'est pas cependant d'une
 » pareille forme de gouvernement que les
 » Provinces-Unies ont fait choix; elles ne peu-
 » vent pas s'en promettre les avantages. «

M. le comte d'Albon prouve son assertion
 par l'examen réfléchi de la législation Hollan-
 doise. Les sept provinces ne paroissent intime-
 ment liées entr'elles que quand il s'agit de la
 sûreté commune; sous ce point de vue la ré-
 publique est une véritable heptarchie. Cepen-
 dant ces provinces, si étroitement unies, for-
 ment autant de républiques absolues & indé-

pendantes les unes des autres. Elles jouissent séparément des droits de la souveraineté, & , si l'on excepte les déclarations de guerre, les traités de paix & d'alliance, qui sont du ressort de l'assemblée générale, elles exercent sur leurs sujets respectifs, toute l'autorité dont un souverain peut jouir. Les villes mêmes sont autant de petits états indépendans. L'opposition d'une seule ville arrête les résolutions mêmes des Etats Généraux. Pour bien juger de la forme du gouvernement Hollandois, il suffit de considérer un instant le pouvoir qu'exerce l'assemblée générale des Provinces Unies. D'abord, le nombre des suffrages est égal à celui des provinces, qui ont successivement le droit de présidence; mais le député ne jouit de cet honneur que pendant le cours d'une semaine. Quand on y met en délibération des affaires de grande importance, telles que la création d'une loi, un traité d'alliance, l'augmentation des troupes, l'imposition des subsides extraordinaires, le consentement unanime est absolument requis. Mais cette unanimité n'y rencontre-t-elle jamais de difficultés? Lorsque les intérêts de quelques provinces ou de quelques villes se croisent, obtient-on toujours & facilement le sacrifice de ces intérêts? Ce qui est nécessaire aux unes, l'est il toujours aux autres? La république elle-même s'est vue quelquefois forcée de n'avoir point égard aux loix de sa constitution. Le traité de Westphalie a été conclu sans le consentement de la province de Zélande. Ces infractions, à la vérité, sont rares; devenues plus fréquen-

tes, il en résulteroit tôt ou tard une division éclatante. L'un des vices politiques les plus frappans de ce gouvernement est le partage d'une égale autorité entre des provinces qui supportent inégalement les charges, & qui diffèrent autant les unes des autres par leurs richesses, que par leur population & leur étendue.

Si l'on examine ensuite quel est le crédit du *Stathouder*, on ne peut s'empêcher d'être surpris de l'inconséquence des Hollandois, & de leur condescendance pour celles des provinces qui égaleroient, à peu de chose près, le *Stathoudérat* à la royauté. En effet, on a rendu héréditaire, dans la maison d'Orange & de Nassau, une charge qui jusques-là avoit été amovible; on y a joint celles de *capitaine* & d'*amiral-général*. Comme ces charges passent aux personnes de l'un & l'autre sexe, on a vu une princesse revêtue, dès sa naissance, du droit de commander les flottes & de se mettre à la tête des armées de la république. Eût-il coûté beaucoup d'efforts à Guillaume IV, pour s'ériger un trône, s'il l'eût voulu, & commander en roi sur les Provinces-Unies? Observons que la disposition de toutes les charges ecclésiastiques, militaires & civiles, est actuellement inhérente au *Stathoudérat*; c'est-à-dire, que la république s'est dépouillée de tout ce que l'autorité a d'utile, & ne s'en est réservé que certains droits honorifiques, mais la plupart onéreux. Les bornes mises au pouvoir du *Stathouder*, peuvent chaque jour être franchies impunément; sous le nom des Etats;

110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Généraux , il peut tout faire ; la noblesse est à lui ; il gagne , quand il le veut , le riche & le pauvre négociant. Le peuple n'est point formidable quand on s'est rendu maître des chefs.

Nous ne nous arrêtons point au tableau que trace M. le comte d'Aibon de l'administration arbitraire de certains Stathouders ; il faut lire , dans le discours même , les portraits de Barneveld , de Grotius , de Jean de Wit , & le récit des dissensions que la puissance des Nassau excita dans la république ; mais nous ne devons pas priver nos lecteurs des réflexions sages que fait l'auteur sur certains articles du fameux traité , connu sous le nom d'*union d'Utrecht*. » Cet acte solennel , dit l'illustre voyageur , présente les premières loix de la république , & renferme tous les articles de la ligue & de la confédération. J'y lis que la religion catholique sera publiquement annoncée & professée ouvertement dans les provinces de l'union , à l'exception pourtant de la Hollande & de la Zélande , où les partisans de la réforme composoient la plus grande partie des habitans. Victorieuses & triomphantes , les provinces confirmerent leur union ; mais par une restriction aussi odieuse qu'injuste , elles dépouillerent de leurs droits une grande partie des membres de la république. Dès que les protestans se virent les plus forts , ils écrasèrent leurs concitoyens de la communion romaine. Ils firent insérer dans le nouvel acte , que la religion catholique ne seroit soufferte dans aucune des provinces , & que ,

» dans toute l'étendue des états de la républi-
 » ble , on ne pourroit prêcher ou enseigner pu-
 » bliquement que la religion protestante. La
 » raison , la justice , la politique même , con-
 » damnent hautement & de concert une si cou-
 » pable infraction. Avant la révolution , les
 » protestans de ces provinces avoient demandé
 » à la cour d'Espagne , la liberté de professer
 » leur doctrine. Le refus qu'ils en effuyèrent
 » leur parut un acte d'oppression & de tyrannie ;
 » ils résolurent de se venger. Dans les accès
 » du fanatisme ils prirent les armes contre leur
 » souverain , les circonstances les favorisèrent ,
 » ils furent vainqueurs & brisèrent le joug de
 » l'obéissance. Comment après ce coup d'é-
 » clat , osèrent-ils , contre des engagements so-
 » lemnels , refuser à leurs concitoyens l'exer-
 » cice libre de leur religion ? Pouvoient-ils avoir
 » oublié que si les catholiques se fussent élevés
 » contre eux , jamais ils n'auroient pu rompre
 » les liens qui les attachoient à la domination
 » Espagnole ? De quel droit les ont ils rayés
 » du nombre des membres de la république ,
 » tandis que les catholiques avoient montré le
 » plus grand zèle pour le nouvel établissement ,
 » & qu'ils avoient acheté de leurs biens &
 » de leur sang l'indépendance & la liberté ? Les
 » travaux , les périls , les sacrifices avoient été
 » communs , pourquoi mettre une si cruelle
 » inégalité dans les traitemens & les récom-
 » penses ? ... Il ne peuvent ni exercer des char-
 » ges , ni entrer dans des sociétés de commerce ;
 » cependant ils forment encore aujourd'hui le

» tiers de la nation , & la partie la plus nom-
 » breuse des citoyens qui se dévouent aux tra-
 » vaux pénibles de la culture des terres. «

On croit ordinairement que les Etats republicains sont ceux où le citoyen jouit à la fois d'une liberté illimitée & de l'avantage si rare de n'être point foulé par les impôts ; c'est une erreur. On paie en Hollande l'accise pour tous les comestibles ; aucun objet n'en est exempt. Le sel , le tabac , le thé , le café , le chocolat , le savon sont assujettis à des droits considérables. La capitation s'étend sur les domestiques , sur les bêtes à cornes. Le luxe sur-tout procure au fisc des sommes assez fortes pour contre balancer les maux qu'il produit dans tous les rangs ; en un mot , il n'est point d'état en Europe où les impositions soient aussi énormes.

M. le comte d'Albon , après avoir exposé tous les obstacles que la nature du sol oppose opiniâtement aux habitans des Provinces-Unies , donne un détail exact & raisonné des moyens par lesquels ce peuple triomphe de tous ces obstacles , & se soutient dans un état de splendeur & de richesse réelle , qu'on trouve rarement dans des pays plus étendus & plus fertiles.

La simplicité des mœurs , une sage économie , une politique assez uniforme , voilà les sources de l'opulence , tant enviée , qui se manifeste à chaque pas dans les terres de la république. Le marchand Hollandois doit nécessairement s'enrichir ; il se rend le commissionnaire des peuples voisins , & comme les frais , par son économie , sont moins considérables

que ceux des autres navigateurs de l'Europe , il peut céder à meilleur marché les denrées qu'il transporte , & ne craint point la concurrence. Le cabotage est pour la Hollande une source inépuisable de richesses. Aussi les Etats-Généraux , pour s'en assurer la libre jouissance , repoussèrent-ils toujours avec vigueur les attaques que les Anglois livrerent à ce commerce lucratif.

L'auteur convient cependant que la frugalité des tables, la simplicité des habits, l'éloignement pour tout ce que le luxe inspire , ont disparu en partie de la Hollande ; le faste a gagné tous les rangs , & sous une vaine apparence de modestie , le Hollandois cache tous les raffinemens de la délicatesse européenne. Mais ce changement dans les mœurs extérieures ne détériore pas le fond de l'opulence nationale. Ces peuples proportionnent leurs dépenses à l'accroissement de leur gain & de leurs revenus. Le luxe ne sauroit donc les appauvrir ; il facilite chez eux , au contraire , la circulation des richesses , tandis que dans les autres états il en obstrue les canaux. Le Hollandois , de quelque condition qu'il soit , veut que l'ordre regne dans ses affaires ; s'il est plus magnifique que ses ancêtres , c'est qu'il est plus opulent. Dans sa magnificence , il suit constamment les principes d'économie , dictés par ses peres. D'ailleurs un luxe qui s'allie facilement avec l'amour du travail , ne peut devenir destructeur , ni des bonnes mœurs , ni de la fortune des particuliers : & quelle est la na-

tion qui a porté plus loin l'amour du travail ? Que d'efforts pour féconder un sol stérile ! Des terres cachées sous les eaux des fleuves & de la mer, des canaux ouverts à force de bras & de dépenses, les rivières assujetties à un cours nouveau ; la mer forcée de céder au cultivateur une partie du terrain qu'elle couvre ; des digues élevées , qui la font reculer en mugissant ; des villes bâties dans le sein des eaux , une population immense dans un climat aussi dur , dans un territoire aussi resserré : tels sont les prodiges opérés par un peuple laborieux , intelligent , relégué dans un petit coin de l'Europe , & dont l'Europe en fait de commerce , est devenue tributaire. Celui que les Hollandois firent avec la France fut également avantageux aux deux états , mais Colbert , en augmentant les droits d'importation pour tout ce qui passoit de la Hollande en France , rebuta les Hollandois , qui établirent chez eux des manufactures à-peu-peu près semblables aux nôtres , & fabriquerent les étoffes qu'ils achetoient de nous. Le haussement des droits ne fut point l'unique cause de la décadence de ce commerce réciproque. Colbert vouloit que les Hollandois payassent en argent les productions de la France ; prétention destructrice de toute bonne politique. Si ce grand ministre se fût borné à augmenter le droit d'importation sur les objets que nous possédons , les Hollandois n'auroient point fréquenté nos ports avec moins d'ardeur ; parce qu'ils auroient substitué , dans la

traite, les matieres dont nous sommes privés, à celles que nous possédons. En effet, leurs négocians courent toutes les mers, abordent à tous les ports, & sont en relation de commerce avec tous les peuples du monde connu. Batavia est la capitale de leur empire dans l'Asie; c'est-là où ils sont véritablement rois, craints & respectés d'un grand nombre de souverains de l'Asie. S'ils éprouvent des humiliations au Japon, ils sont au moins les seuls Européens qui nous communiquent aujourd'hui les richesses de ces isles fameuses; la Chine les reçoit dans ses ports. Le commerce de l'isle de Ceylan est dans leurs mains, & l'on fait qu'il n'est point de commerce plus riche?

Mais si l'activité & le commerce des Hollandois multiplie chez eux toutes les branches de l'opulence, on peut assurer encore que leur politique les met à l'abri des revers qui pourroient les dépouiller. Nous invitons les lecteurs à suivre les détails dans lesquels M. le comte d'Albon est entré, relativement à cette partie de l'administration publique : ils verront que cette politique ne va pas moins directement à son but, que celle des puissances les plus éclairées de l'Europe.

M. le comte d'Albon termine ce discours par la nomenclature des savans & des artistes que la Hollande a produits. Erasme paroît à la tête des littérateurs; c'est lui qui ressuscita la belle latinité & avec elle le bon goût, que la barbarie avoit fait disparaître; Thomas à Kempis, ce modeste auteur d'un ouvrage qui

respire la piété la plus onctueuse ; Estius , Grotius , Vandale , Muret , Meursius , & un grand nombre d'autres écrivains ont illustré la Hollande. La poésie chez ce peuple n'offre point des progrès brillans ; on remarque cependant Jean second , qui est le *Shakespear* des Hollandois. La médecine & l'anatomie , la peinture sur-tout , s'honorent encore aujourd'hui du nom des grands hommes que ces provinces ont produits.

Le discours sur la Suisse , comme les précédens , présente un grand nombre d'observations judicieuses ; nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire le début de ce discours. C'est une courte description de la Suisse , dont le style pittoresque donnera une idée avantageuse de la manière d'écrire de l'auteur :

» J'entre dans un pays sauvage , que la nature
 » semble avoir destiné bien plus à être le re-
 » paire des bêtes féroces , que le séjour des
 » hommes ; c'est la Suisse : une secrète hor-
 » reur me saisit. Engagé d'abord dans des gor-
 » ges & des défilés , je cherche à me tirer
 » de ce mauvais pas , mais je ne réussis qu'a-
 » près m'être lassé dans de longs & pénibles
 » détours. La scène change & varie sans pré-
 » senter jamais des perspectives riantes. Je cô-
 » toie des montagnes , ou plutôt je les gravis ;
 » je m'enfonce dans des bois épais & som-
 » bres ; je marche sur des pointes de rochers
 » arides , les torrens se précipitent des hau-
 » teurs & fuient en mugissant , des morceaux
 » de terrain s'éboulent , des pierres énormes

» se détachent , font trembler les voyageurs
 » & embarrassent les routes.... Ma vue est
 » toujours bornée, & l'horizon ne s'étend pas
 » à mi-côte d'une montagne dont j'apperçois à
 » peine le sommet , toujours couronné de fri-
 » mats... Je suis environné d'autres monta-
 » gnes, qui élèvent majestueusement leurs fronts
 » sourcilleux , & dont la cime orgueilleuse
 » commande les nuages , & défie la foudre
 » de pouvoir jamais l'atteindre. J'abaisse mes
 » regards pour diriger ma course vers d'autres
 » lieux ; ici l'effroi redouble. Sur les bords
 » d'un précipice , je mesure & compte mes
 » pas ; avec les efforts que je fais pour ne pas
 » me précipiter , je descends dans de profondes
 » vallées , qui ressemblent à des abymes. Ma
 » route est souvent interrompue par des sour-
 » ces , dont les eaux sortent en bondissant du
 » creux des rochers qui les retenoient capti-
 » ves Quelquefois je suis arrêté par des
 » rivières & des fleuves , dont les flots cour-
 » roucés mugissent au loin & les couvrent d'é-
 » cumes blanchâtres , par des torrens qui ne
 » coulent que par intervalles , & qui peuvent
 » à tout moment vous surprendre. En allant
 » d'objets en objets , je cherche du moins à
 » porter un instant ma vue sur quelque lieu
 » qui puisse la récréer ; c'est en vain , la na-
 » ture n'offre par-tout ici que des beautés
 » affreuses. «

Ce tableau de la Suisse n'annonce point un
 pays riche & fortuné ; cependant presque tous
 les voyageurs conviennent que les 13 Cantons ,

quoiqu'hérissés de montagnes, & coupés par des rivières ou des ruisseaux, qui se ramifient à l'infini, frappent l'œil d'admiration, d'effroi & de satisfaction. M. le comte d'Albon reconnoît lui-même, qu'en examinant ce pays en détail, on le voit sous un aspect plus favorable. Si la terre y est naturellement ingrate, l'industrie laborieuse des Suisses supplée à cette triste infécondité; les pâturages sont excellens & abondans. On y rencontre des plaines qui, quoique d'une étendue peu considérable, rapportent autant au cultivateur que celles des pays les plus fertiles. Au reste, les Suisses ne récoltent point assez de bleds pour se nourrir, mais la vente de leurs bestiaux, de leur beurre, de leurs fromages, leur procure abondamment de chez l'étranger, une denrée que le sol leur refuse.

Plusieurs écrivains avoient avancé que la population en Suisse est excessive; M. le comte d'Albon soutient qu'on s'y plaint du défaut de bras, & que la terre, pour produire, ne demande qu'un plus grand nombre d'agriculteurs. Mais dès-lors que ne rappelle-t-on dans le pays les troupes qui servent les puissances étrangères? Si nous en croyons l'auteur, en transformant ces braves soldats en cultivateurs laborieux, il resteroit encore long-tems des terres incultes, qui, pour donner des moissons, n'attendent qu'à être déchirées par le soc de la charrue.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'exposé qu'il fait des moyens que les Suisses employe-

rent pour se soustraire à la tyrannie de leurs gouverneurs, de leur ligue primitive, & des changemens qu'elle a subis; on retrouve ces faits dans toutes les histoires. Il est certain que les treize Cantons ne tiennent plus les uns aux autres que par les liens de la politique : chaque Canton se gouverne d'une manière absolue; il conclut en son nom des traités, des alliances avec les princes étrangers, & leur envoie ses ambassadeurs : il a sa milice, sa monnoie particulière, son trésor public. M. le comte d'Albon termine son discours par une notice des grands hommes que la nation helvétique a produits, & il y joint celle des savans de Geneve, ville alliée des Suisses. C'est à ce titre qu'il parle de M. Rousseau. Voici comment il peint le génie de l'auteur d'Emile.

» Rousseau a une imagination forte, d'où jail-
 » lissent sans cesse des éclairs, une vive sensi-
 » bilité, une ame expansive; son langage est
 » celui du sentiment dont il est pénétré. Tou-
 » jours différent de lui-même, si quelquefois il
 » paroît avoir l'expression dure, cette expres-
 » sion a la qualité de faire image; si quelque-
 » fois il brise les entraves de la grammaire, c'est
 » pour déployer son idée avec plus de clarté
 » & lui donner une plus grande énergie. Son
 » ton est flexible, sa marche aisée, son style
 » harmonieux & plein de périodes cadencées
 » qui flattent agréablement l'oreille. Nous avoue-
 » rons que, comme Sénèque, il présente sa
 » pensée sous trop de jours, qu'il pousse la
 » naïveté jusqu'à la familiarité & à la bassesse,

» & qu'il prend trop à tâche de se servir de
 » termes peu communs. Montagne est l'auteur
 » dont Rousseau s'est le plus rapproché & à
 » qui il doit le plus ; mais il n'en a ni les di-
 » gressions perpétuelles, ni l'égoïsme, je dirois
 » encore ni les folies, si elles n'étoient re-
 » vêtues de grâces charmantes & inimitables. «
 On trouvera beaucoup de justesse dans ce ju-
 gement du style du célèbre Genevois. Une
 critique aussi éclairée décele un goût pur, un
 tact fin, délicat, exercé. Nous desirons pou-
 voir annoncer dans peu les autres discours que
 promet M. le comte d'Albon ; il est si satisfai-
 sant de faire connoître au public des ouvrages
 utiles & lumineux, & ils sont si rares au-
 jourd'hui !

(*Journal de littérature, des sciences
 & des arts ; affiches & annonces de
 Paris.*)

SKETCHES of the natural, civil, and political
 state of Swisserland, &c. *Esquisse de l'état
 naturel, civil & politique de la Suisse, dans
 une suite de lettres écrites à M. GUILLAUME
 MELMOTH, écuyer ; par M. GUILLAUME
 COXE, &c. In-8vo. Londres, chez Doddsley.*

DA situation écartée de la Suisse, les sce-
 nes pittoresques qu'offre son local, & la sim-
 plicité des mœurs de ses habitans, rendent ce
 pays

pays digne de l'attention de tout voyageur curieux , & il n'y en a point qui puisse donner matiere à plus d'observations & de descriptions intéressantes. De-là résulte l'intérêt des lettres que nous annonçons & dont la lecture est amusante & instructive , quoique sans doute la matiere n'y soit pas à beaucoup près épuisée. La premiere datée du 21 juillet 1776 , est écrite de Doneschingen , ville où le prince de Furstenberg fait sa résidence ordinaire. C'est dans la basse-cour du château de ce prince , que le Danube prend sa source. Quelques filets d'eau qui sourdent de terre , dit le voyageur , y forment un bassin d'eau claire , d'environ trente pieds quarrés , & de ce petit réservoir sort le Danube , qui n'est au commencement qu'un foible ruisseau. Quoique les deux petites rivières de Bribach & de Brege , qui se réunissent au-dessous de la ville , soient beaucoup plus considérables que ce ruisseau qui se jette dans leur lit après leur jonction , cependant c'est celui-ci qui a l'honneur d'être appelé source du Danube , & de donner son nom aux deux rivières.

Le voyageur va ensuite à Schaffhausen , ville frontiere de la Suisse , sur les bords du Rhin , avec un pont qui est remarquable par la hardiesse de sa construction.

» Le Rhin est extrêmement rapide en cet
 » endroit , & il avoit déjà détruit plusieurs
 » ponts de pierre très-solidement construits ,
 » lorsqu'un charpentier d'Appenzel entreprit
 » d'en faire un de bois , avec une seule arche

» sur toute la largeur de la riviere , qui est
» de près de trois cens pieds. Les magistrats
» cependant exigèrent que ce pont eût deux
» arches, & que le constructeur se servît pour
» cela d'une pile du vieux pont, qui étoit
» demeurée entiere. Celui-ci fut obligé d'o-
» béir ; mais il a travaillé de maniere que le
» pont ne porte point du tout sur la pile du
» milieu, quoiqu'il en ait l'apparence, & cet
» ouvrage seroit certainement aussi solide &
» incomparablement plus beau, s'il n'y avoit
» qu'une seule arche.... La pile du milieu n'est pas
» absolument en droite ligne avec celles qui
» sont contiguës aux rivages, & forme avec
» elles un angle très-obtus, étant écartée d'en-
» viron huit pieds de leur ligne de direction.
» La distance de cette pile aux rivages, est
» de cent soixante-onze pieds du côté de la
» ville, & de cent quatre-vingt-treize pieds
» du côté opposé, formant en tout une éten-
» due de trois cens soixante-quatre pieds, que
» remplissent deux arches d'une largeur sur-
» prenante, & qui vues d'un certain éloigne-
» ment, font le plus beau coup-d'œil imagina-
» ble. L'homme le moins pesant marchant sur
» ce pont, le sent trembler sous lui; cepen-
» dant il y passe sans danger tous les jours
» des chariots excessivement chargés, & quoi-
» que dans ce dernier cas, le pont semble
» craquer sous le poids, cependant il ne paroît
» pas qu'il en résulte aucun dommage. On l'a
» comparé avec beaucoup de justesse à une
» corde fortement tendue, qui tremble quand

» on la frappe, sans rien perdre de sa force
 » ni de sa tension. Je suis allé sous ce pont
 » jusqu'à la pile du milieu, pour en examiner
 » le mécanisme, & quoique tout-à-fait igno-
 » rant sur ces matieres, je n'ai pu m'empêcher
 » d'être frappé de l'élégante simplicité de son
 » architecture. Je n'ai pu décider s'il portoit
 » sur la pile du milieu, mais les connoisseurs
 » s'accordent à dire qu'il n'y porte pas.

» Quand on observe la grandeur du plan &
 » la hardiesse de la construction, on est étonné
 » d'apprendre que l'architecte étoit un simple
 » charpentier, très-ignorant & sans la moi-
 » dre teinture des mathématiques & de la théo-
 » rie des arts mécaniques. Cet homme ex-
 » traordinaire, s'appelloit Ulric Grubenman,
 » & étoit de Tuffen, petit village dans le
 » canton d'Appenzel. Doué des plus grands
 » talens naturels, & d'un instinct surprenant
 » en mécanique, il s'éleva de lui-même au
 » plus haut degré de distinction dans la pro-
 » fession qu'il avoit embrassée, & il peut être
 » considéré comme un des plus ingénieux ar-
 » chitectes du siècle où nous vivons. Le pont
 » dont je viens de parler, a été fini en moins
 » de trois ans, & a coûté quatre-vingt dix
 » mille florins. «

L'auteur nous donne ensuite la description
 de Constance, qui est sur le bord du Rhin,
 dans une situation très-agréable, entre deux
 lacs nommés le *Zeller see* & le *Boden see*, mais
 dont l'état actuel forme un contraste frappant
 avec son premier état de splendeur & de prof-

périté. L'herbe croît maintenant dans les principales rues, & la ville paroît presque entièrement déserte.

De-là M. Coxe prend son chemin par Sallets, Glaris & Einsidlin, & arrive à Zurich, ville aussi agréablement située que la précédente, & où l'esprit national se montre avec plus d'énergie que dans aucune autre ville de la Suisse. Notre voyageur visita dans cette ville, le célèbre Gesner, dont il fait le portrait, comme d'un homme simple dans ses manières, ouvert, affable, obligeant, & d'une singulière modestie. Il y vit aussi M. Lavater, respectable ecclésiastique, connu par plusieurs ouvrages qui respirent la plus pure morale, & plus particulièrement par un traité physiognomique, publié l'année dernière. Un autre citoyen distingué de Zurich, que M. Coxe a visité, est M. le général Pfiffer, qui s'occupe depuis long-tems d'une représentation topographique de la Suisse, dont voici une idée.

» C'est, dit M. Coxe, un modele en relief;
 » ce qu'il y a de fini actuellement, contient
 » environ soixante lieues quarrées des parties
 » les plus montagneuses de la Suisse..... Le
 » modele a douze pieds de long & neuf &
 » demi de large. La principale partie est com-
 » posée de cire, les montagnes sont de pierre,
 » & le tout est coloré; mais ce qui est parti-
 » culièrement digne de remarque, non-seule-
 » ment les bois de hêtres, de sapins, &c. ont
 » leurs marques & leurs couleurs distinctives,
 » l'auteur a poussé l'attention jusqu'à exprimer

» les différences des couches extérieures des
 » montagnes, aussi-bien que de leurs formes.
 » Le général Pfiffer a déjà passé dix ans à cet
 » ouvrage, avec une patience & une assiduité
 » rares ; il a levé lui-même les plans sur les
 » lieux, mesuré les élévations des montagnes,
 » & réduits ces mesures à leurs justes propor-
 » tions. Le plan est si scrupuleusement exact,
 » qu'il comprend non-seulement toutes les mon-
 » tagnes, lacs, rivières, villes, villages, &
 » forêts, mais encore chaque cabane, chaque
 » torrent, chaque pont, & même chaque
 » croix, qu'on trouve représentés fidèlement
 » & distinctement sur le modèle. Dans le cours
 » de son entreprise laborieuse, il a été arrêté
 » deux fois comme espion ; & dans les Can-
 » tons démocratiques, il s'est vu souvent forcé
 » de travailler au clair de la lune, pour se
 » dérober aux regards jaloux des paysans qui
 » pensent que leur liberté seroit en danger,
 » si l'on avoit un plan si exact de leur contrée.
 » Comme il est souvent obligé de passer un
 » certain tems sur le sommet des Alpes, où l'on
 » ne peut se procurer aucune provision, il
 » mène ordinairement avec lui quelques che-
 » vres, dont le lait lui sert de nourriture. Cer-
 » tainement le courage qu'il lui a fallu pour
 » surmonter toutes les difficultés qui devoient
 » nécessairement naître sous ses pas dans le
 » cours de son entreprise, est quelque chose
 » d'inconcevable. Quand il a fini quelque par-
 » tie de son modèle, il envoie chercher des
 » paysans des lieux, sur-tout de ceux qui chas-

126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» sent le chamois , il leur fait examiner at-
» tentivement chaque montagne particuliere ,
» pour voir si sa représentation est conforme
» au naturel , autant que la petitesse de l'é-
» chelle dont il se sert le permet , & il corrige
» les défauts de son travail en le retouchant d'a-
» près leurs observations. Il prend toutes les
» hauteurs du niveau du lac de Lucerne , qui ,
» suivant M. de Sauffures , est de huit cens huit
» pieds plus élevé que celui de la méditerranée.

» Ce modele où l'on voit les parties les plus
» montagneuses de la Suisse , offre un sublime
» tableau d'un corps immense de montagnes en-
» tassées les unes sur les autres , qui font par-
» tie des Alpes , & où il semble voir réalisée
» l'histoire de la témérité des Titans. Le gé-
» néral Pfiffer m'a dit , & cela est digne de
» remarque , que les sommets des Alpes qui tra-
» versent la Suisse dans la même direction , sont
» à-peu-près du même niveau , ou en d'autres
» mots qu'il y a des chaines continues de mon-
» tagnes de la même hauteur , qui s'élèvent
» en progression jusqu'au plus haut degré , &
» redescendent graduellement dans la même pro-
» portion , du côté de l'Italie.

On ne va point dans le Vallais sans être frappé du nombre prodigieux de goitreux & d'idiotis qui s'y trouvent. Il semble que la nature qui a en quelque sorte attaché à cette contrée ces especes de difformités physiques & morales , ait voulu compenser par-là la félicité paisible qu'elle accorde aux habitans , ou plutôt on peut dire qu'elle a marqué sa prédi-

lection pour eux par le genre même des maux dont elle les afflige , & qui très-peu sensibles ou tout-à-fait indifférens à ceux qui les éprouvent , ne blessent que la délicatesse de nos yeux ou l'orgueil de notre raison. Quoi qu'il en soit , voici les réflexions du voyageur sur l'origine de ces incommodités.

» Les mêmes causes qui paroissent influencer sur
 » les goîtreux , influent probablement aussi sur
 » les idiots , car on voit dans le pays que
 » par tout où les premiers sont en grand nombre ,
 » les seconds sont aussi très-communs. Telle est
 » sans doute l'étroite & inexplicable connexion
 » qui existe entre notre corps & notre ame ,
 » que l'un sympathise toujours avec l'autre ;
 » nous voyons que le corps souffre toutes
 » les fois que l'ame éprouve une forte impres-
 » sion de chagrin & de mélancolie ; & récipro-
 » quement nous voyons que toutes les fois que
 » le corps est affligé de vives douleurs ou
 » abattu par de longues maladies , l'ame est aussi
 » hors de son assiette ordinaire. Je regarde
 » donc comme une conjecture bien fondée , la
 » supposition que dans le cas dont il s'agit ,
 » les mêmes causes qui affectent le corps af-
 » fectent aussi l'ame , ou en d'autres mots , que
 » les mêmes mauvaises eaux , le même mau-
 » vais air , &c. qui produisent des obstructions
 » & des goîtres , peuvent occasionner pareil-
 » lement ce dérangement dans les facultés men-
 » tales qui se manifeste par l'imbécillité. Mais
 » il y a une cause morale qu'il faut joindre
 » à ces causes physiques , car les enfans du

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» peuple font ici totalement négligés par leurs
 » parens , ils n'en reçoivent pas plus d'édu-
 » cation que des brutes , & on les laisse se
 » vautrer dans la fange , & manger & boire
 » indifféremment tout ce qu'ils trouvent , com-
 » me ces animaux dont le nom seul réveille
 » l'idée de la mal propreté & de la stupidité la
 » plus grossière.

» J'ai vu plusieurs idiots avec des goîtres,
 » mais je n'entends rien conclure de cette ob-
 » servation. Car quoiqu'en général les idiots
 » soient nés de peres goîtreux , & qu'ils soient
 » souvent marqués de la même difformité, cepen-
 » dant le contraire arrive souvent , & on en voit
 » quelques uns qui sont nés de parens très-
 » bien constitués ainsi que leurs autres enfans.
 » Il paroît donc que les causes ci-dessus men-
 » tionnées operent plus ou moins puissamment
 » sur les individus , en raison de la différence
 » des constitutions , ce qui s'observe dans tou-
 » tes les maladies épidémiques.

» On m'a dit à Sion que le nombre des
 » goîtreux , & des idiots y avoit considéra-
 » blement diminué dans ces dernières années;
 » & on m'en a donné deux raisons. L'une est
 » l'attention louable qu'ont eue les magistrats
 » de faire écouler les eaux stagnantes des en-
 » virons de la ville; l'autre , la coutume qui
 » s'est introduite d'envoyer les enfans sur les
 » montagnes , & dont l'effet est de les souf-
 » traire aux influences dangereuses du mau-
 » vais air & des mauvaises eaux.

» On peut présumer que des gens accou-

» tumés à voir journellement des goîtres , ne
 » sont pas du tout choqués de cette difformité ;
 » mais je n'ai point vu qu'elle passât chez eux
 » pour une beauté , comme quelques écrivains
 » l'ont avancé ; & je ne crois pas qu'aucun
 » poète Vallaisan osât adresser à sa maitresse
 » des vers galans en l'honneur de sa goître.
 » Si l'on s'en rapportoit aux relations de quel-
 » ques voyageurs , on croiroit que tous les
 » habitans de ce pays sans exception, ont reçu de
 » la nature ce disgracieux présent , au lieu que
 » dans le fait, les Vallaisans , comme je l'ai déjà
 » remarqué , sont une race d'hommes robuste
 » & bien constituée. Tout ce qu'on peut as-
 » surer avec vérité , c'est que les goîtreux
 » & les idiots sont plus nombreux dans
 » ce pays que dans aucune autre partie du
 » monde.

» Quelques voyageurs ont aussi avancé que
 » le peuple respecte beaucoup ces idiots , &
 » même les considère comme des bénédictions
 » du ciel , assertion que d'autres ont vivement
 » contredite. J'ai fait des recherches sur ce
 » sujet pour m'assurer de la vérité. J'ai ques-
 » tionné là-dessus quelques gentilshommes que
 » j'ai rencontrés aux bains de Leuk , & ils m'ont
 » dit que c'étoit une histoire absurde & sans
 » fondement. Mais on peut douter s'ils par-
 » loient ainsi d'après leur propre conviction ,
 » ou seulement dans le dessein de décréditer
 » une idée qui pouvoit faire tort à leurs com-
 » patriotes dans l'esprit des étrangers ; car
 » j'ai depuis interrogé plusieurs fois des gens

130 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» du peuple , & je suis convaincu par les ré-
 » ponfes qu'ils m'ont faites , qu'ils confiderent
 » les idiots comme de véritables bénédictions
 » du ciel. Ils les appellent des *ames de Dieu*
 » *sans péché* , & il y a beaucoup de parens qui
 » les préfèrent à leurs autres enfans mieux
 » traités de la nature , parce que comme ils
 » font incapables d'aucun péché formel , ils font
 » par conféquent plus sûrs que les autres du
 » bonheur éternel. Cette opinion ne laiffe pas
 » de produire de bons effets , car elle inspire
 » aux parens plus de tendrefse , & leur fait
 » donner plus de foins à ces êtres infortunés
 » qui font incapables de pourvoir par eux-mê-
 » mes à leur bien être. On permet à ces idiots
 » de fe marier , foit entre eux , foit avec d'au-
 » tres perfonnes ; ainfi on voit qu'on a pris
 » de bonnes précautions pour en perpétuer la
 » race.

Nous finirons cet extrait par des observa-
 tions intéreffantes fur les fameufes glaciers
 de Suiffe. Quelques auteurs ont prétendu que
 ces glaciers reftoient éternellement dans le
 même état ; d'autres ont dit qu'elles prenoient
 des accroiffemens continuels. M. Coxe rejette
 ces deux opinions , & voici fur quoi il fe
 fonde.

» Les bords de la vallée de glace de la gla-
 » cière de Montenvert font garnis d'un grand
 » nombre d'arbres ; vers le pied s'éleve une
 » arche immense de glace de près de cent
 » pieds de haut , de deffous laquelle il dégoutte
 » continuellement des particules de glace &

» de neige fondues , qui réunies forment un
 » courant d'eau considérable qu'on nomme l'Ar-
 » veron , & qui coule avec une prodigieuse ra-
 » pidité. En approchant de l'extrémité de cette
 » arche, nous passâmes par un bois de sapins.
 » Ceux qui sont à une certaine distance de
 » la glace , ont environ quatre-vingt pieds de
 » haut , & sont sans doute très-vieux. Entre
 » ces arbres & la glaciere, il y en a d'autres
 » beaucoup plus jeunes , comme on voit à
 » leur forme & à leur taille qui est beaucoup
 » plus petite. D'autres qui ressemblent à ces
 » derniers , ont été renversés & enveloppés
 » par la glace. Dans tous ces arbres respecti-
 » vement situés comme je l'ai dit , on remar-
 » que une espece de gradation réguliere d'âge
 » & de taille, depuis la plus grande hauteur ,
 » jusqu'à la petitesse des plus tendres plants.

» De ces faits semblent suivre les consé-
 » quences suivantes : que la glaciere s'est éten-
 » due autrefois jusqu'à l'endroit où sont les
 » plus hauts sapins ; que lorsqu'elle s'est reti-
 » rée , il a crû des arbres dans les endroits
 » qu'elle a abandonnés ; qu'au bout de quel-
 » ques années la glaciere a pris encore de
 » nouveaux accroissemens , & qu'elle a renversé
 » & enveloppé les plus jeunes arbres avant
 » qu'ils eussent eu le tems de parvenir à une
 » hauteur un peu considérable.

» On peut à ces faits en ajouter un autre
 » qui me paroît convaincant. On a trouvé à
 » peu de distance de l'extrémité des glacières,
 » de gros fragmens de granite. Ces fragmens

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» sont certainemens tombés du haut des mon-
 » tagnes sur la glace ; la glaciére en s'étendant
 » les a transportés avec elle , & ils sont tom-
 » bés dans la plaine , lorsque la glace qui les
 » portoit s'est fondue. Ces pierres que les ha-
 » bitans appellent *mareme* , forment une espece
 » de bordure , vers le pied de la vallée de gla-
 » ce , & ont été poussées en avant par la gla-
 » ciére dans ses accroissemens ; ils s'étendent
 » même jusqu'à l'endroit où sont les plus hauts
 » pins , &c.

(*Critical Review.*)

DESCRIPTION de la Lorraine & du Barrois ;
par M. DURIVAL l'ainé. A Nancy , chez
 la veuve le Clerc , imprimeur de l'inten-
 dance ; & à Paris , chez Gogué & Née de
 la Rochelle , Libraires rue du Hurepoix.
 Tome Ier. in-4to. de 400 pages , avec une
 carte géographique. Prix 6 liv. broché.

M. Durival nous apprend que les premiers
 historiens de la Lorraine furent *Gérard Mer-*
cator , qui , en 1568 , publia un atlas sur ce
 pays ; *Abraham Ortelius* , qui , en 1587 , la
 célébra d'une maniere emphatique dans son
 théâtre de l'univers ; & *Thierry Alix* , qui , en
 1594 , acheva la carte de Mercator , & y
 joignit une description du duché de Lorraine

qu'on trouve manuscrite dans plusieurs bibliothèques.

Sous le regne de Louis XIV, le comte de Boulainvilliers publia une description de la Lorraine qui avoit été faite sur des mémoires envoyés au roi par l'intendant de cette province pour l'instruction du duc de Bourgogne. En 1756, Dom Calmet annonça, par un volume *in folio*, la plus énorme compilation qu'on ait jamais entreprise sur les fastes d'une contrée qui n'a pas quarante lieues d'étendue (*). Mariages, naissances, bals, enterremens, processions, épitaphes, généalogies bourgeoises, anecdotes de gazettes, rien n'y est oublié. A côté de Calot ou de Claude-le-Lorrain, on trouve l'éloge d'un barbouilleur d'enseignes; près d'un héros ou d'un homme d'état, les faits & gestes d'une bénédictine ou d'un provincial de freres minimes.

M. Henriquez, en 1775, fit imprimer un abrégé chronologique de l'histoire de Lorraine, où l'on rencontre, parmi des articles intéressans, les erreurs, les lacunes & les autres défauts si justement reprochés à la multitude d'ouvrages du même genre. M. l'abbé Bexon, dont le nouvel historien ne parle pas, donna dans le même tems, le premier volume d'une histoire civile & physique du même pays, ouvrage qui renferme de grands tableaux avec

(*) Six volumes *in folio* n'ont pu suffire à l'historien pour arriver jusqu'à la fin du regne de Léopold.

134 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

beaucoup de réflexions & d'anecdotes curieuses.

Au milieu de tous ces monumens, M. Durival a entrepris d'en élever un qui , sans avoir ni la brièveté des uns, ni la diffusion des autres, puisse tenir lieu de tous. La première partie contient un précis historique qui commence au cinquième siècle, & finit avec le règne de Stanislas. » Il y a joint la géographie du pays, sa division, ses avantages naturels, les différentes productions du sol, le climat, la température, les mœurs, la religion, les diocèses, les loix, la justice, l'administration, les arts, les sciences, les métiers, &c. « Dans la seconde partie, l'auteur présentera » la situation & l'étendue de » chaque bailliage, les coutumes qui les régissent, les mesures qui y sont en usage, les villes, les bourgs, les grands fiefs, tout ce qui peut être honorable aux maisons illustres, & aux hommes qui s'y sont distingués, &c. « Enfin, dans la troisième, on trouvera » une table générale alphabétique & » topographique de toutes les villes, bourgs, villages, hameaux, censés, usines, châteaux, fiefs, collèges, abbayes, rivières, étangs, &c. M. Durival observe que cette dernière partie sera la plus utile de son ouvrage; qu'il y travaille depuis vingt ans; que ces détails serviront » un jour à beaucoup de personnes, à » qui il seroit difficile de se les procurer, » depuis que les papiers & les registres de la » chancellerie & des conseils de Lorraine ont » été transportés à Paris. «.

Quant au style , l'auteur déclare qu'il est *sans prétentions ; c'est celui de la chose ; simplicité , clarté : ce n'est pas à moi que Boileau donne le précepte :*

Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.

Personne n'étoit plus à portée que M. Durival d'exécuter une entreprise de cette nature. Né au milieu du peuple dont il trace l'histoire , attaché pendant sa jeunesse à la chancellerie , revêtu ensuite d'une des premières charges de la capitale de cette province , ses liaisons , ses correspondances , ses voyages , ont dû lui fournir un grand nombre de faits qui auroient nécessairement échappé à beaucoup d'autres écrivains. Aussi , pour inspirer plus de confiance à ses lecteurs , s'est-il fait un devoir de fondre dans sa narration le texte des chartres & des autres monumens qu'il a consultés , ainsi que les paroles mêmes de ses personnages & des auteurs contemporains. A la tête de son ouvrage est une carte de la Lorraine & du Barrois , qui renferme une infinité de détails , mais dans un espace trop étroit : on y a oublié quelques lieux remarquables , tels que *Gondreville , Stainville , &c.* Il seroit à désirer qu'on joignît aux deux derniers volumes des cartes particulières d'une plus grande étendue.

Parmi les traits qui caractérisent les ducs de Lorraine , on en trouvera un que nous ignorions , & qui est bien honorable à la mémoire

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de Léopold. Un vaisseau venant de Seyde en 1720, apporta la peste à Marseille; vingt-quatre mille ames en furent d'abord les victimes. Tous les souverains de l'Europe, à la nouvelle de ce fléau, trembloient qu'il ne se répandit dans leurs états. Léopold alarmé pour ses sujets, pour sa famille, & s'oubliant lui-même, écrivit de sa main un mémoire sur les précautions à prendre dans cette conjoncture : nous en transcrivons le début. Puissent tous les rois y reconnoître les dispositions qui les animent. » Si malheureusement Dieu afflige mes
 » états de la contagion qui regne en France,
 » un de mes principaux soins doit être de
 » prendre d'avance un parti pour la conser-
 » vation de ma famille. A mon égard, mon
 » parti est pris; je ne veux pas absolument
 » quitter mes états; je veux au contraire me
 » tenir à portée du lieu où le malheur seroit
 » arrivé, pour donner les ordres nécessaires,
 » & tâcher de sauver le plus que l'on pourra
 » de l'état. Mon devoir, mon obligation, ma
 » conscience m'y obligent. Ainsi, tous les con-
 » seils que l'on me donneroit là-contre, non-
 » seulement ne seroient pas suivis, mais je ne
 » pourrois les croire que venant de personnes
 » qui auroient peu à cœur mon honneur &
 » mon devoir qui m'y engagent d'obligation
 » devant Dieu & devant mon peuple. Il n'en
 » est pas de même de ma famille, laquelle je
 » dois sauver autant qu'il dépendra de moi,
 » &c ».

Après avoir parcouru la vie de tous les

ducs de Lorraine, & développé les actions qui caractérisent le regne de chacun d'eux, l'auteur arrive à l'époque la plus mémorable & la plus délicate de son histoire : au traité de Vienne, qui transmet la Lorraine au roi de France. Mais se bornant à donner une relation fidelle, & purement chronologique de cette révolution, il entraîne ses lecteurs, & leur fait passer en revue tous les objets qui peuvent manifester l'influence du nouveau gouvernement. A chaque pas on découvre des opérations destinées à rendre cette province florissante : une correspondance plus intime s'établit entr'elle & les provinces françoises qui l'environnent ; les grandes routes sont embellies & multipliées ; des encouragemens répandus sur toutes les classes du peuple ; des maisons de charité & d'éducation publique élevées de toutes parts ; la police & les loix se perfectionnent ; le génie de ce peuple mis en action, se distingue tout-à-coup dans les arts, dans les sciences & dans les lettres ; les manufactures & le commerce pénètrent jusqu'au sein des montagnes autrefois désertes ; la puissance formidable du nouveau monarque éloignant désormais la guerre d'une contrée qui, depuis plusieurs siècles, en étoit le théâtre, permet enfin à ses habitans de jouir en paix de leurs domaines, & de former avec sécurité des entreprises pour l'avenir : on défri- che les terres, on dessèche les marais, les hameaux se peuplent, les bourgs s'agrandissent, la capitale devient une des plus belles villes de l'Europe, on commence la réforme ou la

138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
suppression des chapitres & des monastères, &c.

L'auteur observe qu'on est redevable à M. de la Galaiziere , alors chancelier de Stanislas, d'une opération qui contribua le plus sensiblement à régénérer l'agriculture dans cette province. Il fit rendre une ordonnance qui exempte de la milice les domestiques & les fils des principaux laboureurs.» Aussi-tôt on vit sortir
» des cloîtres , des séminaires, des colleges &
» de l'étude des procureurs , une multitude de
» jeunes gens qui vinrent reprendre la profession de leurs peres «.

M. Durival fait remonter l'établissement de la justice consulaire de Lorraine à l'année 1339 , sous le duc Raoul. » Le commerce, dit-il ,
» n'avoit ni regles ni principes , mais on commençoit à les appercevoir. Les marchands
» du pays formerent une confrairie en l'honneur de Saint-Georges. *Jean de Maron* en fut
» le premier roi ; quatre marchands élus de
» Nancy & de Saint Nicolas, l'aideroient à terminer les affaires sur des réglemens fort simples , mais suffisans ; le duc leur donna force
» de loi , & voilà le berceau de notre justice consulaire ; tribunal qui , depuis plus de quatre
» cens ans , décide sans frais , sagement & promptement , les matieres de son ressort. «
Charles III fit fleurir le commerce dans ses états. Par une ordonnance du 24 mars 1597 , il créa un conseil de quatre bons marchands , appelés *Consuls*. C'est la premiere fois que cette qualité fut donnée aux marchands en Lorraine.

Léopold , par ses lettres-patentes du 18 novembre 1715 , donna une nouvelle forme à la justice consulaire.

Sous Charles II , parut *Jeanne d'Arc*, appelée *la Pucelle d'Orléans*. Cette fille , qui sauva la France , alors presqu'entièrement au pouvoir des Anglois , étoit de Domremy-sur-Meuse en Barrois. Charles VII, roi de France, qu'elle remit en quelque sorte en possession de ses états, ennoblit ses parens. Il existe encore de leurs descendans auprès de Commercy.

Parmi les princes qui ont gouverné la Lorraine , & qui l'ont rendue heureuse , on doit distinguer le grand-duc Charles III. Il fut le législateur de ce pays. Il fit bâtir la Ville-neuve de Nancy ; il jetta les fondemens de la primatiale ; il fonda l'université de Lorraine. » Sous » lui , dit M. Durival , la province fut à son » plus haut degré de grandeur , de considéra- » tion & de puissance. La population étoit nom- » breuse : les plaisirs étoient nobles & décens. » Des mœurs pures , une nourriture saine & » abondante rendoient le peuple robuste & vi- » goureux. La justice étoit bien exercée , les » domaines bien administrés. Les impôts étoient » légers : les revenus entroient sans beaucoup » de frais , & presqu'entiers dans les trésors du » prince. Sa cour étoit nombreuse & magnifi- » que... Il y avoit sûreté au dehors , tran- » quillité & abondance au-dedans. Charles fut » le protecteur des sciences , des arts & des » lettres. « On ne comprend pas comment , sous un prince aussi éclairé , tant de malheu-

heureux ont péri dans les flammes pour le prétendu crime de forcellerie. Le croiroit-on, si *Nicolas Remy*, ce juge de sang, n'eût transmis dans ses livres de la *Démonolâtrie*, toutes les cruautés dont il s'est lui-même, par un zèle horrible, rendu coupable. On ne peut de sang froid voir comme il se félicite d'avoir fait mettre à mort, comme forciers, en moins de quinze ans, plus de neuf cens personnes; & comme il regrette que presque autant lui aient échappé soit par la fuite, soit par la constance avec laquelle ils ont mieux aimé souffrir les plus cruelles tortures que de s'avouer *forciers*. Pour comble d'horreur, les enfans étoient fouettés à trois reprises autour des bûchers où brûloient leurs peres.

L'aïssance amène ordinairement le luxe. Le prince Nicolas, régent pendant la minorité de Charles III, *défendit aux bourgeois, artisans & gens mécaniques, de s'habiller, & de souffrir que leurs femmes, fils & filles s'habillent de soie*. Plus d'un siècle après, la mondanité ne s'étoit pas encore introduite chez les religieux. M. Durival fait mention d'un chapitre général des chanoines-réguliers, tenu en 1666, où il leur fut permis, pour la première fois, de se servir de rasoirs au lieu de ciseaux, à condition qu'ils n'en useroient qu'une fois le mois, & qu'ils laisseroient un peu de barbe au-dessus & au-dessous des levres.

Charles V, fils de l'infortuné Charles IV, fut un des plus grands capitaines qui aient existé. Il n'entre pas dans notre plan de donner

le détail de ses exploits & de ses victoires. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de transcrire le discours que lui adressa, lors de la prise de Bude, en présence de l'armée Ottomane, l'Aga des Janissaires échappé malgré lui d'un combat où il avoit affronté la mort :

» Grand & victorieux capitaine, étant con-
 » duit par tes ordres en présence de ta gran-
 » deur, trouve bon que je te dise, que te
 » voyant aujourd'hui plus heureux que tant
 » d'empereurs, de rois & de princes, à qui
 » Dieu a refusé cette place pour la réserver
 » à toi seul, tu dois être content de la grace
 » qu'il t'a faite, & satisfait de toi-même. C'est
 » pourquoi je crois que tu n'abuseras pas du
 » pouvoir qu'il t'a donné sur moi & sur les
 » autres esclaves qui sont ses créatures comme
 » toi. Je te demande de nous ôter plutôt la
 » vie, par le droit que tu en as, que de nous
 » rendre l'opprobre de tes gens. Quoique tu
 » nous aies vaincus, nous sommes tous sol-
 » dats. C'est une qualité que tu aimes dans les
 » tiens, & dont tu fais profession toi-même.
 » Ainsi j'espère que tu ne permettras pas
 » que nous soyions abandonnés à des traite-
 » mens indignes de gens-de-guerre; c'est la
 » seule grace que je te demande, «

M. Durival n'oublie rien de ce qui peut nous représenter Léopold, comme le restaurateur de la Lorraine, dont il fut l'idole, & dans laquelle on ne prononce son nom qu'avec attendrissement. Le trait suivant prouve s'il aimoit son peuple. » On lui avoit offert neuf millions

» pour permettre les billets de banque dans
 » les états : il répondit : j'aime mes peuples ,
 » j'en suis aimé , je serois indigne d'eux , si je
 » sacrifiois leurs fortunes à mes intérêts. «

De tous les princes qui ont gouverné ce pays , Stanislas I , roi de Pologne , l'ami & le compagnon de Charles XII , le beau-pere de Louis XV , est celui sur lequel l'auteur s'étend davantage ; & il méritoit bien cette distinction relativement à la Lorraine. Ce souverain , l'un des moins riches de l'Europe , surpassa tous les autres par son active économie & sa prodigieuse bienfaisance. On trouve dans ce volume une lettre curieuse adressée par le roi de Prusse à ce prince , qui lui avoit envoyé le recueil de gravures représentant les bâtimens & édifices qu'il avoit fait ériger. Voici cette lettre , qui est datée de Postdam le 2 juillet 1754. » Monsieur mon frere , rien ne pouvoit
 » me rendre le retour de M. Maupertuis plus
 » agréable que la lettre dont V. M. a bien
 » voulu le charger pour moi. L'estime que j'ai
 » conçue pour votre personne , lorsque j'ai eu
 » la satisfaction de vous voir à Konisberg &
 » à Berlin , ne finira qu'avec ma vie , & il
 » m'est bien doux de voir que votre majesté
 » ne m'a pas oublié. Je la remercie de tout
 » mon cœur du livre de plans qu'elle a bien
 » voulu m'envoyer ; les grandes choses qu'elle
 » exécute avec peu de moyens en Lorraine ,
 » doivent faire regretter à jamais à tous les
 » bons Polonois la perte d'un prince qui au-
 » roit fait leur bonheur. V. M. donne en Lor-

» raine l'exemple à tous les rois de ce qu'ils
 » devroient faire ; elle rend les Lorrains heu-
 » reux , & *c'est-là le seul métier des souverains.*
 » Je la prie d'être persuadée que je l'aime au-
 » tant que je l'admire , & que je ferai toute
 » ma vie avec les sentimens les plus distin-
 » gués , de V. M.

Le bon frere & très-affectionné ami,
 FRÉDÉRIC.

Lorsque le *Candide* de Voltaire parut , Sta-
 nislas se le fit lire : à l'endroit où l'on rassem-
 ble tant de princes à Venise, il fut fâché d'y
 voir *Théodore*, & trouva que l'auteur eût mieux
 fait d'amener tous ces monarques à Luneville
 où il les auroit bien reçus. On se rappelle que
 ce prince mourut dans un âge avancé des
 suites du feu qui avoit pris à sa robe de cham-
 bre & lui avoit brûlé la main & tout le côté
 gauche. Deux mois auparavant , on lui avoit
 annoncé la mort de M. le Dauphin , & il di-
 soit dans la plus extrême affliction : » J'ai perdu
 » deux fois la couronne , & je n'en ai pas été
 » ébranlé ; la mort de mon cher dauphin m'a-
 » néantit. Il repassoit alors dans sa mémoire
 » les têtes couronnées frappées de la mort de-
 » puis peu de tems , & il se trouvoit le plus
 » ancien de tous les monarques du monde. Il
 » racontoit les grands périls dont la providence
 » l'avoit préservé jusqu'alors ; il y en avoit de
 » toutes les sortes imaginables , excepté une
 » seule. Il ne me manqueroit , disoit il , *que*
 » *d'être brûlé* ; pour avoir passé tous les dan-

» gers. Quoiqu'il fût fort zélé pour sa religion ,
 » il étoit tolérant pour les autres , comme tous
 » ceux qui ont vu beaucoup de peuples &
 » des cultes différens. Son trésorier Rheitel ,
 » ses premiers médecins , MM. Kast & Ron-
 » now étoient protestans. Il se plaisoit quel-
 » quefois à les mettre aux prises avec son
 » confesseur Polonois , & finissoit la dispute où
 » il le falloit. «

Après avoir traité la partie historique , M. Durival commence sa description des duchés de Lorraine & de Bar , par donner leur situation géographique & leur division ; il parle ensuite des lacs , des étangs qui se trouvent dans le pays , des rivières & des ruisseaux qui l'arrosent & le fertilisent. Il les prend à leur source & les suit dans leur cours. Suivent les eaux salées , les eaux minérales dont la Lorraine abonde , les plantes usuelles & les autres productions du pays , dont M. Durival fait l'histoire-naturelle. L'article *Fossile* est très intéressant. Il donne le résultat des observations météorologiques depuis l'année 1766 jusqu'à la fin de 1778 , & cite , en passant , des anecdotes qui ne sont consignées nulle part. Nous extrairons la suivante. » L'archiduc Maximilien ,
 » arrivé à Nancy sous le nom de comte de
 » Burgau , le 4 mars 1775 , y resta deux jours.
 » On se souviendra long-tems de la leçon du
 » comte de Rozemberg , qui l'accompagnait ,
 » parce qu'elle est pour tous les princes : ce
 » n'est pas à vous , Monseigneur , que s'adres-
 » sent ces applaudissemens , ni au frère de la
 » reine ,

» reine, ni au frere de l'empereur : c'est au
 » grand homme le duc *Léopold*, votre aïeul,
 » qui pendant trente années rendit ce peuple
 » heureux. «

M. Durival traite ensuite de la population, des dioceses, des tribunaux, des mesures, du gouvernement militaire, des corps & des établissemens utiles.

Quoique l'auteur ne se soit point asservi à la marche rapide & soutenue des grands historiens, son ouvrage est cependant fort estimable par l'exaëtitude des faits, & par un grand nombre de choses qu'on chercheroit vainement ailleurs. On y voit à chaque page, le citoyen zélé, l'écrivain sage, l'homme vrai, l'homme sans autre prétention que celle d'être utile. Il n'est point de Lorrain, curieux de connoître à fond son pays, qui ne doive se procurer cet ouvrage intéressant. Il sera recherché, en France, par-tous ceux qui veulent avoir une idée de toutes les provinces de ce grand royaume.

(*Journal de Nancy ; mercure de France ;
 Journal de Paris.*)



ŒUVRES de COLARDEAU, de l'académie Française. A Paris, chez Ballard, imprimeur-libraire du roi, rue des Mathurins; & le Jai, libraire, rue St. Jacques. 2 vol. in-8vo. de plus de 400 pages chacun, avec des gravures. 1779.

L'Aimable écrivain dont nous annonçons les œuvres, est un de ceux qui ont le plus contribué à soutenir l'honneur de la poésie française, défigurée par le faux bel-esprit & le jargon philosophique. Ce ne fut point un amour-propre aveugle, ni une vaine démangeaison de rimer qui le conduisirent sur le Parnasse, comme tant de jeunes auteurs, qui, n'étant propres à rien, ennemis de toute étude sérieuse & solide, se mettent à versifier sans autre vocation que beaucoup de paresse, de présomption & d'ignorance. M. Colardeau étoit né poète, il suivoit en écrivant l'attrait invincible du génie. L'heureuse facilité & le tour agréable & naturel de ses vers, décelent un vrai talent.

Ebloui par l'éclat des succès du théâtre, séduit par le goût exclusif que le public témoigne pour la poésie dramatique, M. Colardeau méconnut d'abord le genre auquel la nature l'avoit destiné, & se consuma sans fruit sur

deux tragédies qui n'ont d'estimable qu'un style correct & une versification élégante.

Astarbé, la première de ces pièces, étoit un sujet mal choisi, & dont le jeune auteur ne fut pas même tirer tout ce qu'il pouvoit fournir. La peinture d'un tyran farouche & imbécille, gouverné par une femme encore plus méchante que lui, est très-belle dans un poëme épique, mais ne produit point l'espece d'intérêt que la scène exige. *Astarbé* aussi atroce qu'*Athalie* & que *Cléopâtre*, est bien moins théâtrale; il n'appartient qu'aux plus grands maîtres d'introduire avec succès de grands scélérats, parce qu'il faut donner à leurs caracteres une force & une énergie singulieres, autrement ils sont froids & odieux. Le fils de *Pigmalion* dérobé à la cruauté d'*Astarbé*, interrogé par cette cruelle marâtre, qui ne le connoît pas, élevé sur le trône malgré les intrigues & les forfaits de cette femme ambitieuse, rappelloit aux spectateurs l'histoire de *Joas* & d'*Athalie*; & la perfection de l'original faisoit encore mieux sentir la foiblesse de la copie. Le jeune prince sur qui devoit se réunir tout l'intérêt, n'est occupé qu'à faire l'amour; les honnêtes gens n'agissent point dans cette pièce, toute l'action roule sur trois scélérats qui font frémir d'horreur. C'est une complication de noirceurs & de trahisons qui révoltent, sans inspirer cette terreur qui rend les grands crimes intéressans & tragiques. Il est étonnant que l'auteur né avec une ame si douce ait choisi des caracteres si atroces; mais

la foiblesse de sa touche annonce qu'il n'étoit pas fait pour peindre des méchans. La piece a cependant un mérite devenu bien rare , elle est écrite purement & avec noblesse ; le dialogue est juste , les vers pensés & en même-tems naturels. Il paroît que le public y trouva trop d'esprit & de finesse , mais pas assez de force & de chaleur. On représenta quelque tems après un opéra comique intitulé *la Parodie au Parnasse* , où il y a un rôle de *juré-pleureur* , qui se dit chargé de pleurer la mort de toutes les pieces de théâtre , & d'en faire l'oraison funebre. A chaque ouvrage dont il fait mention , il tire un mouchoir , & lorsqu'il en vient à la tragédie d'*Astarbé* , la parodie lui dit :

Elle n'étoit pas sans mérite ,
Et promettoit beaucoup.

L E J U R É - P L E U R E U R .

Hélas !

Tout le monde disoit , cette pauvre petite
A trop d'esprit , elle ne vivra pas.

Caliste. Cette tragédie est imitée de *la belle Pénitente* de M. Rove ; ce sujet a pu plaire aux Anglois , mais il est absolument contraire à nos mœurs. Nous n'aimons point à voir sur la scene une fille déshonorée ; quoique *Caliste* ne soit pas plus coupable que *Lucrece* , la violence qu'elle a éprouvée , présente à l'esprit des idées qui ne sont rien moins que tragiques pour des François ; nous sommes cho-

qués qu'après un pareil accident elle se décide à épouser un honnête homme dont la situation devient alors comique. Au cinquième acte le théâtre est rendu de noir ; on apperçoit dans l'enfoncement le catafalque de la mère de Caliste ; le cadavre de son coupable amant est sur l'un des côtés de l'avant-scène ; les Anglois qui aiment beaucoup les enterremens & les pompes funebres ont pu être touchés de cette décoration lugubre ; mais elle ne produisit pas le même effet à Paris , où l'on n'étoit pas alors familiarisé avec les idées sombres comme aujourd'hui ; cet appareil mortuaire fit rire l'assemblée. Ce cinquième acte a d'ailleurs un défaut essentiel ; la même situation y est trop prolongée , & la mort de Caliste , trop longtemps prévue par les spectateurs , ne leur fait plus d'impression lorsqu'ils en sont témoins.

Le succès médiocre de ces deux pièces convainquit M. Colardeau , que la tragédie n'étoit pas son genre ; il voulut essayer ses talens dans le comique , & composa *les Perfidies à la mode* ou *la jolie Femme* : comme cette comédie n'est point connue , & n'a point été représentée , nous allons donner une idée du plan & des caractères.

ACTE I. *La scène est à Paris.* L'ouverture se fait par un valet & une soubrette , comme dans *la Métromanie* & *le Méchant*. Pasquin & Nérine s'entretiennent ensemble des affaires de leurs maîtres & mettent ainsi le spectateur au fait. Il n'y a pas beaucoup d'art dans cette exposition , mais elle est claire & fait bien

150 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

connoître les principaux personnages. Le marquis Florimon est occupé dans sa terre à embellir son château ; pendant son absence sa femme Florise , accoutumée jusqu'alors à une vie sage & réglée , prend le goût de la frivolité & de la dissipation ; elle est produite dans le monde par un jeune étourdi nommé Valere , à qui Florimon destine sa niece Emilie , parce qu'il est le fils de son ancien ami. Valere accablé de dettes , n'est touché que de la riche dot d'Emilie ; incapable d'attachement solide , il ne songe qu'à séduire la marquise , & regarde comme un amusement digne de lui d'enlever à un honnête homme le cœur de sa femme. L'entretien du valet & de la soubrette est interrompu par la marquise qui sonne pour son lever. Emilie vient elle-même avertir Nérine de se hâter. Lorsque la soubrette est partie , elle découvre la toilette , se regarde au miroir , & se met du rouge , ce qui forme un jeu de théâtre très-naïf. La marquise surprend Emilie & lui reproche avec aigreur sa coquetterie ; pendant qu'elle fait à sa toilette toutes les minauderies d'une jolie femme , Nérine lui remet une lettre de Valere , qui lui marque qu'on va s'assembler pour la répétition d'une comédie de société où elle joue un rôle brillant. Florise passionnée pour cet amusement , demande ses chevaux & veut partir en peignoir. Valere survient , & quoique l'heure de la répétition presse , ils ont cependant ensemble une conversation fort longue , où Valere laisse entrevoir assez clairement les vues qu'il

a sur la marquise : ce qui choque un peu les bienféances théâtrales , beaucoup plus sévères que celles de la société ; la scène est d'ailleurs agréablement écrite. On y trouve des détails pleins de graces & de légèreté.

Hier fut le beau jour de la belle marquise.
 Pendant tout le souper, quelle fut ma surprise
 De vous voir cette aisance & ce fonds de gaieté !
 Effleurant chaque chose avec légèreté ,
 Vous lançâtes des traits, vous dites cent folies.
 Valmon même, sur qui tomberent vos faillies,
 N'en prit point & ne put en prendre de l'humeur.
 Ce petit financier dans sa courte épaisseur,
 Etouffoit de plaisir... Sa figure étoit bonne,
 Le rire s'exprimoit dans toute sa personne.
 Oui, marquise, j'ai dû vous produire chez lui,
 Les soupers de Valmon sont courus aujourd'hui ;
 Il prête : on voit cet homme à-peu-près sans scrupule.
 Son cuisinier est bon : d'ailleurs le ridicule
 Est amusant par-tout... Valmon m'amuse, moi,
 Ne m'a-t-il pas donné le glorieux emploi
 De venir aujourd'hui vous déclarer sa flamme ?
 Le souper l'a perdu.

Valere & Florise sont sur le point de sortir ;
 lorsqu'un postillon vient annoncer que Flori-
 mon arrive. La marquise veut attendre son
 mari & charge Valere de faire ses excuses.

V A L E R E.

Non, marquise, vous viendrez.
 Le retour d'un mari n'est qu'une froide excuse,
 Le peuple la reçoit, le monde la refuse ;
 Moi, chez d'honnêtes gens, j'oserois en parler !

152 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Fi ; c'est une harangue à me faire siffler ,
Je ne m'en charge point.

Florise déterminée par la crainte du ridicule ,
donne la main à Valere , qui dit gaîment à
Nérine :

On reviendra pour être au débotté.

Il y a dans ce premier acte des traits de
ressemblance un peu trop marqués avec la
petite comédie des *Mœurs du tems*.

ACTE II. Florimon entre sur la scène
d'un air fort triste , les yeux fixés sur une
lettre anonyme qu'il a reçue à la campagne ,
dans laquelle on lui donne de violens soup-
çons sur la conduite de sa femme. L'absence
de Florise les confirme encore. Ce Florimon
est un homme d'un âge déjà avancé , d'un ca-
ractere honnête , vertueux , sensible , & qui
met son plus grand plaisir à faire des heureux.
Il a fait le bonheur de Florise , jeune orpheline ,
qui languissoit dans l'obscurité d'un couvent.
Après avoir vécu deux ans avec elle dans la
plus parfaite union , il gémit du contre-tems
cruel qui vient troubler la paix & le bonheur
de ses jours. Nérine lui raconte fort en dé-
tail tout ce qui s'est passé pendant son voyage.
Le financier Valmon arrive , la malicieuse sou-
brette lui fait accroître que Florimon est l'in-
tendant de la marquise , qu'il a beaucoup de
pouvoir sur son esprit. Valmon essaie de le
gagner , & lui fait part de ses vues sur Flo-
rise ; il lui apprend aussi que Valere est son

agent dans cette intrigue, que pour récompenser les soins de ce jeune homme, il lui ouvre sa caisse, & qu'il est déjà en avance avec lui de vingt mille écus : il y a des traits fort agréables dans cette scene, ainsi que dans le récit de Nérine ; mais le marquis, qui est l'honnête homme de la piece, y joue un rôle désagréable. Cet acte, qui est un peu foible & vuide d'action, est terminé par le retour de Florise & de Valere.

ACTE III. On s'attend à une entrevue entre le mari & la femme ; mais pour ménager sa matiere & filer son sujet, l'auteur differe cet éclaircissement : aussi la marche de cet acte est froide & languissante ; il y a cependant quelque intérêt dans une scene entre Florimon & Valere ; mais le jeune homme y paroît d'une fatuité odieuse, & le marquis d'une bonté qui approche de la bêtise ; il y déploie ridiculement les sentimens les plus généreux & les plus honnêtes vis-à-vis d'un étourdi qui l'insulte & le persifle de la maniere la plus cruelle, sans que l'imbécille vieillard en témoigne aucun ressentiment ; il persiste même dans le dessein de lui donner sa niece, & lui ménage un entretien particulier avec elle. Valere peu touché des graces & de la naïveté de la tendre Emilie, la traite avec une froideur & un mépris tout-à-fait révoltant. La marquise qui s'apperçoit que son mari la boude, au lieu de chercher les moyens de l'appaiser, sort avec Valere pour aller à l'opéra, & voilà le pauvre Florimon délaissé par sa femme & seul à la maison.

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ACTE IV. Nouvelle scene entre Florimon & le financier , qui le prend toujours pour l'intendant. La répétition de ce *qui-pro-quo* est vicieuse & peu naturelle. Valmon se plaint au marquis de l'infidélité de Valere , qui lui avoit promis de ménager ses intérêts auprès de la marquise ; & qui cependant agit pour son propre compte. Ce qui le console , c'est que les créanciers de Valere ont fait saisir son hôtel & le poursuivent vivement. Dans cette détresse il aura recours à la caisse de son ami le financier qui sera fermée pour lui. Cette confiance de Valmon afflige sérieusement le marquis. Florise revient de l'opéra pénétrée de douleur & de honte ; elle a été forcée de quitter le spectacle par les mauvaises plaisanteries des femmes de sa société , qui ont donné le tour le plus malin à ses liaisons avec Valere. Florimon l'aborde & veut lui parler ; mais elle ne peut supporter sa présence & s'enfuit. Ce brusque départ redouble l'inquiétude du marquis ; il ne doute plus que Valere ne soit la cause de la froideur que sa femme lui témoigne , & s'en plaint amèrement à ce jeune homme. Valere s'excuse légèrement sur le ton de l'ironie & du persiflage. Il reproche au marquis d'ajouter foi à des propos de valets & de soubrettes ; mais lorsque Florimon lui déclare que cet éclaircissement lui vient de la part de ceux qu'il croit ses amis , il prend un ton plus sérieux , exige qu'on les lui nomme , & fait entrevoir le dessein qu'il a de s'en venger. C'est alors que Florimon lui fait cette réponse vive & énergique.

Perfide, il te sied bien d'affecter ce courroux :
 De quel faux point d'honneur te montres-tu jaloux ?
 Un fou de ton espece & de ton caractère,
 De tes lâches desseins a trahi le mystere,
 Et tu brûles d'aller punir avec éclat,
 Les indiscretions d'un étourdi, d'un fat.
 Ta sublime fierté s'y croit intéressée ;
 Et moi , quand je me plains de l'amitié blessée ,
 De mes bienfaits suivis & payés d'un affront ,
 Mon dépit est injuste & mon courroux trop prompt !
 Vois ton inconséquence & rougis du contraste ;
 Toi connoître l'honneur ! ... Tu n'en as que le faste.
 Jeune insensé , vas , cours dans tes coupables jeux ,
 Livrer au ridicule un amour vertueux ,
 Dans tes cercles brillans cours vanter tes parjures ,
 De deux cœurs qui s'aimoient les cruelles blessures ,
 Ton ami , ton amante , & deux époux trompés ,
 Quel fonds d'amusemens pour vos divins soupés !
 Va de l'épais Valmon caresser l'automate ,
 Et chez ce sot , heureux qu'on friponne & qu'on flatte ,
 Dans le nouveau malheur qui te presse aujourd'hui ,
 Mendier de son or l'humiliant appui .

Valere confondu par les raisons foudroyantes du marquis, prend un ton plus humble, sans cependant témoigner un repentir sincere ; le marquis , toujours excessivement bon , lui tend la main & lui offre un asyle contre ses ennemis. Cette scene est écrite d'un bout à l'autre avec une force & une vigueur qui n'est pas ordinaire à M. Colardeau. C'est une des meilleures & des plus intéressantes de la piece ; mais il faut convenir que l'ingratitude de Valere est d'une espece bien odieuse , & que la bonté du marquis est un peu romanesque.

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ACTE V. Après s'être boudé si long-tems, les deux époux se joignent enfin & se réconcilient. Il y a dans cette entrevue un trait tout-à-fait touchant & pathétique. Florise rappelle à son mari le souvenir d'un fils encore au berceau, premier gage de leur union, & qu'elle nourrit elle-même.

J'ai le cœur d'une épouse & l'ame d'une mere,
 Mon fils n'a pas sucé le lait d'une étrangere.
 A peine fut-il né que ma tremblante main
 Sur mes foibles genoux l'approcha de mon sein.
 Une seconde fois il y puisa la vie.
 J'attendois l'heureux jour où contente & ravie,
 Guidant ses premiers pas au sortir du berceau,
 Je pourrois vous l'offrir comme un gage nouveau,
 Comme un garant sacré de l'amour qui nous lie.
 Ah ! cruel, à tes yeux on m'a donc avilie !
 Mere, épouse, ces nom & si chers & si doux,
 Je les ai donc perdus !

FLORIMONT *se jettant dans les bras de Florise.*

Non, je te les rends tous.

Le reste de l'acte est un pur remplissage. Une certaine comtesse avec son chevalier, deux *especes* avec qui Valere avoit fausilé la marquise, & dont elle avoit éprouvé toutes sortes de noirceurs & de trahisons, viennent pour faire la paix avec elle & la rengager dans le monde : mais elle leur déclare avec fermeté, qu'elle renonce désormais aux plaisirs bruyans d'une vie dissipée, pour ne s'occuper que du bonheur de son époux. Cette résolution lui attire quelques plaisanteries, en pré-

sence même du mari, qui joue là un assez mauvais personnage. Valmon survient, il reconnoît que celui qu'il prenoit pour l'intendant est l'époux de Florise, & dit à ce sujet :

La méprise est possible & ne m'étonne gueres ,
Plus d'un époux chez lui n'est que l'homme d'affaires.

Enfin cette cohue se dissipe , après avoir insulté au malheur & à la ruine de Valere; ce jeune homme accablé de la dureté & de la perfidie de ces faux amis, tombe enfin aux genoux du marquis, & quoique cette démarche puisse être attribuée à la nécessité qui le presse, plus qu'au regret sincere de ses fautes, le bon Florimon lui pardonne, & très-imprudemment lui donne sa niece Emilie.

Le fonds de cette comédie n'est autre chose que le racommodement de deux époux brouillés; ce qu'il y avoit de plus intéressant dans ce sujet avoit déjà été épuisé dans *le préjugé à la mode*. Valere n'est qu'une foible copie de Cléon dans le *Méchant*; moins adroit, moins profond dans sa scélératesse, il choque toutes les bienséances extérieures, & par-là même il est plus odieux & moins théâtral. L'excessive bonté de Florimon est peu éclairée & ne paroît pas dans la nature : c'est moins une vertu qu'une foiblesse, & cette foiblesse n'est point comique. Florise est un caractère plus naturel & plus vrai, mais de nul effet, parce qu'il est équivoque & pas assez prononcé. Elle passe trop brusquement du goût pour les

plaisirs & de l'indifférence pour son mari à des sentimens plus honnêtes & plus solides. Toute sa conduite depuis le retour de Florimon est extravagante. Emilie est une de ces jeunes personnes simples, tendres & naïves, très-communes sur la scène, & qui toutes ont la même physionomie. Elle ressemble particulièrement à Chioé dans *le Méchant*, mais elle n'influe pas autant qu'elle sur l'action. On voit que cette piece est médiocre du côté de l'intrigue & des caractères, & qu'il y a peu d'apparence qu'elle réussit au théâtre ; mais on y trouve des détails très-agréables. L'auteur paroît s'être proposé pour modèle le style du *Méchant*, & en plusieurs endroits il n'est pas loin de la finesse & des graces de son original.

Ces trois pieces qui composent le théâtre de M. Colardeau, & forment le premier volume de ses œuvres, prouvent que la nature, d'ailleurs si libérale à son égard, lui avoit cependant refusé le don de l'invention, & cette vigueur de génie qui crée un sujet, forme un plan, dessine des caractères, imagine des incidens & des situations. Il n'avoit en partage que les graces de l'élocution, & ce talent même étoit borné à des sujets doux & agréables : son style a rarement cette chaleur & cette énergie nécessaires pour peindre les objets terribles & les passions violentes, ce qu'il faut attribuer principalement à la délicatesse naturelle de ses organes & à la foiblesse de son tempérament.

Epître d'Héloïse à Abailard. C'est le chef-d'œuvre de M. Colardeau. Soutenu par le génie de Pope pour le fonds des idées, il fut les parer d'un coloris enchanteur, & déploya dans cet ouvrage toute la magie d'un style plein de douceur, de sentiment & d'harmonie. Il avoit à peindre, non les fureurs & les transports violens de l'amour outragé, mais cette tristesse & cette mélancolie sombre, ce désespoir profond & douloureux, qui dans une ame tendre, font les suites d'une passion ancienne & malheureuse que le devoir condamne & force d'étouffer. Le caractère de M. Colardeau & la nature de son talent le rendoient très-propre à réussir dans de pareils sujets.

Epître d'Armide à Renaud. Cette pièce n'a pas, à beaucoup près, le même mérite que la précédente : la situation d'Armide est bien plus vive dans le Tasse. C'est dans le moment qu'elle est abandonnée par Renaud qu'elle se livre à ses emportemens ; c'est à son amant en personne qu'elle adresse ses plaintes : elle intéresse alors & attendrit le lecteur qui se prête à l'illusion, & croit être témoin de cette scène ; mais ses fureurs paroissent bien froides dans une lettre : elles sont aussi beaucoup trop longues. L'auteur a prodigieusement amplifié & délayé les reproches & les prières passionnées que le Tasse met dans la bouche de cette amante trahie. Les mouvemens violens & pathétiques doivent toujours être fort courts. Rien ne sèche si promptement que les larmes, comme le remarque Quintilien. Rien

n'est aussi plus insipide que cette grande histoire que fait Armide des différentes circonstances de ses amours avec Renaud; ce qui dans *la Jérusalem délivrée* forme des descriptions riantes & voluptueuses, n'est dans l'*Épître d'Armide* qu'un récit inutile & ennuyeux, une triste & fade réminiscence.

Le succès d'*Héloïse* amena le goût de ces lamentables héroïdes, dont la littérature françoise a été long-temps inondée; tous les jeunes auteurs essayoient dans ce genre leurs talens pour le tragique; enfin le public s'est dégoûté de ces lugubres déclamations où quelques traits passionnés étoient noyés dans un déluge de vers ampoulés & vuides de sens. Ovide avoit introduit l'héroïde chez les Romains, parce que cette forme d'ouvrage lui avoit paru piquante & propre à faire briller la finesse & les graces de son esprit; mais au fond ce genre est frivole, il ne peut s'appliquer heureusement qu'à un petit nombre de sujets. L'héroïde a dans la poésie épique le même inconvénient que le monologue dans la tragédie: ces passions vives & fortes qui ne fournissent au poëte dramatique que des scènes fort courtes, ne peuvent jamais être la matière d'une longue épître.

Le patriotisme. Ce poëme qui parut en 1762; fut très-goûté à la cour, & M. le duc de Choiseul écrivit à l'auteur une lettre de compliment. M. Colardeau méritoit cet honneur. L'ouvrage est écrit avec force & avec noblesse; entr'autres beaux morceaux on y remar-

que celui où le poëte adressant la parole aux Anglois , leur montre qu'ils n'ont pas autant de zele pour la patrie que les François.

Mais pesons nos vertus & comparons nos mœurs.
 Vous, fiers républicains, vous, superbes vainqueurs,
 Qui couvrant de vaisseaux la surface de l'onde,
 Rassemblez dans vos murs les richesses du monde,
 Quoi! pour armer vos bras, pour ouvrir vos trésors,
 Il faut donc que la cour, par de secrets ressorts,
 A travers vos débats, vos lenteurs importunes,
 Captive les suffrages & les voix des communes.
 Cependant ces François que votre orgueil jaloux
 A privé d'un commerce interrompu par vous,
 Qui ne vont plus chercher aux deux bouts de la terre
 L'or que vous ravissez par une injuste guerre;
 On les voit ces François, ces zélés citoyens,
 Prodiguer à leur prince & leur sang & leurs biens;
 On porte au pied du trône un tribut volontaire,
 Et Paris a donné quand Londres délibère;
 Ce luxe à nos climats reproché tant de fois,
 La pompe de la cour, le faste de nos rois,
 Ces vases, ces métaux qu'étale l'opulence (*),
 Ces chef-d'œuvres des arts dont s'embellit la France;
 On a vu notre zele en immoler l'éclat
 A la gloire des lys, au soutien de l'état.

.....
 Et le pauvre, sensible à la gloire commune,
 Pour la première fois pleura son infortune,
 Malheureux seulement sous ses toits ruinés,
 De ne posséder pas des biens qu'il eût donnés.

(*) Allusion à la générosité des François qui portèrent leur vaisselle à la monnoie pour subvenir aux besoins de l'état.

162 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Epître à Minette. Le poëme du *Patriotisme* avoit attiré à l'auteur une satire anonyme très-mordante. Il y répondit doucement par une lettre adressée à sa chatte ; c'est la première & la seule fois que M. Colardeau se soit permis de repousser les traits de ses ennemis & de ses envieux.

Ode sur la poésie comparée à la philosophie, &c. Rousseau de Geneve venoit de publier son *Emile*, où il parle de la poésie avec beaucoup de mépris ; il y représente le talent poétique comme très-frivole, & ceux qui le cultivent comme des citoyens inutiles. M. Colardeau, intéressé plus vivement que personne à la défense d'un art qui lui a procuré tant de gloire, composa cette ode pour faire voir l'excellence de la poésie & sa supériorité sur la philosophie même. C'est avec le même zèle que Racine vengea l'honneur du théâtre attaqué par les écrivains de Port-Royal. Quoique le génie doux & paisible de M. Colardeau ne paroisse pas s'accorder beaucoup avec l'enthousiasme lyrique ; cependant son zèle pour la poésie lui a sans doute donné, dans cette occasion, un nouveau degré de force & de chaleur ; plusieurs strophes de cette ode sont pleines de feu & d'énergie.

Les deux premières nuits d'Young, traduites en vers françois. Soit que M. Colardeau se défiât de ses forces, ou que sa santé chancelante lui rendit pénible le travail de la composition, il aimoit à exercer sur les idées d'autrui le talent naturel qu'il avoit pour la versification.

Il eût été à desirer qu'il eût mieux choisi ses sujets , & qu'au lieu de s'épuiser sur des ouvrages modernes qu'on lisoit déjà avec beaucoup de plaisir en prose , il eût enrichi notre langue de la traduction de quelque chef-d'œuvre ancien. Le coloris de M. Colardeau n'étoit point assez sombre pour rendre les teintes lugubres du pinceau d'Young ; la traduction en prose de M. le Tourneur avoit présenté l'auteur anglois sous le jour le plus favorable. Les pensées profondes & sublimes d'Young étoient rendues avec une précision & une fierté digne de l'original ; son galimathias , ses répétitions , ses détails bas & minutieux , en un mot , tout ce qu'il a de foible , de ridicule & d'absurde étoit déguisé , adouci & rectifié autant qu'il étoit possible. La versification ne pouvoit ajouter à ce mérite qu'un agrément bien foible , il étoit à craindre au contraire que le traducteur en vers , trop gêné dans sa marche , n'affoiblît ces traits mâles & sublimes qui rachètent les défauts d'Young. C'est ce qui est arrivé à M. Colardeau , & cette traduction est une de ses productions les plus foibles.

Le Temple de Gnide. L'imagination riante & voluptueuse de Montesquieu offroit à M. Colardeau des objets plus conformes à son goût & à son talent ; aussi sa traduction du *Temple de Gnide* est-elle bien supérieure à celle des *Nuits d'Young*. Il y a répandu avec profusion toutes les richesses de son style poétique ; mais avec tous ses efforts il n'a pu égaler le

ton fin & original, la précision piquante de la prose ; presque par tout il étouffe les traits saillans de son modele sous une trop grande abondance de mots , par-tout il commente & paraphrase les idées vives de Montesquieu , & le texte vaut toujours mieux que le commentaire. Voici un exemple propre à faire sentir combien la prose de l'auteur du *Temple de Gnide* l'emporte sur les vers de son traducteur.

» Le fleuve Cephée arrose cette prairie &
 » y fait mille détours. Il arrête les berge-
 » res fugitives, il faut qu'elles donnent le ten-
 » dre baiser qu'elles avoient promis. Lorsque
 » les nymphes aprochent de ses bords il s'ar-
 » rête, & ses flots qui fuyoient, trouvent
 » des flots qui ne fuient plus ; mais lorsqu'une
 » d'elles se baigne , il est plus amoureux en-
 » core, ses eaux tournent autour d'elle. Quel-
 » quefois il se souleve pour l'embrasser mieux ;
 » il l'enleve , il fuit , il l'entraîne. Ses compa-
 » gnes timides commencent à pleurer ; mais il
 » la soutient sur ses flots, & charmé d'un far-
 » deau si cher , il la promene sur sa plaine
 » liquide ; enfin désespéré de la quitter , il la
 » porte lentement sur le rivage & console ses
 » compagnes «.

Voici maintenant la paraphrase de M. Colardeau.

Le Cephée en ces lieux de son urne profonde
 Epanche lentement le crystal de son onde :
 Il serpente , s'amuse à prolonger son cours ,
 Et son lit tortueux se joue en cent détours.

Le dieu parmi les joncs qui couronnent ses rives,
 Embarrasse les pas des nymphes fugitives ;
 L'amant les suit, les presse & leur orgueil soumis
 Donne enfin le baiser que leur bouche a promis.
 Le fleuve à cet aspect enchaîné dans sa course,
 Ne fait s'il doit couler ou monter vers sa source.
 Par un charme secret ses flots sont suspendus,
 Le flot qui fuit s'arrête au flot qui ne fuit plus ;
 Mais quel trouble s'il voit près de son onde pure
 Une jeune beauté dépouiller sa parure,
 Quitter des vêtemens, des voiles trop discrets,
 Et venir dans ses eaux rafraîchir ses attraits !
 Il frémit, il s'agite, & la vague enflammée,
 Autour de tant d'appas roule plus animée ;
 Pour les posséder tous, pour mieux les embrasser,
 Pour atteindre à ce sein qu'il voudroit caresser,
 Il soulève les flots, s'élance, & plus rapide,
 Il entraîne avec lui sa bergere timide.
 Ses compagnes alors frappent l'air de leurs cris ;
 Mais tout fier du fardeau dont son cœur est épris,
 Le fleuve la soutient, doucement la promène,
 Sur le dos argenté de sa liquide plaine.
 Enfin désespéré d'abandonner ce poids,
 Ce poids qu'il abandonne & reprend mille fois,
 Il va le déposer sur ses rives fleuries,
 Dans les bras caressans des nymphes attendries.

M. Colardeau avoit commencé la traduction
 de la *Jérusalem délivrée* ; mais lorsqu'il apprit
 qu'un homme-de-lettres s'occupoit du même
 travail, il y renonça. Une pareille générosité
 n'est pas trop honorable pour celui qui en est
 l'objet, parce qu'elle suppose qu'il n'est pas ca-
 pable de soutenir la concurrence ; elle est peut-
 être funeste au public, à qui elle ravit quel-
 quefois un bon ouvrage pour lui en procurer

166 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

un médiocre. M. l'abbé de Lille feroit coupable envers les lettres, si, par égard pour un de ses confreres, il eût abandonné sa traduction des *Géorgiques*.

Epître à M. Duhamel. C'est la meilleure piece de l'auteur après l'épître d'*Héloïse* ; elle prouve que M. Colardeau pouvoit être original quand il le vouloit. Il ne s'est pas borné dans cet ouvrage à des peintures champêtres devenues si communes ; mais des sentimens d'humanité & de bienfaisance, & la douce philosophie qu'il y développe, anime les scenes pastorales qu'il décrit, & donne de la vie à ses paysages.

Le second volume est terminé par quelques pieces fugitives, où l'on reconnoît, comme dans toutes les productions de M. Colardeau, un poëte élégant, naturel & sensible, qui mérite d'être placé dans la classe très-peu nombreuse de ceux qu'on relit toujours avec plaisir.

Parmi les pieces fugitives, non connues qui enrichissent ce dixieme volume, nous choisirons les suivantes.

*Vers pour mettre au bas d'une statue de marbre ;
représentant la volupté sous la figure d'une femme couchée, & qui semble endormie.*

Comme un éclair, naît & meurt le plaisir.

Son feu follet à peine nous enflamme

Qu'il s'évapore & détruit le desir.

Je ne fais quoi lui survivre dans notre ame ;

C'est un repos voluptueux, charmant ;

C'est le bonheur goûté dans le silence ;

C'est des esprits un doux recueillement ;

D'après les sens, c'est l'ame en jouissance.
Considérez cette jeune beauté,
L'œil entr'ouvert, la bouche demi-closé,
Rêveuse au sein de la tranquillité.
Dormiroit-elle? Oh non elle repose :
Paiblement son cœur est agité,
Il est ému; devinez-en la cause.
Combien de cœurs ont ainsi palpité!
Figurez-vous, pour mieux peindre la chose,
L'amour tranquille après l'activité
D'un plaisir vif nouvellement goûté,
Se reposant sur des feuilles de rose :
Ce repos-là se nomme volupté.
L'art du ciseau, dans ce marbre, en expose
Le charme heureux dans un simple portrait;
Moi, j'ai vu plus : dire où ... comment? ... je n'ose;
Amour le fait, je l'ai mis du secret.

On ne peut peindre plus naïvement l'amour
& les peines qu'il cause, que dans la piece
qui suit.

Stances à toi. L'Amour trahi.

Je l'ai dit à l'écho, l'écho l'a répété;
Je l'ai dit au zéphir, le zéphir en murmure;
Je l'ai dit à la terre, au ciel épouvanté;
Enfin, je veux le dire à toute la nature :
Zelmire, à la noirceur de l'infidélité,
Vient d'unir, sans remords, le crime du parjure.
Je n'eus point l'art cruel de la tyranniser;
L'ingrate! Elle me vit, adorateur timide,
N'oser rien, quand peut-être il falloit tout oser;
Son choix, son goût, son cœur, tout pour moi la
décide;
Elle m'aime, le jure, & j'en crois le baiser
Offert & recueilli sur sa bouche perfide.

168 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Des sermens qu'elle a faits ces lieux furent témoins ;
 Sous ce hêtre , où nos noms furent gravés par elle ,
 Mon bonheur fut l'objet de ses plus tendres soins :
 Les droits que m'accordoit sa faveur infidelle ,
 S'ils sont anéantis , sont attestés du moins ,
 Et sans les garantir , tout ici les rappelle.
 Malheureux ? de quel coup me suis-je vu frapper ?
 Hier un autre amant , dans ce lieu solitaire ,
 Lui prodigua des vœux dont il fut l'occuper :
 Loin que mon souvenir servît à l'en distraire ,
 Tout ce que l'inhumaine a dit pour me tromper ,
 Sa bouche mille fois l'a redit pour lui plaire.
 Zelmire , ce rival vengera ton amant ;
 Puisse-t-il être ingrat autant que je fus tendre !
 Qu'il jure de t'aimer pour rompre son serment ;
 Qu'à des charmes nouveaux il brûle de se rendre ,
 Et puisses-tu souffrir , par un double tourment ,
 L'affront de voir ta honte , & l'horreur de l'entendre !

Il nous semble que les Catulle , & les Tibulle n'ont rien laissé de plus agréable & d'une douceur de style plus séduisante que la piece qui suit , intitulée :

A mes Serins.

Vous vous aimez , mes aimables serins !
 Témoin de vos tendres caresses ,
 J'applaudissois à vos heureux destins ,
 Et j'ai souvent envié vos foiblesses.
 Jeunes époux , libres dans vos baisers ,
 Vous puisiez le bonheur au sein de la nature . . .
 Il n'est donc point , hélas ! de félicité pure !
 Point d'amours & de biens qui ne soient passagers !
 Mon cher serin , ô toi , qui près de ton amante ,
 Veillois à ses besoins , veillois à ses plaisirs ;
 Toi dont l'ardeur active & diligente
 Savoit répondre à ses moindres desirs ;

Mon

Mon cher serin , tu meurs ; & la parque sévère
 Tranche tes jours dans ces mêmes momens ,
 Dans ces momens si chers aux époux , aux amans ,
 Où tu goûtois le plaisir d'être pere ;
 Où par des soins & des devoirs charmans ,
 Tu soulageois les travaux de la mere !
 O mort ! affreuse mort ! ainsi donc ta fureur
 Marque notre heure infortunée ,
 Dans les instans consacrés au bonheur ,
 Au sein des voluptés , au sein de l'hyménée !
 O toi qui maintenant gémis de tes amours ,
 Toi du plus tendre époux l'épouse malheureuse ,
 Pourquoi de tes funestes jours
 Prolonger désormais la durée odieuse ?
 Je t'entends , & tu veux par tes embrassemens ,
 Dans ces germes glacés porter le feu de l'être ;
 Tu veux ranimer tes enfans.
 Epargne-leur plutôt , par des soins plus pressans ,
 La douleur de sentir & le malheur de naître :
 Ces deux infortunés éprouveroiént peut-être
 Et tes plaisirs amers , & tes regrets cuisans ;
 Qu'ils périssent. Et toi , digne & fidelle épouse ,
 Suis au tombeau ton époux malheureux.
 Déjà son ombre inquiète & jalouse
 T'appelle par ses cris au séjour ténébreux.
 Songe que pour des cœurs que la tendresse assemble ,
 Après le doux plaisir de vivre & de s'aimer ,
 Il n'en est point qui doivent plus charmer
 Que celui de souffrir & d'expirer ensemble.

Cette édition est une des plus magnifiques
 que l'on nous ait données depuis long-tems.
 Elle est ornée de belles gravures & d'un por-
 trait ressemblant de M. Colardeau.

(*Année littéraire ; journal de Paris ;
 journal encyclopédique.*)

MISCELLANEOUS observations, &c. *Mélange d'observations relatives à l'éducation, sur-tout pour ce qui concerne la maniere de diriger l'esprit. A quoi on a ajouté un essai sur un cours d'éducation libérale, &c. Par M. JOSEPH PRIESTLEY. In-8vo. Londres, chez Johnson.*

M. le docteur Priestley remarque dans la préface de ses observations, que quoiqu'on ait beaucoup écrit sur l'éducation dans ces dernières années, cependant la plupart des écrivains qui en ont traité, paroissent avoir eu peu d'expérience dans la pratique de cet art, & que pour lui c'est sa faute s'il n'a pas mieux fait que les autres, car il avoue qu'il n'a pas manqué d'occasions d'observer & de s'instruire, ayant été chargé à différentes fois de sa vie, de presque toutes les parties de l'éducation publique & particuliere.

Ceux qui liront son ouvrage verront qu'il ne mérite aucun reproche, & tout ce qu'on regrette, c'est qu'au lieu d'observations détachées sur l'éducation, l'auteur ne nous ait pas donné un traité complet & suivi sur ce sujet. Personne n'étoit plus en état que lui de remplir cette tâche à l'avantage & à la satisfaction du public.

L'objet de l'éducation, suivant M. Priestley, ne doit pas être de former des caractères bril-

lans , mais des caracteres utiles. Ce principe est une vérité généralement reconnue , mais par malheur peu sentie de la plupart des peres & des instituteurs ; c'est une de ces belles théories morales que la pratique contredit à chaque instant ; & en effet qu'on examine sans prévention toutes les éducations publiques & particulières , dans quelque systême que ce soit , & on verra que l'idée du beau , de l'agréable & du brillant y prévaut toujours sur celle du bon , de l'utile & de l'honnête. Par exemple , un bon sujet dans le langage des colleges , n'est pas celui qui est le plus réservé dans ses paroles & dans ses actions , le plus exact , le plus doux , le plus obligeant , &c. C'est celui qui montre le plus d'aptitude à apprendre , le plus de facilité à travailler , le plus d'ardeur à se distinguer ; voilà celui qu'on cite , qu'on caresse , dont la vanité des maîtres & des parens s'applaudit , tandis que l'écolier honnête mais borné , reste confondu dans la foule , & qu'on dit de lui *c'est un bon garçon* , comme on dit d'une fille laide , *c'est une bonne fille* , espece d'éloge qui équivaut à une satyre aux yeux de bien des gens (*). Cependant s'il est vrai que les qualités morales soient la base du bonheur des sociétés , il n'y a rien dont on dût s'occuper

(*) On a établi dans quelques colleges des prix de sagesse ; mais bien loin que ces prix produisent un bon effet , ce sont en quelque sorte des titres de ridicule pour les malheureux qui les remportent.

davantage que du développement de ces qualités précieuses , & la culture des talens de l'esprit , bien loin d'être le principal objet de l'éducation , ne devoit y entrer qu'accessoirement , ainsi que tout ce qui concerne la perfection des agrémens extérieurs. Rien de plus judicieux que les réflexions de M. Priestley sur cette matière.

» Les qualités brillantes , dit-il , ne doivent
 » occuper notre attention qu'en second , n'étant
 » estimables qu'autant qu'elles viennent à l'ap-
 » pui des qualités solides qui rendent un homme
 » heureux en son particulier , & utile à ses sem-
 » blables. Plaire est sans doute assez générale-
 » ment un moyen d'être utile ; mais ce prin-
 » cipe , ainsi que tant d'autres maximes géné-
 » rales , admet beaucoup d'exceptions , & on en
 » trouve un grand nombre dans l'histoire des
 » hommes qui ont rendu les plus grands ser-
 » vices au monde , tant payens que chré-
 » tiens.

» La grande fin de l'éducation , si celle-ci cor-
 » respond à la grande fin de la vie , n'est pas
 » l'avancement dans le monde ; elle doit être
 » d'inculquer aux jeunes gens des principes ,
 » & de leur faire contracter des habitudes
 » heureuses , qui les aident à sauver des écueils
 » de la vie leur intégrité & leur honneur , &
 » à être inflexiblement justes & bons malgré
 » toutes les tentations de l'exemple trop com-
 » munes au siècle où nous sommes. Plaire au
 » monde , & en être l'idole , sont des choses
 » faciles en comparaison de celles-ci , mais aussi

» les avantages qui résultent de cette noble ré-
 » sistance aux vices & aux erreurs dominan-
 » tes du siècle, sont infiniment plus solides &
 » plus durables. Cette conduite procure d'a-
 » bord à un homme le plaisir si grand & si ra-
 » rement goûté d'être content de lui même,
 » elle lui assure ensuite la reconnoissance de la
 » postérité éclairée, & , ce qui est au-dessus
 » de tout, la faveur de Dieu & une heureuse
 » immortalité.

Qui croiroit que celui qui tient ce langage est un des apôtres les plus décidés de la malheureuse doctrine du matérialisme ? Rien n'est plus vrai cependant , & nous l'avons déjà observé plus d'une fois avec douleur ; mais tandis que d'un côté le docteur Priestley combat un des principaux fondemens de notre foi, un des principaux motifs de notre espérance, la spiritualité de l'ame, de l'autre, par une inconséquence heureuse, ce célèbre philosophe défend avec zèle les dogmes augustes de notre sainte religion, ceux-mêmes qui dépendent le plus essentiellement du dogme fondamental qu'il attaque. Gardons-nous de lui reprocher trop amèrement cette inconséquence qui est celle d'un cœur honnête & d'une ame religieuse en contradiction avec les erreurs d'une raison abandonnée à ses propres lumieres. L'hommage qu'il rend à la révélation, paroît aussi sincere que respectueux, & à ceux qui seroient tentés de le taxer d'une hypocrisie dont nous n'appercevons pas le motif, nous observerons que rien ne le forçoit d'insérer dans cet ouvrage, un cha-

174 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pitre assez long sur la nécessité d'une éducation religieuse, qu'il auroit très-bien pu s'en dispenser en ne considérant son sujet que sous un point de vue purement humain, & qu'ainsi il ne faut attribuer qu'à sa propre conviction tout ce qu'il dit de sage & de judicieux dans ce chapitre. Nous en citerons quelques passages pour la consolation de ceux que les erreurs du docteur Priestley ont pu scandaliser. Voici comme il prouve qu'il est important d'inspirer de bonne heure aux enfans des sentimens de religion.

» Nous voyons arriver rarement qu'il se
 » fasse des changemens considérables dans le
 » tempérament & les habitudes d'une personne
 » qui est une fois parvenue à l'âge viril. Il
 » n'y a qu'une entière révolution dans les cir-
 » constances où il se trouve placé, & dans sa
 » manière de vivre, qui puisse produire cet ef-
 » fet. Cette observation doit nous conduire par
 » analogie à considérer l'état de nos ames au
 » commencement de l'autre vie (état résultant
 » de la manière dont nous avons passé celle-ci)
 » comme fixé encore plus invariablement, &
 » excluant toute espèce de changement en bien
 » ou en mal. (*) Par conséquent le bonheur ou
 » le malheur de la totalité de notre existence,
 » dépend en grande partie de la manière dont
 » nous en avons commencé le cours.

» Les heureux effets des impressions reli-
 » gieuses que l'ame a reçues dans le commen-
 » cement de la vie, peuvent être étouffés
 » pour un tems par des impressions d'une na-

(*) C'est un protestant qui parle.

» ture opposée , mais il est toujours possible
 » qu'ils se fassent sentir de nouveau dans des
 » circonstances favorables , c'est-à dire , dans
 » des circonstances où les idées qui se sont
 » liées premièrement avec les impressions re-
 » ligieuses , se présenteront à l'esprit & s'y
 » fixeront. Qu'un homme soit si perdu de vi-
 » ces qu'on voudra , ses amis peuvent toujours
 » conserver l'espérance de le faire rentrer en
 » lui-même , s'il a reçu une éducation reli-
 » gieuse & que l'impression de cette éducation
 » ne se soit pas effacée de trop bonne heure.
 » Mais si on ne lui a inculqué dans sa jeu-
 » nesse aucun principe de religion , les occa-
 » sions les plus favorables de repentir seront
 » perdues pour lui & pour eux. Car dans des
 » esprits de cette espece , il n'y a point d'im-
 » pressions religieuses , même endormies , qui
 » puissent être réveillées par la liaison natu-
 » relle des idées. Aussi les idées de religion
 » semblables à toutes les autres qui se présen-
 » tent à l'esprit dans un âge trop avancé , ne
 » feront pas sur lui une forte impression ;
 » étant en quelque sorte étrangères , & n'ayant
 » aucune connexion avec les autres impres-
 » sions que l'ame a reçues , elles ne pourront
 » pas s'y soutenir un tems suffisant pour s'y
 » fixer , & elles seront effacées par d'autres
 » associations d'idées , &c. «

Nous ne nous étendrons pas davantage sur
 cet ouvrage , qui mérite d'être lu en entier ,
 & dont notre analyse ne pourroit donner qu'une
 idée fort imparfaite. Tout ce que nous pouvons

176 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dire, c'est que c'est un des plus sages qui ait encore paru sur ces matieres.

(*Monthly Review.*)

HISTOIRE de l'astronomie moderne, depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à l'époque de 1730. Par M. BAILLY, de l'académie des sciences de Paris. 2 vol. in-4to. avec des planches. A Paris, chez les freres de Bure. 1779.

LE grand succès de l'*histoire de l'astronomie ancienne*, par M. Bailly, répond à nos lecteurs de celui que doit avoir l'*histoire de l'astronomie moderne*, par le même académicien. Même érudition, mêmes charmes d'élocution, même abondance de ces images brillantes qui animent le style, & qui placent M. Bailly à côté du profond & sublime historien de la nature.

Nous n'entreprendrons point d'analyser ce qui regarde la science même de l'astronomie; les immenses recherches, les calculs de M. Bailly sont trop au-dessus de la portée du plus grand nombre des lecteurs, pour que nous nous y arrêtions. L'adoption que l'académie des sciences a faite de son ouvrage est le garant le plus sûr de son mérite à cet égard. Nous nous bornerons à la chaîne des faits, à ce fil historique des progrès de la science astronomique que M. Bailly a su rendre intéressans, & qui tenant à

l'histoire des arts , appartiennent aux connoissances qu'il est indispensable d'acquérir.

Tandis que les grands hommes , dit l'auteur dans son discours préliminaire , augmentent le nombre des vérités par des découvertes nouvelles , l'histoire répand ces vérités ; elle fait descendre les connoissances comme les eaux amassées sur la cime des montagnes , que la pente distribue dans les plaines par des canaux. La lecture de l'histoire des sciences ne demande pas que l'on soit savant ; elle est un moyen de le devenir ; on peut la dépouiller d'une expression abstraite pour la montrer sous une expression sensible. Ici M. Bailly nous révèle le secret de sa manière d'écrire : tout est physique , dit-il ; tout peut se revêtir d'images ; le style peut être animé , vivant , en décrivant un univers plein de mouvement.

Obligé d'unir dans son histoire la partie physique & la partie mathématique de l'astronomie , M. Bailly se propose de ne montrer de la dernière que ce qui est absolument nécessaire pour faire connoître les moyens des découvertes ; ne se proposant point de faire des astronomes , il n'exposera que les méthodes fondamentales.

Le premier devoir de l'historien , dit-il plus bas , est d'être fidèle ; il ne doit point cacher les vices de son héros ; nos misères , comme notre grandeur , sont notre histoire. Ici le héros , c'est l'esprit humain ; on doit dire ses méprises & ses erreurs , en même tems qu'on montre sa gloire.

Hipparque paroît à M. Bailly le premier qui ait vu l'astronomie dans son entier, qui ait conçu l'idée d'en faire une science régulière (c'est cet astronome que Plinè appelle le confident de la nature); il commença l'ouvrage; Ptolémée reprit son dessein, il construisit un édifice assez solide pour durer 14 siècles. A peine le seul Albategnius y ajouta-t-il quelque chose. Copernic eut le courage de le détruire; il se montra en législateur des esprits, qui vient changer les idées & diriger l'opinion. Ticho, plus astronome que philosophe, en amassant un trésor d'observations, s'élève contre la vérité; il en retarde les progrès; dans le moment où la nature venoit à être dévoilée, il ose produire un système plus défectueux que celui de Ptolémée. Képler, appuyé sur les observations de Ticho même, mais plus philosophe, rappelle la vérité qu'on alloit profcrire... Il ne laisse rien subsister de l'édifice des anciens. Copernic avoit placé le soleil au centre du monde; Képler plaça dans cet astre la force qui domine & gouverne tout. Il bannit les mouvemens circulaires, jusqu'à lui trop respectés; il montra la vraie forme des orbites; & depuis lui, nous voyons les planètes marcher dans des ellipses dont le soleil est le foyer commun: en un mot, il changea tout. Lorsque Galilée, Huyghens & Dominique Cassini, revêtus d'un nouvel organe, eurent décrit les merveilles du ciel, lorsque les académies furent fondées, & que la nature assiégée de regards sembla s'abandonner à la curiosité

humaine, un plus grand nombre d'hommes devinrent ses observateurs. Galilée montra la loi de la chute des corps ; Huyghens, celle de la force centrifuge ; il appliqua le pendule aux horloges , & l'astronomie tint de ses mains un instrument pour mesurer le tems & l'espace , instrument qui devoit révéler les variations de la pesanteur & la figure de la terre. Enfin , on voit Newton s'élever comme un chêne au milieu de ces grands hommes. Newton rassemble devant lui les phénomènes , remonte aux causes qui lui étoient réservées , & développe le phénomène général de la nature.

C'est dans ces grandes têtes , ajoute M. Bailly à la fin de son discours préliminaire, que l'esprit humain a vécu. C'est-là que les ressources sont nées , que les efforts ont été produits, les succès obtenus. La science a reçu l'empreinte de leur esprit. C'est donc là que réside réellement son histoire.

Celle de l'astronomie ancienne , faite de route connue & d'une tradition conservée avec soin , avoit jetté l'auteur dans des conjectures brillantes , mais susceptibles de controverse. Au lieu de résultats prouvés , il n'avoit eu que des probabilités auxquelles il a donné assez de vraisemblance pour tenir les esprits en suspens , & pour qu'on ne puisse pas assurer que ce qu'il a entrevu , ne se démontrera pas un jour plus clairement ; mais dans l'histoire que nous avons sous les yeux , la marche de M. Bailly est plus sûre ; il n'a point d'énigmes à deviner ;

les faits & les dates ne peuvent se contester. Ce sont les progrès de l'esprit dans une des sciences qui lui font le plus d'honneur , dont il nous présente le tableau embelli par la force & les graces de son esprit.

Des dix livres qui composent le premier volume , les cinq premiers sont consacrés à présenter successivement tout ce qu'on fait de l'école d'Alexandrie & des astronomes qui ont précédé Hipparque. Cette école , fondée par Ptolémée Philadelphie , subsista près de 10 siècles ; quoiqu'établie en Egypte , ce furent des Grecs qui l'illustrerent ; & l'on ne trouve d'Egyptien que Manéthon , plutôt astrologue qu'astronome. Ce peuple , né pour perfectionner tout ce qu'il n'inventoit pas , débarrassa l'astronomie du voile dont les prêtres égyptiens l'avoient couverte. Cette science prend une face nouvelle à cette époque ; des observations astronomiques faites avec des instrumens susceptibles de quelque précision ; des hypothèses pour expliquer le mouvement des planetes ; le mouvement progressif des étoiles , leurs positions observées , tout cela est consigné par Hipparque dans un catalogue pour servir de terme de comparaison à la postérité. Timocharis & Aristille sont les premiers observateurs de cette école sous Ptolémée Soter , vers l'an 300 avant J. C. ; mais l'ouvrage d'Hipparque , ce dépôt des connoissances astronomiques de l'école d'Alexandrie , ce recueil nommé par excellence l'*Almageste* ou le grand ouvrage , a fait négliger les sources où il avoit puisé.

Dans le même tems , Aratus (poëte) naîsoit pour l'astronomie à Solis , ville de l'Asie-Mineure. Antigone , roi de Macédoine , l'engage à embellir du charme de la poésie tout ce qui étoit connu alors de la science astronomique. Selon Quintilien , dit M. Bailly , le poëme d'Aratus manque de mouvement , de chaleur , de variété & d'éloquence , mais son véritable éloge , c'est qu'il est resté , tandis que d'autres ouvrages du même genre sont oubliés & perdus : le tems ne conserve que les ouvrages qui se défendent contre lui.

Le premier astronome qui se présente dans l'école d'Alexandrie après Aristille & Timocharis , c'est Aristarque de Samos , contemporain de Cléanthes , Stoïcien , qui succéda à Zénon vers la 129e. olympiade ou 264 ans avant J. C. Il s'occupa des travaux les plus importans de l'astronomie & fit le meilleur choix dans les systèmes anciens ; mais en adoptant l'hypothèse du mouvement de la terre , il heurta l'opinion consacrée par les siècles & par la multitude ; aussi fut-il , comme Galilée , accusé d'impiété , pour avoir troublé le repos de Vesta , c'est-à-dire , de la terre & des dieux lares , protecteurs de l'univers.

Cette opinion qui place le soleil en repos au centre du monde & notre globe en mouvement autour de lui , ne fut pas long-tems suivie. Hipparque lui-même , qui en soumettant tout à l'examen , recommença l'astronomie , dit M. Bailly , la rejetta comme une vieille erreur adoptée trop légèrement par son

prédécesseur ; il a fallu des siècles pour revenir à cette découverte , dont l'auteur se félicite d'avoir attribué l'honneur à une astronomie ancienne & primitive , ainsi que celle de la distance infinie des étoiles.

M. Bailly parle ensuite du célèbre Euclide sous le premier des Ptolémées , & de son ouvrage intitulé , *Phénomènes* , qu'on trouve dans les écrits du pere Merfenne , mais qui l'a rendu moins illustre que ses élémens de géométrie , qui posèrent des fondemens durables aux sciences mathématiques. L'Egyptien Manéthon vient ensuite ; mais le seul ouvrage qui reste de lui , appartient plus à l'astrologie ou à la divination qu'à l'astronomie.

Eratoſthènes tient une plus grande place dans cette histoire. On le croit l'inventeur des armilles , instrumens avec lesquels il entreprit de mesurer l'obliquité de l'écliptique , observation authentique & précieuse. L'entreprise de la mesure de la terre a immortalisé cet astronome ; & ce qui est très-extraordinaire , c'est que la distance du soleil à la terre , qu'il assigna à 804000000 stades , est précisément égale à celle qui a été déterminée par MM. de Cassini & de la Caille.

Archimède , le Newton de l'école grecque , a mérité aussi le nom d'astronome par son observation curieuse du diamètre du soleil , & par celles qu'il fit sur les solstices. Il semble , dit M. Bailly , qu'il y ait des tems où la nature soit plus féconde tant par le nombre que par l'énergie de ses productions. Il est des épo-

ques où elle fait naître les grands hommes à côté les uns des autres, réunis comme des faisceaux de rayons pour jeter dans le reste des siècles une lumière forte & durable. Aux grands hommes qu'il a déjà cités se joint Apollonius de Perge, leur contemporain. Il tenta le premier d'expliquer les causes des stations & des rétrogradations des planètes; il inventa les *épicycles* & les *déférens*, contre lesquels on est aujourd'hui très-prévenu; mais en examinant sans prévention l'hypothèse d'Apollonius, qui satisfaisoit alors à tous les phénomènes, on est forcé de la trouver très-ingénieuse.

Le livre II traite des instrumens divers dont cette première école d'Alexandrie fut l'inventrice, & qui furent pour le sens de la vue une espèce de toucher qui assura, étendit & perfectionna les observations astronomiques jusqu'à Hipparque, le patriarche de l'astronomie, qui occupe tout le livre III.

Cette science avoit besoin d'un homme dont l'esprit fût assez vaste, assez profond pour la concevoir sous une idée générale & métaphysique, pour se former un plan, y ranger les vérités déjà découvertes, & montrer, en indiquant les vides, le moyen de lier ces vérités les unes aux autres. Cet homme, dit M. Bailly, parut enfin dans l'école d'Alexandrie, & ce fut Hipparque. Il vint, comme Descartes, pour soumettre à l'examen toutes les idées reçues. Les déterminations chaldéennes qu'Hipparque trouva établies dans Alexandrie, furent

184 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

pour lui ce que l'aristotélisme fut pour Descartes , & il les traita comme le philosophe françois traita les scholastiques.

Nous ne suivrons pas M. Bailly dans le détail où il entre de tous les travaux & de toutes les découvertes de ce célèbre astronome , qui apperçut l'inégalité du soleil , qui en dressa des tables , qui fut l'inventeur de l'équation du tems , de la parallaxe de la mesure des distances , qui entreprit & exécuta la vraie description du ciel , & fonda la géographie & la trigonométrie. Le seul ouvrage qui nous reste de lui est la critique qu'il fit du poëme d'Aratus. Sa critique étoit amère ; & M. Bailly , en s'étonnant comment le feu du génie , qui doit épurer la substance de l'ame , y laisse cependant quelquefois un vice aussi bas que la jalousie , nous donne ici une belle idée d'une sagesse & d'une raison qui doivent lui concilier autant d'estime que ses talens supérieurs doivent lui mériter de considération.

Aucun astronome célèbre ne remplit l'intervalle de 300 ans entre Hipparque & Ptolémée , le dernier homme illustre de l'école d'Alexandrie , & qui rassemblant toutes les observations antérieures à lui , & sur-tout celles d'Hipparque & de Ptolemy , le seul des successeurs du premier qui se fit un nom un peu plus distingué , réunit tant de travaux & de connoissances acquises dans un ouvrage immortel qui devoit être la source où puiseroient les siècles à venir pour s'élever encore au-delà de ces astronomes anciens. Son *Almageste* ,

dit M. Bailly, fait la communication entre l'astronomie ancienne & l'astronomie moderne : semblable, en quelque sorte, à ces entrepôts, à ces ports de commerce qui reçoivent les productions d'une partie du monde pour les transmettre à l'autre, ce livre contient les méthodes ou le germe des méthodes qui sont encore pratiquées de nos jours. C'est l'objet des IVe. & Ve. livres.

Les VIe. & VIIe. traitent des connoissances astronomiques des Arabes, des Tartares modernes, des Chinois & même de différens peuples de l'Amérique. Vers le milieu du VIIe. siècle, le mahométisme établi dans l'Arabie ayant inspiré le fanatisme, les Arabes entreprirent en Egypte, soumirent Alexandrie, & détruisirent cette fameuse bibliothèque qui renfermoit les trésors du génie & de l'érudition. Cette précieuse collection servit pendant plus d'un an, à chauffer les étuves d'Alexandrie; les sciences & les lettres périrent avec la bibliothèque; & cette école célèbre fondée 280 ans avant J. C., finit l'an 642.

Les Barbares sont comme les enfans qui détruisent tout, regrettent bientôt ce qu'ils ont détruit, & pleurent ce qu'ils perdu. Les Arabes, après avoir brûlé la bibliothèque, dispersé les savans, desirerent avant la fin d'un siècle la lumière dont ils s'étoient privés; ils remuerent les cendres qu'ils avoient amoncelées, & recueillirent les restes échappés au feu & à leur barbarie. Ces Arabes, dit l'auteur, ne sont recommandables que pour

avoir conservé le reste du feu sacré qu'ils s'étoient d'abord efforcé d'éteindre. L'astrologie judiciaire étoit bien plus faite pour eux que l'astronomie. On leur doit cependant des connoissances, celle du mouvement de l'apogée du soleil, la connoissance du pendule & quelques autres observations utiles. M. Bailly remarque aussi que le médecin Averroës n'étoit pas content de l'arrangement & du système de Ptolémée; que se trouvant trop vieux pour en substituer un autre, il le recommanda à la postérité.

M. Bailly, au livre VIIIe., traite de l'astronomie en Europe jusqu'à Copernic. L'édifice de cette science, dit-il, fondé dans les premiers âges, renversé par les convulsions de la terre ou par les fléaux politiques, conservé dans les débris par les anciens peuples de l'Asie, relevé en partie dans Alexandrie & chez les Arabes, va devoir sa grandeur à l'Europe. L'Italie & l'Allemagne ont commencé; la France & l'Angleterre ont hâté la construction : à ce moment toutes les nations travaillent de concert : l'édifice s'élève encore, & nous ne pouvons dire où doit s'arrêter le sommet de sa grandeur majestueuse. Ce livre est l'exposé de ce que la science astronomique adoptée dans cette partie du globe doit aux talens, aux recherches, à la sagacité des trois astronomes célèbres, Purbach, Regiomontanus & Waltherus. L'ouvrage le plus considérable du premier est celui des théories des planetes, où il tente de corriger Ptolémée. Jean Muller, connu sous le nom de Regiomontanus, fut le disciple de Purbach & le surpassa ; il est

regardé comme l'inventeur des éphémérides ; il fut aussi le premier , en 1472 , qui observa une comete en Europe : partisan du mouvement de la terre , il eût peut-être enlevé à Copernic la gloire de la réforme de l'astronomie & la réinvention du vrai système du monde , s'il ne fût pas mort de la peste , n'ayant encore que 40 ans. A côté de cette vue saine , dit M. Bailly , nous trouvons la croyance à l'astrologie , erreur du XVe. siècle. A l'égard de Bernard Waltherus , dont la fortune aida beaucoup Regiomontanus par la dépense qu'il fit pour la fabrication des instrumens nécessaires , il profita beaucoup des instructions de son ami J. Muller. Il eut tous les papiers de cet ami à sa mort ; & le mystère qu'il en fit , a pu faire soupçonner qu'il s'étoit approprié quelques idées de son maître. On ne lui dispute pas cependant l'honneur d'avoir fait usage des horloges pour mesurer le tems dans les observations astronomiques.

Les livres IXe. & Xe. , qui terminent ce volume , offrent la révolution la plus étonnante dans l'histoire de l'astronomie , depuis Copernic jusqu'à Ticho-Brahé. Si jamais on a proposé un système hardi , c'est celui de Copernic : soleil , étoiles , tout est immobile ; il n'est de mouvement que dans la lourde masse que nous habitons. Il faut oublier le mouvement que nous voyons pour croire à celui que nous ne sentons pas. C'est un homme seul qui ose le proposer. . . . Copernic secoua le joug de l'autorité , & il débarrassa l'humanité d'un long pré-

préjugé qui avoit retardé tous les progrès.

Nicolas Copernic , l'auteur du vrai système du monde , naquit à Thorn en Prusse , en 1473. Son système , admis universellement , devint une vérité fondamentale de l'astronomie , malgré les 77 argumens que Riccioli a trouvés contre lui ; mais ce législateur de l'astronomie avoit traité la science en créateur philosophe , & l'art d'observer avoit encore besoin d'un réformateur. Ce fut Ticho - Brahé , doué de l'esprit des détails , souvent plus utile que celui de l'ensemble. La science avoit besoin de faits , il forma une masse considérable d'observations , & atteignit des découvertes brillantes. Né à Kaudstorp , dans la province de Scanie , en 1546 , il fut donné à l'astronomie , contre le vœu de sa famille , par l'impulsion du génie & le vœu de la nature. Son génie s'éveilla en 1560 , à la vue d'une éclipse de soleil ; il fut frappé de ce que le phénomène étoit arrivé au moment où il avoit été annoncé , & voulut acquérir cet art de prédire.

Après le détail le plus savant des travaux de Ticho , nous avons , dit M. Bailly , un reproche à lui faire ; c'est de n'avoir point admis le système de Copernic , d'y en avoir voulu substituer un autre , & d'avoir risqué de replonger la vérité dans l'abyme d'où elle ne faisoit que de sortir. Il rend cependant justice à cet astronome. Il convient que son système , qui ne contredit point les principes mathématiques , corrige avec adresse les absurdités que Ptolémée avoit introduites dans l'ordre de l'univers ;

mais il l'attaque du côté physique. Il faut l'avouer, dit M. Bailly, Ticho dans son système de l'immobilité de la terre, avoit un motif louable : c'est son respect pour la religion. Il se persuada que les livres saints étoient contraires au système de Copernic, en prenant à la lettre quelques expressions où l'écriture parle le langage vulgaire ; & son zele lui fit tenter de briser l'autel de son prédécesseur, pour construire le sien. On fait qu'il n'y a pas réussi ; mais on ne peut le contredire, lorsqu'en mourant, il répéta plusieurs fois : *Je n'ai pas inutilement vécu.*

Nous rapporterons ici un discours sur l'astrologie du tems de Ticho, pour donner une idée de l'éloquente dialectique de M. Bailly. » Est-il rien de si absurde que la prédiction d'un avenir qui ne peut pas arriver ? Comment concevoir des signes évidens & sensibles d'une chose qui ne fera point ? Si Dieu avoit placé dans le présent des indices de l'avenir, ces indices resteroient infaillibles ; il ne seroit pas au pouvoir de l'homme de les rendre vains. La science devient donc aussi inutile qu'absurde. La destinée universelle (qui étoit un des motifs de crédibilité de Ticho) est une excuse inventée pour cacher le foible de l'art ; elle en annonçoit la décadence... L'homme instruit d'une destinée douteuse n'a point d'avantage sur l'homme livré à la nature, & guidé par la prudence humaine sous la main de Dieu. La véritable astrologie est l'étude de la morale & de la sagesse : des

» progrès plus ou moins grands nous préfa-
 » gent un avenir plus ou moins heureux. On
 » voit sans le secours des astres une route tran-
 » quille & fleurie s'ouvrir sous les pas de la
 » vertu , & le crime marcher vers un préci-
 » pice. L'expérience tardive des vieillards &
 » l'expérience prématurée d'un jeunefse raison-
 » nable montrent les malheurs après les impru-
 » dences , l'opprobre à la suite du vice , & les
 » grands naufrages comme le terme ordinaire
 » des passions. Le livre des astres n'a rien de
 » si sensible que ces leçons. «

Ce premier volume est terminé par des éclair-
 ciffemens très-instructifs , & par une liste fort
 curieuse des manuscrits astronomiques orientaux
 qui se trouvent dans quelques-unes des princi-
 pales bibliothèques de l'Europe , & une notice
 des ouvrages des principaux astronomes. Le
 tout est accompagné de 13 planches dessinées
 & gravées avec le plus grand soin.

Le célèbre Képler , par lequel M. Bailly
 commence le 2me. volume , mérite , dit-il , d'être
 regardé comme l'un des plus grands hommes
 qui aient paru sur la terre. Hipparque , Pro-
 lémée , Albatignius , Copernic , Ticho lui-
 même ont pu n'avoir aucun avantage sur les
 fondateurs anciens de l'astronomie , dont quel-
 ques travaux nous restent dans les tables des
 Perfes , des Indiens & des Siamois ; Képler ,
 par l'ascendant de son génie , commence notre
 supériorité ; il a détruit l'édifice des anciens ,
 pour en construire un plus stable & plus élevé.
 Il est le véritable fondateur de l'astronomie

moderne , & c'est un présent que le pays de Wirtemberg a fait à l'Europe en 1571.

Dans les commencemens du système de Copernic , la vérité étoit neuve & sans appui ; il falloit un bon esprit pour démêler sa grandeur. Képler n'hésita point ; il fut d'abord copernicien ; il donna des dissertations sur les deux mouvemens de la terre. Depuis long-tems l'optique étoit négligée ; Képler s'y appliqua. Ce n'est pas , dit l'historien , qu'il ait connu la nature de la lumière , que Newton devoit approfondir ; mais des excavations commencées , quelques filons de métal découverts donnent l'espérance d'une mine riche , & restent pour inviter les générations suivantes à de nouveaux travaux. Le télescope n'étoit point encore inventé , & Képler fit des découvertes qui en supposeroient l'usage ; il les fit avec le génie , qui est le plus puissant des instrumens & des organes. Ses premiers ouvrages ne furent que le fruit de ses loirs ; il étoit destiné à de plus grandes choses. L'union de l'optique & de l'astronomie avoit préparé celle de la physique générale à cette dernière science. Physicien autant qu'astronome , Képler considéra la nature comme un tout dont l'ensemble & les détails ont la même source , & dans lequel les petites choses s'operent par le même mécanisme que les plus grandes. Cette pensée fut la règle de ses travaux ; elle est devenue la base de la physique & de l'astronomie.

Après avoir parlé de toutes les obligations que l'astronomie moderne eut à Képler , l'hif-

torien passe au fameux astronome de l'Italie , contemporain & émule de ce dernier , à Galilée , né à Pise en 1564 , génie profond qu'attendoit la science du mouvement , dont il posa les fondemens & les premières vérités. Si Newton , dit-il , eût précédé Képler & Galilée , le philosophe anglois auroit été obligé de commencer par ce qu'ils ont fait.

Képler étoit mort infortuné & indigent ; il eut le sort des grands hommes , la gloire & la pauvreté ; mais Galilée fut encore plus à plaindre : il fut persécuté ; il avoit embrassé le système de Copernic , & il fut dénoncé à l'inquisition. Le cardinal Belarmin lui fit promettre de ne plus soutenir ce système , ni de vive voix ni par écrit ; mais ce philosophe ne put se déterminer à enseigner une autre hypothèse ; l'ignorance & l'envie le dénoncerent une seconde fois ; & à l'âge de 70 ans , le vieillard qui avoit vu le premier les chefs-d'œuvre du créateur dans un univers nouveau , fut jetté dans les prisons. Sept cardinaux le jugerent , & l'accablèrent de l'autorité de l'église. On décida souverainement sur les propositions fondamentales du système ; & le 22 juin 1633 , on prononça l'arrêt suivant , qui portoit contre la vérité plus encore que contre Galilée : *Soutenir que le soleil , immobile & sans mouvement local , occupe le centre du monde , est une proposition absurde , fautive en philosophie , & hérétique , puisqu'elle est contraire au témoignage de l'écriture. Il est également absurde & faux en philosophie de dire que la terre n'est point immobile au centre du monde ;*

monde ; & cette proposition , considérée théologiquement , est au moins erronnée dans la foi. On osa dicter à Galilée une formule d'abjuration , un mensonge qu'on le força de signer , & que voici : Moi , Galilée , à la 70e. année de mon âge , constitué personnellement en justice , étant à genoux , & ayant devant les yeux les Sts. Evangiles , que je touche de mes propres mains , d'un cœur & d'une foi sinceres , j'abjure , je maudis , & je déteste les absurdités , hérésies , &c.

L'Italie peut se consoler , dit M. Bailly , de ce décret honteux pour elle , en pensant qu'elle a produit Galilée. Cette gloire , qui est pour les siècles , ne peut être effacée par l'erreur d'un moment. Au reste , ajoute-t-il , l'histoire doit tout dire pour être toujours juste : nous ne devons pas juger cette faute avec les lumières de notre siècle ; le système de Copernic n'avoit alors de partisans qu'en Allemagne ; Ticho , le plus grand des astronomes de l'Europe , n'étoit mort que depuis 30 ans ; il avoit regardé ce système comme absurde , & avoit cru devoir en proposer un autre ; la foule des astronomes étoit encore opposée à l'opinion de Copernic. Les juges comptèrent les suffrages , & ne les pesèrent pas. Ces juges , peu instruits des sciences humaines , n'étoient pas , à cet égard , au niveau de Galilée ; ils ne savoyent pas lire comme lui dans les phénomènes. Nous ne pouvons nous empêcher de l'observer : c'est que si la philosophie se fût toujours tenue dans cette modération dont M. Bailly donne un si bel exemple ici , elle eût

rendu les plus grands services , & ne se fût pas attiré la foule d'ennemis qui calomnient par repréailles jusqu'à ses bienfaits.

Le livre III^{eme}. traite d'abord des astronomes contemporains de Képler & de Galilée , ensuite de ceux qui leur ont succédé. Descartes est l'objet du IV^{eme}. livre. On fait qu'il voulut partir d'un principe unique pour expliquer tout , & qu'il traitoit la nature comme si elle n'eût point existé , & comme s'il eût fallu la construire. Il ne demandoit pour cela que de la matiere & du mouvement. Après l'analyse & la discussion de toutes les opinions de ce philosophe , M. Bailly dit qu'il lui reste assez de gloire pour justifier le long article auquel il donne lieu. S'il a produit des erreurs , ajoute-t-il , il rangea parmi les vérités le systême de Copernic , & contribua beaucoup à le faire admettre. Ses ouvrages philosophiques , à la portée du plus grand nombre des lecteurs , familiariserent les esprits avec cette idée. Descartes a mérité de l'astronomie pour avoir découvert la force centrifuge ; ce qui le rend plus recommandable encore , c'est son influence sur les siècles. L'homme ne se feroit pas transporté si loin dans l'espace , il n'auroit pu demander compte aux astres de leurs loix & des détails de leurs mouvemens , s'il n'avoit pas perfectionné sa raison pour dominer sur l'univers ; & qui l'a perfectionnée cette raison , si ce n'est Descartes , qui a dédaigné le jargon des écoles , qui a voulu des idées à la place des mots , qui a marqué l'évidence pour le caractère de la vérité ?

Le Veme. livre a pour objet quelques autres astronomes, tels que Bouillaud, Hévelius, Huyghens, &c. &c. Le VIeme. traite de l'établissement des académies, & de l'invention des nouveaux instrumens.

La premiere, la plus ancienne académie des tems modernes fut établie par Charlemagne & par le conseil d'Alcuin. Ce n'étoit qu'une société d'érudition; la philosophie ne s'y montrait pas. La philosophie ne parut d'abord à Paris que dans des sociétés particulieres. Gassendi, Descartes, Hobbe, Roberval, les Pascal, pere & fils, se réunissoient chez le P. Mersenne. Ces assemblées se tinrent ensuite chez M. de Montmort & chez M. Thévenot. Les Anglois en formerent de pareilles à Oxford : Charles II, remonté sur le trône, établit la société royale en 1659; mais elle ne prit une forme réguliere qu'en 1662, & ses mémoires ou transactions philosophiques ne commencent qu'en 1665.

L'académie des sciences de Paris fut fondée à la fin de l'année suivante, & s'assembla pour la premiere fois le 22 septembre 1669. Les académies de Paris & de Londres sont deux émules qui doivent s'honorer d'une institution & d'une noblesse également ancienne; ainsi que de la carrière brillante qu'elles ont également parcourue. M. Bailly entre ensuite dans le détail & la description de tous les instrumens dont la découverte a fait faire aux sciences les plus grands progrès, tels que les télescopes, les pendules, les lunettes, &c. Ce qu'il y a

de singulier , dit M. Bailly, c'est qu'on perfectionna les instrumens lorsqu'on n'en avoit pas ; on rectifia l'idée de leur construction avant de les fabriquer. L'industrie n'est pas dans l'abondance ; elle est dans le besoin. Dans quelques autres sociétés on avoit eu à se défendre de l'usage établi des anciens instrumens ; on n'avoit point eu cet embarras & ces regrets en France : on n'en avoit pas. *Sire , disoit Auzout à Louis XIV en 1661 , c'est un malheur qu'il n'y ait pas un instrument à Paris , ni , que je sache , dans tout votre royaume , auquel je voulusse m'assurer pour prendre précisément la hauteur du pole.*

Les méthodes d'observer sont la matiere du livre VIIeme. & Jean-Dominique Cassini , né en 1625 , dans le comté de Nice , est l'objet principal du VIIIeme. livre. Les tables des mouvemens des satellites , construites par cet astronome , parurent en 1666 , passerent les monts , & le célèbre Picard en vanta l'excellence. Cette justice que rendit Picard à l'astronome étranger , parvint à Louis XIV. Colbert fut chargé de l'inviter à passer en France. Il falloit l'agrément du pape ; on le sollicita pour quelques années. Cassini vint en France en 1669 , & n'en sortit plus. Louis XIV obtint de le fixer près de lui. Il fut naturalisé & reçu à l'académie des sciences. Les livres IXeme. & Xeme. regardent la mesure de la terre , & les voyages entrepris en France pour le progrès de l'astronomie , & les découvertes du même tems. Le XIeme. livre est encore consacré aux tra-

vaux & aux découvertes depuis 1672 jusqu'en 1686; mais nous nous hâtons d'arriver au XII^{eme.}, où il s'agit du grand Newton; livre auquel M. Bailly a donné beaucoup d'étendue, & où développant fort au long les idées sublimes de ce grand homme, il fait connoître & sentir à ses lecteurs la grandeur du génie de l'illustre Anglois, & la justice du tribut d'admiration que lui devront tous les siècles. Ce philosophe naquit en 1642, à Wols-torpe, dans la province de Lincoln. Nous ne parlerons point de ses études, dit M. Bailly : il sembloit plutôt inventer qu'étudier; il parcourut les élémens d'Euclide; l'énoncé des théorèmes les lui faisoit découvrir, il passa à la géométrie de Descartes, où il trouva le langage d'un grand homme, & des idées proportionnées à sa force. On ne connoît de lui ni méprises, ni erreurs : aussi M. de Fontenelle lui applique-t-il une pensée des anciens sur le fleuve majestueux qui féconde l'Egypte, & dont la source a été long-tems inconnue : *Il n'a pas été permis aux hommes de voir le Nil foible & naissant.*

Ce fut à l'âge de 24 ans que, retiré de Cambridge à la campagne, dans un tems de contagion, Newton commença ses recherches sur les causes de la pesanteur, soupçonnées par quelques-uns de ses prédécesseurs, mais dont il lui étoit réservé de donner la démonstration & d'asseoir la vérité sur la certitude mathématique. M. Bailly parcourt ensuite avec beaucoup de détail le système de l'attraction, & toutes

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les autres découvertes de ce génie transcendant. On admiroit ses recherches , on doutoit de ses résultats. Il a fallu du tems & de longues études pour le comprendre & se rendre digne de recevoir ses leçons. La figure de la terre , par exemple , étoit une vérité mathématique ; mais les hommes qui ne sont pas rassurés par le génie , sont timides , quand il s'agit de partir d'un principe pour juger la nature : ils craignent toujours qu'elle n'ait d'autres principes inconnus , dont les effets opposés détruisent les conséquences qu'on leur présente. Ils en appellent à l'observation , qui est faite pour tous les hommes , parce qu'elle parle aux sens.

Tout manifeste l'attraction dans la nature ; dit M. Bailly ; tout mouvement est produit ou réglé par cette force ; mais qu'est-ce que l'attraction ? L'idée attachée à ce mot étoit entièrement nouvelle : car l'attraction supposée par les anciens est totalement différente ; elle n'étoit qu'une idée de *sympathie & d'amour* , qui prouve seulement le penchant de l'homme à retrouver par-tout les sentimens qui le consolent , ou les passions qui l'agitent ; mais cette notion philosophique & vague n'est rien , quand on ne démontre pas que l'idée est fondée & la cause nécessaire. C'est ce qu'a fait Newton , & c'est une gloire qui n'appartient qu'à lui seul. Il a été forcé de concevoir l'attraction ; ce sont les phénomènes qui ont fait entrer cette idée dans sa tête ; ce sont eux qui l'y ont affermie , enracinée , &c.

L'attraction dévoilée par les phénomènes

qu'elle produit, n'est elle-même qu'un effet ; les causes primitives nous sont cachées. Newton a été obligé de la considérer comme l'effet d'un fluide très-subtil qui, non-seulement environne les corps dans tous les espaces de l'univers, mais qui pénètre les corps mêmes, & qui est caché dans leur substance. Mais, ajoute ce grand philosophe, ces choses ne peuvent s'expliquer en peu de mots ; on n'a pas fait encore un nombre suffisant d'expériences pour pouvoir déterminer exactement les loix selon lesquelles agit cet esprit universel.

Newton étoit dans la maturité de son âge, lorsqu'il publia son livre immortel des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* : c'est à la fin de cet ouvrage que Newton dit : *Je demande que cet ouvrage soit lu avec indulgence, & que les défauts inévitables dans une matière si difficile soient moins un sujet de blâme qu'une occasion de tentatives nouvelles & de recherches plus profondes.* Ce mérite d'une modestie si rare, dit M. Bailly, bien digne de l'estimer & de la sentir, doit être consigné dans l'histoire. La justice veut qu'on peigne les hommes par leurs vertus, & l'orgueil doit apprendre par des exemples, que la modestie est presque toujours inséparable de la vraie supériorité.

A peine Newton étoit-il parvenu à la moitié de son âge, qu'il jouissoit de toute sa gloire ; il employa l'autre moitié à servir sa patrie dans des emplois importants qui l'éloignèrent des sciences, mais en conservant une estime & une admiration universelles. Chez les

Anglois le génie a un rang & devient l'objet d'un hommage durable. La raison de ce grand homme ne fut point troublée par le concert de tous les suffrages ; il posséda toujours son ame ; il fut toujours aussi grand par elle que par ses talens. Après avoir long-tems joui de ce que les hommes ont de plus cher , la vertu & la gloire , il mourut à 85 ans, dans la paix qu'il avoit cherchée.

On exposa , comme les rois , aux regards publics le grand homme qui n'étoit plus , & qui devoit à jamais honorer sa patrie. Nous transcrivons ici tout ce que M. Bailly dit avec autant d'éloquence que de sentiment, des honneurs funéraires qui lui furent rendus , & de l'influence de ces mêmes honneurs sur les esprits dignes d'y atteindre , si ceux qu'on vient de rendre dans le même pays au comédien Garrik n'égalent pas ceux qu'on rendit à Newton. Mais nous n'oublierons point ce que dit l'historien en terminant l'article du philosophe anglois. Dans aucun genre aucun homme n'a eu une supériorité plus grande. Si , comme Platon l'a pensé , il existoit dans la nature une échelle d'êtres & de substances intelligentes jusqu'à l'Etre suprême , l'espèce humaine défendant ses droits , auroit une foule de grands hommes à présenter ; mais Newton , suivi de ses vérités pures , montreroit le plus haut degré de force de l'esprit humain , & suffiroit seul pour lui assigner sa vraie place.

Le livre XIII^{eme}. traite des recherches , des observations relatives aux planetes , & des pro-

grès de l'astronomie depuis les découvertes de Newton, ou depuis 1687 jusqu'en 1730. Le XIVeme. a pour objet les recherches relatives aux comètes & aux étoiles, & les progrès de l'astronomie dans les mêmes époques.

Ce volume est terminé par un discours de M. Bailly *sur la nature des corps lumineux & des corps obscurs de l'univers*. Il est écrit avec cette chaleur de style & d'images qui distingueront dans ce siècle le savant académicien, digne d'être comparé à M. de Buffon, dont le mérite sur ce point n'avoit encore été égalé que par son coopérateur, M. Guéneau de Montbeillard. On voit dans ce discours, que M. Bailly marche sur les traces du célèbre historien de la nature, en adopte & les systèmes & les opinions, à l'égard des symptômes de liquidité & d'inflammation que ce dernier a retrouvés dans la constitution actuelle de notre globe; mais, dit M. Bailly, en enchaînant ces idées & ces vues, nous n'avons point eu l'intention de faire un système; nous avons pensé qu'au défaut d'une connoissance positive, que nous n'obtiendrons sans doute jamais, elles pouvoient satisfaire l'esprit en lui permettant de se composer un tableau de l'univers. Ces idées, sans être toutes des conclusions démontrées, ne sont pas déstituées de fondemens; elles naissent des faits observés & des loix établies; elles sont dues à plusieurs grands hommes qui, par des vues lumineuses, ont éclairé quelques points de la nature; comme cette nature a posé de loin en loin des

202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

flambeaux isolés pour éclairer quelques cantons de l'espace.

Afin qu'il ne manquât rien à cet ouvrage, l'académicien y a joint une explication de quelques termes d'astronomie, par ordre alphabétique ; & ce petit vocabulaire, fait avec beaucoup de précision & de clarté, ne peut qu'aider infiniment un certain nombre de lecteurs auxquels les objets supérieurs de cette histoire ne sont pas bien familiers.

(*Journal encyclopédique.*)

ABRÉGÉ historique de la vie des Saints & des Saintes, Bienheureux & Bienheureuses, & autres pieux & célèbres personnages des trois ordres de Saint François ; dédié à l'ordre séraphique ; par le R. P. FULGENCE FREROT, Récollet, ancien gardien. 3 vol. in-12. A Paris, chez Bastien, libraire, rue du Petit-Lion, faux-bourg Saint-Germain. 1779.

CET ouvrage peut non-seulement augmenter la ferveur de ceux qui se vouent à l'état monastique, mais servir de consolation à ceux que des vœux trop précipités ont plongés dans l'ombre des cloîtres, avec une vocation trop peu raisonnée.

Parmi les nombreux personnages qui décorent cette galerie édifiante, on distingue la

bienheureuse Cunégonde, fille de Béla, roi de Hongrie. En venant au monde elle prononça d'une voix distincte : *Je vous salue, reine des Cieux, mere du roi des Anges.* Tous les mercredis & vendredis, la jeune princesse ne prenoit qu'une seule fois le sein de sa nourrice : dès ce tems-là même, quand on la portoit à la messe, & quelle entendoit prononcer les noms de *Jesus* & de *Marie*, elle faisoit une inclination de tête ; & à peine fut-elle sevrée, qu'elle se livra toute entiere aux exercices de la piété. Des intérêts politiques l'ayant obligée d'épouser Boleslas, roi de Pologne, elle obtint de lui » qu'il la laisseroit vivre dans la continence pendant un certain tems. Ce prince » lui ayant accordé ce délai, elle en profita » si habilement qu'elle le détermina à conserver comme elle sa virginité. Pour en rendre » le vœu plus solennel, ils convinrent tous » deux de le déposer entre les mains de l'évêque de Cracovie, & la cérémonie s'en fit en » présence des grands & du peuple, rassemblés » dans la Métropole. « En 1628, Sigismond, roi de Pologne, poursuivit la canonisation de Cunégonde, qui avoit été interrompue par divers événemens, & Urbain VIII nomma plusieurs cardinaux pour examiner les actes qui constatoient sa vie & ses miracles.

Le R. P. gardien nous retrace ainsi l'origine des indulgences attachées à la fête actuelle de la Portiuncule. Un jour que Saint François, anéanti devant la majesté divine, prioit pour la conversion des pécheurs, il fut averti » par

» un esprit céleste , d'aller à l'église de la Por-
 » tiuncule , & qu'il y trouveroit Jesus-Christ
 » & sa Mere. François court à l'église ; il y
 » trouve en effet une multitude d'anges , la
 » reine du ciel & Jesus-Christ. Le saint pa-
 » triarche se prosterne , le Fils de Dieu lui
 » dit : il vous est permis de demander quel-
 » que grace utile aux pécheurs & à la gloire
 » de mon nom. Seigneur mon Dieu , s'écria
 » saint François , je ne suis moi-même qu'un
 » misérable pécheur ; cependant j'ose supplier
 » votre bonté d'accorder une indulgence plé-
 » nière à tout chrétien qui visitera cette église
 » après s'être confessé de ses péchés , & en
 » avoir reçu l'absolution : s'adressant alors à
 » la sainte Vierge , il sollicita sa puissante in-
 » tercession , & l'obtint. Alors Jesus-Christ lui
 » dit : ce que vous me demandez est grand ;
 » mais vous recevrez des faveurs plus grandes
 » encore. Il lui accorda donc l'indulgence qu'il
 » desiroit , mais sous la condition expresse de
 » la faire ratifier par le souverain pontife. «
 François vole en Italie. Honorius lui observe
 que le saint-siege n'est pas dans l'usage d'accor-
 der de telles graces ; » mais pressé par un mou-
 » vement intérieur , il répète trois fois : *je veux*
 » *bien que vous l'ayez.* « Les cardinaux qui étoient
 présens font remarquer au pape que cette grace
 pourra nuire aux indulgences de la Terre-Sainte.
 Honorius rappelle François : je n'accorde l'in-
 dulgences que pour *un jour naturel* , c'est-à-dire ,
 depuis un soir jusqu'au soir du lendemain. » Le
 » saint patriarche se retiroit après s'être in-

» cliné , quand le pape lui dit : où allez-vous ,
 » homme simple , & quelle assurance avez-vous
 » de ce que vous venez d'obtenir ? Mais Fran-
 » çois lui repartit : votre parole me suffit ;
 » Saint-Pere , cette indulgence est l'œuvre
 » de Dieu , lui-même la manifestera : que
 » Jesus-Christ , sa sainte Mere & les anges ,
 » soient à cet égard notaires , papier & té-
 » moins. «

François part. Au bout de deux ans il est
 attaqué au milieu de la nuit par le démon ;
 il se rend dans un bois , s'y dépouille , se
 roule sur des épines ; une lumière subite l'en-
 vironne , & lui découvre une multitude de ro-
 ses blanches & rouges. Des anges lui apparu-
 rent , le revêtirent d'une robe blanche , & lui
 ordonnerent d'entrer dans l'église. François
 prend six roses de chaque couleur ; en entrant
 dans l'église il apperçoit Jesus-Christ & la sainte
 Vierge , les supplie de vouloir bien détermi-
 ner le jour où l'on gagnera l'indulgence. Le
 Sauveur le fixe au jour même où il avoit dé-
 livré saint Pierre de la prison d'Hérode , & or-
 donne au Saint d'aller rendre compte au Pape
 de ce qui venoit de se passer. » Honorius ,
 » étonné de voir des roses si belles & d'une si
 » excellente odeur , dans la saison où l'on étoit :
 » quant à moi , lui dit-il , je crois que ce que
 » vous dites est vrai ; mais c'est une affaire à
 » proposer aux cardinaux ». Sept évêques sont
 envoyés à Notre-Dame des Anges , avec or-
 dre de publier l'indulgence , restreinte à dix an-
 nées ; mais au moment de la publier , ils sentent que

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Dieu gouverne leur langue , & lui rendant gloire , ils la publient à perpétuité.

L'auteur nous apprend que cette indulgence , en vertu d'une concession d'Innocent XII , peut se gagner tous les jours dans l'église de sainte Marie des Anges ; & qu'en vertu d'une autre bulle de Clément XIII , les catholiques de Hollande en jouissent pendant huit jours : extension qui , récemment encore , a produit les meilleurs fruits dans les deux missions que les Récollets remplissent à Amsterdam.

Le bienheureux Bernard de Corléon , né en Sicile au commencement du siècle dernier , se fit Capucin après une jeunesse fort licencieuse. » Instruit que c'est la chair qui fait » naître en nous les mauvais desirs , il s'appliqua à la matter par des macérations dont » le récit fait frémir. Aux disciplines sanglantes , il ajoutoit un jeûne rigoureux , portoit » une ceinture garnie de pointes de clous.... » Une femme de qualité , parfaitement belle , » vint le solliciter au crime : elle s'expliqua » en termes très-pressans.... Il s'apperçoit que » ses discours ne font aucun effet sur cette » tentatrice ; alors il va à la cheminée , prend » des charbons ardens dans ses mains , & les » laisse brûler devant elle : ce trait effraya la » dame , qui s'enfuit avec beaucoup de précipitation «.

Ayant été pris par des corsaires , & vendu à un maître inhumain , une jeune esclave conceit pour lui une affection déréglée : » sa résistance irrite la jeune fille , qui , devenue la

» favorite de leur commun maître, le fit met-
 » tre aux fers après qu'on l'eut accablé de
 » coups. La providence adoucit le poids terri-
 » ble de sa captivité; le terme de sa délivrance
 » arriva enfin au bout de seize mois. De re-
 » tour en Sicile, il exerça l'emploi, plus déli-
 » cat qu'on ne pense, de quêteur, qu'il con-
 » tinua jusqu'en 1666.... A sa mort, six gen-
 » tilshommes porterent son cercueil d'abord;
 » ils furent relevés par six seigneurs; ceux-ci
 » par six gouverneurs de places, auxquels suc-
 » céderent six bénéficiers; & enfin, six supé-
 » rieurs d'ordre, qui le remirent entre les
 » mains des Capucins de Palerme «.

En 1559, le bienheureux Jean se rendit également recommandable dans l'ordre de St. François par son amour pour la pauvreté évangélique; & par la rigueur de ses abstinences; il ne mangeoit que deux fois par semaine, ne prenant que du pain & de l'eau, quelquefois même » il persévéra dans l'abstinence absolue pendant six jours de suite, & pendant ces longs intervalles il ne cessoit de prier «. Aussi mourut-il au couvent de Massacio, à l'âge de 60 ans, le 11^e jour de mars, & fut enterré sous le crucifix du grand autel. Il avoit guéri pendant sa vie plusieurs malades par le signe de la croix; & *Dieu honore chaque jour son tombeau par de nouveaux prodiges, qui y attirerent un grand nombre de peuple.*

Nous ne nous permettrons sur cet ouvrage que les observations suivantes. 1^o. Il renferme un grand nombre de Saints & de Bienheureux

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dont la vie est trop abrégée ; car elle se réduit souvent aux seules époques de la naissance, de la profession religieuse & de la mort des personnages.

2°. Lorsque l'auteur entre dans des détails, il en choisit quelquefois d'inutiles ou de ridicules. Par exemple, dans la vie du bienheureux Loup, évêque de Maroc, il rapporte une anecdote du pape Innocent, qu'on peut regarder comme un jeu de mots indigne de la majesté pontificale. » Aussi-tôt que Loup fut » élevé à la prélature, Innocent lui dit : *celui* » *que nous avons fait de loup un agneau, mé-* » *rite que nous le fassions d'agneau pasteur des* » *loups* ». Et dans la vie d'Antoinette, l'auteur nous apprend que » la ferveur de cette » Bienheureuse dans la prière, à laquelle elle » employoit la plus grande partie des nuits, » lui valurent le don des larmes, qu'elle répandoit à grands flots durant l'oraison & la » méditation ». Le R. P. Récollet dit ailleurs que la bienheureuse Jeanne, du village de Hazagna, a composé en espagnol des sermons qui rentrent de *grands mystères*, & qu'il est difficile de ne pas reconnoître qu'une main invisible conduisoit sa plume. Quels étoient donc ces grands mystères ? Il falloit au moins en dire un mot.

3°. La plupart des actions célébrées dans l'ouvrage du P. Fulgence, sont des vertus monachales, que les gens du monde ne peuvent guère imiter, & qui influeront difficilement sur leur conduite.

Il seroit à desirer qu'on fît dans toutes nos vies des Saints, un choix des personnages qui ayant réuni les vertus civiles aux vertus chrétiennes, offrent des modeles de perfection aux différens états, aux différentes classes de la société. Un bon pere, un bon maître, un juge integre, un prêtre charitable, la piété filiale, la tendresse maternelle, un patriotisme éclairé, &c. voilà ce qu'il faudroit présenter à l'imagination. Les héros de l'ordre séraphique sont tellement éloignés de nos usages, de nos opinions & de nos mœurs, que leur exemple est moins un objet d'émulation pour nous, qu'un simple objet de curiosité. Des hommes aussi extraordinaires étonnent; mais édifient-ils toujours? Pouvons-nous & devons-nous prendre leur esprit & marcher sur leurs traces?

4^o. Le P. Fulgence, dans son ouvrage, ne met aucune distinction entre les Saints & les Bienheureux; cependant il doit savoir mieux que nous que la béatification s'est introduite depuis que les procédures de la canonisation sont devenues plus longues, plus séveres & plus dispendieuses. Dans les béatifications, le pape n'agit point en juge qui prononce sur l'état de celui qu'il béatifie; il accorde seulement à certaines personnes le privilege d'honorer celui qui est béatifié, sans encourir les peines décernées contre les cultes superstitieux. Dans la canonisation au contraire, il prononce en juge sur l'état du personnage qu'il met au rang des Saints. Les Bienheureux sont honorés d'un culte moins solennel; on ne peut les choi-

fir pour patrons, leur office n'a point d'octave ; le jour où on les célèbre ne peut être une fête de commandement. Ces distinctions entre les Saints & les Bienheureux étoient inconnues à l'église primitive. La voix publique prononçoit, & alors les ordinaires, les métropolitains, les primats confirmoient cette apothéose, ou dans le cours de leurs visites, ou dans leurs conciles provinciaux. Le premier acte de canonisation fait par le saint-siège, est celui d'un évêque d'Ausbourg en 993. Les évêques comme les papes ont joui du même droit pendant une longue suite d'années. Hugues, archevêque de Rouen, canonisa S. Gonthier le 3 mai 1153. Et il paroît que la première qui se soit faite en vertu de la réserve aux souverains pontifes, est celle d'Edouard, roi d'Angleterre. L'auteur de cette réserve est vraisemblablement Alexandre III. Le titre 45 du troisième livre des Décrétales, en suppose l'existence & non l'ancienneté, comme on le voit par les expressions du texte même, où Alexandre III condamne le culte d'un ivrogne canonisé par la populace : *cùm etiam si per eum miracula fierent, non liceret ipsum pro sancto absque auctoritate romanæ ecclesiæ venerari.*

(*Mercure de France ; journal encyclopédique.*)

LETTRE à M. le chevalier de BORN sur la tourmaline du Tirol ; par M. MULLER, conseiller du département des mines & des monnoies, en Transylvanie ; traduite de l'Allemand, augmentée de plusieurs notes de l'éditeur : in-4to. de 44 pages, avec figures. A Bruxelles ; chez J. Vanden-Berghen, libraire & imprimeur de S. A. R. rue de la Magdelaine ; & à Paris, chez Mérigot, le jeune, quai des Augustins, 1779.

LA tourmaline, connue en Europe depuis environ soixante ans, a fixé, par ses propriétés merveilleuses, l'attention des plus habiles physiciens. Mais jusqu'au moment de l'heureuse découverte de M. Müller, on n'a pu se procurer cette pierre qu'en la payant fort cher aux Hollandois qui l'apportent de l'isle de Ceylan ; & même encore aujourd'hui, beaucoup de personnes n'ayant aucune connoissance des expériences de M. Müller, parce qu'elles ont été publiées en allemand, regardent toujours la tourmaline comme une pierre très-rare qu'on n'a jamais trouvée en Europe. La lettre du savant naturaliste Allemand, adressée à M. de Born, demandoit donc une traduction françoise. Celle que l'on présente au public, est le fruit de l'affociation de l'éditeur, (M. de Lau-

nay, de l'académie de Bruxelles), avec une personne qui possède très-bien la langue allemande. Les notes ajoutées au texte contiennent de nouvelles découvertes sur la tourmaline, dont un habile minéralogiste a fait part à l'éditeur ; & celui-ci y joint des reflexions qui annoncent ses connoissances dans la minéralogie, & beaucoup de recherches sur les auteurs qui ont traité cette partie de l'histoire-naturelle.

M. Müller commence sa lettre par la description des riches montagnes du Tirol. Ses observations sur les diverses matieres qui forment ces montagnes seront lues avec plaisir des naturalistes, en attendant un ouvrage plus considérable qu'il fait espérer, & où ces objets seront traités avec beaucoup plus de détails.

C'est sur la montagne nommée le *Greiner*, dont la cime la plus élevée est couverte en tous tems de neiges & de glaçons, que l'auteur trouva la tourmaline. Après avoir observé les objets qui pouvoient intéresser sa curiosité, il se préparoit à descendre de la montagne par une route des plus effrayantes : » une
 » petite pierre qui avoit quelque éclat, s'offrit
 » alors à mes regards ; je la ramassai, la prenant
 » au premier coup-d'œil pour un beau
 » schorl noir cristallisé ; & je songeai d'abord
 » à suivre les traces de cette pierre pour en
 » trouver le lieu propre ; exécutant ce dessein,
 » je rencontrai bientôt dans les roches de granit, des veines que formoit une pierre com-

» posée de talc fin & de stéatite; c'étoit une
 » pierre ollaire. Et dans ces veines, je dé-
 » couvris la pierre que j'avois prise pour un
 » schorl noir : ses crystaux indifféremment en-
 » tassés, étoient quelquefois très-minces, quel-
 » quefois de l'épaisseur d'un demi-pouce....
 » J'eus soin de me pourvoir amplement de
 » cette belle espece de pierre, & j'en aurois
 » ramassé bien davantage, si mes guides n'a-
 » voient apperçu un indice qui leur apprenoit
 » qu'il falloit se retirer au plutôt. Ils me fi-
 » rent observer que des moutons qui er-
 » roient un peu auparavant sur les plus hautes
 » cimes de la montagne, en descendoient avec
 » précipitation pour se rassembler autour d'une
 » roche de talc. Selon mes conducteurs, ce
 » devoit être là le présage infailible d'un
 » orage prochain : à moins de nous retirer à
 » tems, nous devions, selon eux, courir ris-
 » que d'être tués par les pierres qui se déta-
 » chent ordinairement en pareilles occasions.
 » J'eus beau leur objecter combien l'atmos-
 » phere étoit pure & dégagée de nuages : mal-
 » gré ce que me disoit ma théorie, je dus cé-
 » der à l'expérience, & me rendre à la priere
 » qu'ils me firent de ne pas perdre un mo-
 » ment pour nous mettre en chemin. Nous
 » descendîmes donc, & par une route des plus
 » périlleuses. A peine fûmes-nous arrivés au
 » pied de la montagne, où nous trouvâmes
 » une cabane de berger, qu'un ouragan des
 » plus affreux amena un orage terrible qui
 » dura jusques dans la nuit, que je fus obligé

» de passer, non sans crainte, sous le foible
 » abri que me présentait la cabane, qui, me-
 » nacée à tout moment d'être écrasée par la
 » chute de quelques rochers, étoit d'ailleurs
 » environnée d'éclats de granit encore ré-
 » cemment détaché du sommet de la mon-
 » tagne ».

De retour chez lui, M. Müller examina les
 différentes pierres dont il avoit fait provision.
 Le prétendu schorl noir crySTALLISÉ fut soumis
 à l'action du feu. Parvenu à l'état d'incandef-
 cence, il commença à se fondre à sa surface,
 en prenant une couleur blanchâtre. Cette cir-
 constance, jointe à ce que la pierre, dans son
 état naturel, étoit transparente & couleur de
 fumée, fit songer M. Müller à la tourmaline
 de Ceylan. A peine eus-je conçu cette idée,
 » dit-il, que je mis un fragment de ma pierre
 » sur de la cendre chaude; j'observai aussi-tôt,
 » & avec ravissement, qu'il étoit doué d'une
 » qualité électrique dans un degré assez fort :
 » enfin par des essais réitérés, je découvris
 » que cette pierre étoit la véritable tourma-
 » line. «

M. Müller passe ensuite aux observations &
 aux expériences qu'il a faites pour appron-
 dir les propriétés caractéristiques de la tour-
 maline. Nous ne suivrons pas l'auteur dans des
 détails qui exigent, pour être compris, l'ins-
 pection des gravures qui se trouvent à la fin
 de l'ouvrage. Nous nous contenterons d'indiquer
 quelques-uns des effets que produit cette pierre
 électrique.

Elle est brune , couleur de fumée ; ou plutôt , sa transparence & sa couleur lui donnent , quant à ces deux qualités , quelque chose d'approchant de la colophane ; & de même que les tourmalines étrangères , connues jusqu'ici , elle présente par-tout des especes de petites fêlures qui ne se remarquent cependant que lorsqu'elle est dégagée de sa matrice.

La forme de la tourmaline du Tirol , est , en général , prismatique. Presque toujours les prismes sont à neuf pans ; & ils ont onze faces si on compte leurs deux bases.

Frappée avec l'acier , cette tourmaline donne un feu très-vif. Elle coupe le verre presque aussi bien que peut faire le diamant : elle est susceptible d'un beau poli.

Fondue à l'aide du chalumeau , elle bouillonne , comme le borax , & alors elle jette une très-belle lueur phosphorique : elle se fond très-promptement , & refroidie elle a la forme d'une perle blanche à demi-transparente.

Pour peu qu'elle soit échauffée , elle manifeste sa qualité électrique. Cette vertu augmente jusqu'à ce que le degré de chaleur qu'acquiert la tourmaline , soit porté à un certain point , qui parut être à M. Müller , celui de l'eau bouillante : ce qu'il n'a cependant pu vérifier encore avec assez d'exactitude. Toutefois , au degré de chaleur que l'on vient d'indiquer , l'atmosphère électrique s'étendoit des poles de la pierre à la distance d'environ un pouce. Cette observation est d'autant plus intéressante qu'elle réfute une erreur dans laquelle sont tombés la

216 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

plupart des savans qui ont écrit sur la tourmaline, en avançant que cette pierre n'a point de poles.

La tourmaline conserve sa transparence & sa qualité électrique, quoiqu'on l'ait fait rougir à plusieurs reprises, & que même on ait poussé le feu au point de la faire fondre à sa superficie.

Mise en fusion avec une quantité égale de borax, elle donne un verre transparent d'un brun-noir, qui jetté dans l'eau-forte, se change en une substance gélatineuse parfaitement diaphane.

La gravité spécifique de la tourmaline du Tirol est à celle de l'eau, comme $3047 \frac{1}{2}$ à 1000. On trouve dans les mémoires de l'académie royale de Suede, que M. Rinmann, en calculant la gravité spécifique de la plus grande tourmaline de Ceylan, que possède la même académie, a fixé cette gravité comparativement à celle de l'eau, comme 3046 à 1000 : par-là on voit, que même à l'égard du caractère dont il s'agit ici, la tourmaline du Tirol ressemble à celle de l'isle de Ceylan.

Nous transcrivons encore deux découvertes de M. Müller qui offrent des phénomènes assez curieux. » Ayant examiné certaines petites lames de tourmaline, qui se détachent ordinairement & en travers lorsqu'on veut dégager quelques prismes de leur matrice, j'observai que ces lames, toujours fort minces, n'étoient pas plus transparentes que les prismes eux-mêmes. Je voulus voir quel seroit

» roit le degré de finesse qu'exigeroit l'une de
 » ces lames pour devenir, s'il étoit possible,
 » parfaitement diaphane : je la taillai avec soin,
 » & ne lui laissai qu'environ un tiers de li-
 » gne d'épaisseur : la tenant alors contre la lu-
 » mière d'une chandelle, j'aperçus au centre
 » de ma petite lame, un point d'un vert-foncé
 » & transparent : je continuai à la tailler, &
 » j'observai que plus elle devenoit mince, plus
 » le point vert gagnoit en étendue & en trans-
 » parence : enfin je parvins à réduire la pe-
 » tite lame à l'épaisseur d'une feuille de pa-
 » pier, & alors je trouvai, à ma grande sur-
 » prise, qu'elle étoit tout-à-fait diaphane &
 » d'un beau vert d'émeraude ; de manière, ce-
 » pendant, que le milieu de la lame étoit vi-
 » siblement plus transparent que le reste. Je
 » répétois plusieurs fois mon expérience, &
 » toujours je trouvais le même résultat. « De
 cette expérience M. Müller conclut que la tour-
 maline du Tirol n'est d'une couleur brune-obs-
 cure, que lorsqu'on regarde les prismes con-
 tre le jour, en plaçant l'œil vis-à-vis d'un de
 leurs côtés ; & que réduite en lame fort min-
 ce, la pierre se montre non-seulement diaphane,
 mais encore qu'elle fait voir la couleur qui lui
 est propre, & qui est d'un beau vert. L'auteur
 a remarqué que la tourmaline taillée en lame,
 quelque mince qu'elle soit, ne conserve pas
 moins sa qualité électrique, ainsi que ses poles.

» Voici, dit l'auteur, un autre essai qui
 » restoit à faire. Je taillai un prisme de tour-
 » maline selon sa longueur, & je me procurai

» encore une lame très-mince ; mais celle-ci
 » ne laissa pas de demeurer brune & couleur
 » de fumée ; sauf que l'inclinant un peu, j'ob-
 » servai une teinte verdâtre , ou plutôt une
 » sorte de gris-vert ; ce qui provenoit du mê-
 » lange de la couleur propre à la tourmaline
 » quand elle est réduite en lame mince & prise
 » en travers du prisme , & de la couleur qu'ont
 » les prismes lorsqu'ils sont vus de la manière
 » que je l'ai dit plus haut. Je me persuade
 » que la couleur verte qu'offre la tourma-
 » line taillée en travers & en lame fort min-
 » ce , & la couleur brune que retient une
 » lame également mince , mais taillée suivant
 » la longueur de la pierre , je me persuade ,
 » dis-je , que ce phénomène est également pro-
 » pre à la tourmaline du Ceylan comme à
 » celle du Tyrol. Au reste , aucune autre
 » pierre , que je sache , présente une singula-
 » rité de cette espèce. «

M. Müller annonce qu'il attend , avec un
 plaisir égal à son impatience , le résultat des
 recherches que les physiciens feront sans doute
 sur la tourmaline , à présent qu'on peut leur
 fournir sans peine des échantillons de cette
 pierre singulière. Sa nature & ses propriétés
 seront toujours connues de mieux en mieux ,
 à mesure que des gens habiles pourront mul-
 tiplier leurs recherches & leurs expériences.

M. de Launay rend vraiment un service à
 l'histoire-naturelle , en publiant en François les
 travaux de M. Müller sur la tourmaline. Les
 notes qu'il a ajoutées au texte démontrent com-

bien le public gagne à la publication d'un bon ouvrage , lorsque l'éditeur est lui-même un savant en état d'apprécier l'auteur qu'il fait connoître , de discuter ses observations , & de les comparer avec celles des autres écrivains qui ont traité les mêmes matieres.

CONSIGLIO adun giovane poeta , &c. *Conseil à un jeune poëte ; par M. SHERLOCK , avec cette épigraphe : Amicus Socrates , amicus Plato , sed magis amica veritas. In-8vo. Naples , & se trouve à Rome , chez Grégoire Settari.*

C Et ouvrage , qui a pour auteur un Irlandois , homme de goût , & à ce qu'il paroît , au-dessus des préjugés , contient une critique très-détaillée & en général très-judicieuse de la poésie italienne. Il est annoncé avec de grands éloges par les journalistes de Rome , & le compte que nous allons en rendre d'après eux , prouvera à nos lecteurs l'impartialité de ces journalistes vraiment estimables. Les parties brillantes des poëtes italiens , suivant M. Sherlock , sont l'harmonie & le coloris , mais toutes les autres qualités , qui forment les grands poëtes , le naturel , la vérité , le pathétique , &c. leur manquent plus ou moins , leurs ouvrages parlent beaucoup à l'imagination , mais rarement à la raison & au cœur ; & ce qui perpétue en Italie ce vice essentiel de la poésie , ce sont

les chef-d'œuvres mêmes qu'elle se glorifie d'avoir produits , & dont un succès constant a consacré en quelque sorte les nombreux défauts. Les jeunes poètes Italiens accoutumés à regarder ces ouvrages comme de vrais modèles de perfection au-delà desquels l'art n'a plus de pas à faire , bornent toute leur ambition à les imiter avec succès , mettent toute leur étude à se façonner sur ces dangereux modèles , & tournent , si l'on peut le dire , dans le cercle que le préjugé leur a tracé. Toutes les réflexions de M. Skerlock ont pour but de détruire ce préjugé vraiment funeste aux progrès de l'art , & qui seul prévient les heureux effets qu'on pourroit attendre en Italie de l'influence du climat , de la richesse , de l'harmonie & des graces de la langue , & des dispositions naturelles des habitans. Les principaux poètes Italiens sont ici parfaitement caractérisés , & l'auteur prouve fort bien qu'aucun d'eux ne peut servir de modèle.

» Pétrarque , dit-il , fut un génie créateur
 » d'un caractère doux ; il a inventé une nou-
 » velle espèce de poésie ; sa lyre avoit peu de
 » cordes , mais il en tiroit des sons célestes ;
 » c'étoit un cœur tendre qui parloit à des cœurs
 » tendres ; son langage est celui de la nature ;
 » & c'est pour cela qu'il a plu à son siècle ,
 » qu'il plaît au nôtre , & qu'il plaira toujours
 » & par-tout... mais l'espèce de poésie que
 » Pétrarque a inventée , Pétrarque l'a épuisée ,
 » & par conséquent il ne peut pas former des
 » poètes.

On se convaincra de cette vérité, observent à ce sujet les journalistes de Rome, si l'on fait attention au peu de gloire que se sont acquis les nombreux imitateurs de Pétrarque ; assurément leur réputation n'a jamais passé les Alpes.

» Le Tasse avoit un beau génie, mais non
 » pas un grand génie ; cette facilité qu'avoit
 » l'Arioste, cette portion de *mens diviniore*, que
 » le Dante possédoit, manquoient au Tasse. . .
 » Il n'est pas propre non plus à former des
 » poètes ; il travailloit trop, & le travail se
 » fait sentir dans ses ouvrages.

» La divine comédie offre une façade d'é-
 » glise gothique, où on voit ici un bas-relief
 » sublime de Michel - Ange ; là un dessin du
 » Guide exécuté par l'Algarde ; ici une main
 » rendue avec graces, là un beau bras ; mais
 » l'ensemble est aussi gothique que l'étoit le sie-
 » cle où le Dante vivoit. L'architecte habile n'y
 » enverroit pas son élève pour s'y former,
 » sachant très-bien que *decipit exemplar vitis*
 » *imitabile*, & craignant avec raison que ses
 » yeux ne s'accoutumassent au faux & au
 » grossier ; mais ce maître judicieux commen-
 » ceroit par inspirer à son élève le goût du vrai
 » & du beau, & ensuite le jeune artiste pour-
 » roit non-seulement considérer sans risque l'é-
 » difice gothique, mais encore l'étudier avec
 » avantage.

» L'auteur du *Roland furieux*, amusant ;
 » plein de graces, de vivacité & d'esprit, sé-
 » duit son lecteur ; mais semblable aux syre-

» nes, il le séduit pour sa perte. Il a tant de
 » grandes beautés de détail, son coloris est si
 » agréable & si brillant, qu'il éblouit le lec-
 » teur & l'empêche de voir ses défauts... Com-
 » me poète descriptif, il est vraiment digne
 » d'admiration; c'est-là son fort, son vrai mé-
 » rite; & en ce genre à peine a-t-il des égaux.

Mais cela n'empêche pas que M. Sherlock ne l'appelle le corrupteur du goût en Italie; & en portant ce jugement, disent les journalistes de Rome, peut-être a-t-il moins de tort, que ceux qui admirent tout aveuglément dans ce poète. Ce ne sont pas les belles comparaisons, les belles descriptions que M. Sherlock attaque dans le *Roland furieux*; il les admire, il les cite comme des chef-d'œuvres; mais persuadé avec toutes les nations que *rien n'est beau que le vrai*, il appelle école corrompue & dangereuse pour un jeune homme qui doit apprendre à penser, une école de poésie, où l'on n'offre à l'esprit que des faits absurdes, invraisemblables, extravagans, des images gigantesques, & comme l'a dit le fameux abbé Betrinelli, de basses bouffonneries, des prodiges de paladins, & des enchantemens de forciers; il appelle modele imparfait une statue de marbre d'un travail exquis, qui n'exprime rien; & il trouve qu'une poésie qui ne pénètre pas jusqu'au cœur, & qui flatte tout au plus l'imagination, manque du plus beau mérite de la poésie. M. Sherlock n'est pas le seul de ce sentiment, ajoutent les journalistes; nous voyons tous les étrangers surpris de la préférence qu'on

donne généralement chez nous à l'Arioste sur le Tasse ; on diroit que les maîtres Italiens sont plus jaloux d'instruire leurs élèves dans l'art de colorier , que dans celui de dessiner & de composer. La régularité de la *Jerusalem délivrée* prévient en sa faveur ceux qui ne sont pas à portée de décider sur le mérite du style, & de goûter certaines délicatesses poétiques d'une langue étrangere ; comme le pathétique attendrissant & souvent sublime répandu dans les ouvrages de Métastase , lui fait adjuger la palme par M. Sherlock.

» Autant que l'imitation de la nature l'em-
 » porte pour l'intérêt sur la représentation des
 » êtres fantastiques ; autant que la peinture de
 » l'ame de Regulus l'emporte pour la difficulté
 » sur celle du corps d'Olimpia ; autant qu'une
 » poésie qui élève l'ame & attendrit le cœur ,
 » est supérieure à une poésie qui flatte seule-
 » ment les sens ; autant que des idées simples
 » & justes sont supérieures à des idées fantas-
 » ques , que le noble l'est au gigantesque &
 » le vrai au faux ; autant Métastase est supé-
 » rieur à l'Arioste.

Ce parallele de l'Arioste & de Métastase paroîtra sans doute , observent les journalistes , ridicule & absurde aux poètes Italiens. L'un & l'autre ont cultivé des genres de poésie différens ; l'un & l'autre ont dû avoir un coloris différent. M. Sherlock en convient , mais son parallele n'en a pas moins de justesse. Les préceptes généraux de l'art poétique conviennent à toute espece de poésie. Tout poète doit donc con-

224 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

noître le cœur humain , parler à l'ame , émouvoir les passions ; & celui qui le fait avec le plus d'énergie & de force , est celui qui réussit le mieux dans son art. L'art est toujours le même en substance ; il reçoit seulement des modifications relatives aux genres auxquels on l'applique. (*) Voilà pourquoi l'*Amince* du Tasse est regardé comme plus parfait que sa *Jerusa-*

(*) Il nous semble que le critique & les journalistes ne font pas assez d'attention à ces *modifications* dans le jugement qu'ils portent de l'Arioste. Le but général de l'art est de plaire ; mais on peut plaire en faisant rire comme en faisant pleurer , en amusant par une intrigue ingénieuse , comme en attachant par le développement d'un grand caractère , en excitant de vives sensations de terreur & de pitié , par des peintures funestes & attendrissantes , comme en excitant des sensations de gaieté ou de douce satisfaction par des traits comiques ou des images gracieuses , &c. Voilà l'art modifié dans ses moyens , voilà la différence de la tragédie , de la comédie , du poëme héroïque , de la pastorale , &c. On ne peut pas exiger que deux productions de genre différent plaisent par le même moyen ; ce n'est donc pas un sujet de reproche pour l'Arioste , dont le poëme est moitié bouffon & moitié héroïque , de n'être pas aussi noble , aussi tendre , aussi pathétique que Métastase qui a fait des tragédies ; il s'agiroit de savoir si l'Arioste par son mélange de bouffon & de sérieux , a réussi à plaire autant , quoique d'une manière différente que Métastase par l'éloquence soutenue de ses drames. A l'égard de la préférence qu'on donne ici à l'*Amince* sur la *Jerusalem* , nous ne la croyons pas fondée , s'il est vrai , comme il paroît qu'on en convient même en Italie , que l'*Amince* n'a pas la naïveté pastorale.

lem délivrée ; voilà pourquoi Métastase qui maîtrise le cœur des lecteurs de toutes les nations , reçoit dans les hommages du monde entier un ample dédommagement de ceux que l'Italie lui refuse en faveur d'un poëte plus ancien que lui de quelques siècles ; voilà pourquoi tous les étrangers nous crient avec M. Sherlock , *Métastase est plus grand poëte que votre poëte favori* , &c.

Après avoir montré l'imperfection des modèles qu'on imite en Italie ; M. Sherlock indique ceux qu'il faut imiter. Ce sont les Grecs ; les Latins , & , qui l'auroit cru ? les François. Voici la manière noble dont il entre en matière pour recommander à ses lecteurs l'étude de la littérature françoise.

» Au moment d'une guerre entre l'Angle-
 » terre & la France , il paroît peut-être ex-
 » traordinaire à mon jeune lecteur que j'ose
 » faire l'éloge de la littérature françoise. Il
 » connoît peu les principes de ma nation. Un
 » Anglois a toujours le courage de rendre
 » justice au mérite. Quand sa patrie a besoin
 » de son conseil , il est prêt à la servir de
 » tous ses talens ; quand elle a besoin de son
 » sang , il est prêt à en verser pour elle jus-
 » qu'à la dernière goutte ; mais en même tems
 » il est incapable de ne pas rendre justice à
 » un ennemi. Nous ne sommes pas en guerre
 » contre les littérateurs françois ; les hom-
 » me-lettres devoient se regarder tous comme
 » compatriotes , & rendre justice au mérite
 » mort ou vivant par-tout où il se trouve ,

» à Londres , à Paris , à Rome , à Athènes , &c. «

M. Sherlock ne se diffimule pas combien il est difficile de persuader aux Italiens que les François ont aussi de bonne poésie.

» La Grece, dit-il, est une rivale de l'Italie ; mais c'est une rivale morte ; on peut la louer sans trop de risque. La France est une rivale vivante ; tout éloge en est insupportable. Chaque nation que j'ai vue a son mérite particulier , & chacune m'a paru ressembler à une belle femme ; non-contente d'être la plus belle entre les belles, elle veut encore posséder toutes les beautés du monde à l'exclusion du reste du sexe. Dites à une princesse : Vous avez les plus beaux yeux & le sein le plus blanc qu'on puisse voir ; aucune femme n'a votre esprit ni vos graces ; mais la marquise M. a un beau bras ; toutes les louanges que vous venez de lui donner seront perdues , & elle ne vous pardonnera pas d'avoir trouvé une seule beauté dans une autre femme. «

Cependant au risque de mécontenter la beauté italienne ; le véridique Anglois entreprend l'apologie de la françoise ; & il répond d'abord au reproche de défaut d'harmonie qu'on lui a fait si souvent. Il faut convenir, dit-il, & répètent d'après lui les journalistes de Rome, que l'harmonie de la poésie françoise n'est pas comparable à celle de la poésie italienne ; elle ne peut être sentie que de ceux dont l'oreille y est très-exercée ; mais on auroit tort de con-

clure que les François n'en ont point du tout. Leur langue, qui est en outre ennemie des inversions, a besoin d'être maniée avec la plus grande dextérité. Voilà peut-être pourquoi le grand lyrique & le sublime de l'épopée sont hors de leur portée, ou du moins (car les journalistes de Rome ont bien senti que cette décision étoit trop tranchante & trop générale) voilà pourquoi les chefs-d'œuvre de l'un & de l'autre genre sont plus rares en France que par-tout ailleurs; car ils n'y manquent pas tout-à-fait. L'art poétique de Boileau & son épître sur le passage du Rhin, ont une telle sublimité d'expression, qu'ils peuvent aller de pair avec les productions les plus vantées des autres langues. Dans un genre moins majestueux que dira-t-on des graces de *Vervet*? Que dira-t-on de la délicatesse d'imagination, de la varié d'idées, de l'élégance de coloris, qui enchantent dans les *quatre parties du jour*? Que dira-t-on enfin de la simplicité de ce la Fontaine que toutes les nations envient à la France, & qui est resté inimitable même pour ses compatriotes? *Qu'importe après tout*, conclut M. Sherlock, *qu'importe que les François aient ou non une langue poétique? L'invention, la disposition, le dessin, le bon goût sont des qualités qui peuvent se trouver par-tout.* Ce sont, en effet, ajoutent les journalistes, les beautés surprenantes qui brillent dans les bons poètes françois, au travers d'une langue rebelle à l'harmonie; & par conséquent l'école françoise est celle où les jeunes gens trouveront les leçons les plus

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

utiles , sur-tout pour ce qui concerne les passions & les sentimens. Les François doivent peut-être aux entraves de leur langue une plus profonde connoissance du cœur humain ; leurs poètes éprouvant la difficulté insurmontable de rendre cette langue plus souple , ont osé chercher & ont heureusement trouvé une autre ressource pour faire goûter leurs ouvrages & s'acquérir une réputation ; ç'a été de substituer aux charmes extérieurs de la poésie , cette énergie intérieure de sentiment , qui a porté chez eux la tragédie & la comédie au plus haut degré de perfection. Racine & Moliere font les délices de l'univers , & il n'est pas besoin de faire l'éloge de ces grands hommes à ceux qui connoissent leurs merveilleuses productions.

A cette apologie de la poésie françoise ; succedent des avis très-sages aux grands , qui , en Italie , ambitionnent la gloire des Mécenes. L'auteur les avertit que protéger les artistes ; ce n'est pas s'acquérir le droit de les avilir & de les traiter avec une morgue insultante , mais faire en quelque sorte cause commune avec eux en matiere de gloire & de considération , & que la protection d'un grand n'est vraiment encourageante que lorsqu'elle est éclairée & sur-tout affable.

» Les artistes , dit M. Sherlock , ayant une
» organisation plus délicate & une sensibilité
» plus vive que les autres , ont par conséquent
» un amour-propre plus éveillé ; la douceur
» avec laquelle on les traite , les caresses d'un

» homme en dignité , produisent sur eux des
 » effets prodigieux De vrais Mécenes
 » sont le comte de Firmian , Mylord Hervey ,
 » & le prince de Kaunitz. «

C'est à Mylord Hervey qu'est dédié cet ouvrage qui est terminé par un article assez étendu sur Shakespeare. L'auteur fait un éloge très-pompeux de ce poëte célèbre , & peut-être a-t-il un peu cédé à la prévention nationale. Cependant il faut lui rendre justice , son enthousiasme ne l'aveugle pas sur les défauts de son héros , & il avertit même qu'il ne faut le lire que lorsqu'on a le goût absolument formé.

(*Efemeridi di Roma.*)



M E L A N G E S.

A N E C D O T E S sur P I E R R E - L E - G R A N D.

LE caractère original de ce monarque a produit une foule de singularités pendant le cours de son regne; le secrétaire d'une des plus célèbres académies de l'Europe vient de nous en communiquer quelques-unes, dont nous croyons devoir faire part à nos lecteurs. La première prouvera que l'impératrice Cathérine I, qui, malgré son extraction & son éducation, a si bien figuré à côté de son époux, & après lui sur son trône, étoit plus redevable de son élévation à son esprit, qu'à sa figure ou à un heureux hasard. Elle connoissoit à fond le caractère de Pierre; elle en faisoit les moindres traits; elle y conformoit exactement toute sa conduite. Venons au fait. L'empereur, accompagné d'un chambellan, se promenoit à Pétersbourg, dans une voiture découverte. Il apperçut dans une boutique une pièce de toile peinte qui lui plut extraordinairement : *Il faut*, dit-il, *que je fasse ce présent à ma Catherine*; & ayant fait arrêter la voiture, il acheta la toile & l'emporta. A peine rentré

dans son palais, il courut chez l'impératrice pour lui remettre ce cadeau avec les plus grandes démonstrations de joie. Elle le reçut avec toutes les marques possibles de satisfaction & de reconnoissance, assurant l'empereur qu'elle n'avoit, de sa vie, rien vu de si beau. Dès que Pierre fut sorti, Catherine ordonna qu'on lui fît incessamment une robe de cette toile pour la fête de la naissance de l'empereur, qui étoit prochaine. *V. M.*, lui dit une de ses Dames, *ne s'avisera pourtant pas de porter un habit de toile peinte dans un jour de gala. Et pourquoi non*, répondit la souveraine? *Mon époux m'a donné cette toile; & venant de sa main, elle est préférable à la plus riche étoffe de Perse.* En effet, le jour de la fête, elle parut avec cette robe; & l'empereur fut si sensible à cette marque de son attention, qu'il l'embrassa de la manière la plus tendre, en présence de toute la cour, & l'assura d'une affection & d'une considération à toute épreuve.

Ce prince, aussi attentif à l'économie intérieure de son vaste empire qu'au système général de la politique, descendoit, à cet égard, dans les moindres détails. Il est à remarquer que certains princes de sa cour faisoient une dépense à laquelle leurs revenus ne pouvoient pas suffire; il en fit venir un dans son cabinet; & lui demanda d'un ton de confiance, à combien montoit la dépense annuelle de sa maison. Le Russe, à qui une pareille idée n'étoit peut-être jamais venue dans l'esprit, s'excusa sur son ignorance, & pria l'empereur de per-

mettre qu'il fit appeller son maître - d'hôtel ; qui pourroit répondre tout de suite à cette question. *Tu ne fais donc pas*, lui dit l'empereur, *combien il te faut d'argent annuellement : je t'aurois cru plus de bon sens ; mais n'importe : voyons si nous ne viendrons pas à bout de faire nous-mêmes ce calcul. Quelques centaines de roubles de plus ou de moins ne feront pas une affaire , pourvu que nous puissions découvrir à-peu-près la somme principale.* Le *knees* fut obligé de s'asseoir devant une table , à côté de l'empereur ; qui se mit à lui demander , article par article , ce qu'il lui en coûtoit pour ses chevaux , ses domestiques , pour ses habits , pour les festins qu'il donnoit , &c. L'empereur nota tout ce que le *knees* lui dit , & en fit une somme dont celui-ci fut effrayé , mais sans pouvoir rien objecter. *A présent*, dit le monarque , *voyons combien tu as de revenu.* Le courtisan fut assez bien répondre sur cet article ; mais il eut beau faire , la totalité de ses revenus n'égalait pas la moitié de sa dépense. Alors Pierre jeta sur lui un regard menaçant ; le seigneur vouloit chercher des excuses ; Pierre , sans lui en laisser le tems , lui dit : *comment scélérat , tu me trompes donc ou mes sujets !* Et le saisissant par les cheveux , il lui donna la bastonnade , suivant la coutume , de façon que ce malheureux seigneur put à peine se redresser sur ses pieds. *Va-t-en à présent*, reprit alors Pierre , *& fais rendre compte à ton maître-d'hôtel de la même manière. Apprenez tous deux que la dépense ne doit jamais excéder la recette , & que quiconque vit aux*

dépens d'autrui , soit de son maître ou d'autres honnêtes gens , est un frippon aussi punissable que le voleur qui prend dans ma cassette , ou que le banqueroutier frauduleux , condamné par nos loix aux galeres. La chronique secrete dit qu'aussitôt que cet événement fut connu , il se fit une grande réforme dans les maisons de tous ceux qui n'avoient pas envie de faire en personne un pareil calcul avec l'empereur.

Pierre s'élevoit aux plus grands objets & descendoit aux plus petits avec la même facilité. Son génie actif embrassoit tout ce qui pouvoit l'occuper ; sur-tout quand il voyoit une chose pour la première fois , la curiosité s'emparoit de lui ; il vouloit la bien connoître , & s'il s'agissoit de quelque opération , l'apprendre & l'exécuter lui-même. Un jour , dans ses voyages , il vit un charlatan sur un marché , & demeura long-tems à contempler tous ses tours ; son adresse en arrachant les dents , tantôt avec une cuiller , tantôt avec la pointe de son épée , excita vivement l'admiration de l'empereur. Il se mit en tête d'apprendre cet art ; & après en avoir reçu quelques leçons , il se crut capable de l'exercer , & y trouva tant de plaisir que les dents de ceux qui étoient à sa suite couroient des risques continuels. De retour à Pétersbourg , il apprit qu'un cavalier Russe avoit commis une faute qui le mit dans une extrême colere. Il le fit appeler dans le premier mouvement , pour le traiter à sa façon. Un ami du cavalier trouva le moment de l'avertir du danger qui le mena-

çoit, & lui dit d'imaginer, s'il le pouvoit ; quelque expédient propre, sinon à détourner entièrement, au moins, à modérer le premier choc. Le cavalier jugea d'abord qu'il n'avoit rien de mieux à faire que d'aller tout de suite chez l'empereur : car ce prince, qui, malgré ses emportemens, avoit un fond d'équité & de bonté, pardonnoit dès qu'il avoit puni. Il étoit incapable de prendre de longues informations sur un délit, & de différer la sentence jusqu'à leur résultat : ce caractère est, à la vérité, fort dangereux dans un tyran ; mais Pierre ne châtioit jamais par animosité, par vengeance ; il administroit la peine qu'il croyoit proportionnée au forfait ; & le plus heureux étoit celui qui enduroit le plutôt cette peine. Il ne se laissoit gouverner ni par les passions des autres, ni par des rapports d'envieux & d'ennemis, ni par aucune des intrigues ordinaires dans les cours. On en étoit quitte pour quelques taches bleues sur le dos ; & comme la main du souverain les y avoit imprimées, elles ne déshonoroient point, sur-tout suivant les mœurs des Russes d'alors.

Revenons au délinquant. Il vola, pour ainsi dire, au châtiment, afin d'obtenir plus aisément sa grace ; mais chemin faisant, il crut avoir trouvé une petite ruse qui prévienendroit peut-être l'orage. Il entre dans la chambre de l'empereur, sans paroître le moins du monde intimidé, mais tenant son mouchoir appliqué contre sa joue, comme s'il eût eu un grand mal aux dents. A peine l'empereur le vit-il qu'il cou-

rut à lui, le terrible bâton levé. Il alloit frapper, lorsqu'il apperçut le mouchoir placé devant la bouche du cavalier. *Qu'est-ce qui te manque*, lui dit-il d'un ton furieux ? *Ah! sire, j'ai depuis hier la plus forte rage de dents.* A ce mot, le bras & le bâton baissèrent lentement ; & en moins d'une minute, les yeux du czar s'adoucirent ; d'un ton plus calme, il lui demanda s'il avoit une dent creuse. -- *Elle n'est pas tout-à-fait creuse, mais elle est gâtée & me fait souvent mal.* (Il avoit effectivement une dent de cette espee.) *Qu'on m'apporte mes instrumens*, dit l'empereur ; *affieds-toi ; je t'arracherai la dent.* Le cavalier, à demi-rassuré, s'affied, & l'empereur lui tira la dent assez rudement à la vérité, mais heureusement. Le cavalier l'ayant très-humblement remercié de cette grace, le czar lui reprocha sa faute. Le coupable ne crut pas qu'il fût de la prudence de recourir à des justifications ; il se jeta aux pieds de son maître, & demanda pardon. Pierre se contenta d'une censure affectueuse, & le renvoya sans autre punition.

(*Journal encyclopédique.*)



AMUSEMENS ÉTYMOLOGIQUES.

A M^{ON}SIEUR * * *.

M^{ON}SIEUR, je suis dans une de ces sociétés qui aiment à rendre leurs amusemens utiles & instructifs. Elle a joué long-tems *aux proverbes*, & après les avoir en quelque sorte épuisés, nous jouons présentement *aux étymologies*, recherchant sur-tout celles qui sont les plus remarquables & les plus naturelles. Nous interrogeons les mots, nous voulons savoir d'où ils viennent & où ils vont. C'est peut-être le moyen de connoître le sens précis des termes d'une langue, & d'en pénétrer le génie. Je puis vous communiquer quelques-unes de ces étymologies, qui sont la plupart nouvelles, & qui ne se trouvent point dans le dictionnaire de Ménage ni dans d'autres livres. Je vous en envoie un essai; s'il vous plaît; ou s'il vous intéresse, je pourrai continuer, d'autant plus facilement, qu'un homme de qualité connu par sa vaste érudition, par l'agrément de son esprit, & par ses richesses littéraires, a bien voulu me donner ce qu'il appelle ses *amusemens étymologiques*, & que j'ai d'ailleurs beaucoup d'étymologies nouvelles de la main du célèbre Astruc. C'est ce qui me mettra en fonds envers ma société & envers vous. Voici les mots qui ont été discutés dans la pre-

miere séance de mes amis , & dont nous avons adopté les étymologies.

ACARIATRE. Jacques Sylvius & Nicot dérivent ce mot de Saint-Acaire, qu'on appelle en latin *Acarius* , & que l'on invoquoit autrefois pour les personnes aigres & querelleuses , sur-tout les femmes , dans l'espérance de calmer leurs humeurs & d'adoucir leur caractère incommode & insupportable à leur famille. Il est apparent que pour obtenir leur guérison on s'adressoit à ce saint , à cause de la conformité du mot acariâtre avec celui d'*Acarius*. C'est ainsi qu'on s'est adressé à Saint-Mathurin , pour guérir les fous qu'on appelloit *mats* & qu'on appelle encore *matti* en Italien ; à Saint-Eutrope , que le petit peuple appelle *Itrope* , pour les hydropiques ; à Saint-Avertin , pour les vertigineux qu'on nommoit autrefois *Avertineux* ; à Saint-Mammès , pour les maux de mamelles ; à Saint-Clou , pour les clous ; à Saint-Main , pour la galle aux mains ; à Sainte-Reine , pour la rogne : on prononçoit anciennement *Sainte-Roigne* ; à Saint-Genou , pour la goutte au genou ; à Saint-Aignan , pour la teigne ; à Saint-Clair & à Sainte-Luce , pour le mal des yeux ; à Saint-Ouen , pour la surdité ; à Saint-Fenin , (c'est ainsi que les paysans de Normandie appellent Saint-Félix) pour ceux qui sont en chartre , qu'on nomme *Fenez* ; à Saint-Atourni , qui est Saint-Saturnin , pour ceux à qui la tête tourne ; à Saint-Prix , pour les *entrepris* ou paralytiques ; à Saint-Fiacre ,

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

pour la guérison du *fic*, espece de tumeur ; on envoyoit par la même raison les enfans qui étoient en chartre, aux Chartreux & à Saint-Denis-de-la-Chartre. Par la même conformité de nom, on a eu recours pour les choses égarrées qu'on nomme *épaves*, à Saint-Antoine de Padoue, parce qu'en ancien langage Italien on appelloit *Pava* la ville de Padoue, dans laquelle repose & est très-révéré le corps de Saint-Antoine, dit de Padoue ou de Pade, quoiqu'il soit né à Lisbonne en Portugal.

AMELETTE OU OMELETTE, suivant Ménage, se disent indifféremment. Or, telle est vraisemblablement l'étymologie de ce mot. Les Italiens appellent *anima* la semence des fruits, & ils nomment *animelle*, c'est-à-dire, petites ames, certaines bêtises, comme les extrémités d'animaux dont on fait ordinairement des fricassées. Nous disions de même autrefois l'*ame* d'un fagot pour dire le dedans d'un fagot ; & Plaute a appelé l'ame des puits, l'eau qui est dans un puits. Or, comme une amelette ou omelette n'est autre chose qu'une fricassée d'œufs d'*animaletta*, diminutif d'*anima*, nous avons dit *amelette* pour signifier une fricassée ; car amelette parmi nous veut dire une petite ame, qui est un mot qu'on trouve dans Ronfard. Ménage dit qu'à la cour on dit plus communément *omelette* ; & que c'est ainsi que parlent les Célestins, renommés pour leur talent à faire de ces sortes de fricassées.

ASSIETTES. Les assiettes qu'on range autour

d'une table sont ainsi appellées , parce qu'elles marquent les places de ceux qui s'y doivent asseoir , que les anciens François appelloient *assiettes*.

BADAUT , niais qui s'amuse de tout. On trouve dans le dictionnaire de l'académie : *c'est un vrai badaut de Paris*. Le pere Labbe dit qu'on doute si c'est pour avoir été battus au dos par les Normands, ou pour avoir bien battu & frotté leur dos , ou si c'est de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye* , qu'on appelle les Parisiens *badauts de Paris*. Ces trois étymologies nous semblent ridicules. Badaut est proprement un homme qui, comme on parle de ceux élevés dans un navire, n'a jamais rien vu que par un trou. Tel est un Parisien par rapport au bateau qui fait les armoiries de Paris. Rabelais dit , L. 5 , C. 1 , que Platon comparoit les niais & les ignorans à des gens nourris dans les navires, d'où , comme si l'on étoit enfermé dans un baril , on ne voit le monde que par un trou. De ce nombre sont les badauts de Paris en *Badaudois* , par rapport à la cité de Paris , laquelle étant dans une isle de la figure d'un bateau , a donné lieu aux habitans de prendre une nef pour armoiries de leur ville. Comme ils ne quittent pas légèrement leurs foyers , rien de plus naturel que le sobriquet de *badauts* qu'on leur a donné par allusion au bateau des armoiries de Paris.

AFFABLE ; dans la signification d'une per-

240 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sonne d'un accès facile, & à qui l'on peut parler sans peine, vient d'*adfabilis*, de la racine *fari*, *for*.

AIR. Dans ces phrases, *il a l'air d'un honnête homme*, *il a bon air* & semblables, peut être dérivé d'*area*, *aire*, ou *surface*. *Il a la surface* ou l'apparence d'un honnête homme ; *il a bonne apparence*. *Aire* des oiseaux de rapine vient certainement d'*area*.

ALCOVE, en Arabe *Alcoba*. Les arabes ont sans doute pris ce mot des Espagnols, qui disoient *cuba* de *cubare* coucher ; & ils n'ont fait qu'ajouter leur article *al* pour former *alcoba*, qui signifie chez eux une espèce de niche où ils couchent.

AMADOU, espèce de champignon long-tems froissé entre les mains pour le rendre souple, spongieux & susceptible de l'impression de la moindre bluette. Ce mot vient du latin *manus*, & l'on a dit *admanutum* pour signifier *manié*, on a fait de-là *admatum*, d'où est venu le mot *amadou* : le verbe *amadouer*, pour dire *flatter*, sort de la même racine.

ACCABLER. Ce mot vient de *cabulus*, espèce de machine qui jetoit de grosses pierres. Delà le verbe *adcapulare*, accabler, pour dire écraser sous les pierres jetées avec cette machine.

ANGOISSE (Poires d'). Ce nom n'a pas été donné

donné à ces poires par rapport à leur mauvais goût, car elles sont assez bonnes dans leur maturité ; mais à cause d'une petite machine qui leur ressemble, & que les voleurs mettoient dans la bouche de ceux qu'ils vouloient dépouiller, pour les empêcher de crier. Un certain Gaucher, capitaine, servant du tems de la ligue dans le parti Espagnol au pays de Luxembourg, fut l'inventeur de cette machine.

(*Mercur de France.*)

LETTRE de M. l'abbé ROYOU à M. BAILLY.

J'Apprends, Monsieur, que vous avez eu lieu de vous plaindre de l'extrait de vos lettres sur l'*Atlantide de Platon*, inséré dans le N°. VI de l'*Année littéraire*. En effet, en relisant cet article dont je suis l'auteur, je vois que dans le compte que j'ai rendu de cet ouvrage intéressant, j'ai peut-être été trop loin en interprétant vos pensées, & en vous prêtant des intentions (*) que vous assurez n'être pas les

(*) Nous transcrivons ici le passage de l'*Année littéraire* dont M. Bailly a eu lieu de se plaindre. » J'ai acquis à présent le droit de dire hautement ce que je pense, & j'ose avancer qu'il ne fut jamais de système plus frivole, quant aux moyens, plus absurde, quant au fonds. M. Bailly lui-même n'y croit pas plus que moi ; c'est sûrement un essai qu'il a voulu

Tome VII.

L

vôtres. J'avoue que personne n'a le droit de fonder les intentions , à moins que ce ne soit pour les présenter sous un jour favorable. Je suis fâché d'avoir tenté d'interpréter les vôtres , & je vous en fais mes excuses , sans changer cependant d'opinion sur le fonds de l'ouvrage.

J'ai l'honneur d'être , avec l'estime due à vos talens , votre très-humble serviteur, l'abbé ROYOU.

(*Année littéraire.*)

» faire sur la crédulité publique. *Il a dit* , sans doute ,
 » dans le fond de son cœur : *les savans du premier*
 » *ordre ne daigneront pas me répondre ; les journa-*
 » *listes chargés par état de me réfuter , n'auront pas*
 » *le tems de compulser une centaine de volumes pour*
 » *relever mes erreurs ; le commun des lecteurs sera*
 » *étourdi par la hardiesse de mes assertions , ébloui*
 » *par le faste d'une érudition empruntée , entraîné par*
 » *le charme de mon style ; un parti puissant , qui ac-*
 » *cueille toujours avec transport tout ce qui favorise*
 » *ses vues , prônera mon ouvrage ; indépendamment du*
 » *succès que je puis en espérer pour l'extirpation de*
 » *la superstition régnante , qui fait s'il ne m'en re-*
 » *viendra pas une ample moisson de gloire. Dans tous*
 » *les cas , M. d'Alembert , qui cherche à peupler l'aca-*
 » *démie françoise de philosophes , pourra-t-il s'empê-*
 » *cher de couronner un chef-d'œuvre de hardiesse phi-*
 » *losophique* «.

LETTRE aux auteurs du Journal de Paris.

MESSIEURS,

LES *Epoques de la Nature* m'ont engagé à jeter les yeux sur la *Théorie de la terre* du docteur Burnet, composée en Anglois vers le commencement de ce siècle. Sans vouloir entrer dans l'examen de cet ouvrage, que l'illustre auteur de l'*Histoire-naturelle* (Tom. I pag. 180, édit. in-4to.) a si bien apprécié, je me bornerai à vous donner une idée du style & de l'imagination brillante de Burnet. Si vous croyez que le morceau, dont je vous envoie la traduction, puisse intéresser vos lecteurs, je vous prierai de vouloir bien l'insérer dans votre journal.

Après avoir cherché à expliquer les causes du déluge, Burnet annonce que le monde doit périr par un embrasement universel. Voici comme il termine la description de cette grande catastrophe.

„ Qu'il nous soit permis de réfléchir sur la
 „ vanité & sur la gloire passageres de ce
 „ monde habitable. Un seul élément rompt ses
 „ barrières; & déjà les productions de la na-
 „ ture, les chef-d'œuvres de l'art & les tra-
 „ vaux des hommes sont anéantis. Il n'existe
 „ rien de ce que nous avons admiré; de ce
 „ qui nous a paru grand & magnifique; les

244 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» objets de notre culte se sont évanouis. Tout
 » a changé de face ; la nature, au lieu de ces
 » formes variées qui l'embellissoient , ne pré-
 » sente plus qu'un seul & même aspect ; une
 » triste uniformité couvre l'univers & con-
 » fond tous les êtres. Où sont maintenant ces
 » monarchies fameuses & les villes superbes
 » qu'elles renfermoient ? Où sont leurs édifi-
 » ces , leurs trophées & les monumens de
 » leur gloire ? Montrez-moi la place qu'elles
 » ont occupée ? Pourrez-vous découvrir quel-
 » que inscription ? Pourrez-vous me dire le
 » nom du vainqueur ? Que distinguez-vous ;
 » quelles traces , quels vestiges peut-on ap-
 » percevoir dans cette masse de feu ? Rome
 » elle-même , qui se vançoit d'être immortelle ,
 » Rome , cette cité orgueilleuse , si long-tems
 » maîtresse du monde , dont l'ambition & les
 » conquêtes font presque seules les annales du
 » genre humain , qu'est elle devenue ? Fière
 » de ses sept collines , fière de la richesse de
 » ses palais somptueux , elle s'enorgueillissoit.
 » La joie & les plaisirs regnoient dans son en-
 » ceinte. Elle disoit dans son cœur : *Je suis*
 » *reine ; aucun orage ne troublera mon repos.* Mais
 » son heure est venue ; elle a été enlevée de
 » dessus la surface de la terre , & elle est
 » plongée dans le plus profond oubli.

» Ce ne sont pas seulement les villes ni les
 » ouvrages élevés par la main des hommes ,
 » qui ont été détruits. Les montagnes dont la
 » durée sembloit éternelle , les rochers les plus
 » durs se sont écroulés , comme on voit la

» cire fondre devant les rayons du soleil. Ici
 » étoient les Alpes, ornement du globe, qui
 » couvroient un si grand nombre de régions,
 » qui s'étendoient depuis l'océan jusqu'au Pont-
 » Euxin; ces masses énormes de pierre ont été
 » dissoutes, semblables aux nuages légers qui
 » se résolvent en pluie. Là, s'élevoient les
 » montagnes d'Afrique & l'Atlas, dont le som-
 » met alloit se perdre dans les nues; là, le
 » Caucaze, l'Immaus, le Taurus & cette chaîne
 » de montagnes qui coupoient l'Asie. Plus loin,
 » vers les contrées septentrionales, étoient les
 » Monts-Riphées toujours couverts de glace.
 » Tous ont disparu; tous se sont affaîssés
 » avec la neige qui blanchissoit leur cime; &
 » ils ont été engloutis dans une mer de feu.
 » *Dieu tout-puissant, que tes œuvres sont belles!*
 » *Tes voies sont justes & vraies, roi des saints.*

LETTRE de M. FRANÇOIS de NEUF-CHATEAU,
à l'auteur du Journal de Nancy, sur la tapis-
serie de la salle de l'audience & de la chambre
du conseil de la Tournelle du parlement de
Nancy. ()*

MONSIEUR, vous avez, dans votre nu-
 mero VII de cette année, pag. 172, consacré

(*) *Esprit des journaux*, juin 1779, pag. 225.

246 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

un article fort curieux, sous le titre de *Variété*, à la description d'une des pieces des dépouilles du duc de Bourgogne, que la Lorraine possédoit sans trop s'en douter. J'ai lu avec intérêt ce que vous dites sur la tapisserie de la salle d'audience & de la chambre du conseil de la Tournelle du parlement de Nancy; mais je m'attendois à chaque instant que vous avertiriez vos lecteurs de la source où ont été puisés les sujets singuliers représentés dans cette tenture. Permettez-moi de faire cette observation qui vous a échappé.

La tapisserie en question est une suite de tableaux pris d'une ancienne *Moralité*, intitulée : *la condamnation du banquet*. Vous savez, Monsieur, que les clercs de la Bazoche, rivaux des confreres de la Passion, imaginerent, avant les farces, les moralités, especes de comédies allégoriques, où l'on personnifioit les vertus & les vices. La *condamnation du banquet* est une des pieces de ce genre les plus originales & les plus piquantes. Voici l'idée que nous en donnent les auteurs de l'excellent recueil des *Annales Poétiques*, ou anciens *Almanachs des Muses*, dans le discours sur l'art dramatique qui est en tête de leur troisieme volume.

» Bonne compagnie, je-bois-à-vous, je pleige-
 » d'autant, souper, gourmandise, &c. ouvrent la
 » scene. Chacun dit son mot pour s'exhorter
 » à faire bonne chere. Je-bois-à-vous dit d'a-
 » bord que le jeu, la danse ne valent rien;

» Mais vin vermeil & vin clairer,

» Pour arrouser la conscience.

» *JE PLEIGE-D'AUTANT.*

» Je prise mieux le muscadet :

» Quand on verse a plein godet ,

» Je le prends bien en patience.

» On se met à table ; & *apoplexie* , *paraly-*
sie , *pleurésie* , *colique* , *hydropisie* , *gravelle* &
 » beaucoup d'autres maladies paroissent à une
 » fenêtre de la salle , où elles épient les con-
 » vives.

» Cependant on s'abandonne au plaisir de la
 » table ; mais à la fin du repas , *souper* appelle
 » les maladies qui sautent sur eux ; il y a un
 » grand combat , & les convives , qui se sau-
 » vent tous , en sont quittes pour des bles-
 » sures.

» *Souper* ayant manqué son coup , *banquet*
 » rallie les acteurs qui se remettent à table.
 » A la fin , *banquet* lui-même rappelle les ma-
 » ladies. Nouvelle bataille ; mais pour le coup
 » *je-bois-à-vous* , *friandise* , *je-pleige-d'autant* &
 » *gourmandise* , sont mis à mort. Leurs com-
 » pagnons vont se plaindre à *expérience* leur
 » juge , qui condamne *Banquet* à être pendu ,
 » pour avoir fait commettre quatre homicides ;
 » & sur le champ la sentence est exécutée en
 » plein théâtre par *diete* qui sert de bour-
 » reau. On condamne *souper* à porter des poi-
 » gnets de plomb , afin qu'il ne puisse pas met-
 » tre sur table beaucoup de plats , défenses
 » faites audit *souper* d'approcher du *dîner* de
 » plus de six lieues , sous peine d'être pendu «.

Il n'est pas possible de méconnoître dans cet

248 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

extrait de la *condamnation du banquet* , le sujet des tapisseries décrites dans votre article , & je crois qu'on les verra avec plus de plaisir encore d'après le jour nouveau que ces éclaircissemens y répandent. On doit favoir beaucoup de gré au citoyen instruit qui a pris la peine de déchiffrer cette espece de logogriphe , & il est très-étonnant qu'il en soit venu à bout , vu le mauvais état & les mutilations de ces tentures. Je vous avoue que je les avois vues plusieurs fois , sans y rien comprendre , & sans me rappeler la *moralité de la condamnation du banquet* , que j'avois pourtant lue , il y a long-tems , dans l'*histoire du théâtre françois* , par M. M. Parfait.

Je suis , &c.

FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU.

A Mirecourt , le 5 mai 1779.



LETTRE sur les édifices tremblans ou inclinés ; adressée à MM. les auteurs du journal des Savans ; par M. le baron de SERVIERES , officier au régiment d'Orléans , cavalerie , & membre de plusieurs sociétés littéraires ; contenant des recherches sur les rochers tremblans & sur les édifices branlans & inclinés.

Ponderibus librata suis.

OVIDE , Métamorp. Lib. I.

Pont-à-Mousson , le 20 Décembre 1778.

M E S S I E U R S ,

R Approcher & comparer les phénomènes analogues , pour en tirer l'explication , c'est l'unique moyen que l'homme ait en son pouvoir pour arriver à la connoissance des loix de la nature ; c'est en suivant cette marche que je prends la liberté de rassembler sous vos yeux les divers phénomènes des *rochers & édifices branlans ou inclinés.*

Il n'est personne qui n'ait oui parler du fameux *rocher tremblant* de la *Roquette* , près de *Castres* en *Languedoc* , dont M. le Régent , que la curiosité y avoit attiré , fit lever le plan en 1718. *Marcorelle* a donné une explication de ce merveilleux phénomène , sur lequel on peut consulter les *Mélanges d'histoire-naturelle d'Alléon*

du *Lac* ; le *Dict. d'Hist. nat. de Valmont de Bo-marre* ; les *Lettres de Buchoz sur les animaux , végétaux , &c. l'essai sur les phénomènes de la nature*. Bouillon , 1773 , in-12. p. 209 , 212.

Il y a encore au Mont *Pilate* , dans le canton de *Lucerne* , une pierre *branlante*.

Le phénomène d'un *rocher tremblant* existe aussi en *Gévaudan* ; l'auteur du *Mémoire historique sur le Gévaudan* , en parle ainsi , p. 126.

» On voit un gros rocher tellement suspendu
» sur un autre grand rocher , auquel il ne tient
» que par un point du milieu , qu'en le touchant du bout des doigts de la main , on le
» fait *branler & balancer* , sans le tirer de son
» centre. «

Le phénomène des *rochers tremblans* rappelle tout de suite celui des *édifices branlans* , dont je vais citer les plus remarquables.

Le singulier phénomène du *pillier branlant de l'église de St. Nicaise à Reims* , est connu de tout le monde. En 1717 , il attira la curiosité de *Pierre-le-Grand*. Dom Jean Garreau en donna en 1708 , une explication aussi simple & ingénieuse que satisfaisante. On peut la voir dans le *Spettacle de la Nature de Pluche* , tom. VII , p. 325 , 348.

Le célèbre *le Cat* débuta dans la république des lettres , par une *Dissertation* sur ce phénomène , publiée en 1724.

Pluche (ubi suprà , p. 336 ,) dit qu'il a éprouvé un balancement très-sensible dans la tour de *St. Etienne-du-Mont* , à Paris.

» *Nekam* nous parle d'un clocher qui fut de

» l'invention de *Virgile*, qu'il fit, dit-il, avec
 » un si merveilleux artifice, que la tour, qui
 » étoit de pierre, se mouvoit au *branle* des
 » cloches. Il y en a un à Bristol, bâti avec
 » un pareil artifice, & un autre à Mouftiers
 » en Provence. Il y en a un quatrieme à
 » Burzet, dans le diocèse de Viviers en Viva-
 » retz, dont les pierres qui sont enclavées,
 » ont le même *branle* presque que les cloches.
 » Nous avons vu *branler*, aller & revenir ce-
 » lui-ci plus d'une fois, mais non sans admi-
 » ration, & sans quelque peur, tant son mou-
 » vement est grand & sensible. » (*Traité hist.*
& critiq. des princip. signes de nos pensées, par le
R. P. Alphonse Costadau. Lyon, 1717, in-12.
8 vol. Tom. III, pag. 203.)

Le phénomène des *édifices branlans*, m'a con-
 duit à parler des *édifices inclinés*. Je commence
 par la *tour de Bologne*, dont on lit la descrip-
 tion suivante dans *Masson de Morvilliers*. (*Géo-*
grap. de l'Italie. Paris, 1774, in-12. pag. 322.)

» Au centre de Bologne, est une tour de
 » brique nommé *Axinelli*, bâtie en 1109; elle
 » a 307 pieds de hauteur, sans compter la
 » coupole qui est encore fort haute. (*) Cette
 » tour est remarquable en ce qu'elle est *incli-*
 » *née* de 4 pieds 6 pouces. La tour de Gari-
 » fendi, qui est à côté, & qui n'a que 144

(*) *La Croix* (*Géog. mod. Tom. I, pag. 489.*) donne
 à cette tour 376 pieds d'élévation: ce qui s'accorde
 assez avec celle indiquée par *Masson de Morvilliers*.

» pieds de haut , a 8 pieds 2 pouces d'*inclinaison*. Ce n'est pas que le terrain ait fléchi ;
 » mais c'est plutôt , comme dit M. *De la Lande* ,
 » une espèce de tour de force de l'architecte ;
 » car tout l'intérieur de la tour est très-bien
 » lié , & la coupe des pierres prouve que cela
 » a été fait à dessein. «

Passons maintenant à un phénomène du même genre , encore plus étonnant , je veux dire la *tour de Pise*. (Voyez la géographie de la Croix & ledit géographe.) *Masson de Morvilliers*. (Géogr. de l'Italie. pag. 218.) parle en ces termes de la *tour de Pise*.

» Le *clocher* , ou la *tour inclinée* , est la chose
 » la plus remarquable qu'il y ait dans cette
 » ville ; sa forme est un cylindre environné
 » de huit rangs de colonnes posées les unes
 » sur les autres , ayant chacune leur corniche.
 » Le dernier rang qui forme la *campanile* est
 » en retraite : sa hauteur , sans y comprendre
 » la *campanile* , est de 143 pieds : & si l'on
 » jette un plomb de dessus la plate-forme en
 » bas , on trouve qu'il s'éloigne de 13 pieds
 » de la base de la *tour*. Le noyau du milieu ,
 » ainsi que les degrés , ont la même pente.
 » Toutes les parties de la *tour* sont si bien
 » liées qu'il est difficile de croire qu'une si
 » prodigieuse *inclinaison* ait pu se faire par
 » une *inclinaison* du terrain. «

M. d'Orbessan. (*Mélanges hist. crit. de phys. de litt. & de poésie*. Paris, 1768 , in-8vo. 3 vol. tom. I, p. 586,) parle ainsi de cette *Tour*.

» La *Tour penchante* ou *campanile* , bâtie en

» entier de marbre , a un escalier de 216 mar-
 » ches. *Misson* en rapporte la figure ; mais on
 » auroit dû la représenter un peu moins effi-
 » lée vers le milieu , où sont placées les clo-
 » ches. Cette galerie ayant 64 pas de tour ,
 » la forme de ce bâtiment est cylindrique.
 » Est-ce par un tremblement de terre qu'il a
 » perdu 15 pieds de son à plomb ? A-t-il été
 » construit ainsi ? On ne peut donner sur cela
 » que des conjectures ; mais s'il est vrai que
 » les fondemens se soient affaiblis d'un côté ,
 » comment n'apperoit-on pas quelque fractu-
 » re , & d'où vient que le niveau de la sur-
 » face de la plate-forme ou terrasse qui termi-
 » ne cet édifice est parfaitement exact ? «

Cette dernière circonstance prouve , d'une
 manière incontestable , que la *tour* de *Pise* n'a
 point été dérangée de son à plomb par quel-
 que accident ; mais qu'elle a été construite *pen-
 chée* à dessein. On en fera encore plus forte-
 ment persuadé , si l'on fait attention que cette
 tour subsiste depuis 1174.

Au reste , on a plusieurs autres exemples de
bâtimens penchés construits exprès de la sorte :
 parmi le nombre , j'en choisirai un , rapporté
 par d'*Orbessan* , (*ubi supra* , p. 553.)

» Les jardins du palais *Barberin* à Rome ,
 » sont agréables , on y entre par un pont à
 » deux arches , dont l'une bâtie seulement jus-
 » qu'à la hauteur du ceintre , paroît prête à
 » tomber , quoiqu'elle ne se soit pas démentie
 » depuis sa construction , conduite par le che-
 » valier *Bernin* , qui , dans cette occasion ,

254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» voulut donner une preuve de son adresse.
 » Le vuide de cette arche jusqu'à l'apparte-
 » ment, est fermé par des pieces de bois qui
 » forment la suite de ce pont. Cette singularité
 » a donné la torture à plus d'un architecte ».

Une explication physique des divers phénomènes qu'on vient de rapporter est nécessaire pour compléter ces recherches : elle ne fera point difficile à trouver : l'épigraphie de cette lettre offre en deux mots cette explication. Au surplus, pour la satisfaction de quelques lecteurs, je vais transcrire ici celle qu'en a donnée un de mes meilleurs amis, & de la justesse de laquelle il n'est pas permis de douter.

» Un *édifice* peut subsister quoiqu'il soit *incliné à l'horizon* ; car ou la direction du *centre de gravité* du *mur* qui *penche*, est *hors de la base du mur*, ou elle la rencontre ; dans le second cas, il n'est pas étonnant qu'un *mur* subsiste, puisqu'il est appuyé, sur-tout si les pierres sont bien cimentées ; dans le premier cas l'*édifice* peut encore rester en cet état, pourvu que le *mur* soit bien lié avec le corps de l'*édifice*, pour qu'il ne puisse pas s'en séparer par sa propre pente ; car alors pour juger de la solidité de l'*édifice*, il ne faut pas tant avoir égard au *centre de gravité* du *mur* qui *penche*, qu'au *centre de gravité* de tout l'*édifice* ; d'où il s'ensuit par comparaison, que la *tour de Bologne en Italie*, n'est pas une chose surprenante ; la ligne à plomb, abaissée du haut de la *tour*, s'éloigne du pied du *mur* de 9 pieds, & la même ligne à

» plomb s'éloigne du pied de la tour de Pise
 » de 7 coudées $\frac{3}{4}$. On fait que les anciens bâ-
 » timens sont assez solides pour résister à cette
 » pente , & encore plus facilement si le centre
 » de gravité du mur qui est penché, n'a pas sa
 » direction hors de la base ». (*Mélanges d'astro-
 nomie , de physique , d'histoire-naturelle , de chy-
 mie , d'anatomie , de géométrie , de mécaniques ;
 par M. Taitbout. Paris, 1777, in-8vo. p. 551.*)

J'ai l'honneur d'être , &c.

SERVIERES.

P. S. On voit sur tous les piliers ou piles
 du pont du S. Esprit, des gersures ou fentes
 perpendiculaires, qui se prolongent depuis le
 parapet jusques sur l'avant-bec en avant-corps
 de la partie inférieure de la pile. Des obser-
 vations suivies ont prouvé que la masse de la
 maçonnerie travaille , & que les rapprochemens
 ou écartemens de ces fentes suivent les varia-
 tions de la température de l'athmosphère. Ce
 pont fut bâti vers le milieu du treizième siècle.
 (Voyez *Journal de physique*, tom. VIII, p. 400.)



POÉSIES FUGITIVES.

*FRAGMENS du poëme des DOUZE MOIS ;
par M. ROUCHER.*

CE poëme , annoncé depuis quelque tems avec une sorte d'estime , entendu en partie dans plusieurs cercles , & toujours applaudi avec transport , auroit déjà dû paroître ; mais des événemens qu'il auroit été difficile de prévoir , en ont retardé jusqu'ici la publication ; en attendant qu'on puisse en jouir , & prononcer en dernier ressort sur le mérite de cet ouvrage déjà célèbre , nous croyons qu'on nous saura quelque gré d'en rapporter ici les fragmens suivans. Voici l'invocation.

Ambitieux rival des maîtres de la lyre ,
Qu'un autre , des guerriers échauffe le délire ;
Qu'un autre , mariant de coupables couleurs ,
Soit le peintre du vice , & le pare de fleurs :
Moi , voué , jeune encore , à de plus nobles veilles ,
Moi , qui de la nature observois les merveilles ,
J'aime mieux du soleil chanter les douze enfans ,
Qui , d'un pas inégal , le suivent triomphans ,
Et de signes divers la tête couronnée ,
Monarques tour-à-tour , se partagent l'année.
Sur la roche sauvage où le chêne a vieilli ,
J'irai m'asseoir ; & là , dans l'ombre recueilli ,
A l'aspect de ces monts suspendus en arcades ,

Et d'un fleuve tombant par bruyantes cascades ,
 Et de la sombre horreur qui noircit les forêts ,
 Et de l'or des épis , flottant sur les guérets ;
 A la douce clarté de ces globes sans nombre ,
 Qui, flambeaux de la nuit , rayonnent dans son ombre ;
 A la voix du tonnerre , au fracas des aurons ,
 Au bruit lointain des flots se croisans , se heurtans ;
 De l'inspiration le délire extatique
 Versera dans mon sein la flamme poétique ,
 Et parcourant les mers , & la terre & les cieux ,
 Mes chants reproduiront tout l'ouvrage des Dieux.

Bienfaiteur des mortels , ô ! géant invincible ,
 Dont l'Hercule Thébain fut l'image sensible ,
 Toi qui combats toujours , & toujours plus ardent ,
 De triomphe en triomphe , atteins à l'occident ;
 Toi qui de la nature enfantas l'harmonie ,
 O soleil ! c'est toi seul qu'implore mon génie.
 Sois l'astre de ma muse , & préside à mes vers :
 Comme toi , mon sujet embrasse l'univers.

La prière du laboureur.

Pour la neuvième fois le jour darde ses traits ;
 Déjà le laboureur retourne à ses guérets ,
 Et la moisson naissante à ses yeux se déploie.
 Alors , entre l'espoir & la crainte & la joie ,
 Etendant vers le ciel ses vénérables mains ,
 Il invoque celui qui nourrit les humains.

- » Grand Dieu ! les ouragans & la grêle & l'orage
- » T'obéissent : dis-leur d'épargner mon ouvrage.
- » Charge les doux zéphyrs de la fécondité ;
- » Qu'ils unissent la pluie à la sérénité ,
- » Et que de ton soleil la flamme créatrice
- » Change en épi cette herbe , & que l'épi mûrisse.
- » Dieu juste ! j'ai peut-être un droit à tes bienfaits.
- » Des rigueurs de l'hiver j'ai porté tout le faix ;

258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Tu l'as vu. Quand la glace attristoit la nature,
 » Sans feu, sans vêtement, privé de nourriture,
 » J'entendois près de moi, nuds & mourans de faim,
 » Ma femme & mes enfans me demander du pain.
 » Hélas! à mes enfans, à ma femme, à moi-même,
 » Epargne désormais cette indigence extrême,
 » Et n'abandonne pas aux autans déchaînés
 » Et mes grains & mes fruits, par l'orage entraînés :
 » Ils sont tout mon espoir, qu'ils soient ma récom-
 » pense. «

Nous croyons inutile de relever ici les beautés touchantes de ce morceau. Mettons encore sous les yeux de nos lecteurs quelques-uns des vers les plus beaux, & faits pour être le plus aisément retenus. Tels sont ceux-ci, où le poète, après avoir comparé la nature à Prothée, ajoute :

» Elle aime les efforts des mortels indiscrets ;
 » C'est l'importunité qui ravit ses secrets.

 » Que tes divers ressorts ne me sont-ils connus !
 » O nature ! ô puissance éternelle, infinie,
 » *De l'être & de la mort invincible génie,*
 » Qu'avec plaisir mon luth proclaineroit tes loix !
 » Mais je ne suis point né pour de si hauts emplois,
 » Tu bornas mon essor : admirateur paisible
 » D'un cercle de beautés, à tous les yeux visible,
 » Je dois, sans te surprendre aucun de tes secrets,
 » Couler des jours sans gloire au milieu des forêts,
 » Cueillir au bord des eaux la fleur qui va renaître,
 » Et poète des champs les faire aimer peut-être.
 » Ce destin n'est pas grand, mais il est assez doux ;
 » Il cachera ma vie aux regards des jaloux.
 » Eh bien ! champs fortunés, forêts, vallons prairies,
 » Rouvrez-moi les détours de vos routes chéries :

» La ville trop long-tems m'enferma dans ses murs ;
 » Perdu trois mois entiers dans ses brouillards impurs ,
 » J'échappe à ce séjour de boue & d'imposture .
 » Heureux de votre paix , retrouvant la nature ,
 » Sur la mousse nouvelle & sur la fleur du thym ,
 » Je vais me pénétrer des parfums du matin ;
 » Je vais sur les rameaux de Vertumne & de Flore ,
 » Epier quel bouton le premier doit éclore .

Nous citerons encore ces vers sur la *sensitive*.

Plus loin , quelle autre fleur ai-je vu s'embellir ?
 Sa modeste beauté m'invite à la cueillir .
 J'approche , elle me fuit . Dieux ! quel est ce prestige ?
 Je cherchois une fleur ; je ne vois qu'une tige .
 Interdit & confus , je m'éloigne à regret ;
 Et la fleur , rassurée , à l'instant reparoit .
 Ah ! je te reconnois , ô tendre sensitive !
 Seule parmi les fleurs , devant l'homme craintive ,
 Sans doute , il te souvient que , mortelle autrefois ,
 De ta jeune pudeur on méconnut les loix .
 Elle adoroit Iphis , Iphis brûloit pour elle , &c.

Nous regrettons de ne pouvoir offrir à nos lecteurs tout le morceau qui contient les amours de la nymphe , & le récit ingénieux de sa métamorphose . Nous finirons par l'éloge de M. Turgot .

Ministre , de qui Rome eût adoré l'image ,
 Au nom du laboureur je viens te rendre hommage .
 Ton éloge , en ce jour , me doit être permis ;
 Quand la faveur des rois te faisoit des amis ,
 Je me suis tu : mon vers suspect de flatterie ,
 Eût été vainement l'écho de la patrie .
 Mais lorsque tu n'as plus d'autre éclat que le tien ,
 Lorsque de ton pouvoir mon sort n'attend plus rien ;

Je puis, libre de crainte, ainsi que d'espérance,
Bénir mon bienfaiteur & l'ami de la France.

Nous avons cru ces différens morceaux dignes de justifier la réputation dont jouit d'avance le poëme des *douze mois*, honoré déjà des suffrages les plus distingués, & nous attendons avec impatience le moment où l'ouvrage entier, en paroissant, méritera sans doute ceux du public, à qui seul il appartient de distribuer la gloire.

*RÉPONSE des Colons de Ferney, pour
remercier M. le marquis de VILLETTE,
du soin qu'il prend d'assurer leur sort.*

NON, les Dieux irrités, d'une main menaçante
Ne puissent pas toujours dans la coupe des maux.
Nous errions en pleurant autour de vains tombeaux,
L'espoir même expiroit dans notre ame tremblante;
Et pour fuir du passé l'image désolante,
Nos regards s'égaroient sur un sombre avenir.
Nous disions : il n'est plus, nous n'avons qu'à souffrir,
Vous parlez, vous jetez de longs traits de lumière
Sur la profonde nuit qui s'étendoit sur nous.
L'effroi s'évanouit, nos regrets sont plus doux,
Vous rouvrez à nos yeux une libre carrière,
Et notre bienfaiteur semble revivre en vous.
Telle étoit près des rois sa rapide éloquence;
Tel pour les malheureux il élevoit sa voix,
Et mit l'humanité sur le trône des loix;
Tel à nos cœurs flétris il rendoit l'espérance.
Il vous attache à nous; c'est un de ses bienfaits.

En suivant ses desseins, vous prolongez sa vie.
 Dans nos cœurs sa mémoire à la vôtre est unie.
 Puisque vous nous restez, nous reposons en paix,
 Notre asyle est encore sous l'aile du génie.

VERS A M. D'ALEMBERT,

En lui envoyant le nouveau Recueil intitulé: Graves Observations sur les bonnes Mœurs, par le FRERE PAUL, Hermite de Paris.

Quoique savant, vous n'êtes pas
 De ces ennemis du Parnasse
 Qui, des pointes de leur compas,
 Déchirent les feuillets d'Horace.
 Vous chérifiez la vérité :
 Vous aimez qu'on vous l'offre nue ;
 Mais quand de leur main ingénue,
 Promptes à parer sa beauté,
 Les Graces l'ont un peu vêtue,
 Je fais que cette Déesse
 Chez vous n'est pas moins bien reçue ;
 Et que sous ce voile emprunté
 Elle charme encor votre vue.
 Pour mieux nous inculquer ses loix,
 Minerve, dit-on, quelquefois
 A pris le masque de Thalie,
 Le chalumeau du Dieu des bois,
 Et les grelots de la Folie.
 Ainsi ma muse à vos regards,
 Dans sa marche fort inégale,
 Jupe courte, cheveux épars,
 Craindra peu d'offrir sa morale.
 Vous ne verrez point sous sa main

262 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Frémir les cordes d'une lyre :
 Ce n'est point un Dieu qui l'inspire.
 Le galoubet, le tambourin
 Suffisent à l'heureux délire
 Dont quelquefois son cœur est plein.
 Elle ne veut point qu'on l'admire ;
 Humble dans sa simplicité ,
 Qu'on l'aime, qu'on puisse la lire,
 Qu'elle cause un peu de gaieté,
 C'est l'éloge qu'elle desiré.

A MADAME DE ***.

QUAND le Berger du Mont-Ida,
 Ce charmant ravisseur d'une aimable infidelle,
 Entre trois beautés décida
 Que Vénus étoit la plus belle ;
 Ce n'est pas que Junon, que la reine des cieux,
 Eût moins d'attraits que celle de Cithère ;
 Pallas n'avoit pas moins de charmes à ses yeux ;
 Mais l'une étoit si sage, & l'autre étoit si fière !
 Tous les cœurs vous ont présenté
 Le prix dont à Vénus ce berger fit hommage.
 Mais pourquoi faut-il, (quel dommage!)
 Quand il s'adresse à la beauté,
 Qu'il soit encor pour la plus sage ?

*VERS extraits d'une lettre écrite à Madame DE
 BOURDIE, ci-devant marquise d'Antremont.*

DE la tendre Sapho l'histoire est trop cruelle,
 Pour vouloir comparer votre destin au sien.

Elle n'eut qu'un amant, il lui fut infidèle;
 Et vous en auriez cent qui vous aimeroient bien.
 Sapho meurt pour l'ingrat qu'elle n'a pu soumettre.
 Combien ne voudroient vivre & mourir que pour vous!
 Son luth étoit charmant, le vôtre est bien plus doux;
 L'un chantoit les amours, & l'autre les fait naître.

RÉPONSE de Madame de BOURDIE.

DE Sapho je connois l'histoire.
 Je n'ai ni ses attraits ni son luth enchanteur.
 Vous me chantez. . . . & j'ai bien plus de gloire.
 Quand du léger Phaon elle perdit le cœur,
 Loin de se livrer au délire
 D'un amour, hélas! trop jaloux,
 Elle auroit vécu pour le lire
 S'il avoit écrit comme vous.

EPIGRAMME.

J'Ai pris femme qui n'avoit rien :
 Ce n'est pas ce qui me chagrine;
 J'ai pour fournir à l'entretien
 De notre modeste cuisine.
 Mais la toilette me ruine,
 Et bientôt, malgré tout mon bien,
 Nous périrons par la famine.
 Ami, ne fait pas comme moi!
 Quand tu te mettras en ménage,
 Que du moins ta femme ait à soi
 Ses cheveux & sa peau, ses dents & son visage.

*Par M. ***.*

ÉPI TRE A A R I S T E .

*Imitation libre du commencement de l'épître VIII.
du comte ALGAROTTI.*

COURAGE Ariste, suis ta route,
De des regards audacieux
Embrasse la céleste voûte,
Parcours l'immensité des cieux,
Saisis la vérité discrète,
Force la nature muette
A trahir pour toi ses secrets;
Instruis-toi : cette noble envie
Peut seule bannir de la vie
L'inquiétude & les regrets.

PLUS prompts que la flamme rapide,
Vois contre des murs ennemis
S'élancer les guerriers d'Atride,
A la foi d'un songe soumis;
Le Ciel se rit de leur audace,
Mille vont chercher sur la place
Le trépas sous les coups d'Hector;
Ainsi l'erreur & l'imposture
S'unissent à notre nature
Pour empoisonner notre sort!

SAGESSE, divine lumière .
Quel voile épais fait l'entourer?
Parmi les peuples de la terre
Peu d'hommes l'ont pu déchirer :
Ce n'est point d'un air de conquête,
Ce n'est point au bruit d'une fête
Que tu descends de ton séjour;

L'orgueil

L'orgueil des grands ne peut te plaire,
Et les yeux du foible vulgaire
Ignorent l'éclat de ton jour.

QU'HEUREUX est le mortel tranquille
Qu'abreuve l'or de tes rayons !
Seul de la discorde indocile
Il fait éviter les poisons ;
Un orgueil stupide & bizarre,
Un honneur frivole & barbare ,
N'ont point à remplir ses loisirs ;
Et si quelque peine lui reste ,
Ta douceur, ton nectar céleste
Calme du moins ses déplaisirs.

*IDYLLE couronnée, le 8 mai 1779, par
l'académie royale des sciences & belles-
lettres de Nancy.*

Flumina amem silvasque.

ZÉPHIRS ,qui parmi ces fougères
Soufflez la vie & la fraîcheur ,
Et qui de ces lilas en fleur
Balancez les cimes légères !

Terrasse , qui ceins les bosquets ,
D'où l'œil , franchissant la prairie ,
Parcourt une scène fleurie
Qui se termine à des forêts !

Tof labyrinthe , toi boccage !
O quel souvenir enchanteur !
Quelle douce & brillante image
Vous renouvellez dans mon cœur !

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Arbres touffus, feuillage sombre,
Qui m'offrez un superbe dais ;
A ces lambris, à ce palais ,
Sophie a préféré votre ombre.

Sophie a foulé le gazon
Qui borde ce réduit champêtre ;
Ses yeux , qui me cherchoient peut-être,
Ont parcouru cet horizon.

A l'haleine de ce Zéphire
Sa douce haleine se mêla ;
Dans cet air elle circula ,
Et c'est elle que je respire.

Sophie erra dans ces détours
Où j'aime à soupirer ma peine ;
En suivant le paisible cours
Du fleuve enfermé dans la plaine.

L'onde qui fuit entre ces bords
S'embellissait de son image ;
L'heureux écho de ce rivage
Répétoit ses tendres accords.

Hélas ! sur ces flots qui serpentent ,
Ses traits n'iront plus se tracer ;
Mais de mon ame , qu'ils enchantent ,
Rien ne pourra les effacer.

Lieux où son image respire !
Séjour qui ne la verrez plus ;
Du moins je vous ferai redire
Et mes regrets & ses vertus.

Ainsi s'écoulent mes journées
Dans ce riche & vaste séjour ;
Je m'occupe de mon amour :
Ainsi couleront mes années.

J'ai pu devenir malheureux ,
 Je ne saurois être volage ,
 Et l'objet de mes premiers vœux
 Recevra mon dernier hommage.

Mon cœur triomphera du fort
 Qui m'a séparé de *Sophie* :
 Je suis fatigué de la vie ;
 Mais j'aimerai jusqu'à la mort.

Espoir qui flattez ma pensée ,
 Espoir qui consolez mon cœur ,
 Vous êtes la seule faveur
 Que la fortune m'ait laissée.

Cependant j'abhorre le jour
 Qui doit terminer ma carrière ;
 Je crains qu'en perdant la lumière ,
 Je ne perde aussi mon amour.

Par M. SIMONIN.

S O N G E.

*A MADemoiselle ***.*

JE rêvois cette nuit que vous étiez Minerve :
 Vous aviez son maintien , ses traits , ses agréments ,
 Et tout ce que le ciel prodigua sans réserve

A cette reine des talens.

L'Amour vous regardoit & répandoit des larmes.
 Sans demander pourquoi, je le devinai bien :

Au changement vous perdiez de vos charmes ,

Et votre esprit n'y gagnoit rien.

Par M. PONS DE VERDUN.

LES GOUTS SONT DIFFÉRENS.

C O N T E.

CES jours passés, maint grave politique,
 Gazette en main, parloit de la tactique.
 Moi, disoit l'un, je suis pour un assaut.
 C'est, disoit l'autre, un siege qu'il me faut.
 Une bataille a pour moi plus de charmes,
 Crioit un tiers; il y fait un peu chaud:
 Mais j'aime fort le cliquetis des armes.
 Ma foi, Messieurs, tout ce qu'il vous plaira,
 Dit un Gascon, en secouant la tête:
 Siege, bataille, assaut, & cætera....
 Moi, je suis fou d'une belle retraite.

Par le même.

E P I G R A M M E.

EN se chauffant dans le café Procope,
 Sire Moncade un jour se tourmentoit
 A démontrer le tout est bien de Pope.
 Par aventure un bossu l'écoutoit:
 Bravo, bravo! certes, mon camarade,
 Votre système est plaisamment conçu;
 Je suis donc bien, moi, dit-il à Moncade?
 Oui, mon ami, fort bien pour un bossu.

Par le même.

L'AMANT MALHEUREUX.

A Fanchon depuis six mois,
Las ! je n'ai cessé d'écrire ,
Que pour son friand minois
Mon cœur souffre le martyre :
Voyez quel est mon destin !
Et gardez-vous bien d'en rire ,
J'ai découvert ce matin
Que Fanchon ne fait pas lire.

Par le même.



A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

*ACADÉMIE royale des inscriptions & belles-lettres
de Paris.*

DAns la séance du 27 avril dernier , l'académie. élu associé libre étranger , le Landgrave régnant de Hesse-Cassel , à la place vacante par le décès de M. le comte de Ciantar.
(*Nouvelles de la république des lettres & des arts.*)

II.

ACADÉMIE royale des sciences de Paris.

Extrait du mémoire lu à la séance publique de l'académie , du mercredi 6 avril 1779 , sur une aiguille de boussole indestructible par l'action des acides , & sur un moyen de diminuer la variation de l'aiguille aimantée ; par M. le comte DE MILLY , membre de cette académie. ()*

L'auteur de ce mémoire fait voir dans son

(*) Voyez le dernier journal , page 272.

préambule que l'étude des sciences & la culture des arts, est ce qui est le plus digne de l'homme, puisque ce sont là les sources de sa prééminence physique sur les animaux, & de la puissance qu'il exerce sur les élémens, &, pour ainsi dire, sur toute la nature; mais, selon lui, l'aptitude seule à l'étude ne suffit pas, il faut encore le discernement & le jugement nécessaires pour la diriger vers l'utilité & l'agrément, le reste n'est que futilité. » Mais souvent les » spéculations qui paroissent les plus frivoles » dans leurs principes, peuvent devenir par la » suite, entre des mains habiles, des plus intéressantes. La vertu de l'aimant & l'électricité » n'ont été long-tems que des objets d'amusement. La première a été appliquée à la navigation; la seconde nous a fait connoître la » nature du tonnerre, & a servi, comme le dit » l'auteur, au célèbre Franklin, d'échelle pour » s'élever dans les nues, & y prendre le feu » du ciel, le diriger à sa volonté & nous garantir de ses ravages «.

M. de Milly a soin d'avertir que les expériences dont il s'est proposé d'entretenir le public, ne sont pas à beaucoup près aussi intéressantes, mais il les donne comme un exemple du parti qu'on peut tirer d'une chose qui paroît indifférente, lorsqu'on prend l'utilité pour le but de ses travaux & de ses spéculations.

Les sentimens divers qui partagent encore les physiciens & les chymistes, sur la nature de la platine, engagerent M. de Milly, il y a quelques années, de travailler sur ce métal singulier; & n'en ayant pas eu assez pour pouvoir l'analyser, il prit la voie de la synthèse, & il tâcha d'imiter le métal qu'il ne pouvoit pas décomposer à son gré.

Voici comme l'auteur s'exprime : » Dans le
 » grand nombre d'alliages que je fis pour par-
 » venir à mon but , j'obtins un métal factice
 » qui avoit les propriétés magnétiques , & sur-
 » tout celle de se diriger vers les poles du mon-
 » de. Je rendis compte de mon travail à l'aca-
 » démie & au public , dans un mémoire que
 » je lus à la rentrée de pâques de l'année 1777 ;
 » mais je ne parlai que très-succinctement des
 » propriétés de mon alliage & de l'application
 » qu'on pouvoit en faire ; ce seront elles qui
 » feront aujourd'hui le sujet de ce nouveau
 » mémoire , que je terminerai par une con-
 » jecture sur la cause des variations diurnes de
 » l'aiguille aimantée , & le moyen d'y remédier.

La brièveté du tems consacré à une séance
 publique , & le dégoût que les détails , qui ne
 sont intéressans que pour les savans & les ar-
 tistes , occasionnent toujours au public , a fait
 que l'auteur n'a présenté dans son mémoire que
 le résultat général de ses expériences , & l'ap-
 plication qu'il en a faite à un objet d'utilité :
 » savoir , des aiguilles de boussoles indestructi-
 » bles dans les acides purs les plus forts , tels
 » que l'huile de vitriol , l'eau-forte , l'esprit de
 » sel [*] , le vinaigre , &c. ; & qui par consé-
 » quent ne peuvent pas être attaquées par l'ac-
 » tion de l'air & de l'humidité ; ce qui est d'au-
 » tant plus avantageux que l'on a observé que
 » la rouille à laquelle le fer & l'acier sont sujets ,

(*) Il faut que l'eau-forte ou l'esprit de sel soient bien purs ; car pour peu qu'ils fussent mêlés , ils formeroient de l'eau régale , qui est le seul dissolvant du nouveau métal.

» sur-tout sur mer & dans les ports, détruit
 » la vertu magnétique.

M. le comte de Milly dit dans son mémoire que „ les aiguilles qui sont faites avec son métal, sans être aussi sensibles aux impressions „ du fer qui se trouve dans leur voisinage, que „ les aiguilles de boussoles ordinaires, ont ce- „ pendant comme elles la vertu de se diriger „ constamment vers les poles du monde ; ainsi „ leur peu de sensibilité , ajoute-t-il , pour les „ corps magnétiques qui les environnent, loin „ d'être regardée comme un défaut , ne seroit- „ elle pas au contraire une qualité recomman- „ dable pour l'usage qu'on peut en faire sur „ mer? “ Il fonde cette assertion sur ce que la trop grande sensibilité dans une aiguille de boussole la fait décliner à l'approche du plus petit corps magnétique , tels que les clous & la ferraille qui se trouvent toujours en abondance dans un vaisseau. En effet , une aiguille de boussole qui ne seroit mue que par la cause générale qui la fait tourner vers les poles du monde, seroit préférable, pour la navigation , à celles qui cedent à la puissance du plus petit corps magnétique qui se trouve placé dans leur voisinage, & qui les font décliner de leur direction naturelle.

La nouvelle composition métallique a , suivant l'auteur , les propriétés magnétiques des aiguilles ordinaires de boussole , sans en avoir les inconvéniens ; c'est-à-dire , que les aiguilles qui en sont faites se dirigent vers les poles , sans être aussi susceptibles à l'action magnétique des corps environnans ; & elles ne sont point sujettes à la rouille, ni à perdre leur vertu directrice. Le barreau du métal dont M. de Milly a formé l'aiguille qui fait le sujet de son mémoire » a » été suspendu par un cheveu , pendant deux

» ans en plein air , pour lui donner la facilité
 » de s'orienter , & pour observer s'il conservoit
 » la vertu magnétique ; c'est après ce laps de
 » tems qu'il en a fait faire une aiguille de bouf-
 » sole.

» Les matieres principales qui composent ce
 » métal, sont l'or & un sable ferrugineux , sem-
 » blable à celui qu'on trouve mêlé avec la pla-
 » tine , lequel est très-attrahable à l'aimant indis-
 » soluble dans tous les acides simples ou com-
 » posés, les plus forts , & qui est infusible au
 » plus grand feu , lorsqu'on l'y expose seul. «

L'auteur donne ensuite une idée de ce qu'on
 appelle déclinaison , relativement à la boussole :
 C'est l'effet , dit-il , » d'une cause inconnue qui
 » a échappé aux recherches des plus habiles
 » physiciens , qui fait que les aiguilles aimantées
 » ne se dirigent presque jamais vers les poles
 » du monde, mais qu'elles s'en écartent ordi-
 » nairement , tantôt vers l'est , tantôt vers l'ouest ;
 » cette déclinaison non-seulement varie sur les
 » différens point du globe , mais encore dans les
 » mêmes lieux , en différens tems , & souvent
 » dans le même jour & dans la même heure. «

L'auteur croit que ces variations tiennent aux
 différens degrés de l'électricité de l'air ; il a re-
 marqué , dit-il , » que dans les jours secs & où
 » l'électricité est abondante , les variations sont
 » plus sensibles ; » & il propose pour les évi-
 ter , d'isoler l'aiguille de la boussole autant qu'il
 est possible ; pour cet effet il se sert d'un moyen
 très-facile , c'est de faire enduire le dedans de
 la boussole de plusieurs couches de vernis de
 gomme-laque ou de cire d'Espagne , qui étant
 idioélectrique , empêche la communication de
 l'électricité de l'air avec l'aiguille magnétique ;
 outre cet appareil il pose la boîte sur un pla-

teau de verre, qu'il fait aussi vernir pour empêcher l'humidité de s'y attacher & de le rendre conducteur. L'auteur a soin d'avertir le public qu'il ne donne son sentiment sur la cause des variations de l'aiguille aimantée & le moyen de les empêcher, que comme des vraisemblances, & non comme des vérités démontrées, parce qu'il n'a pas une suite d'observations assez nombreuse pour assurer son sentiment. L'unique but qu'il s'est proposé dans son mémoire est, dit-il, » de faire connoître la vertu magnétique d'un » alliage d'or & d'une substance martiale que » personne n'avoit encore soupçonné devoir se » diriger constamment vers les poles du monde, » comme les aimans factices ou naturels.

La boîte de la boussole que M. le comte de Milly a mise sous les yeux du public, est mobile sur un plan carré, & tourne sur un pivot placé au centre d'un cercle tracé sur le plan, lequel cercle est partagé en quatre parties égales, qui sont elles-mêmes divisées en quatre-vingt-dix degrés; un index fixé à la base de la boîte, sert à la faire mouvoir & à la diriger suivant la méridienne, qui doit être représentée par une règle contre laquelle on appuie un des côtés du plan carré qui sert de base à la boussole, ce qui donne la facilité d'observer les variations de l'aiguille.

M. de Milly termine son mémoire par une maxime incontestable, en disant: » que l'utilité » doit être le seul but que les savans & ceux » qui cultivent les arts, doivent se proposer » dans leurs recherches. »

L'académie a élu, dans son assemblée du 8 mai, M. le chevalier de la Marck, pour rem-

276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

plir la place d'adjoint botaniste, vacante par la nomination de M. Briffon, à celle d'associé.

M. de la Marck est auteur d'un ouvrage intitulé, *Flore Française*, & qui renferme une nouvelle méthode de botanique propre à faciliter l'étude de cette science, en donnant des moyens faciles & sûrs de reconnoître les plantes, & d'en trouver le nom d'après leurs caractères. (*)

(*Mercur de France; Nouvelles de la république des lettres & des arts.*)

I I I.

A C A D É M I E des Jeux floraux, établie à Toulouse.

Le trois du mois de mai dernier, cette académie a tenu son assemblée publique dans la salle de l'hôtel-de-ville. Elle y a fait l'inauguration du portrait de MONSIEUR, frere du roi, qui a bien voulu lui en faire présent, lors de son passage à Toulouse. La séance a été terminée par une cantate à grand chœur, mise en musique par M. Dupuy, maître de chapelle de

(*) Trois volumes in-8vo. de l'imprimerie royale; à Paris, chez Gogué & Née, libraires, quai des Augustins, près du pont Saint-Michel. 1779. Prix, 21 liv. brochés; 24 liv. reliés.

l'église abbatiale de Saint Sernin. La salle étoit décorée d'une manière analogue à la fête; le portrait de MONSIEUR étoit exposé sous un dais. Les Dames les plus distinguées de tous les ordres de la ville, se sont empressées d'assister à cette cérémonie.

Le prix de l'*Epître* a été remporté par Mde. la comtesse d'Esparbès, & celui de l'*Idylle* par M. Mailhe. Les autres ont été réservés.

Quoique parmi les discours présentés cette année, aucun n'ait mérité le suffrage de l'académie, comme il en est qui sont susceptibles d'être perfectionnés, elle s'est déterminée à donner pour l'année prochaine le même sujet. Elle propose aux auteurs d'indiquer, *quels seroient les moyens de borner le luxe dans une monarchie sans nuire à l'industrie?* Elle leur permet, sans conséquence, de retirer une copie de leur ouvrage pour y faire les corrections qu'ils jugeront convenables.



I V.

SOCIÉTÉ royale des sciences de Montpellier.

PRIX proposé par la société, en conséquence d'une délibération des Etats-Généraux de la province de Languedoc, pour l'année 1780.

Les états-généraux de la province de Languedoc, toujours attentifs à favoriser le commerce & les arts, avoient unanimement délibéré de donner un prix de 1200 liv. à celui qui, au jugement de la société royale des sciences, auroit le mieux expliqué :

1°. *Pourquoi la même mine travaillée avec de la houille ou charbon de terre, donne un fer de qualité inférieure à celui qu'on en retire lorsqu'elle est travaillée avec le charbon de bois.*

2°. *Quels sont les moyens d'appropriier le charbon de terre aux minéraux ferrugineux, quels qu'ils soient, pour en tirer du fer propre à tous les usages économiques, & pareil à celui qu'on retire au moyen du charbon de bois.*

La société, qui avoit d'abord été forcée de remettre ce prix, vient de l'adjuger à la pièce N°. 1, dont la devise est : *Triomphe de l'Expérience.*

L'auteur de cette pièce est M. Charles-Friederich Kiesmann, minéralogiste de Bruxelles.

Les états de Languedoc proposent aujourd'hui un prix de 600 livres à celui qui, au jugement de la société royale, aura le mieux résolu la question suivante :

Déterminer par un moyen fixe, simple, & à portée de tout cultivateur, le moment auquel le vin en fermentation dans la cuve, aura acquis toute la force & toute la qualité dont il est susceptible.

La récolte des vins est un objet des plus importans pour le Languedoc, & qui mérite l'attention la plus particulière.

Il s'agit d'éclairer les cultivateurs sur la manière de faire le vin; il faut sur-tout leur apprendre à saisir le moment où la fermentation dans la cuve est parvenue au degré précis auquel la plus grande perfection du vin est attachée.

C'est par la fermentation que le moût se convertit en vin; cette fermentation doit avoir un terme, avant lequel le vin n'est pas assez fait, après lequel il devient rude, grossier, & sent le marc. On n'a pour connoître ce terme, que des routines très-imparfaites; aussi voit-on les meilleurs fonds & les mieux exposés, ne produire que de mauvais vins, par la pratique établie de tems immémorial de faire trop ou trop peu cuver les vins.

Il existe cependant un terme de perfection pour la fermentation; il se manifeste plus ou moins promptement, suivant la nature des terrains & les différentes constitutions des années; la connoissance en doit dépendre de l'état de la masse des raisins en fermentation. Ainsi il peut & il doit y avoir quelque méthode, quelque règle certaine qui indique ce moment favorable pour chaque cuvée, quelles que soient les qualités des vins, & les autres considérations,

Tel est l'objet intéressant que les états & la société proposent de remplir. On ne peut trop exhorter les auteurs à s'appuyer principalement sur des observations & des expériences, & à ne point oublier qu'on leur demande un *moyen fixe, simple, & à portée de tout cultivateur*.

Ceux qui composeront, sont invités à écrire en françois ou en latin. On les prie d'avoir attention que leurs écrits soient bien lisibles.

Ils ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une sentence ou devise ; ils pourront attacher à leur écrit un billet séparé & cacheté, où seront, avec la même devise, leurs noms, qualités & adresses ; ce billet ne fera ouvert qu'en cas que la pièce ait remporté le prix.

On adressera les ouvrages, francs de port ; à M. de Ratte, secrétaire-perpétuel de la société royale des sciences à Montpellier, ou on les lui fera remettre entre les mains. Dans ce second cas, le secrétaire en donnera à celui qui les lui aura remis, son récépissé, où seront marqués la devise de l'ouvrage & son numéro, selon l'ordre ou le tems dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages seront reçus jusqu'au 30 septembre 1780 inclusivement.

La société, à son assemblée publique pendant la tenue des états de 1780, proclamera la pièce qui aura mérité le prix.

S'il y a un récépissé du secrétaire pour la pièce qui aura remporté le prix, le trésorier de la compagnie le délivrera à celui qui rap-

portera ce récépissé; s'il n'y a pas de récépissé du secrétaire, le trésorier ne délivrera le prix qu'à l'auteur qui se fera connoître, ou au porteur d'une procuration de sa part.

(*Journal des Savans.*)

V.

SOCIÉTÉ d'Émulation de Liege.

Cette Société nouvellement établie, nous paroît mériter quelques détails particuliers. Elle doit son origine à un heureux hasard, ainsi que la plupart des institutions utiles, mais elle a eu l'avantage qui a manqué à beaucoup d'autres, de développer presque en naissant une partie de ses forces, & de couvrir de l'éclat de ses premiers efforts l'obscurité de son berceau.

Vers le commencement de ce printems, quelques citoyens de Liege firent le projet de former entre-eux une association qui réunît aux agrémens des sociétés de plaisir & d'amitié qu'on trouve dans toutes les grandes villes, la plupart des avantages que procurent les sociétés savantes & littéraires. Tous ceux à qui ils communiquèrent leur idée, l'adoptèrent avec empressement, & tandis que l'un d'entr'eux s'occupoit à former un plan ou du moins à en tracer une esquisse, la Société, qui n'existoit pas encore, prenoit déjà faveur dans l'opinion publique, & le nombre des associés grossissoit de jour en jour, tout le monde voulant concourir à un établissement qui offroit tant

d'avantages avec tant de facilité & si peu d'inconvéniens.

La première assemblée se tint dans la maison d'un des associés ; on y entendit une première lecture du plan, & on y nomma des députés qui furent chargés d'aller solliciter l'approbation & la protection de S. A. C. le prince-évêque de Liege, pour la société naissante. Le rapport de ces députés fut aussi agréable que la bienfaisance connue de son altesse, ses lumières & son goût pour les sciences & les arts, donnoient lieu de l'espérer ; & la société encouragée par les assurances de la bienveillance du souverain, prit de ce moment une consistance solide. On se procura une maison propre aux exercices, on publia le plan original avec les corrections qui y avoient été faites par un comité nommé pour l'examiner, & la connoissance qu'on donna au public des objets que se proposoit la société, le confirma dans la bonne opinion qu'il en avoit eue dès l'origine.

En effet le principal objet de cet établissement, celui qui renferme tous les autres, est d'encourager, suivant les occasions qui se présenteront, tous les genres de science, & tous les arts, soit d'utilité, soit d'agrément, sans aucune préférence. Pour remplir une partie de cet objet on a accordé à tous les artistes, quels qu'ils soient, le privilège d'entrer à la société, en fournissant un morceau de réception convenable ; on a permis à ceux qui sont au nombre des associés d'exposer leurs ouvrages dans

la salle d'assemblée; on s'est engagé à faire passer au bureau de correspondance-générale, établi à Paris, les ouvrages qui en seroient jugés dignes; & pour exciter plus vivement l'émulation par le concours des spectateurs & la réunion des suffrages, on a réglé que la société tiendrait de tems-en-tems des séances publiques, dans lesquelles ses membres pourroient faire preuve de leurs talens en présence de leurs concitoyens rassemblés.

Tout cela s'est exécuté en grande partie dans la séance qui s'est tenue le mercredi 2 juin après-midi pour l'inauguration de la société. La salle étoit décorée des ouvrages de différens artistes (*), & on avoit érigé dans le fond

(*) On y voyoit une pendule faite par M. Sarton, horloger & mécanicien de son altesse celssime. Cette pendule, approuvée par l'académie des sciences, a la propriété de montrer l'heure & la minute précises sous plusieurs points de vue, & dans différentes places d'un appartement, en promenant son cadran horizontalement sur une ligne circulaire. La révolution de ce cadran se fait dans une minute, mais on peut l'accélérer ou la ralentir par le moyen d'un poussoir; on peut même, si l'on veut, fixer le cadran sans rien changer au mouvement de la machine, qui va huit jours sans être remontée.

Deux tableaux par M. Defrance, premier peintre de son altesse celssime, & directeur de son académie de peinture. L'un représente un cabaret, où l'on voit à gauche un groupe d'hommes en conversation, & à droite un homme ivre endormi le verre à la main, à qui une femme enlève un pot de biere pour aller

un dais superbe pour recevoir son altesse qui vint présider à l'assemblée en qualité de protecteur, titre que ce prince avoit pris de lui-même, & auquel la reconnoissance a ajouté celui de bienfaiteur. M. Ramoux, principal du college de Liege, complimenta ce prince à la descente de son carrosse; & dès que le murmure flatteur causé par son arrivée fut apaisé, & que les spectateurs furent assez maîtres des mouvemens de leur joie, pour donner leur attention à d'autres objets, M. de St. Peravi, orateur de la société, prononça un discours analogue à la fête, dans lequel il exposa avec beaucoup de justesse & de précision les avantages qu'on peut attendre de cet éta-

le boire avec un autre homme qui lui tient la main. Le second tableau représente une retraite de voleurs. Sur le devant, à gauche, on voit une femme nue en chemise, adossée à une échelle dans l'attitude de la plus profonde affliction, & entourée de voleurs, dont l'un travaille à forcer une malle, tandis que d'autres tirent au sort leur prisonniere. Dans l'enfoncement on voit une autre femme avec un enfant que d'autres voleurs font marcher devant eux, & à droite, deux femmes de la bande, l'une couchée sur un hamac, & regardant de-là ce qui se passe, & l'autre causant avec un voleur déguisé en moine, &c.

Deux tableaux de M. Aubée, l'un représentant un homme qui tire de la biere, tandis qu'un autre fume & le second représentant une boulangerie.

Plusieurs marines de différentes grandeurs par M. Dreppe, dont le talent pour ce genre est reconnu; & un tableau du même peintre qui représente le célèbre

blissement; les différences particulières qui le distinguent des autres académies & sociétés d'artistes; les vues simples & utiles qui ont présidé à sa formation, & qui excluant toute espèce de prétentions, ne donnent par conséquent aucune prise à la mauvaise volonté des critiques, & ne laissent place qu'à la bienveillance générale. L'orateur paya aussi un juste tribut d'éloges à la nation en général & à plusieurs membres de la société en particulier; il insista avec force sur la nécessité de l'union, & après une digression pleine de chaleur sur les malheureux effets de l'envie, maladie trop commune des gens-de-lettres & des artistes, il termina par une éloquente péroration dans laquelle il présenta à son altesse, au nom de la société, un hommage d'autant moins suspect de flatterie, qu'il fut confirmé à l'instant de tous les côtés de la salle par des applaudissemens répétés. Ils ne cessèrent que pour la lecture des lettres-patentes accordées par son altesse à la société, & ils recommencerent bientôt avec plus de force, lorsqu'on vit la manière honorable pour les sciences & les

Grétry composant à son clavecin le quatuor de *Lucile*, tandis que derrière lui *Polhymnie* exécute l'air sur sa harpe, & que vis-à-vis *Apollon* porté sur un nuage vient inspirer au compositeur le feu du génie, &c.

Une descente de croix par M. Latour, où l'on voit d'un côté la sainte Vierge soutenue par deux femmes, groupe de la plus belle expression, & de l'autre S. Jean les bras levés en l'air comme pour recevoir le corps du Sauveur qu'on vient de détacher de la croix, &c.

286 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

arts , & pour ceux qui les cultivent , dont le souverain s'exprimoit dans ces lettres.

Cette lecture finie , M. de Cheffret , conseiller de son altesse & secrétaire de son conseil-privé , lut une piece de vers de sa composition ayant pour titre , à *l'Emulation* , & très-propre à l'inspirer par l'honneur qu'elle fit à son auteur.

Ensuite M. le Gay , secrétaire perpétuel , lut le programme d'un prix de littérature que la société doit distribuer au mois de janvier prochain (*) ; & annonça en outre , qu'un anonyme avoit fait remettre à la société par M. d'Heuzi , ancien bourg-mestre , une somme de quinze louis pour deux prix , l'un de dix louis , relatif à l'embellissement de la ville , & l'autre de cinq , relatif aux moyens d'y entretenir la propreté , qui seront aussi distribués au mois de janvier prochain.

Après cette annonce , M. le docteur Demeste , connu par des lettres très-estimées sur la minéralogie , lut un savant mémoire sur les pyrites martiales , leur décomposition spontanée , & les résultats de cette décomposition.

M. Desfaive , apothicaire & chymiste de son altesse , avoit annoncé un mémoire sur le départ des métaux , mais il en remit les développemens à une autre séance , & passa tout-à-coup , par une heureuse transition , à un sujet bien plus intéressant dans la circonstance. Il

(*) On trouvera plus bas le programme de ce prix , ainsi qu'un mémoire relatif aux deux autres.

exprima avec beaucoup de délicatesse les sentimens respectueux qui l'animoient ainsi que l'assemblée pour l'auguste protecteur de la société, & on applaudit également l'adresse de l'orateur, la vérité de l'éloge, & la sensibilité avec laquelle il fut reçu.

Enfin la séance fut terminée par une espèce de scène lyrique dont les paroles composées par M. Dreux, avoient été mises en musique par M. Hamal, maître de chapelle de la cathédrale de Liege. L'effet de ce morceau fut général, & le triomphe du musicien fut complet. Ce compositeur bien digne du nom qu'il porte (*) enleva tous les suffrages par le charme de sa mélodie, la beauté de ses chœurs, la richesse, le goût & la variété de ses accompagnemens, & la patrie de Gretry put s'applaudir d'avoir produit un grand artiste de plus.

P R I X proposé par la Société d'Émulation.

La société d'émulation propose, pour sujet d'un prix de 300 liv. de France, qu'elle distribuera le 15 janvier 1780. La question suivante.

» Pourquoi le pays de Liege, qui a produit
 » un si grand nombre de savans & d'artistes
 » célèbres en tous genres; n'a-t-il vu naître que

(*) N. Hamal, oncle de celui dont nous parlons, & à qui il a succédé dans la place de maître de chapelle, a été, au jugement des connoisseurs, un des plus grands compositeurs de ce siècle.

288 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» rarement dans son sein des hommes égale-
» ment distingués dans la littérature françoise,
» & quel seroit le moyen d'exciter & de per-
» fectionner le goût dans une langue qui doit
» être celle du pays, & que toutes les na-
» tions de l'Europe ont adoptée pour se com-
» muniquer leurs découvertes dans les arts &
» les sciences, ainsi que leurs progrès dans la
» morale & la politique. «

Les mémoires relatifs à cette question, se-
ront adressés, francs de port, à M. le Gay,
secrétaire-perpétuel, & devront lui être remis
avant le 15 décembre 1779, au-delà duquel
terme ils ne seront plus admis au concours.

Les auteurs auront l'attention de joindre à
leur mémoire un billet cacheté, contenant leurs
noms & qualités, & une devise qui fera rap-
portée en tête du mémoire.

MÉMOIRE relatif à deux prix () proposés, l'un pour
le plan & construction d'une place publique dans
la ville de Liege, l'autre pour celui qui indiquera
le meilleur moyen de nettoyer cette ville & d'y
entretenir la propreté ; prix dont le concours est
remis au jugement de la société d'émulation de
cette ville.*

Dans tous les tems on a reconnu les avan-

(*) Les conditions & formalités du concours sont les
mêmes que celles qui sont énoncées dans le programme
précédent.

tages qui résultoient de l'embellissement des villes ; les plus grands politiques de l'antiquité lui donnoient la seconde place dans l'ordre des devoirs qu'exige l'art de gouverner ; les sommes qu'on y emploie, circulant dans l'état, tournent au profit des sujets qu'on y occupe , les exercent au travail, les garantissent de l'indigence , & les étrangers toujours curieux de voir les belles villes , y vont faire de la dépense & s'y fixent souvent à demeure, lors sur-tout que, comme dans ce pays-ci, ils y trouvent un gouvernement doux & modéré qui assure la tranquillité personnelle & la jouissance de toute propriété.

Un autre objet également digne de l'attention des magistrats, c'est de veiller à la salubrité des villes ; l'air mal sain occasionne des maladies, influe sur la population, & fait que les hommes dégènerent.

La partie du bras de la riviere de Meuse qui s'en sépare au rivage de S. Jean, se partage dans des canaux inutiles qui se réunissent en un seul à la rive droite, qui a son embouchure dans la Meuse contre les classes du grand-college. ils sont presque comblés, ne servent plus ni au commerce ni à aucune sorte d'usine ; il en résulte que hors le tems des débordemens, ce sont des cloaques remplis d'ordures, d'eaux croupissantes & de fanges corrompues qui infectent l'air, les habitans, & jusqu'aux passans.

Ne seroit-il donc pas possible en formant un tout de ces canaux, des îlots, des jardins & de quelques maisons de peu de conséquence qui leur sont adjacentes, d'y former une place publique digne d'une ville aussi considérable que celle de Liege.

L'exécution de ce projet, en procurant un des embellissemens que recherchent toutes les gran-

des villes , auroit encore l'avantage de procurer la salubrité de l'air.

Si l'on construisoit un grand égoût depuis le rivage St. Jean jusqu'à la Meuse , qui par différents conduits recevroit les immondices qui se portent actuellement dans ces canaux , l'eau de la Meuse y passeroit en tout tems.

Si l'on excavoit assez profondement le grand canal qui depuis le rivage des Augustins , passe sous le pont d'Avrois , sous ceux de l'Isle , Thomas , du Torrent & le Pont-Neuf , ce canal suffiroit pour le bâteaux qui approvisionnent les riverains ; les terres & graviers que l'on tireroit du fond & des bords du grand canal , avec les décombres des maisons , serviroient à combler les canaux inutiles.

Comme on ne parle ici que d'après la vue superficielle du terrain , on n'en propose que l'idée aux gens de l'art , qui , pour l'exécution , trouveront exposé dans la salle de la Société , un plan géométrique du terrain d'après lequel ils devront former celui de la place : on a jugé cette précaution nécessaire , afin que chacun travaillât sur les mêmes calculs & proportions.

La place royale de Bordeaux peut leur fournir des idées ; elle a , comme celle-ci l'auroit , un quai qui la borde en face , & des trois côtés elle le feroit par des maisons.

Si avec cela on rasoit celles depuis le pont du Torrent comprises celles du Marché-neuf , avec celles qui font le coin du Pont-d'Isle , on formeroit un quai qui serviroit d'avenue à cette place par les ponts d'Isle & du Torrent , & si le Pont-Thomas se rencontroit dans le milieu , sauf à l'élargir de droite ou de gauche , il lui feroit une troisième issue dont on pourroit néanmoins se passer ; on pourroit même le démolir , puisque les deux autres suffiroient.

Dans le fond du centre de la place on ouvriroit une grande rue pour aboutir à la fontaine de la place St. Paul , qui lui feroit une perspective qui seroit prolongée par la rue du Pont-d'Avroy , les bâtimens qui formeroient le contour de la rue & de la place seroient uniformes par leurs hauteurs & leurs facades.

Cette place auroit pour ornement central un vaste bassin , du milieu duquel sortiroit un groupe de tritons , de fleuves ou de nayades qui supporteroient un obélisque de marbre blanc chargé de quatre médaillons de bronze , l'un du prince regnant sous les auspices duquel la place seroit construite.

Le second, de Notger qui , par son crédit près de l'empereur Othon son neveu , a beaucoup augmenté les possessions & les prérogatives de l'état de Liege , ainsi que les domaines de l'évêché.

Le troisième, d'Erard de la Marck , qui fut le pere , l'ami & le bienfaiteur de son peuple , dont la mémoire deux siècles & demi après est toujours récente & précieuse aux habitans de cette capitale , & s'y perpétuera jusqu'à la fin des siècles.

Et le quatrième , celui de Gerard de Grosbeck , qui par la fermeté , le zèle & le courage avec lequel il a soutenu le siège de sa capitale contre les efforts des fondateurs de la république d'Hollande , les a forcés non-seulement de le lever , mais aussi d'évacuer tout son pays ; en expulsa les premiers germes de l'hérésie , & le conserva dans la pureté de la foi de nos peres.

On pourroit donner à cette place le nom de place des princes.

L'extérieur des maisons seroit uniforme , toutes seroient des hôtels , ou maisons à équipages. On ne fera aucune distribution pour l'inté-

rieur , on la laissera à la disposition des acquéreurs du fonds : mais ce qu'il faudroit essentiellement observer , ce seroit de marquer l'étendue que chaque fonds auroit derrière l'alignement marqué pour le frontispice , on pourroit comprendre dans ces fonds , la ligne des maisons de Lulay , qui adosse ce côté-là.

Si pour en faire une place telle qu'on l'indique , il ne se trouvoit point de terrains suffisans , l'artiste pourroit donner le plan d'une grande rue , qui , du pont d'Isle , aboutiroit à la place des Jésuites , & former un plan de la prolongation de celle-ci , jusqu'au terrain de Mde. de Rasquinet.

Dans l'une ou l'autre de ces suppositions , il restera une place à former du vuide qui existe entre l'église du grand-college , en supprimant le pont , & lui donnant pour borne , le coin de la maison de Mde. de Forest , du côté de la rue du Pied-de-Bœuf.

On vuideroit assez profondement le terrain qui resteroit entre les classes , le quai actuel & le nouvel alignement , ce qui formeroit un bassin pour y retirer les bateaux en sûreté , lorsque la Meuse chariroit.

Outre l'agrément & l'utilité qui résulteroient de ce projet , on pourroit successivement dégager les deux rives du grand canal , qui formeroient deux beaux quais , depuis la Sauveniere d'un côté , le rivage St. Jean de l'autre , qui seroient prolongés jusqu'à la jonction de ceux qui se terminent à St. Léonard.

Comme on a moins en vue l'exécution actuelle des plans proposés que le développement du génie de nos artistes , & l'encouragement de leurs talens par l'honneur & la récompense , un citoyen de cette ville a déposé quinze louis d'or

entre les mains de l'un des administrateurs de la société d'émulation, pour en composer deux prix, l'un de dix louis d'or pour le plan qui aura pleinement rempli les vues qu'on vient de proposer; l'autre de cinq louis, pour celui qui démontrera le moyen de mieux entretenir la propreté des rues de la ville de Liege, sans augmenter, que tout au plus d'un dixieme, les frais ordinaires que la ville fait à ce sujet; mais bien de faire entrer comme compensation de ce dixieme ce que pourra produire la vente des cendres, en observant néanmoins que les magasins que l'on en pourroit faire fussent formés dans les fauxbourgs & dans des emplacements hors la vue du public. Ces deux prix se distribueront le 15 janvier 1780 dans la grande sale de la société.

Si ces plans sont enfin jugés praticables, la dépense qu'exigeroit leur exécution ne seroit pas si considérable qu'on pourroit l'imaginer, la vente des emplacements pour bâtir se fera avec avantage, on fait combien les grands fonds sont rares & recherchés en cette ville.

On rendroit à ceux qui ont leurs maisons sur le Pont-d'isle les dessous des arcades pour leur servir de cave, & les terrains adjacens hors l'alignement de la place pour des petites cours ou jardins.

Si même la ville employoit deux cens mille florins pour les premiers achats, on pourroit lever cette somme à $2\frac{1}{2}\%$, & il est des moyens aussi simples qu'imperceptibles dans leur exécution, de faire un excédent de vingt mille florins de revenus à la ville, de maniere qu'après l'intérêt de cinq mille florins, il lui resteroit de quoi faire un fond d'amortissement qui

augmenteroit chaque année proportionnellement aux remboursemens qui se feroient. On se bornera à cette premiere observation ; on la développera si l'idée proposée vient à être agréée.

On espere que l'émulation gagnera tous les ordres de l'état ; en aurons-nous moins enfin que les villes de Rheims & de Bruxelles ? Ces deux villes sans plus de ressource & peut-être avec moins de moyens que celle de Liege, ont entrepris des places magnifiques, ornées de monumens superbes ; Maëstricht même, par des combinaisons bien concertées, augmente en s'embellissant ses revenus publics, qui sont toujours bien employés quant ils servent à la splendeur nationale : aussi la puissance, la richesse de l'ancienne Grece n'eurent jamais plus d'éclat que quand Périclès eut élevé ces temples, ces édifices dont les restes épars sont encore admirés ; ce grand homme se glorifioit d'avoir encouragé tous les arts, employé tous les bras, embelli Athenes, & par ce moyen répandu l'abondance parmi le peuple.

V I.

ACADÉMIE des Arcades de Rome

Le jeudi 6 mai dernier, l'académie tint une séance publique honorée de la présence des cardinaux Marcolini & Visconti. M. l'abbé Pizzi, garde-général, annonça à l'assemblée la restauration de la colonie dite *Alfea* dans la ville de Pise, sous la direction de M. le chevalier Jean-Vincent Cofi del Voglia, vice-garde. M.

Thomas-Marie Celoni , prononça , avec l'ap-
plaudissement général , un discours élégant sur
la salubrité de l'air dans cette partie de Rome
contiguë au mont Vatican & à la basilique de
St. Pierre. Le reste de la séance fut rempli
par des poésies que réciterent divers académi-
ciens.

(*Notizie del Mondo.*)

V I L

L'ACADÉMIE de belles-lettres de Naples:

L'académie de belles-lettres nouvellement éta-
blie à Naples , par S. M. le roi des Deux-Sici-
les , a reçu au nombre de ses membres dans
la classe rhéologique , le pere maître Giorgi ;
général des Augustins , &c. dans la classe des
belles-lettres ; Monfig. Borgia , secrétaire de la
congrégation de la Propagande , & M. l'abbé
Amaduzzi professeur de belles-lettres au col-
lege *della Sapienza* ; & dans la classe de méde-
cine , Monfig. Saliceti , médecin de sa sainteté ;
& messieurs Tonci & Bonelli , tous deux pro-
fesseurs au college ci-dessus nommé.

(*Notizie del mondo.*)



*ACADÉMIE royale des sciences & belles - lettres
de Mantoue.*

Le samedi 15 mai dernier , l'académie tint une séance publique, dans laquelle M. Gaétan Bettinelli, directeur de la faculté de mathématiques, lut une savante dissertation sur les chauffées des fleuves , sujet intéressant qui occupe actuellement l'attention des académies italiennes.

(Notizie del Mondo.)



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

O P E R A.

LE 16 mai dernier , on a donné à ce théâtre , la première représentation d'un intermede italien , intitulé : *il Vago disprezzato* , ou *le Fat méprisé*.

Nous ne pouvons dire de cet intermede que ce qu'on a dit de presque tous les autres. Le poëme ne mérite pas qu'on en parle ; c'est toujours une intrigue sans vraisemblance , un dialogue sans esprit , de la bouffonnerie sans gaieté. C'est toujours un tuteur amoureux & poltron , un jeune comte qui d'un seul regard fait tomber toutes les femmes à ses pieds , & des demoiselles fort mal élevées.

Quant à la musique , il suffit de dire qu'elle est de M. Piccini , pour annoncer qu'on y trouve plusieurs morceaux d'un chant facile & agréable , d'une tournure élégante , d'un excellent goût & d'un effet piquant. Mais malgré les talens de ce célèbre compositeur , une musique nécessairement dépourvue d'intérêt & de caractère , quelque excellente qu'elle soit par la

298 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

facture, ne peut suffire pour faire goûter ces farces ridicules à une nation accoutumée à des drames lyriques où la musique est associée à des sujets intéressans & vraiment comiques, traités avec art, & écrits avec de l'esprit & du goût. Il seroit cependant fâcheux que l'indifférence du public pour les intermedes italiens, nous privât de ce genre de spectacle, qui a des beautés réelles & séduisantes, & qui offre aux compositeurs & aux amateurs des objets d'étude & de comparaison, propres à former le goût & à étendre la connoissance de l'art.

La signora *Rosina Balioni* & la signora *Farnesi*, firent le plus grand plaisir, dans cet intermede, par le charme de leur voix & leur maniere de chanter, & la dernière par la finesse & la gaieté de son jeu.

Il signor *Viganoni*, qui débuta dans cette piece par le rôle du *Fat*, fut très-goûté ; sa voix a paru belle & son chant très-facile ; il a été applaudi dans le monologue, où s'exaltant sur son propre mérite, il suppose une belle dame présente & lui fait sa cour : c'est une chaise qui représente la dame. Il parut mettre beaucoup d'intelligence dans cette scene plaisante : cet acteur semble propre par son genre de voix & son extérieur aux rôles d'amoureux dans les opéras bouffons.

(*Mercur de France ; annonces , affiches & avis divers ; journal de Paris.*)

Le mardi 18 mai, on a donné la premiere

représentation d'*Iphigénie en Tauride*, tragédie lyrique, en quatre actes, attendue avec toute l'impatience que devoit inspirer le nom de M. le chevalier Gluck, qui en a fait la musique. Le poëme est de M. Guillard, jeune homme qui annonce par cet essai, des talens qui méritent d'être applaudis & encouragés.

Le sujet d'*Iphigénie en Tauride*, traité par Euripide chez les Grecs, transporté avec succès sur le théâtre de l'opéra par Duché & Danchet, & sur celui de la comédie françoise par Guimond de la Touche, est connu de tout le monde. L'action en est très tragique, mais trop simple, offrant peu de variété, & difficile à dénouer. M. Guillard a suivi en général le plan de la tragédie françoise; mais pour l'adopter à la scène lyrique avec succès, il falloit donner à l'action une marche plus animée & plus rapide; c'est ce qu'il a fait avec beaucoup d'intelligence. Il a d'ailleurs enrichi son ouvrage de plusieurs traits heureux qu'il ne doit point à son modele.

La scène ouvre par un orage. Iphigénie & les prêtresses de Diane se répandent dans le portique du temple, effrayées & en désordre, implorant la clémence des Dieux. La tempête a jetté sur les côtes de la tauride Oreste & Pilade. Thoas, tourmenté par des frayeurs superstitieuses, ordonne à Iphigénie d'immoler, suivant l'usage, ces deux étrangers sur l'autel de Diane. Elle interroge l'un d'eux sur son nom & sa patrie; elle apprend qu'il est d'Argos; qu'Agamemnon est mort égorgé par Clitemnestre;

qu'Oreste, après avoir vengé sur sa propre mere le meurtre de son pere, a trouvé aussi la mort qu'il cherchoit, & qu'il ne restoit plus qu'Electre de cette famille infortunée. Elle déplore la destruction de toute sa famille, qu'un songe lui avoit déjà annoncée. L'humanité l'intéresse au sort des deux captifs; elle prend le parti de sauver l'un des deux, & un penchant secret fait tomber son choix sur Oreste: elle le charge de porter une lettre à Electre sa sœur, & Pilade est condamné à périr. Oreste, poursuivi sans cesse par les Euménides, ne desirant que la mort, refuse la vie qu'on lui offre; il exige que son ami soit sauvé. La prêtresse est obligée de céder, & Pilade n'ayant pu vaincre sa résistance, n'accepte la liberté que dans l'espérance de venir bientôt délivrer son ami. Au moment où Iphigénie s'approche de l'autel, le couteau levé sur Oreste, il s'écrie : *Ainsi tu périras en Aulide, ma sœur Iphigénie!* Ce mot, indiqué par Aristote, produit la reconnoissance du frere & de la sœur. Dans le moment où ils se livrent à cette joie inattendue Thoas arrive; il presse le sacrifice. Iphigénie nomme son frere. Thoas, furieux, veut l'égorger lui-même; mais il est prévenu par Pilade, qui arrive à la tête des Grecs, & plonge un poignard dans le sein du tyran. Les Grecs & les Scythes commencent un combat, interrompu par l'apparition de Diane, qui ordonne aux Scythes de remettre sa statue entre les mains des Grecs, & qui annonce à Oreste la fin de ses tourmens. Jusqu'ici, les poètes qui avoient voulu trans-

porter sur le théâtre de l'opéra un sujet de tragédie, s'étoient toujours cru obligés d'en affoiblir l'effet tragique par des épisodes d'amour & de galanterie, & par des fêtes agréables propres à varier le spectacle en l'embellissant. M. Guillard a conservé à son sujet toute la sévérité de la tragédie antique. L'intérêt roule uniquement sur l'état malheureux où se trouvent Oreste & Pilade, sur l'amitié connue des deux héros, sur le contraste du caractère noble & tendre d'Iphigénie avec le cruel ministre dont elle est chargée, & enfin sur la manière dont est ménagée la reconnoissance du frère & de la sœur. Les chœurs, si nécessaires au spectacle pour la pompe du théâtre & les effets de la musique, ont été jusqu'à présent presque toujours défectueux, en ce qu'ils retardoient l'action, refroidissoient l'intérêt. M. Guillard, qui a puisé son sujet chez les Grecs, a suivi leur manière. Les femmes grecques, prêtresses sous Iphigénie, partagent ses fonctions, ses sentimens, son respect pour la famille d'Agamemnon, & sont les seules confidentes.

Nous ne croyons pas inutile de remarquer que le mot *amour* n'est pas prononcé dans le cours entier des quatre actes qui composent cette pièce, & c'est sans doute le premier exemple de ce genre donné au théâtre de l'opéra. Cela nous paroît être une double difficulté pour le poète & le musicien. La tragédie, ainsi qu'on l'a vu par l'exposition qui précède, commence on ne peut plus heureusement ; c'est la tempête qui fait échouer & briser le vaisseau d'Oreste ;

302 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Iphigénie & les prêtresses effrayées parcourent le théâtre en priant les Dieux de détourner leurs foudres vengeurs : il résulte de cette situation intéressante, une seconde innovation. La piece commence pour ainsi dire avec le premier coup d'archet, & n'a pas de symphonie que l'on appelle proprement ouverture.

M. le chevalier Gluck, est si connu depuis qu'il est venu enrichir notre théâtre de ses sublimes compositions, que nous croirions inutile de nous étendre sur son éloge. Nous observerons seulement qu'il n'a employé aucune des ressources qui sembloient être de l'essence du genre de la tragédie lyrique, & qui sont l'agrément principal des pieces anciennes. Il n'y a dans sa piece, ni ballet ni maximes d'amour mises en chant ; le seul qui existe termine le premier acte, & produit l'effet le plus terrible. Ce sont les habitans de la Tauride qui se réjouissent de la prise d'Oreste & de Pilade. L'air de danse est relatif à la situation & rend parfaitement la joie barbare de ces sauvages, qui jouissent d'avance du supplice de ces deux malheureux. L'auteur a mêlé à ses instrumens des cimbales, un triangle & des tambours de basque ; ce son étranger paroît transporter les spectateurs au milieu des Cannibales qui dansent autour du poteau où leur victime est attachée.

Il nous est absolument impossible de détailler ici les beautés de cet étonnant ouvrage ; chacun des personnages a le style qui convient à son caractère connu & aux différentes situations

dans lesquelles il se trouve. Les rôles d'Oreste & de Pilade contrastent parfaitement ensemble, & l'on a remarqué que pour la première fois Pilade paroît sur la scène en véritable héros. On a admiré particulièrement la tempête, le chœur des habitans de la Tauride, le songe d'Iphigénie, le chœur des Euménides, ceux des prêtresses au moment du sacrifice, l'air de Thoas au premier acte, les airs de Pilade, ceux d'Iphigénie, la scène des deux amis & le duo qui la termine.

A l'intérêt du poëme & à l'agrément & l'énergie de la musique se joint la manière dont les différens rôles sont rendus. Mlle. le Vasseur déploie dans le rôle d'Iphigénie toute la sensibilité dont son ame est susceptible, & porte l'attendrissement jusqu'aux larmes. M. Larrivée, par la vérité & la noblesse de son jeu, rappelle aux spectateurs l'acteur qui remplissoit au théâtre françois le rôle d'Oreste dans *Andromaque*. M. le Gros, dont la voix flexible & brillante se prête avec tant de facilité aux différentes situations, rend d'une manière absolument nouvelle les accens de l'amitié, & paroît être le digne compagnon d'Oreste. M. Moreau se fait admirer dans le rôle de Thoas par l'intelligence de son jeu & par la manière dont il rend le morceau de chant du premier acte. L'orchestre & les chœurs qui sont si essentiels dans les opéras de M. Gluck, exécutent & rendent leurs différens morceaux avec un zèle & une intelligence qu'il est difficile d'obtenir d'un nombre aussi prodigieux d'exécutans.

304 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nous exprimerions avec plus de réserve , l'enthousiasme que nous inspire ce sublime ouvrage , si notre sentiment ne se trouvoit pas justifié par celui du public. Jamais opéra n'a fait une impression si forte & si générale à une première représentation. Une attention extrême & non-interrompue ; l'émotion la plus vive exprimée sur tous les visages , & un attendrissement souvent porté jusqu'aux larmes ; des applaudissemens arrachés par l'admiration , & suspendus par la crainte de perdre un mot de la scène & un accent de la musique , étoient des signes d'intérêt & d'approbation moins équivoques & plus flatteurs que ces battemens de mains , commandés par le froid engoûment de l'amour-propre & de l'esprit de parti.

La reine , accompagnée de Madame , de madame la comtesse d'Artois & de madame Elisabeth , a honoré de sa présence la première représentation de cette tragédie lyrique. Ces princesses ont témoigné à M. Gluck , de la manière la plus flatteuse , combien elles étoient satisfaites de cette nouvelle production de son génie.

(*Journal de Paris ; Mercure de France.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

On a donné à ce théâtre , le 24 avril dernier , *Rosé & Carloman* , comédie en trois actes & en vers , mêlée d'arriettes.

Rosé laisse aller son cœur à la tendresse que Carloman , jeune chevalier , brave , beau &

bienfait, ressent pour elle ; cette aimable personne ne lui donne même pas le tems de le découvrir : elle craint que Rodolphe, autre chevalier, qui n'est pas insensible à ses charmes, n'ait trouvé le secret de prévenir le pere en sa faveur, & ne nuise à leurs amours. Il est connu pour un fanfaron, & elle ne croit pas qu'il remplisse les vœux de son pere : ce dernier exige de celui qui voudra obtenir la main de sa fille, des exploits par lesquels il se montre digne d'être son gendre. Carloman, connoissant le danger qu'il y auroit à différer de s'ouvrir à ce pere tendre qui n'aspire qu'à rendre sa fille heureuse, le met dans la confiance de ce qui se passe entre ces deux vertueux amans. Le pere verra avec plaisir cette union, pourvu que Carloman fasse connoître par ses exploits & sa bravoure, qu'il est digne du nom de chevalier & de son alliance ; il lui impose deux conditions que Carloman est prêt d'aller remplir, lorsque Rodolphe, qui paroît, veut lui disputer le cœur de Rose. Après plusieurs bravades de part & d'autre, Carloman jette à terre son gant, que son rival ramasse, en acceptant le défi. Ils sortent pour aller se battre. Rodolphe a formé le projet d'enlever Rose, & il l'exécute dans le tems qu'on fait tous les préparatifs du combat. Le théâtre change, & l'on voit la lice où doivent entrer les deux rivaux ; on s'assemble, on prend place ; & au moment où l'on croit qu'ils vont descendre dans l'arene, un héraut d'armes vient annoncer l'action déloyale de Rodolphe : le

pere & l'amant sont dans la plus grande conternation ; Carloman vole au secours de Rose , & parvient enfin à l'arracher des bras de son indigne rival , qu'il a percé de mille coups. Cet exploit en vaut bien deux que le pere avoit exigés pour lui accorder la main de sa fille ; aussi se détermine-t-il tout de suite à la lui donner ; & au lieu d'un combat , tous les spectateurs assistent à un mariage , ce qui est beaucoup plus agréable que si la scene eût été ensanglantée.

Cependant cette piece n'a eu aucun succès ; non qu'il n'y ait quelques jolies choses ; mais l'intérêt en est si foible , la scene est si peu variée , les personnages sont si languoureux , que tout cela a répandu un ennui général : on a eu beau élaguer , aux représentations suivantes , ce qui avoit paru faire longueur ; la piece étant plus ferrée , & par conséquent plus courte , l'ennui a été moins long : voilà tout ce qu'on y a gagné ; & c'est toujours quelque chose.

Au reste , cet ouvrage ne peut faire le moindre tort à son auteur , qui paroît n'y attacher aucune prétention , ainsi qu'il l'a annoncé ou fait annoncer avant la premiere représentation , dans une feuille périodique. On avoit prétendu que cette piece étoit en style gaulois ; il est vrai qu'il y a quelques mots & quelques tournures qui y visent ; mais on y a trouvé des tirades entieres qui n'étoient pas plus en style gaulois qu'en grec ; c'étoit un mélange de quelques mots anciens qui gênoient

beaucoup les acteurs, peu familiarisés avec ce langage, & qui fatiguoient encore plus les spectateurs. Comment pouvoir se flatter de captiver le suffrage du public, en employant sur la scène le jargon du 13^e. ou du 14^e. siècle, tandis qu'on a une peine infinie à lui plaire en parlant le langage du jour, qui est beaucoup plus doux, plus naturel, & plus à sa portée, le seul, en un mot, avec lequel il est familiarisé ?

A l'égard des talens que le musicien a déployés dans cette pièce, on leur a rendu justice : il a été trop abondant, & trop soutenu dans le grand chromatique, & trop peu varié. Est-ce sa faute ? Est-ce celle de l'auteur ? Il auroit dû s'en appercevoir le premier, mais on voit qu'il est très en état de faire de la bonne musique, par les excellens morceaux qu'il a employés dans cette comédie ; & l'on doit tout attendre de lui, lorsqu'on lui donnera un sujet plus agréable, plus varié, & plus adapté au théâtre.

(*Journal encyclopédique.*)

L O N D R E S.

D R U R Y - L A N E.

On a joué dernièrement sur ce théâtre une comédie nouvelle intitulée : *la Double Tromperie* qui a été reçue favorablement du public. Les personnages sont, sir *Henry Varnish* ; M. *Welfort* ; M. *Fairgrove* ; *Charles Fairgrove* ; M. *Rudely* ; &c. *Louise Freemore* ; *Sophie Welford* ; *Lady Varnish*, &c.

L'intrigue de cette piece roule toute entiere sur une lettre que Charles Fairgrove envoie par méprise à la vieille Lady Varnish, au lieu de l'envoyer à sa maîtresse Sophie Welford. Cette méprise produit une suite d'*imbroglios* & de situations plaisantes, jusqu'au cinquieme acte de la piece, où le vieux Rudely éclaircit toute l'intrigue. Alors tout s'arrange par un mariage à la satisfaction de toutes les parties, excepté de Rudely & de Lady Varnish, qui sont obligés de renoncer à leurs prétentions. Cette piece est, dit-on, l'ouvrage d'une dame qu'on nomme Miss Richardson; elle a paru dialoguée avec esprit & élégante, & on a reconnu la touche d'une femme à la maniere intéressante dont l'auteur a exprimé les nuances délicates de l'amour.

COVENT-GARDEN.

On a joué sur ce théâtre *la fatale Fourberie*, tragédie nouvelle; dont le plan est très-simple & les personnages peu nombreux : ce sont *Guildford*, *Rivers*, *Bertrand*, le comte *Orlando*, *Emelina* & *Julia*. Le comte Orlando, gentilhomme Italien, ayant été sauvé de la mort un jour de bataille, par Rivers, gentilhomme Anglois, contracte avec ce dernier une amitié très-intime, & vient demeurer au château de Guildford, résidence du pere de son ami. Il y devient éperduement amoureux d'Emelina, fille du comte de Guildford, & s'en fait aimer de même. Mais par malheur il voit ensuite Julia,

maîtresse de son ami Rivers, & il est épris pour elle d'une passion encore plus forte, que les sentimens d'honneur & d'amitié ne peuvent étouffer. Bertrand fomenté cette passion, pour exciter une querelle entre les deux amis, les perdre l'un par l'autre, & devenir ainsi, en épousant Emelina, seul héritier du comte de Guildford. Il donne à Orlando une lettre écrite à Rivers par Julia, mais sans adresse, & il la lui remet comme lui étant adressée; ainsi le comte prend pour lui un rendez-vous que Julia donne à Rivers pour le soir dans le jardin, & il ne manque pas de se trouver à l'entrevue à l'heure indiquée.

Dans cette entrevue, il tue Bertrand croyant tuer Rivers; ensuite il réfléchit sur l'énormité de son crime, & il est en proie aux remords les plus violens, lorsque Rivers arrive & lui découvre sa méprise. Il est suivi d'Emelina que la crainte de perdre à la fois son amant & son frere, ont mise hors d'elle-même & privée de l'usage de sa raison. Elle meurt dans un accès de frénésie, & Orlando se tue pour ne pas lui survivre. Cette piece a été très-applaudie.

(*Universal magazine.*)



HISTOIRE-NATURELLE.

PHYSIQUE.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

LETTRE sur la nouvelle découverte de l'air fixe.

M O N S I E U R ,

LEs chymistes de l'académie des sciences, qui se disputent aujourd'hui l'honneur d'une des plus singulieres découvertes, concernant l'air fixe, ignorent sûrement le fait dont je vais vous faire part. Je l'ai transcrit de la premiere édition in-4to. de la dissertation de M. de Sauvages, qui a été imprimée à Bordeaux en 1754, chez la veuve Pierre Brun. Cette dissertation, dans laquelle M. de Sauvages recherche comment l'air, suivant ses différentes qualités, agit sur le corps humain, a remporté le prix au jugement de l'académie royale des belles-lettres, sciences & arts.

Ce médecin, en parlant des moufettes, s'exprime ainsi, page 52 & suivantes, paragraphe 158.

» Non-seulement on trouve de ces vapeurs
 » appellées *pouffe* ou *moufettes*, dans tous les
 » endroits souterrains exactement fermés, &
 » qui ne sont point pavés; mais encore en plein
 » air, comme à la grotte du chien près de
 » Naples, à Perraulx près de Montpellier,
 » auprès de Toulouse, au fond des mines pro-
 » fondes, &c.

» Si l'on met deux tonneaux défoncés sur
 » un terrain où il y a une moufette pour en
 » ramasser la vapeur, elle s'y élève peu-à-peu
 » à quelques pieds de hauteur. Cette vapeur
 » se distingue à la vue par un peu moins de
 » transparence que l'air ordinaire; des expé-
 » riences chimiques y font découvrir un peu
 » d'acidité: l'odeur n'est pas sensible.

» §. 159. Si on prend de cette vapeur dans
 » une bouteille à large goulot, elle s'évapore
 » aisément; mais en bouchant la bouteille on
 » la conserve tant qu'on veut; on la verse
 » d'une bouteille dans une autre sans voir rien
 » couler; mais on la reconnoît par l'extinction
 » des chandelles qu'on expose à son courant.
 » On voit qu'elle occupe le fond de la bou-
 » teille, parce qu'il faut porter les chandelles
 » jusques-là pour les éteindre, quand la bou-
 » teille a été quelque-tems débouchée «.

Je suis, &c.

(*Mercur de France*)

*LETTRE à M. SIGAULT DE LA FOND ,
démonstrateur de physique.*

M O N S I E U R ,

N'ayant pu suivre un de vos cours, je me suis procuré vos ouvrages. Les élémens de physique, la description de votre cabinet, & notamment votre dernier travail sur les différentes especes d'air que vous avez fait annoncer par le journal de Paris.

Vous démontrez, Monsieur, que l'air fixe est un remede souverain dans les maladies putrides : le moyen facile que vous désignez pour se l'administrer, mérite entre autres choses que l'on fasse attention à une découverte aussi heureuse.

Je ne chercherai point à me procurer de l'air fixe par effervescence, étant à portée d'en avoir de plusieurs brasseries. L'appareil auquel je me suis arrêté pour cela, me paroît bien simple, mais est-il exact? je le soumets à vos lumières avant de l'éprouver.

Ce seroit d'adapter à une petite pompe ou feringue, un tuyau flexible en cuir, d'une longueur convenable (semblable à celui de la boîte fumigatoire pour les noyés) à l'extrémité duquel il y auroit une canulle d'ivoire percée d'un petit trou, dont le bout, mis dans la cuve au moment de la fermentation, seroit placé à

un ou deux pouces de la superficie de la bierre (distance à laquelle on présume que la vapeur de l'air fixe ne laisseroit dans cet intervalle aucune place à l'air) un coup de piston ne feroit-il pas entrer cet air dans la pompe qui feroit ensuite transmis dans une vessie huilée, dont le col s'adapteroit à la canulle ? Cette opération se réitéreroit jusqu'à ce que la vessie fût entièrement pleine , on auroit soin de la fermer exactement à chaque reprise avec un lien , ou robinet de verre , dont la clef feroit usée à l'émeri.

En supposant que cette opération fût exacte , l'air fixe pourroit-il s'y conserver long-tems ? Auroit-il la même qualité nouvellement recueilli comme anciennement gardé ?

Je vous prie, Monsieur, de m'honorer de vos avis sur cet objet par la voie du journal. Ils me mettront à portée, ainsi que le public, de me procurer un remède qui paroît aussi précieux à l'humanité.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

RÉPONSE de M. SIGAUD DE LA FOND, à la
lettre précédente.

M O N S I E U R ,

Le moyen que vous proposez pour remplir une vessie de l'air fixe qui s'élève dans la cuve d'une brasserie est très-simple, & doit pro-

duire l'effet que vous en attendez. Je desirerois seulement que la pompe ne fût point de métal , afin que l'acide de l'air fixe n'eût aucune prise sur cette machine. On pourroit la faire d'un tube de crystal suffisamment gros & bien calibré , dans lequel on feroit mouvoir un piston garni de chanvre modérément huilé , la canule en ivoire.

J'ai gardé assez de tems de l'air fixe dans des vessies , où il a conservé ses propriétés : mais j'imagine qu'il seroit possible de trouver un moyen encore plus simple de remplir une vessie de ce fluide , dans laquelle on pourroit le conserver. Je ne puis vous l'indiquer , Monsieur , avant de m'être assuré de son exactitude par l'expérience , & je ne puis la faire pour le moment , étant à la veille d'un long voyage que je vais faire. Vous-même , Monsieur , ou quelques amateurs industrieux le trouveront sans doute avant que je sois à portée de vérifier l'idée qui m'est venue à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Nota. L'essai sur l'air fixe de M. Sigaud de la Fond , se vend chez Gueffier , libraire-imprimeur , au bas de la rue de la Harpe.

I V.

D É C O U V E R T E en optique.

Un ancien professeur de mathématique au college de Dijon , a fait une découverte bien singulière , & bien digne de la curiosité & de l'attention des physiciens. On savoit depuis

long-tems que les objets extérieurs se peignent dans une chambre obscure, au moyen d'un simple petit trou pratiqué au volet de la fenêtre, & qu'un objet qu'on regarde de fort près à travers un trou de pointe d'aiguille, fait dans une carte ou dans un papier, est vu aussi gros & aussi distinctement, ou à très-peu près, qu'il le seroit à travers une lentille dont la longueur focale seroit précisément égale à la distance à laquelle on le regarde ; mais personne ne s'étoit encore avisé de soupçonner que les rayons, ou une partie des rayons qui traversent un trou, fussent pliés à ce passage de la même manière qu'ils le sont par un verre convexe. Qui, sur-tout, se seroit imaginé qu'un corps percé d'un petit trou, pût faire, tantôt l'office d'un verre convexe, tantôt celui d'un verre concave, & que d'autres fois il ne fît l'office, ni de l'un, ni de l'autre ? Qui auroit jamais pensé que ce même corps eût la vertu de produire en même-tems, dans certains cas, l'effet d'un verre plan & celui d'un verre convexe ; dans d'autres, celui d'un verre convexe & celui d'un verre concave ; qu'on pût, par le moyen d'un pareil corps, voir à la fois un même objet, & droit & renversé ?... Rien cependant de plus certain que tout cela, ou rien en tout cela qui ne soit démontré par une suite d'expériences parfaitement soutenues. L'auteur, en communiquant ces expériences au public, rendra raison de chacun des différens phénomènes qu'elles présentent.

Le même mathématicien avoit déjà trouvé, il

y a long-tems, une *nouvelle maniere* fort aisée de déterminer par le calcul, quel que puisse être le rapport de la réfraction, le foyer des rayons, soit *parallele*, soit *divergents* ou *convergens* dans leur incidence sur une *lentille convexe* ou *concave quelconque*. Il ne faut pour cela que faire une ou plusieurs simples analogies. Nous ne mettrons ici que celles de ces proportions où l'on regarde l'épaisseur de la lentille comme nulle, ainsi qu'on a coutume de le faire, & qu'on le peut en effet sans erreur sensible ou du moins notable, dans les cas ordinaires.

J'entends, selon l'usage reçu, par *foyer*, simplement dit, *d'une lentille*, celui des rayons *paralleles*; mais comme on distingue communément deux foyers des rayons *paralleles*, savoir, le point où se réunissent réellement ou virtuellement les rayons qui, *paralleles* dans leur incidence, viennent du côté où la lentille est censée tournée, & celui où se réuniroient ceux qui, *paralleles* de même dans leur incidence, viendroient du côté contraire; je restreins la dénomination de foyer de la lentille au premier de ces deux points, & j'appelle le second *l'anti-foyer de la lentille*, par la raison qu'il est diamétralement opposé à son foyer, pris dans le sens restreint que je viens de dire. Or, le foyer d'une lentille convexe, quelle qu'elle soit, est toujours du côté d'où viennent les rayons; & celui d'une lentille concave, du côté même d'où ils viennent: ainsi, l'anti-foyer d'une lentille convexe ne differe pas de son foyer antérieur, & celui d'une lentille concave, de son foyer postérieur. Tout cela posé:

I. Veut-on trouver le foyer d'une lentille simple quelconque , ou le foyer des rayons qui tombent paralleles sur la lentille ? On l'aura par cette analogie : *la somme des demi-diametres de sphéricité de la lentille , ou leur différence , si c'est un ménisque , est à l'un des deux , comme l'autre multiplié par le premier terme du rapport de la réfraction , & divisé par la différence des deux termes de ce rapport , est à un quatrieme terme , qui sera la distance du foyer , & en même tems celle de l'anti-foyer de la lentille.*

II. Les rayons dont on cherche le foyer sont-ils divergens ou convergens dans leur incidence sur la lentille ? Faites cette autre analogie : *la distance du point de divergence ou de convergence à l'anti-foyer de la lentille , est à la distance du point de divergence ou de convergence à la lentille , comme la distance du foyer de la lentille est à celle du foyer des rayons dont il s'agit ;* foyer qui est toujours du même côté que celui des rayons paralleles , excepté lorsque le point de divergence ou de convergence est entre la lentille & son anti-foyer.

III. Est-il question du foyer d'une lentille acromatique , ou du foyer des rayons paralleles dans leur incidence sur la premiere des lentilles simples dont elle est composée ? procédez comme on va le dire : 1°. Cherchez par l'analogie de l'article I , la distance du foyer de chacune des lentilles composantes prises séparément. 2°. Considérez le foyer de la premiere comme le point de convergence ou de divergence , selon le cas , des rayons en tom-

bant sur la seconde lentille ; & s'il n'y a que deux lentilles , l'analogie de l'article II , en vous donnant le foyer des rayons après qu'ils se sont brisés dans la seconde , vous donnera le foyer de la lentille acromatique.

S'il y a trois lentilles composantes , regardez de même , selon le cas , le dernier point trouvé , ou comme le point de divergence , ou comme le point de convergence des rayons dans leur incidence sur la troisième , & faites de nouveau l'analogie du même article.

IV. Les rayons tombent-ils divergens ou convergens , sur la lentille acromatique ? Ou vous connoissez la distance de son foyer , ou vous ne la connoissez pas.

Dans le premier cas , regardez la lentille acromatique comme une lentille simple , & faites l'analogie de l'article II.

Dans le second cas , opérez comme dans l'article III , excepté qu'après avoir trouvé la distance du foyer de chacune des lentilles simples dont la lentille acromatique est composée , il faut ensuite d'abord chercher par l'analogie de l'article II , celle du foyer des rayons dont il s'agit au sortir de la première lentille , & que c'est ce point qu'on doit considérer comme le point de convergence ou de divergence , selon le cas , de ces mêmes rayons , relativement à la seconde.

V. Le foyer des rayons divergens ou convergens dans leur incidence sur un miroir sphérique quelconque , peut aussi se déterminer par une analogie fort simple , que voici : la dis-

tañce du point de divergence ou de convergence au foyer du miroir , ou au foyer des rayons paralleles , est à la distance du point de divergence ou de convergence au miroir , comme la distance du foyer des rayons paralleles est la distance du foyer qu'on cherche , lequel est toujours du même côté que celui des rayons paralleles , à l'exception du cas où le point de divergence ou de convergence est entre le miroir & son foyer. Or , le foyer des rayons paralleles est invariablement , quel que soit le miroir , du côté de son centre de sphéricité , & sa distance au miroir est égale constamment à la moitié du rayon de sphéricité du miroir.

Toutes ces analogies sont exactement démontrées , & peuvent même l'être de plusieurs manieres.

Les savans en déduiront aisément les corollaires , tant généraux , que particuliers , qui en dérivent.

(*Affiches , annonces & avis divers de Bourgogne , &c.*)



M É D E C I N E.
C H I R U R G I E.

I.

RELATION du triste évènement occasionné par les vapeurs d'une fosse d'aisance , le 16 avril dernier.

MR. Cadet , membre du college de pharmacie , de l'académie royale des sciences , a communiqué à cette compagnie dans la séance du 15 mai dernier , les détails d'accidens arrivés dans une fosse d'aisance de la ville de Narbonne. Cette relation faite par M. de Marcorrelles , baron d'Escalles , &c. a fixé d'une manière particuliere l'attention de l'académie , & spécialement celle des médecins que de pareils objets sont bien faits pour intéresser. MM. Morand , Portal & Vicq-d'Azyr , sont chargés du rapport.

Près du rempart de Narbonne , est une maison vaste , nommée *le Luxembourg* ; elle appartient au sieur Faure , droguiste de cette ville , & est occupée par un très-grand nombre de locataires. De vastes magasins au rez-de-chauf-

fée servent d'ateliers pour une manufacture de
 soierie. Les caves sont employées à une fabrique
 de vert-de-gris. Dans un des angles d'une des
 cours est une fosse d'aisance d'une grande con-
 tenance. Elle devenoit , par sa position , le dé-
 pôt de nombre de matieres étrangères à celles
 qu'elle devoit naturellement recevoir ; on y jet-
 toit des vers-à-soie , leurs cocons , des sédi-
 mens de vert-de-gris , &c. l'infection de cette
 fosse ayant décidé les vuidangeurs à ne point
 la vuidier , le sieur Faure se vit forcé d'en
 construire une nouvelle ; on la fouille près de
 l'ancienne ; elle avoit déjà dix-huit pieds de
 profondeur , lorsque le 16 avril dernier , sur
 les 9 heures du matin , les matieres s'épanchent
 de la vieille fosse dans la neuve , plus basse
 déjà de 9 pieds que l'autre. Un maçon & une
 jeune fille de 12 ans qui lui servoient de ma-
 nœuvre , tombent à la renverse , & ne don-
 nent plus de signes de vie ; de deux autres
 maçons établis sur un échafaud , élevé à quel-
 ques pieds au-dessus , l'un tombe dans la fosse
 où les matieres s'étoient déjà élevées de trois
 pieds ; l'autre sur les planches de son écha-
 faud. Le fils de ce dernier court , il arrive
 près de son pere & est précipité dans la fosse.
 Un commerçant en laine y descend , s'évanouit
 & tombe. Il fait des efforts , se relève , gagne
 l'échelle ; mais la vapeur méphitique le suffo-
 que , & il tombe de nouveau. Tant de mal-
 heurs jettent l'épouvante & la terreur dans
 l'esprit des assistans ; ils sont glacés d'effroi &
 n'osent s'exposer à descendre dans un lieu dont

322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

on ne revient plus désormais. Le ^{fi} fleur Faure instruit, vole au secours de ces infortunés, & n'écoulant que son zèle pour sauver la vie de ceux qui la lui sacrifient, il descend dans cette fosse meurtrière & s'évanouit aussitôt. Un cordonnier convaincu du danger, mais n'y réfléchissant point, parce qu'il peut être utile à ses semblables, se dévoue également à la mort. Comme la même destinée est réservée à tous ceux qui tenteront de descendre dans ce gouffre, un tonnelier y périt encore. M. de Marcorelles auroit dû consacrer dans son mémoire les noms de ces victimes généreuses; ils sont faits pour être connus & pour honorer leur famille. Le courage enfin, il en étoit tems, commence à céder à la prudence; on ne se précipite plus, on essaie; mais en vain, & divers particuliers renoncent à des efforts impuissans; car à peine ont-ils le pied sur l'échelle, que la pâleur couvre leur visage, que leurs jambes chancellent: on les saisit par les habits, par les cheveux, on les retire, la tête étonnée, la poitrine oppressée, de cet antre où l'on peut dire qu'on ne respiroit que la mort. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que vraisemblablement on avoit sous la main le seul moyen de dénaturer sur le champ cette vapeur meurtrière; de la chaux vive. Cependant le gouvernement a ordonné la publicité du travail de MM. Laborie, Cadet le jeune & Parmentier: l'ouvrage de ces trois chimistes a été distribué gratuitement, les jour-

naux en ont rendu compte [*] : comment faire pour propager les découvertes ? Il en est de celles qui intéressent essentiellement l'humanité , que les subdélégués devroient répandre dans leurs départemens , que les curés devroient publier aux prônes : étendre des vérités salutaires & utiles , ce seroit ajouter à l'honneur de leur ministère.

Après un intervalle , on suppose que la vapeur sera moins meurtrière. M. de la Forge , jeune homme vigoureux , veut aller au secours de M. Faure , son oncle ; on le lie sous les aisselles , pour pouvoir l'enlever au moment où il criera , précaution souvent inutile , le son n'ayant point la faculté de se propager dans une pareille atmosphère. Enfin il descend , & trouve dans un ras de morts & de mourans celui qui est l'objet de ses recherches , & l'enleve. M. de la Forge desire , mais ne peut plus donner de nouveaux secours ; il est excédé. Un grenadier se présente ; destiné par état à sacrifier sa vie pour ses concitoyens , il descend , & retire toutes ces victimes infortunées. Des huit hommes & de la jeune fille , M. Faure & un des maçons sont les seuls en qui on apperçoit un reste de vie : on leur donne des secours ; un seul revient , le maçon. Nous ne ferons aucunes réflexions sur les moyens curatifs , peut-être singuliers , qu'on a cru devoir employer : nous attendons le rapport des com-

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

missaires, & nous nous empresserons de publier leur jugement. Le vinaigre, de l'esprit volatil, de légères frictions, & sur-tout un air pur, rappelloient insensiblement à la vie le sieur Faure, & alloient peut-être la lui sauver, lorsque trois médecins envoyés par les magistrats arrivent, ordonnent une saignée du bras, trois lavemens de décoction de tabac dans l'espace de deux heures, une saignée à la jugulaire, deux vésicatoires aux jambes, des sinapismes aux pieds, des sangsues aux tempes, de l'émétique. Les accidens augmentant, en proportion de pareils secours, nouvelle saignée à la jugulaire, ventouses sèches aux épaules, deux nouveaux vésicatoires aux bras, ceux des jambes renouvelés. Enfin l'art en quelque sorte épuisé, les médecins consentent à abandonner pendant quelque tems le malade aux ressources de la nature : elle fait quelques efforts ; les convulsions, les accidens en tout genre qui s'étoient aggravés, se ralentissent ; la respiration devient plus libre, le pouls se développe, les forces augmentent, lorsque tout-à-coup on redemande du sang, cette quatrième saignée fait succomber la victime. C'est bien là mourir martyr, mieux auroit valu mourir asphyxié. En effet, le maçon, à l'égard duquel on s'est permis beaucoup moins de prodigalité, & qui doit la vie à cette sage économie de secours, a déclaré qu'il n'avoit éprouvé ni douleurs, ni souffrances, ni oppression, pas même l'impression de la mauvaise odeur, & que dans l'intervalle peut-être de deux minutes qu'il avoit

joui de sa présence d'esprit, il n'avoit éprouvé qu'une immobilité qui l'empêchoit de crier & d'aller au secours de ses camarades, qu'il voyoit périr. Il s'est rappelé qu'après avoir perdu connoissance, des idées à-peu-près tristes s'étoient emparées de son imagination : il se croyoit dans une ville dont les maisons crouloient, au milieu d'une armée combattante, égaré, à tout prendre, qui n'a rien de trop cruel, & bien préférable à celui de M. Faure, qui n'a succombé qu'au bout de vingt-deux heures de tourmens.

Un vent du sud qui souffloit avec violence le jour de l'accident, répandit la vapeur sur une partie de la ville. Les magistrats firent à l'instant allumer des feux dans lesquels on jeta des plantes aromatiques, des résines, telles que le genievre, le karabé, &c. les voyageurs & les habitans de la campagne crurent qu'il y avoit un incendie dans la ville. Enfin on fit remplir de chaux le cercueil de tous ces malheureux.

Un événement de même nature a eu lieu le 30 du même mois d'avril, à Paris, rue Pachevin, près celle des Grands-Augustins. De trois ouvriers occupés à la vuidange d'une fosse, deux ont manqué de périr, & le troisième a été frappé de mort. Ces événemens sont très-fréquens & le plus souvent ignorés, par la raison que la classe d'hommes qui y sont exposés, a peu de commerce avec la société, vu la nature de ses travaux; parce qu'on ne fréquente guère de tels ateliers, & qu'enfin les vici-

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dangeurs exercent leur profession de nuit. Mais, graces à la sagesse du gouvernement, de pareils accidens n'auront désormais plus lieu. On se rappelle que M. le lieutenant-général de police, frappé de leur multiplicité, & convaincu de la nécessité d'y remédier, a nommé commissaires à cet effet, MM. Laborie, Cadet le jeune & Parmentier, membres du college de pharmacie, &c. &c. Ces chymistes sont parvenus non-seulement à prévenir tous les dangers auxquels sont exposés les hommes qui se dévouent à cette profession pénible, mais encore à détruire la vapeur méphitique qui s'élève des fosses d'aisance pendant leurs vidanges, & à la convertir en une vapeur capable même de purifier l'atmosphère. Les moyens qu'ils emploient sont la chaux vive, & principalement le feu appliqué sur le siege d'aisance le plus élevé de la maison, ainsi que dans l'intérieur même de la fosse lorsque le méphitisme y est trop considérable. L'importance de ce travail, l'approbation qu'y a donné l'Académie, sous les yeux de laquelle ont été répétées les expériences, l'avantage qui devoit en résulter pour la société en général & pour l'humanité en particulier, tous ces motifs ont déterminé le gouvernement à adopter les moyens proposés par nos trois chymistes, & à supprimer les vidangeurs. En conséquence, sa majesté vient de rendre des lettres-patentes enregistrées en parlement, qui accordent à la compagnie connue sous le nom de *Ventilateur*, le privilege exclusif pour la vidange des fosses.

d'aïfance, enforte qu'on ne fera plus expofé dans les grandes villes , & fur-tout dans la capitale , où ce travail fera toujours plus perfectionné , aux effets dangereux de ces vapeurs , qui aux approches de la nuit , fe répandent non-feulement au loin dans l'athmofphere qu'elles infectent , mais pénètrent jufques dans l'intérieur des maifons , où elles corrompent les comestibles , exercent leur action fur les métaux , l'argenterie , les dorures , fur les peintures , dont elles altèrent les couleurs , enfin fur nos organes , & principalement fur ceux des perfonnes nerveufes , des malades & des femmes en couche , pour qui fouvent ces vapeurs font mortelles.

(*Journal de Paris.*)

I I.

Succès d'une opération chirurgicale.

Dom Jofeph Lelong , religieux bénédictin de l'abbaye de Marvilles , dans le Hainault François , s'apperçut en 1763 , qu'il avoit au côté droit du gofier , au-deffus de l'amygdale , une tumeur fquirreufe , qui non - feulement l'empêchoit de manger , mais lui ôtoit encore la liberté de respirer. Le mal s'accrut infensiblement , de forte qu'en 1776 , il avoit acquis le volume d'un gros citron. Dom Lelong avoit déjà confulté les meilleurs médecins & les plus habiles chirurgiens du pays. Les remedes différens & multipliés dont il avoit fait ufage ,

328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

bien loin de le soulager, n'avoient servi qu'à l'affoiblir davantage, & à rendre plus difficile la cure de l'excroissance, qui le menaçoit d'une mort cruelle & prochaine. En cette extrémité il prit le parti de consulter de nouveau : c'est dans ces vues qu'au mois de juillet 1778, il se rendit à Lille en Flandres, qui de tout tems a possédé d'excellens maîtres en chirurgie ; il mit toute sa confiance en MM. Chaftanet & Bruloit, qui lui promirent une parfaite guérison, s'il vouloit se soumettre à l'amputation, qu'ils jugerent absolument nécessaire. Le malade n'eut aucune peine à s'y décider par le grand desir de recouvrer la santé. Le premier octobre suivant, M. Chaftanet se chargea de l'opération, que presque tous les gens de l'art avoient regardée non-seulement comme dangereuse, mais comme impraticable. Il fit d'abord une incision à la partie inférieure de la tumeur ; ensuite il déchira le kiste avec le doigt indicateur ; & au moyen de plusieurs autres incisions sur le reste de la circonférence de sa base, il parvint, en très-peu de tems, à la détacher entièrement. Dom Lelong supporta cette opération douloureuse avec un courage mâle & la plus grande fermeté. Il perdit beaucoup de sang, par l'hémorragie qui en résulta ; mais il lui resta assez de forces pour remercier honnêtement & avec une tranquillité étonnante ses libérateurs, lorsqu'il la vit s'arrêter. Le gosier bien dégagé, il commença de respirer avec la plus grande aisance ; & la plaie produite par cette grande opération, qui

avoit rendu toute la ville attentive à son issue, ne l'empêcha point de prendre des alimens dès le troisieme jour. La cure en est si complète, qu'on ne voit plus la moindre trace de ce mal.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts.*)

I I I.

EXTRAIT d'une lettre de M. MAGELLAN, correspondant de l'académie des sciences à Londres.

On a présenté le 22 du mois d'avril dernier, à la société royale de Londres, un remede très-aisé & à fort bon marché pour guérir les marins des attaques du scorbut. C'est de manger des patates ou des pommes de terre crues. Deux ou trois pommes de terre suffisent, à moins qu'elles ne soient fort petites.

Ce remede, dit-on, est très connu des matelots Américains, qui vont à la pêche de la baleine vers le Sud, & on ajoute qu'il a été expérimenté avec le succès le plus complet à bord d'un ou deux navires anglois.

(*Journal de Paris.*)

A G R I C U L T U R E

É C O N O M I E.

I N D U S T R I E. C O M M E R C E.

I.

*INVITATION aux sociétés d'agriculture
de France.*

M. de la Montagne, d'Evreux, a fait imprimer, depuis peu, la lettre suivante, dans un ouvrage périodique.

» Permettez, Messieurs, que je me serve de
 » la voie de votre journal pour représenter à
 » toutes les sociétés d'agriculture de France,
 » qu'il seroit digne d'elles de proposer en com-
 » mun un prix consistant dans une médaille de
 » 100 louis au moins, pour celui qui donne-
 » roit *le mémoire le plus propre à persuader à tou-*
 » *tes les communautés de religieux & de religieuses de*
 » *faire un sacrifice de leurs colombiers en faveur des*
 » *cultivateurs.* On débiteroit dans ce mémoire,
 » par leur représenter qu'elles tiennent leurs
 » biens immenses, sinon de la simplicité, du
 » moins de la générosité de nos ancêtres, &

» que cependant elles ne confiderent en tout
 » que leur bien particulier. Il feroit inutile
 » de détailler les dégâts que font les pigeons
 » dans le tems des semences & de la maturité
 » des grains , fur-tout des pois , des lentilles
 » & des autres légumes qui reftent couchés fur
 » terre ; on s'arrêteroit fimplement au préju-
 » dice que caufent ces animaux pendant qu'on
 » feme le lin , le chanvre , fur-tout les haricots ,
 » dont fe nourriffent principalement le pauvre
 » & le foldat ; ces légumes vont être d'autant
 » plus précieux dans ce tems de guerre , que
 » le poiffon falé venant totalement à manquer ,
 » ils deviendront une nourriture plus générale.
 » Comme on eft obligé de mettre , pendant
 » près de 15 jours , & dès l'aurore , pour les
 » garder quand ils fortent de terre , jufqu'à
 » trois perfonnes que l'on employeroit bien
 » plus utilement ailleurs, fans compter les fe-
 » minces que l'on eft forcé de renouveler ,
 » on ne feme point des haricots dans des champs
 » étendus , malgré les avantages qu'on pourroit
 » en retirer. «

» Que l'on faffe ces repréfentations aux com-
 » munautés religieufes , qui font prefque tou-
 » tes pourvues de colombiers : elles répondent
 » avec fang-froid , & fouvent en vous riant
 » au nez , qu'il vaut mieux les garder , & que
 » c'eft un droit qu'elles veulent conferver. Nous
 » voyons cependant tous les jours , les plus
 » grands princes & les feigneurs de paroiffes
 » facrifier leurs plaifirs & même leur intérêt
 » particulier au bien général ; il n'y a que le

» moine que rien n'ébranle , pourvu qu'il
 » vive content. Si l'on rapprochoit la somme
 » de la perte des grains avec celle du profit
 » d'un colombier , l'on verroit que deux mai-
 » gres couvées qui se font dans l'année , ne
 » méritent par l'attention du propriétaire d'un
 » colombier. N'a-t-on point à souffrir des bêtes
 » fauves , telles que le cerf , le chevreuil , le
 » sanglier , sans compter le lièvre , le (lapin qui
 » subsiste toujours , malgré les ordonnance de
 » nos rois) , la perdrix , les moineaux , les geais ,
 » les corneilles? . . . Une chose bien remarqua-
 » ble , c'est que le colombier sert de retraite
 » aux moineaux , qui multiplient si considéra-
 » blement , & que l'on voit rarement ces oi-
 » seaux dans les endroits où il n'y a point de
 » colombers. Sur cinq colombers qui sont à
 » Evreux , il y en a quatre qui appartiennent
 » aux moines. Si le mémoire en question ne
 » faisoit aucune impression sur l'esprit des com-
 » munautés religieuses , l'auteur y intéresseroit
 » le Sully de la France , ce génie bienfaisant
 » le prendroit sûrement en considération. «

» Au reste , il ne faudroit pas oublier de se
 » recrier contre l'abus qu'on tolere de la part de
 » simples payfans qui ayant acheté des maisons
 » de seigneurs de paroisse , & après avoir été
 » contraints de démolir leurs colombers , don-
 » nent refuge aux pigeons de ces colombers
 » abattus dans les tourelles de leurs bâtimens :
 » n'est ce pas là ce qu'on appelle éluder la loi ?
 » N'en est-il pas de même de quelques autres
 » qui n'ayant ni fief ni terre noble , ni droit

» de colombier, ont des volieres de 100 ou
 » 200 paires de pigeons, ainsi que de certains
 » roturiers qui se vantent d'avoir des droits de
 » colombier, sous prétexte qu'ils paient une
 » légère redevance au seigneur du fief? Le mi-
 » sérable laboureur ne prendra-t-il jamais ses re-
 » pas avec tranquillité? Sera-t-il toujours obligé
 » de veiller nuit & jour, & de supporter des
 » pertes de toutes les façons? «

» La suppression des colombers seroit au-
 » jourd'hui d'autant plus précieuse au culti-
 » vateur, que, pour le bien de l'état, le
 » plus aimable des monarques se trouve forcé
 » d'enlever des milliers de bras à l'agricul-
 » ture. »

(*Journal encyclopédique.*)

I I.

H O R L O G E R I E.

Un frere des écoles chrétiennes, qui n'a
 jamais fait d'apprentissage en horlogerie, vient
 d'exécuter à Maréville, près de Nancy, une
 horloge digne de piquer la curiosité des artis-
 tes, & de fixer leur attention. Quoique très-
 simple, elle réunit une foule d'avantages. L'au-
 teur a su joindre une grande solidité à une
 extrême délicatesse. Cette piece est faite en
 forme de pendule. La cage est composée de
 deux chassiss de cuivre, de chacun trois mon-
 tans & trois traverses, & de six piliers de cui-
 vre tournés & rivés dans l'un des chassiss. Dans

334 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les trous où roulent les pivots, il y a des bouchons de cuivre en planche, bien écroués, ensuite percés & tournés sur un arbre ; par cette sage précaution, quand les trous seront trop élargis, en remettant d'autres bouchons tournés de même, les engrénages ne seront point dérangés. Toutes les roues & tous les pignons se peuvent démonter de dessus les arbres. Les détentes sont d'une nouvelle invention plus simple & moins sujette à manquer. La seconde roue du mouvement marque les minutes. Une petite roue placée au-dessous, marque les heures. Il y a six cadrans, tous à heures & à minutes, distribués dans différens quartiers de la maison, à l'un desquels est une répétition, & de plus un réveil qui sonne tous les jours & qui ne se remonte que tous les ans. Outre la sonnerie du clocher, il y en a une autre dans une classe, vingt pieds plus bas que le mouvement. Cette horloge va huit jours sans être remontée. Le poids du mouvement qui conduit toutes les baguettes & toutes les aiguilles, ne pèse que cinquante-une livres, parce qu'il y a un balancier de vingt pieds de long avec une lentille de soixante-trois livres, ce qui fait qu'il n'y a que trois roues dans ce mouvement, comme à ceux qui, avec un petit balancier, ne vont que vingt-quatre heures. Pour remédier à la dilatation des métaux, on a fait en bois la verge du balancier. A côté de la roue des minutes est un pied de biche, que l'on baisse quand on veut remonter le mouvement, afin qu'il marche pendant

ce tems. Cette horloge est à équation par le moyen d'une roue , qui ne fait son tour qu'en un an , à laquelle est une espece d'ellipse taillée sur la table des équations du soleil. Cette ellipse , par les hauteurs différentes de ses rayons , fait allonger le balancier quand le soleil retarde , & le raccourcit quand il avance ; ce qui fait le même effet que si l'on baïssoit ou haussait l'écrou qui est en bas du balancier : ainsi cette horloge suit dans tous les tems le soleil , & souvent au bout de trois mois il n'y a pas la différence d'une minute avec le tems vrai.

(*Journal de Nancy.*)

I I I.

F I L A T U R E.

Depuis quelques années , M. le lieutenant-général de police de Paris a établi un dépôt , qu'il a fait approvisionner de filasses & de lins , pour occuper les pauvres , dépourvus de métiers & d'ouvrages capables de les faire vivre , à filer ces diverses matieres , moyennant des prix proportionnés aux différens degrés de leurs filatures , & toujours comparables aux besoins de subsistance , que peut & doit retirer chaque pauvre du travail possible dans sa journée. Cet essai a très-bien réussi à fournir à un grand nombre de pauvres de la capitale , un travail utile & qui les a détournés de la mendicité ; mais ces matieres filées ne pouvant

être employées à Paris en fabrications de roiles, parce que cette ville n'est point un lieu de fabrique en ce genre, & que d'ailleurs ces fils demanderoient une lessive ou préparation, que l'on n'est pas à portée d'y donner, on propose aux diverses manufactures qui emploient des fils, ceux qui sont provenus de cette filature, savoir : *fils d'étoupes de chanvre ; fils de brin de même matiere en diverses grosseurs ; & quelques fils de lin en diverses qualités* : le plus grand nombre en fil de chanvre, le tout écru & tel qu'il sort de la main des fileuses. On propose aussi aux entrepreneurs de fabriques de fil ou toile, de filer les matieres qu'ils feroient passer au dépôt de Paris, moyennant les prix qui seront convenus avec l'administration dudit dépôt, en se chargeant des frais de voiture, d'arrivée & de retour ; M. le lieutenant-général de police, chef de cette administration, se proposant d'ajouter en faveur des pauvres, ce qui sera convenable au-dessus des prix proposés par eux, pour que chaque pauvre de Paris, qui y fera employé, soit suffisamment payé de son travail. Les personnes qui feroient dans l'intention d'acheter du fil écru, présentement emmagasiné, ou qui voudroient envoyer au dépôt, des matieres toutes prêtes à filer, en chanvres ou lins, pourront s'adresser, à Paris, à M. Nau, inspecteur dudit dépôt, rue de Bourbon, près de la rue S. Denis, qui les présentera au bureau d'administration de cette œuvre de charité.

(Affiches & annonces de Paris.)

TRAITS

TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

DE P R E S B O U R G en Hongrie , le 6 mars.

LA petite ville de Sainte-Marie , qui dans le cours de la guerre a signalé son attachement pour ses souverains , en leur faisant hommage de divers dons gratuits , vient encore de supplier l'impératrice-reine de vouloir bien accepter un nouveau présent de cinq mille ducats. Il y a peu de tems que cette communauté avoit envoyé à l'armée cent beaux chevaux achetés à ses frais. S. M. l'impératrice-reine voulant témoigner aux habitans de Sainte-Marie combien elle est sensible à toutes ces marques de dévouement , a arrêté que désormais leur ville porteroit son nom , & qu'on l'appelleroit *Thérésianople*.

(*Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.*)

I I.

DE STOCKHOLM, le 29 mars.

Le corps des Trabans royaux vient de donner une marque particuliere & signalée de la part qu'il a prise à la joie publique occasionnée par la naissance du prince royal , en offrant une contribution volontaire de dix mille écus , monnoie de cuivre , pour être employée au soutien de la maison des enfans trouvés , fondée par les Franks-Maçons. C'est le comte de Lowenhaupt , lieutenant-général , & chef des Trabans , qui s'est chargé de remettre cette somme à la direction de cet établissement.

I I I.

DES FRONTIERES DE LA SILÉSIE, le 15 mars.

Sa Majesté Prussienne a ordonné de fournir aux habitans des campagnes voisines du théâtre de la guerre , les grains nécessaires pour ensemençer les terres. D'après l'exécution de ces ordres , il ne doit bientôt rester aucun vestige de la guerre dans les états de ce prince , d'autant plus qu'il n'a levé aucun impôt extraordinaire sur ses sujets , ni n'a fait aucun emprunt pour subvenir aux frais de ses armemens.

I V.

DE DOUAY en Flandre, le 29 avril.

Il s'est formé dans cette ville une association dont l'objet est de secourir les pauvres, & par ce moyen, d'empêcher la mendicité & la faïnéantise. Cette association est composée de tout ce qu'il y a de plus qualifié parmi les habitans; du premier-président, de plusieurs présidens & conseillers du parlement, du lieutenant de roi, de la principale noblesse, des plus notables bourgeois, & d'un grand nombre d'ecclésiastiques. Ces Messieurs font entre eux, tous les mois, une quête, & recueillent, par la même voie, les aumônes de toutes les autres personnes qui veulent bien concourir à cette bonne œuvre. Le produit de ces collectes est partagé entre les associés qui, tous les samedis, font des distributions d'argent aux pauvres du quartier qui est commis à leur vigilance. Ces distributions, au reste, n'ont lieu que pour ceux qui sont véritablement dans la nécessité. Pour occuper les pauvres qui sont sans métier & sans travail, l'association a de plus établi plusieurs écoles de filature où on fournit la laine au poids, pour y être filée, & le prix de la main-d'œuvre est distribué à ceux qui l'ont mérité, proportionnellement au plus ou moins de perfection de leur travail & à la quantité qu'ils en ont fourni. Le nombre de ceux qui travaillent dans ces ateliers, est actuellement de près

340 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,
de trois cens , & il augmente tous les jours.
Les laines qu'ils filent se vendent bien , & le
produit leur fournit de quoi vivre ; desorte
que depuis le mois de mai dernier la mendi-
cité a disparu ici. Il y a lieu d'espérer que cette
utile institution se soutiendra par le zele des
citoyens patriotes qui se sont réunis pour la
former. «

V.

Le 17 avril, M. de Sartine écrivit la let-
tre suivante à M. le comte d'Orvilliers : » De-
» puis que je vous ai fait connoître, M., les
» intentions du roi au sujet du capitaine
» Cook, (*) j'ai été informé que le capitaine
» Clark, qui a mis à la voile au même-tems,
» est chargé d'une expédition particuliere au-
» tour du monde; comme elle n'intéresse pas
» moins que la premiere toutes les nations,
» S. M. m'a ordonné de vous mander qu'elle
» trouvera bon qu'en cas d'une rupture abso-
» lue entre la France & l'Angleterre, il en
» soit usé avec ce commandant, comme avec
» le capitaine Cook. Vous remettrez une co-
» pie de ma lettre aux officiers, &c «.

(*Mercur de France.*)

V I.

Le roi vient de récompenser MM. de St.

(*) Journal de mai 1779, page 348.

Priest & de Bouillé, cadets gentilshommes du régiment de Vexin, du courage qu'ils ont montré à l'abordage & à la prise du vaisseau Anglois la *Lady Sophie*, en les faisant sous-lieutenans dans ce régiment, & en leur accordant dispense de deux ans de service pour la croix de St. Louis. Le capitaine Lamy a été également récompensé par le don d'une épée, accompagné de la lettre suivante du ministre de la marine, en date du 9 avril. » J'ai mis sous
 » les yeux du roi, M., les témoignages
 » avantageux qui m'ont été rendus de vo-
 » tre conduite dans la prise du vaisseau An-
 » glois la *Lady Sophie* que vous avez abordée avec
 » un sinuler que vous commandiez. S. M.
 » voulant vous montrer sa satisfaction de l'in-
 » telligence & de la bravoure que vous avez
 » montrées dans cette occasion, vous a fait
 » don d'une épée, qui vous sera remise par
 » M. Porquet, commissaire des classes à Ca-
 » lais «.

V I I.

Nos corsaires qui se multiplient tous les jours, se signalent par des actions de bravoure extraordinaires. Le roi les encourage par des récompenses qui entretiennent parmi eux l'émulation; il vient d'accorder aussi une épée & une pension de 200 livres au capitaine Favre, ci-devant commandant le corsaire le *Phénix* de 12 canons de 6 livres de balle, armé par MM. Poulet du Havre. Ce capitaine s'étoit emparé dernièrement d'un navire de 150 ton-

neaux; à peine étoit-il maître de sa prise, qu'il se vit entouré par 5 autres bâtimens ennemis, qui portoient chacun 6 canons de 4 & de 6 livres de balle. Il se battit contre eux pendant 3 heures & parvint à en faire amener deux. Dans ce moment, il parut 4 autres corsaires anglois, ayant l'un 12 canons, le second 10, le troisieme 8, & le dernier 6. Le capitaine Favre voyant tout chemin fermé pour s'échapper, n'hésita point à recommencer le combat contre ces 10 corsaires réunis. Son bâtiment ayant reçu deux coups de canon à l'eau, toutes ses manœuvres & ses haubans ayant été coupés, son équipage, dont 7 hommes avoient été tués & 20 mis hors de combat, l'obligea de se rendre en lui annonçant que son vaisseau couloit bas. Presque tous les officiers de l'état-major de ce corsaire ont été blessés; le capitaine Favre seul ne l'a point été.

V I I I.

Le prieur de St. Romain en Brie, pour encourager les laboureurs à bien cultiver leurs terres, fit publier, au printems de 1778, que tous les ans, le 1er. décembre, fête de St. Eloi, une médaille d'argent seroit donnée solennellement, devant le grand portail de l'église, au meilleur cultivateur. Cette fête annoncée par le son des cloches, fut célébrée l'année dernière, aussi pompeusement qu'il étoit possible. Le jour de St. Eloi, vers les 10 heures, toutes les personnes invitées à la céré-

monie , suivies de tout le peuple de la ville & des environs , se rendirent dans la place de l'église de St. Romain. Le prieur , après une courte exhortation relative à cette fête , nomma à haute voix le laboureur qui s'étoit le plus distingué dans la culture de ses terres , & avoit mis plus de soin à amasser ses récoltes. Ce cultivateur fut aussi-tôt couronné par la dame la plus distinguée de la ville , & reçut de sa main la médaille d'argent , qui a pour inscription : *Laboris assidui præmium*. La cérémonie finie , on entra dans l'église pour y célébrer solennellement la messe du jour , après laquelle on chanta le *Te Deum* , pour rendre grâces à Dieu de ses bienfaits. Enfin , le laboureur fut conduit au prieuré par les tambours de la ville , suivi de tous les pauvres , auxquels le prieur fit faire une distribution abondante de pain.

(*Journal encyclopédique.*)

I X.

Le 16 mars , le prince héréditaire de Brunswick arriva de la Haute-Silésie à Breslau : il s'étoit arrêté à Neustadt pour examiner les dommages causés par l'incendie du 28 février dernier , & avoit fait distribuer des sommes d'argent aux habitans les plus infortunés. S. A. S. s'étoit chargée d'exposer leurs malheurs au roi de Prusse ; mais S. M. qui ne fait point attendre ses bienfaits , avoit déjà déclaré qu'elle accordoit 100 mille écus pour la reconstruction de cette ville. Il n'y a plus que 46 maisons

344 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui subsistent, le feu en ayant réduit en cendres 251, l'hôtel-de-ville, une église & plusieurs grands magasins remplis de fil & de toile. On assure d'ailleurs, que l'on attend à Neustadt des ingénieurs Autrichiens, chargés d'évaluer toutes les pertes, dont la cour de Vienne doit dédommager les habitans.

X.

S. M. Prussienne voulant marquer à M. le colonel de Winterfeld, commandant du régiment du prince de Prusse, sa satisfaction de la manière dont il s'est conduit lorsque les Autrichiens ont attaqué & incendié Neustadt, lui a accordé mille écus de pension & la croix de l'ordre *pour le mérite* ; elle a fait distribuer 400 écus aux soldats de ce régiment, & augmenté leur paie d'un écu par mois. Le même souverain a aussi accordé une haute paie semblable aux régimens du prince Frédéric de Brunswick, de Waldeck & de Thune, ainsi qu'aux bataillons de grenadiers de Preuss & de Schlieben, qui se sont distingués pendant l'hiver en plusieurs occasions.

X I.

Les gazettes ont annoncé que le Corsaire François, le *Jean Bart*, capitaine Cottin, avoit pris & conduit trois vaisseaux anglois dans le port de Fécamp. Après que le capitaine d'un de ces navires & son équipage eurent été constitués prisonniers, on reconnut par la visite qui

fut faite de son porte-feuille , que ce capitaine étoit *Franc-Maçon* , ayant un certificat authentique d'une loge de Sunderland en Angleterre. En conséquence les Francs-Maçons de la loge de Fécamp ont saisi , avec le plus grand empressement , l'occasion qui se présentoit , de procurer l'élargissement au capitaine Anglois. Ils se sont pour cela réunis & l'ont cautionné , suivant la liberté que leur en donnoient les ordonnances de S. M. & comme ce capitaine avoit pour second de son navire son frere , & qu'il assuroit qu'il ne sortiroit jamais de prison , s'il falloit l'abandonner & l'y laisser , la loge de Fécamp , partageant d'aussi généreux sentimens , l'a pareillement cautionné ; & ainsi , en faisant deux plaisirs à la fois au capitaine Anglois , ils ont joui de la douce satisfaction que tout homme doit ressentir en secourant son semblable ; mais que goûtent particulièrement les membres d'un ordre qui n'est établi que sur ces principes

X I I.

EXTRAIT d'une lettre écrite au directeur des Affiches de Dauphiné.

M. Toulard , officier François , qui s'est signalé en Amérique dans nombre d'occasions , à la tête d'un corps de sauvages qu'il avoit amené par ordre de M. de la Fayette , s'est trouvé avec ce général à l'affaire de Rhode-Island. Etant à la poursuite des Anglois , il aperçut une batterie de canons ennemie qui faisoit beaucoup de mal à l'armée. Il résolut de s'en emparer avec

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

25 hommes de pied seulement, qu'il devança beaucoup, étant à cheval & bien monté : ces 25 Américains furent pris pour ennemis par l'armée américaine ; & se voyant fusillés par leurs propres gens, ils rentrèrent dans leur régiment. M. Toussard, abandonné de son détachement, se jeta seul au milieu des ennemis avec une intrépidité qui les déconcerta & les mit en fuite. Il tua de sa main celui qui étoit à la garde de la première pièce, dont il s'empara ; & comme il fondoit, le sabre levé, sur un Anglois de marque qui étoit près de la seconde, il reçut la décharge de cette pièce entre le poitrail & les jambes de son cheval : elle étoit chargée à grappes ; plusieurs éclats portés plus haut que sa direction par la force de l'explosion, lui cassèrent le bras droit. La violence du coup fit faire machinalement à son cheval un saut & un écart très-éloigné ; & comme il le sentit chanceler, il n'eut que le tems de prendre son bras cassé avec sa main gauche, & de descendre de son cheval, qui tomba roide mort. Lui-même s'affit un moment par terre, perdant tout son sang ; là, étant en butte au feu des deux armées, il se releva, & trouva heureusement un brave sergent Américain, qui, seul l'avoit suivi, & venoit de tuer d'un coup de fusil l'officier anglois, qui, échappé de ses mains, se préparoit à lui ôter la vie. Il fit quatre lieues à pied & en bottes, appuyé sur le bras de son sergent. Une grosse balle inégale & tordue étoit remontée entre les chairs, le long de l'os cassé, jusqu'au haut du bras, & occasionnoit une perte de sang extraordinaire : elle ne fut point aperçue par l'apothicaire Américain, qui lui coupa le bras, & qui n'avoit jamais fait cette opération. Une inflammation & une tuméfaction af-

freuse furent l'effet de la présence inconnue de ce morceau de fer raboteux ; la putréfaction vint ensuite , les vers s'y mirent ; il alloit périr , lorsqu'un chirurgien François , envoyé par M. d'Estaing , ayant fait deux incisions & introduit la sonde , sentit le corps étranger & en fit l'extraction. M. Toussard écrit , dessine , peint , leve des plans , fait des armes & agit en toutes choses avec son bras gauche , comme il faisoit avec son bras droit. »

Les états-unis d'Amérique ont connu tout le mérite & toute l'importance de cette action. Les Anglois , frappés d'admiration , ont envoyé demander le nom de cet intrépide François : les uns & les autres ont senti qu'il y a une extrême différence entre celui qui reçoit la mort dans la place à laquelle il est cloué , & dont il ne peut pas sortir , & celui qui , de sa propre délibération , se détermine à l'affronter avec un péril certain , pour en affranchir ses compatriotes & toute une armée. Je fais que l'esprit philosophique de ce siècle dispose les hommes à estimer la bienfaisance plus que le courage militaire : ici , ces deux vertus ne sont-elles pas réunies ? Le dévouement généreux de M. Toussard n'a-t-il pas autant de droit aux couronnes civiques qu'aux lauriers de Mars ? On doit estimer infiniment sans doute un matelot habile nageur & courageux , qui arrache 20 citoyens à la mort en épuisant ses talens & ses forces ; mais quel droit n'aura point à notre admiration & à notre reconnaissance une action qui peut sauver la vie à un millier d'hommes , & déterminer en même-tems ou assurer la victoire ? Les étrangers ont fait connoître qu'ils étoient justes appréciateurs des services vraiment utiles & de la sublime vertu , par le beau diplôme accordé à M. Tou-

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fard, que je joins à ce détail. Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous communiquer de même les lettres de M. de la Fayette à ce sujet : la modestie de M. Toufard n'a pas permis qu'elles eussent la moindre publicité ; celle de M. de la Fayette en souffriroit encore davantage , tant elles font d'honneur aux belles qualités de son ame , aussi épurée dans les traits de sentiment , que supérieure dans l'art des combats. Sur une seule lecture rapide dont j'ai profité , risquerois-je de mettre au jour ses écrits inimitables , qui ne pourroient qu'être bien défigurés ? Je ne puis cependant me refuser à cette phrase gravée dans ma mémoire : *Je voudrais, Monsieur, être roi de France pour cette occasion seulement, ou du moins avoir sa procuration ; je ne ferois, à la vérité, que hâter, &c....* Peut-on douter, en effet, qu'aussi-tôt que le prince juste & sensible qui nous gouverne sera exactement informé de cette action, il ne lui décerne la récompense qu'elle mérite ? M. Toufard rentre en France, décoré, à 29 ans, par une puissance étrangere, du grade de lieutenant-colonel. J'ai, &c. «

LETTRE du président du congrès, du 29 octobre 1778, à M. Toufard, capitaine au régiment de la Fere, artillerie.

» J'ai l'honneur de vous transmettre ,
 » cette enveloppe , un acte du congrès qui vous
 » élève au grade de lieutenant-colonel dans
 » l'armée américaine , par brevet , & qui vous
 » accorde une pension de 30 dollars par mois
 » durant votre vie , en reconnoissance de votre
 » mérite , & en considération de la perte que
 » vous avez faite de votre bras droit , dans la
 » dernière action de Rhode-Island. Les marques

» de votre courage & de votre généreuse intré-
 » pidité , dans cette occasion , vous ont acquis
 » les plus grands éloges , & ont assuré un hon-
 » neur immortel à votre nom.

» Vous recevrez le brevet réuni à cet acte.
 » Je vous prie, Monsieur , de recevoir mon
 » meilleur souhait , & soyez assuré que mon es-
 » time à votre égard ne porte point exactement
 » la date de l'affaire de Rhode-Island ; votre esprit
 » martial, vos talens militaires, vos services dans
 » l'armée américaine m'étoient connus long-tems
 » avant cet événement ; j'en parlerai toujours
 » avec plaisir , & suis un de vos admirateurs.

» J'ai l'honneur d'être dans ces sentimens, &c.

(Signé)

LAURENS.



A N E C D O T E S S I N G U L A R I T É S.

I.

LETTRE insérée dans un papier public.

» **O**N a bien raison , Monsieur , de rendre
 » par-tout hommage à la *Belle-Poule*. Les per-
 » sonnes les plus distinguées se font honneur
 » d'en orner leurs têtes. Pour moi j'ai cru de-
 » voir l'élever jusqu'aux nues. Elle repose ho-
 » norablement sur la cime de mon clocher.
 » Cette place éminente s'accorde très-bien avec
 » le nom du héros qui la commande. J'espère
 » que M. de la *Clocheterie* , qui a l'art de vain-
 » cre les plus grands obstacles, aura celui d'en-
 » chaîner dans ses voiles les vents & les tem-
 » pêtes ; mon église n'a donc plus rien à crain-
 » dre ayant un si puissant protecteur ; mais je
 » ne puis sans votre secours lui marquer pu-
 » bliquement ma juste reconnoissance. Je vous
 » prie donc , Monsieur , de la consigner dans
 » votre Journal , ainsi que ma lettre. J'ai l'hon-
 » neur d'être , &c. Signé LATOUCHE , recteur
 » de la paroisse de St. Martin de Morlain.

P. S. » C'est sur le clocher de ma paroisse
 » qu'on a substitué la Belle-Poule à un coq
 » qui croyoit avoir le droit exclusif d'y habi-
 » ter toujours ».

I I.

Le comte de Buffy étant un jour entré aux petites-maisons, trouva dans la cour un homme qui lui parut moins fou que les autres, & à qui il demanda quelle étoit la folie de la plupart des gens qui étoient-là. *Ma foi, lui dit-il, Monsieur, c'est bien peu de chose : on dit que nous sommes foux, parce que nous sommes des misérables : si nous étions des gens de qualité, on diroit que nous avons des vapeurs, & on nous laisseroit courir les rues.*

I I I.

Un honnête religieux voulant détourner un de ses amis du dessein de se faire moine, lui dit en confidence : » Mon ami, quand il n'y
 » a dans une année que dix ou douze religieux
 » dans tout notre ordre qui perdent l'esprit,
 » nous disons que l'année est bonne. «

I V.

Un Polonois s'est présenté, il y a quelques mois, à la maison de correction de Varsovie, suppliant très-humblement l'administrateur de lui faire compter bien exactement cent coups d'étrivieres, pour lesquels il a payé d'avance deux

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ducats. Les coups qui lui ont été administrés généreusement, l'ont fait crier un peu ; mais comme il avoit prévenu ses bienfaiteurs de le traiter sans pitié, on a rempli le compte sans lui faire tort d'un seul coup. Le patient s'est retiré très-satisfait pour son argent, en remerciant même l'administrateur de sa condescendance.

V.

Un général d'armée, qui avoit été battu en Allemagne & en Italie, apperçut un jour au-dessus de sa porte un tambour qu'on y avoit peint, avec cette devise : *On me bat des deux côtés*



BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

RIME degli Aborigeni, &c. *Poësies des Aborigenes, récitées en différentes occasions dans leur assemblée à Rome. Partie I. dédiée au pape regnant, Pie VI. In-8vo. Rome, 1779.*

C E sont les premiers essais d'une académie qui s'est établie à Rome dans ces dernières années ; & ces fruits de son enfance , font très-bien augurer de ceux qu'elle pourra produire , lorsqu'elle sera adulte.

(*Efemeridi di Roma.*)

LA caduta del Velino , &c. *Chûte du Velino dans la Nera, présentée à S. S. Pie VI; par M. François Carrara, secrétaire du Concile. In-folio. Rome, 1779.*

Les chûtes des eaux ne tiennent pas le dernier rang parmi les phénomènes de la nature. Les cataractes du Nil ont été le sujet de l'admiration des anciens , & cela peut-être moins par leur hauteur , qu'à raison de leur distance des pays civilisés de l'Europe. Les objets gagnent à être vus dans l'éloignement, & quand il y a entre

eux & nous une énorme distance , il semble que nous soyons autorisés à nous en former une idée d'autant plus avantageuse. On avoit sous les yeux depuis environ deux mille ans , la chute *Delle Marmore* , près de Terni , chute dans laquelle le Velino se précipite d'une hauteur énorme dans la Néra ; & à peine y faisoit-on attention. Au moins on n'avoit pas cru que ce phénomène méritât les frais d'une gravure ni d'une dissertation. Mais notre indifférence pour les objets est souvent l'effet de notre ignorance ou de notre peu de pénétration , & il n'y a point de matiere stérile entre les mains d'un homme qui sait en tirer parti. Monfig. Carrara qui avoit déjà prouvé par d'autres productions son goût pour les beaux-arts & pour les monumens précieux de l'antiquité , vient de nous procurer le plaisir de voir pour la première fois cette chute gravée , & , si l'on peut le dire , honorée d'une dissertation. Tout est digne dans cet ouvrage du goût de ce savant prélat. La gravure n'est pas de notre département ; quant à la dissertation , on y trouve tout ce qu'on peut desirer pour avoir une idée complète de ce phénomène. L'auteur l'a considéré de l'œil d'un philosophe , qui fait examiner les qualités du terrain & de l'eau , qui connoît l'histoire-naturelle & la géographie physique de la terre , & qui rend raison de tous les phénomènes particuliers ; persuadé de plus qu'il ne falloit rien omettre de ce qui appartient à l'érudition , à la philologie & à l'histoire , il a pris la peine de rechercher tout ce que les anciens écrivains ont dit de cette chute , & d'indiquer les différentes opérations auxquelles elle a donné lieu depuis M. Annius-Curius Dentatus , qui vivoit l'an 460 de Rome , jusqu'au pape Clément VII. Cette dissertation

est suivie d'une carte topographique *Delle Marmore*, que Monfig. Borgia a fait graver, & à laquelle cet illustre prélat a ajouté des notes très-savantes.

(*Efemeridi di Roma.*)

VERSI Sciolti per le faustissime nozze, &c. *Vers Sciolti pour l'heureux mariage de LL. EE. Dona Laura Altieri, & M. le marquis Camille Cantelli Bervilacqua de Ferrare. In-8vo. Rome, 1778.*

Quoiqu'il ne se fasse presque pas de mariage en Italie, qui n'excite les chants des muses de ce pays, cependant il arrive rarement que ces chants se fassent entendre à quelque distance des époux auxquels ils sont adressés; soit que la matière ait été depuis long-tems épuisée, & qu'il ne soit plus possible d'imaginer rien de nouveau, soit que le défaut de qualités brillantes dans les époux, refroidisse l'enthousiasme des poètes qui entreprennent de les célébrer, soit qu'un vil intérêt soit le plus souvent le motif qui dénoue la langue de ces pies poétisantes. Quoi qu'il en soit, il est certain que les recueils publiés à l'occasion des mariages, sont ordinairement les plus insipides de tous ceux dont l'Italie est inondée, & qu'à peine se font-ils lire des personnes intéressées. Il y a cependant d'heureuses exceptions à cette règle, & nous croyons que tout le monde lira avec plaisir ce recueil, dont l'auteur est Monfig. Todeschi, connu avantageusement par d'autres productions. C'est un tribut de l'amitié offert par lui à son noble parent M. le marquis Bevilacqua, à l'une des époques les plus heureuses de sa vie, & si nous nous permettons d'en parler à une telle distance de

356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

cette époque, c'est que nous sommes persuadés que les vers de Monti, g. Toderchi peuvent plaire par leur seul mérite, & indépendamment de l'apropos. Ce recueil contient trois petits poëmes très-élégans en vers *Sciolti*, le premier adressé à Mde. la princesse Dona Livia Borghefi Altieri, mere de l'épouse, le second à l'épouse elle-même Dona Laura Altieri, & le troisieme à Mde. la marquise Claire Bevilacqua Muti, sœur de l'époux. Ces poëmes sont précédés d'une dédicace à ces trois Dames, en beaux vers Alexandrins.

(*Efemeridi di Roma.*)

JOSEPHI Zolæ Brixiani S. Th. D. & H. E.
in regio archigymnasio Ticinensi professoris
commentariorum de rebus christianis prolegomena, ad præstantissimum, & nobilissimum
virum Petrum Buccam ecclesiæ Brixianæ canonicum. *In-8vo.* Ticini Regii, 1778, excudebant focii typographi.

Le nom de M. l'abbé Zola est déjà connu par d'autres savantes productions ; & il se propose de publier un grand ouvrage qui contiendra les leçons qu'il donne à Pavie dans la chaire d'histoire ecclésiastique. Celui que nous annonçons n'en est que l'introduction. Il est divisé en vingt-cinq paragraphes, accompagnés de savantes notes. L'auteur commence par définir l'histoire ecclésiastique, une suite continue d'événemens arrivés dans l'église de Dieu, depuis sa fondation jusqu'au tems présent. La fondation de l'église chrétienne ne date que de la venue de J. C. parce que bien que l'église ait commencé à la création du monde, & que les Saints de l'ancien testament en aient été mem-

bres , cependant ils ne se sont unis à elle que par la foi qu'ils avoient dans la venue du messie , & par ses mérites. M. Zola examine ensuite quelle a été l'église de l'ancien testament , & quelle est celle du nouveau ; puis il divise l'histoire de cette dernière en universelle , particulière , & singulière , ou en extérieure & intérieure , l'extérieure étant celle des événemens arrivés au peuple chrétien , desquels ont résulté des avantages ou des disgraces pour l'église. Les avantages sont dûs ou à ceux qui influent dans l'ordre des choses civiles & ecclésiastiques , tels que les rois , les magistrats , les pontifes , & parmi les particuliers , les docteurs & autres personnes graves , ou à la généralité du peuple chrétien. Les princes ont influé sur l'église par leur autorité , leurs bienfaits , leurs loix ; les pontifes par leurs préceptes & leurs institutions ; les personnages doctes & pieux par leurs ouvrages , leurs exemples , l'emploi de leurs richesses ; & enfin la généralité du peuple chrétien par la foi & la sainteté de la vie. Les disgraces de l'église ont eu pour cause ou les vices des chrétiens , ou la haine , soit ouverte , soit cachée des ennemis extérieurs de la religion , & ceux-ci sont ou des hommes publics , comme les empereurs romains des premiers siècles de l'église , ou des particuliers , comme les philosophes païens , qui ont cherché à obscurcir par leurs écrits les vérités de la religion chrétienne. L'histoire intérieure de l'église est celle des événemens qui touchent de plus près la forme & le gouvernement de la société chrétienne , & dans laquelle on rend compte de tout ce qui s'est fait pour fixer les dogmes & extirper les erreurs. Voilà l'histoire des conciles , des pontifes romains , des hérétiques , des écrivains ec-

358 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

clésiastiques, de la doctrine & du culte extérieur, & c'est celle qu'Eusebe nous a le premier donnée. Ce sont-là tous les objets dont doit s'occuper quiconque veut apprendre ou écrire l'histoire ecclésiastique. Mais combien de qualités ne faut-il pas pour remplir dignement cette dernière tâche? La première & la plus essentielle est la vérité. Il faut que l'historien n'avance rien qui ne soit certain & puisé dans des sources pures, comme les actes des martyrs, les décrets des synodes & des pontifes, les écrits des pères, les monumens de tous les siècles, les anciens historiens ecclésiastiques, Eusebe, Socrate, Théodoret, & Sozomene parmi les Grecs, Ruffin, Sulpice - Sévere & Cassiodore, parmi les Latins, sans parler de ceux du moyen-âge, qu'il est aussi important de connoître. Une autre qualité nécessaire à l'historien, est une critique saine pour peser les autorités & apprécier la valeur des témoignages. Il faut encore que l'historien ait de l'ordre & de la netteté, & qu'il ait soin de fixer des époques claires & précises. M. Zola en établit sept principales; l'une de l'avènement de J. C. au regne de Constantin; la seconde du regne de Constantin à l'établissement du Mahométisme; la troisième de l'établissement du Mahométisme à l'élevation de Charlemagne sur le trône impérial; la quatrième du couronnement de cet empereur au schisme de l'église grecque; la cinquième du schisme de l'église grecque à la chute de l'empire grec; la sixième de la chute de l'empire grec, au regne de Léon X; & la septième du regne de Léon X au tems présent. Enfin, le style d'un historien, & sur-tout d'un historien ecclésiastique, doit être simple & clair, & également éloigné de la négligence & de l'af-

festation. M. l'abbé Zola a donné à la fois l'exemple & le précepte.

(*Efemeridi di Roma.*)

DISSERTAZIONE storico-critica, &c. *Dissertation historique & critique sur le concile de Rimini, suivie d'observations sur les fragmens attribués à S. Hilaire ; par M. Josaphat Massari [*], clerc régulier de la congrégation de la Mere de Dieu. In-4to. Rome, 1779.*

L'histoire raisonnée des conciles généraux & célébrés avec la solennité requise , nous fournit les meilleures réponses aux calomnies des hérétiques , & les preuves les plus lumineuses & les plus convaincantes de l'infailibilité de l'église & de la perpétuité inaltérable de la foi. Il n'est donc pas étonnant que les écrivains hétérodoxes aient fait tous leurs efforts , soit pour trouver quelque défaut imaginaire dans les conciles vraiment œcuméniques , soit pour faire regarder comme tels des conciliabules ou de simples conciles nationaux. Comme ils se sont principalement appuyés de l'exemple du fameux concile de Rimini , qu'ils citent hardiment comme œcuménique à la fois & Arien , il est naturel que les plus grands efforts des apologistes de l'église soient dirigés vers ce point particulier de discussion , & on ne peut savoir trop de gré au P. Massari , des lumières qu'il a répandues sur cet objet dans la dissertation que nous annonçons. Il commence par

[*] Auteur d'une autre dissertation sur le concile de Sirinium , que nous avons annoncée dans notre journal d'avril dernier , page 369.

donner l'histoire de la convocation du concile de Rimini, & de tout ce qui s'y passa durant l'année 369; il traite ensuite des conciliabules de Séleucie & de Constantinople, pour mieux éclaircir l'état de la question; il expose d'après le témoignage des peres & des écrivains contemporains, tout ce qui se passa à Rimini dans l'année 360, & il conclut de tous ces détails, que les peres de Rimini, de l'an 359, à l'an 360, c'est-à-dire, depuis l'ouverture du concile jusqu'à la fin, bien loin d'approuver l'hérésie arienne, la condamnerent formellement. Jettons un coup-d'œil rapide sur les différens articles de cette dissertation. L'empereur Constance avoit résolu, pour faire cesser toute dissension dans l'église, de convoquer à un concile général, tous les évêques de l'Orient & de l'Occident; mais Urface, Valens & les autres Ariens qui avoient tant de pouvoir sur son esprit, craignant avec raison que la réunion de tant d'évêques ne devint fatale à leur parti, engagèrent ce prince à séparer ce concile général en deux, l'un à Rimini pour l'occident, l'autre pour l'orient à Ancyre en Galatie, puis à Séleucie. On voit par-là qu'on pourroit nier, si on le vouloit, que le concile de Rimini, ait été œcuménique, puisque dans le tems même où il fut convoqué, on en convoqua un autre en Orient. Mais le fait est qu'on n'a pas besoin de recourir à cette réponse pour justifier l'église sur ce concile; car lorsque les Ariens qui formoient à peine la cinquieme ou la sixieme partie des prélats assemblés, osèrent proposer de souscrire la troisieme profession de foi de Sirmium, d'où on avoit ôté le mot *consubstantiel*, les quatre cens évêques catholiques qui s'y trouvoient, eurent une si grande horreur de cette proposition, qu'ils anathématisèrent

thématisèrent de nouveau l'hérésie arienne; ils firent lire & approuverent unanimement le symbole de Nicée, & ayant ainsi terminé heureusement le concile, le 21 de juillet de l'an 359, ils envoyèrent des députés à l'empereur pour l'engager fortement à tenir ferme, & à ne permettre aucune innovation. Peu après, dans le mois de septembre suivant, se tinrent les premières sessions du conciliabule de Seleucie, auquel il se trouva cent soixante évêques; mais quoique dans le nombre, il y en eût plus de cent cinq qui confessoient que le fils de Dieu étoit semblable en substance au pere, cependant peu se trouvoient disposés à admettre le mot *consubstantiel*. Il se forma dans ce conciliabule un parti considérable, qu'on nomma les *Acaciens*, parce qu'ils avoient à leur tête un certain Acacius, évêque de Césarée, homme de foi variable & de mauvaises mœurs, qui cherchoit à mettre le trouble dans l'assemblée par toutes sortes de moyens, pour empêcher qu'on n'examinât les chefs d'accusation qui étoient portés contre lui. Ces Acaciens proposerent de rejeter le concile & le symbole de Nicée, & présenterent le modele d'un nouveau symbole rempli des plus horribles blasphêmes. Après beaucoup de contestations, Sylvain de Tharse cria à haute voix qu'il n'étoit pas besoin de faire une nouvelle profession de foi, & qu'il falloit s'en tenir à celle qui avoit été faite à Antioche en 341; & en effet le lendemain, les Acaciens ayant été exclus de l'assemblée, les membres du concile confirmerent & souscrivirent cette profession de foi qui, à la vérité, ne contient rien de contraire à la divinité du fils, dont elle reconnoît l'éternelle coexistence avec le pere, mais qui pèche par l'exclusion du mot *consubstantiel*.

consacré par le concile de Nicée, & par la guerre cuverte que les Ariens faisoient à ce terme. Les Acaciens irrités se rendirent à Constantinople, & après y avoir attiré plusieurs de leurs adhérens, ils engagèrent l'empereur à convoquer dans cette ville un autre conciliabule, qui en effet s'assembla vers la fin de la même année 359, ou au commencement de l'année 360. Après divers débats on y souscrivit une profession de foi peu différente de celle de Seleucie, c'est-à-dire, telle que quoiqu'elle ne contint ouvertement aucune erreur, elle étoit néanmoins susceptible d'être mal interprétée, comme elle le fut aussi depuis par les Ariens, parce qu'on y avoit omis le seul mot qui ne laissoit aucune place aux subterfuges, le mot *consubstantiel*. Il y a des auteurs catholiques qui prétendent que les peres de Rimini furent ceux qui composèrent cette formule sémi-arienne, & qui la souscrivirent les premiers. Mais le pere Massari prouve, en premier lieu, que cette formule fut envoyée de Constantinople à Rimini, & non pas de Rimini à Constantinople; en second lieu, que lorsqu'elle parvint à Rimini, les trois quarts des peres ne se trouvoient plus dans cette ville ni dans les villes voisines; & enfin il fait voir par l'examen de ce qu'ont écrit à ce sujet les auteurs contemporains, ou qui ont vécu peu de tems après, que tous ceux qui souscrivirent la formule de Constantinople, se porterent à cette démarche par crainte, ou par ignorance dans la persuasion qu'elle étoit catholique, & que presque tous se repentirent de leur faute aussitôt qu'ils la connurent. Il ne nous est pas possible de suivre davantage l'auteur dans les détails de cette apologie, & nous passerons aux principales raisons qu'il allègue pour prouver la suppo-

fiction des fragmens attribués à S. Hilaire, dont s'appuient ceux qui pensent autrement que lui sur l'article du concile de Rimini.

La premiere raison, est l'autorité de Ruffin, qui, dans l'endroit où il parle de l'altération des livres d'Origene, assure positivement que S. Hilaire avoit composé un livre plein de sages instructions pour ceux qui avoient souscrit le concile de Rimini, mais que les hérétiques avoient tellement altéré cet ouvrage, que S. Hilaire lui-même ne l'auroit pas reconnu. Ce livre interpollé & altéré par les hérétiques & les schismatiques, le P. Massari pense que c'est le même qui est connu sous le titre de fragmens de S. Hilaire, & qui a été trouvé manuscrit par Nicolas le Fevre, l'an 1598, dans la bibliothèque du célèbre Piteus, & par Sirmond, dans celle de S. Rhemi à Rheims. Mais une preuve qui lui paroît d'un plus grand poids encore que l'autorité de Ruffin, est celle qui résulte de l'examen de l'ouvrage même, dans lequel, de l'aveu de tout le monde, il regne la plus monstrueuse confusion, & où les faussetés & les contradictions se présentent à chaque ligne. Bien que les Bénédictins éditeurs de ces fragmens, se soient donné beaucoup de peine pour y mettre de l'ordre, cependant il ne leur a pas été possible de remédier jusqu'à un certain point à la confusion manifeste de l'ouvrage. C'est une preuve évidente que les hérétiques, les schismatiques, & d'autres mains ignorantes, non-seulement ont interverti l'ordre des matieres, mais encore ont ôté beaucoup de choses, & en ont ajouté d'autres que S. Hilaire n'a jamais écrites. Au commencement du premier fragment qui n'est qu'une préface, on lit : *Incipit liber S. Hilarii Pictaviensis provinciae Aquitaniae, in quo sunt om-*

nia quæ ostendunt vel quomodo, quibusnam causis, quibus instantibus sub imp. Constantio factum est Ariminense concilium contra formellam Nicæni tractatus, quæ universæ hæreses comprehensæ sunt. A la fin du dixieme fragment, on lit : *Explicit S. Hilarii liber ex opere historico*; & au milieu du sixieme, en parlant du pape Liberius, *S. Hilarius anathema illi dicit.* N'est-il pas ridicule d'imaginer que S. Hilaire se soit donné à lui-même le nom de saint, & qu'il ait anathématisé le souverain pontife Liberius? Que si on dit que le nom de saint a été ajouté par une autre main, ne peut-on pas dire que la phrase, *anathema illi dicit*, a été aussi ajoutée? Les éditeurs Bénédictins conviennent que la lettre commençant par ces mots *studens paci*, qui se trouve dans le quatrieme fragment, a été supposée par les Ariens; & le P. Massari a démontré ce fait dans sa dissertation sur le concile de Sirmium : il démontre la même chose ici par de nouvelles raisons, concernant trois autres lettres contenues dans le sixieme fragment, qui commencent, l'une, par *pro Deifico timore*; l'autre, par *quia scio vos*, & la troisieme par *non doceo, sed admonéo.* Pour s'en convaincre il suffit d'observer la différence manifeste qui se trouve entre le style de ces lettres faussement attribuées au pape Liberius, & celui du discours que ce pape prononça le jour de Noël dans l'église de S. Pierre, en donnant le voile à Ste. Marcelline, sœur de S. Ambroise; discours que ce saint a rapporté *liv. 3 de Virg.* Cette discussion est suivie d'une analyse exacte des fragmens, dans laquelle l'auteur cherche à distinguer ce qui appartient véritablement à S. Hilaire dans cet ouvrage, de ce qui a été ajouté par des mains étrangères, & il regne dans ce morceau, com-

me dans tout le reste , une critique vraiment lumineuse qui fait augurer bien avantageusement de l'histoire ecclésiastique que le P. Masfari doit publier.

(*Efemeridi di Roma.*)

ISTRUZIONE pastorale, &c. *Instruction pastorale de Monseigneur Antoine de Malvin de Montazet , archevêque de Lyon , &c. sur les sources de l'incrédulité , & les fondemens de la religion. Traduite en Italien par P. L. P. G. In-12. Verceil 1778.*

Cette traduction fait honneur au discernement & au talent du traducteur , & l'impression n'en fait pas moins aux presses de Verceil.

(*Efemeridi di Roma.*)

Il tempio di Gnido , &c. *Le temple de Gnide , traduit du françois en octaves par M. l'abbé Michel Mallio , avec cette épigraphe.*

*Nec verbum verbo curabis reddere fidus
Interpres.*

In-12. Rome, 1779, de l'imprimerie de Puccinelli.

Le savant auteur de cet ouvrage , disent les journalistes de Rome, sacrifiant à Vénus & aux Graces de la même main dont il suspendoit en équilibre la balance d'Astrée, a voulu nous prouver en même tems que la rime & la versification n'étoient pas nécessaires à la poésie. Il a pu supposer avec raison qu'il avoit puisé dans une source grecque ce charmant morceau; les graces attiques y sont tellement empreintes , qu'on croiroit que c'est une production du même pinceau qui a peint & consacré à l'immor-

366 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ralité la ceinture de Vénus. Mais si l'auteur, continuent les journalistes, a prouvé par cet ouvrage qu'on peut être poète en prose, le jeune traducteur a prouvé que la versification & la rime complètent l'enchantement de la poésie; & si l'un a pu donner l'original pour une traduction du grec, la traduction de l'autre pourroit passer à juste titre pour un original, tant le style en est élégant & poétique, & la versification facile & agréable. M. l'abbé Mallio s'est prévalu avec raison du précepte d'Horace qu'il a adopté pour épigraphe; persuadé que tout idiôme a son génie aussi-bien que son langage poétique, & qu'une version littérale ne peut jamais être une traduction poétique, parce qu'elle ne montre que le squelette de l'original, sans en rendre le coloris, le dessin & les contours, il a préféré à une fidélité scrupuleuse & nuisible, une liberté qui ne dégénère point en licence, & il est également heureux, soit qu'il marche sur les traces de son auteur, soit qu'il lui arrive de s'en écarter. En un mot, cette traduction est du petit nombre de celles qui vont de pair avec l'original, & elle est d'autant plus intéressante pour les amateurs, que c'est le premier essai des talens poétiques de M. l'abbé Mallio, essai propre à donner les plus grandes espérances. Pour mettre nos lecteurs à portée de juger de son mérite, nous en citerons les premières octaves.

La Dea, che nacque dalle false spume,
 Onde una nuova stella in ciel fu aggiunta,
 Di cui precede l'amoroso lume
 E la notte che vienne, e l'idi che spunta,
 Gnido antepor mai sempre ha per costume
 Al soggiorno di Pafos, e d'Amatunta;
 Nè priva il cielo mai del suo sembiante

Senza quivi portar l'eburnee piante.
 Ella di Gnido al lietoabitatore
 Mostra sì spesso i lumi ardenti, e bei,
 Ch'egli non sente più quel sacro orrore,
 Che inspira la presenza degli Dei,
 Spesso del volto asconde il bel folgore
 D'opaca nube; magli odor sabei,
 El'ambrosia, ch'a lei dal crin giù cade,
 Svelano ad ognun l'occulta deitade.

A l'exception des quatre premiers vers qui d'ailleurs sont agréables, ces strophes ont la précision de l'original.

Le traducteur s'est étendu davantage dans les strophes suivantes. Montesquieu dit: *la ville est au milieu d'une contrée sur laquelle les Dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains; on y jouit d'un printems éternel; la terre heureusement fertile y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y régner que pour répandre par-tout l'esprit des fleurs.* Ce passage a fourni deux octaves italiennes.

La città di Ciprigna alta si vede
 In mezzo a una campagna erger la fronte,
 Ove il lor doni d'all'eterea sede
 Fur degli Dei le mani a versar pronte.
 Qui fermò primavera il roseo piede,
 Innocenti qui son l'acque del fonte,
 Qui il felice terren fertile in tutto
 Del cultore il desio previen col frutto.
 Senza numero quivi erran gli armenti,
 Sicurezza li guida, e a loro insegna
 Non temer delle fiere i crudi denti.
 Di venticelli un grato stuol qui regna,
 Che ovunque a seminar sembrano intenti
 De' fior l'èletto seme, e non isdegna

368 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Sul molle grembo de' già nati fiori
Talor Favonio riposar conclori.

Innocenti qui son, &c. dans la première octave, *sicurezza li guida*, &c. dans la seconde, ne sont pas de l'original, mais ces idées s'allient très-bien avec celles de Montesquieu, & ce ne sont que des traits de plus ajoutés à cette jolie description. Le traducteur a été moins heureux, en substituant la *sémençe des fleurs* à *l'esprit des fleurs*; idée incomparablement plus agréable. Les deux derniers vers ne sont pas non plus de l'original, mais ils sont charmans, & ils ont ce caractère de douce mollesse qui est propre à la poésie italienne.

Cantano quivi senza alcun riposo
Le varie torme degli augei pennuti;
Voi direste, vocale, e armonioso
L'orror de' boschi taciturni, e muti:
Mormorando col piede umido, e algoso
Portano i rivi al mare i lor tributì;
Fa, che tutto germogli, un bel calore,
E unite a voluttà spirano l'ore.

Le texte est fidèlement rendu dans cette strophe, & peut-être même embelli; du moins l'idée des *bois harmonieux*, nous paroît exprimée en italien d'une manière encore plus poétique.

Appresso a quelle il gran palagio eretto
V'è di Ciprigna, che stupore infonde;
Vulcano ei stesso pien d'ardore il petto
Gittò le fondamenta alte, e profonde,
Ei di tal'opra allor si fè architetto,
Che la sposa infedel figlia dell'onde
Volle placar, laqual profondamente
Il tesolaccio avea scolpito in mente.

Peut-être nous trompons-nous, mais il nous semble qu'il y a un goût & une délicatesse admirables dans la phrase françoise ; *il travailla pour son infidèle quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux ;* en ne spécifiant point cet affront, l'auteur a imité cette réserve avec laquelle nous parlons des disgrâces arrivées aux personnes que nous respectons ou qui nous sont chères ; il s'est exprimé comme auroit fait une nymphe de Gnide qui auroit eu à raconter l'histoire de la fondation de ce palais. D'ailleurs il y a souvent de la grace à se laisser deviner, & cette grace est particulière à Montesquieu, sur-tout dans l'ouvrage dont nous parlons. Le jeune traducteur n'y a probablement pas fait attention ; car sans doute il l'auroit conservée.

Chi potrebbe un'idea ritrarre in carte
 Di sue beltà, se mandan le parole ?
 Le Grazie sol potrian mostrare in parte
 Le cose, ch'esse han fate uniche, e sole.
 L'oro, e'l rubino con mirabil'arte
 Vi brilla, edi splendore eguaglia il sole.
 Ma le ricchezze sue, folle ! soltanto,
 Non già le sue beltà dipingo, e canto.

Cette strophe nous paroît la plus foible de toutes, comparée à l'original, & la raison nous en paroît facile à trouver ; c'est que l'agrément de ce passage en françois tient en grande partie à la marche des idées, & à la coupe du style qui est telle que la phrase, après avoir commencé d'un ton simple, coule ensuite avec douceur, puis se déploie avec pompe, & se termine tout-à-coup par un trait plein de vivacité. *Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de*

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ce palais ; il n'y a que les Graces qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites : l'or , l'azur , les rubis , les diamans y brillent de toutes parts.... mais j'en peins les richesses & non pas les beautés. Les membres de cette phrase sont non-seulement de ton différent , mais encore de longueur inégale ; au lieu que dans la traduction , ils sont exactement symétrisés , le dernier occupant deux vers entiers comme les trois autres , ce qui détruit tout l'effet de la réticence & de la correction.

Au reste en hasardant ces observations , nous sommes bien loin de chercher à diminuer le mérite de M. l'abbé Mallio , ni à rien retrancher des éloges que les journalistes de Rome donnent avec justice à sa traduction ; nous convenons au contraire avec eux que c'est la meilleure traduction qui ait paru d'un ouvrage qu'on a déjà traduit plusieurs fois en Italie [*].

(*Efemeridi di Roma.*)

COLLEZIONE di scrittura , &c. *Collection d'écrits relatifs à la juridiction royale.* Tom. XXXV & XXXVI. In-12. Florence.

Cette collection d'écrits intéressans pour les jurisconsultes Italiens , se continue toujours avec succès , & on observe qu'elle se perfectionne à mesure qu'elle avance. Elle a des rapports également étroits avec l'économie civile , la discipline ecclésiastique , & l'histoire des opinions.

(*) Nous avons annoncé une autre traduction italienne du *Temple de Gnide* , dans notre journal d'août 1776 , page 373.

Chacun de ces deux volumes ne contient qu'un seul écrit. Le premier est intitulé : *Allégation en défense de la juridiction ecclésiastique, contre les prétentions du chapitre canonical de la ville de Belluno*. Le second est relatif à un procès de la célèbre maison de Lagni avec la congrégation des peres de l'Oratoire de la ville de Naples.

(*Novelle letterarie.*)

ELOGIO funebre dell'eccellentiss. Sig. Flaminio Cornaro , &c. *Eloge funebre de S. E. M. Flaminio Cornaro, sénateur Vénitien, prononcé à ses obsèques le 29 décembre 1778 ; par M. le docteur D. Jean-Dominique Brustoloni, &c. à la réquisition du chapitre & du clergé de l'église paroissiale & collégiale di S. Canziano à Venise. In-4to. Bassano, 1779, de l'imprimerie de Remondini.*

L'orateur, dans ce discours, loue particulièrement l'illustre défunt, d'avoir conservé jusqu'à sa mort dans sa maniere de vivre le caractère de la simplicité évangélique, malgré les obstacles que son rang & sa naissance opposoient à la pratique de cette vertu, & c'est un des plus beaux éloges qu'un grand puisse recevoir après sa mort, parce que c'est un des plus rares. Indépendamment de ce mérite bien estimable dans l'ordre des choses humaines, & plus précieux encore dans l'ordre des choses divines, M. Cornaro a laissé une mémoire qui doit être respectable pour les savans. Il l'étoit lui-même. Il avoit rassemblé une nombreuse collection de livres rares & d'anciens manuscrits. Il a composé aussi plusieurs ouvrages, & entre autres des ouvrages sur l'histoire ecclésiastique qui ont mérité l'éloge du célèbre Benoît XIV. Voici la liste de tous.

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Ecclesiæ Venetæ antiquis monumentis nunc primum editis illustratæ, &c. 18 vol. in-4to.

Ecclesiæ Torcellanæ monumentis nunc primum editis illustratæ. 3 vol. in-4to.

Creta sacra, sive de ecclesiis ac episcopis utriusque ritus græci ac latini in insula Cretæ, &c. 2 vol. in-4to.

Hagiologium italicum, in quo compendiosæ notitiæ exhibentur sanctorum, beatorum que ad Italiam spectantium. 2 vol. in-4to.

Apparitionum & celebriorum imaginum Dei paræ Virginis in civitate & dominio Venetiarum enarrationes historicæ ex documentis, &c.

De Clero novem congregationum.

Vita S. Simonis, pueri Tridentini.

Laurentii de monachis, chronicon de rebus venetis, &c. Omnia ex manuscriptis codicibus eruta recensuit, præfationibus illustravit, Flaminius Cornerius.

Exercice de perfection & de vertus chrétiennes, composé par le P. Alphonse Rodriguez, &c. & retravaillé par S. E. Flaminio Cornaro, pour pouvoir servir aux personnes de tout état, & spécialement aux séculiers qui desiront de parvenir à la perfection. 3 vol. in-12. [En italien.]
(*Novelle letterarie.*)

NUOVO testamento, &c. Nouveau testament de notre seigneur Jesus-Christ, suivant la vulgate, traduit en italien avec des notes. Première édition de Florence. Tome I, contenant les évangiles suivant S. Matthieu & suivant S. Marc. In-8vo. Florence, 1779.

Cette traduction du nouveau testament fait partie d'une traduction de la bible entière que M. l'abbé Martini publie à Turin, & que le

pape regnant Pie VI , a approuvée par un bref qu'on lit après la préface de cette édition. Les éditeurs Florentins en commençant par le nouveau testament , ont suivi le même ordre que M. l'abbé Martini a adopté dans sa traduction qu'il continue toujours avec succès. Ils ont retranché le texte latin & abrégé la plupart des notes , & par-là ils ont réduit l'ouvrage à un format plus commode & à un prix plus modique.

(*Novelle letterarie.*)

Il giudizio finale , &c. *Le jugement dernier , poëme d'Edouard Young , traduit en vers italiens par M. l'abbé Pierre Giovannini , & dédié à M. le comte Jacques Dall'aste. In-8vo. Forli , 1778 , chez Antoine Barbiani , & se trouve à Florence , chez Bonaiuti.*

Les Italiens qu'on traduisoit autrefois , traduisent beaucoup aujourd'hui , & c'est une preuve qu'on ne les traduira plus guere ; car ordinairement le siecle du génie n'est pas celui des traductions. Ce n'est pourtant pas que nous refusions au talent de traduire l'estime qu'il mérite ; nous sommes convaincus au contraire des avantages qu'un bon traducteur procure à la littérature nationale , & nous ne blâmons que l'abus de la chose qui fait que beaucoup de gens en Italie comme ailleurs , sans vocation bien décidée pour la littérature , se mettent à traduire indifféremment tout ce qui paroît , séduits par la facilité apparente de ce genre de travail , & encouragés par le débit des plus mauvaises traductions. L'abus n'existeroit plus , si tous les traducteurs avoient le talent de M. Giovannini , & qu'ils exerçassent ce talent sur des ouvrages

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui, s'ils n'ont pas la perfection des ouvrages classiques, ont des beautés réelles qui compensent leurs défauts. Tels sont les poèmes d'Young, à qui il ne manque que d'être composés avec art & avec goût, pour être des chef-d'œuvres de génie. Son poème du jugement dernier, quoique très-inégal comme tous les autres, est le plus régulier de tous ; & c'est par cette raison que M. l'abbé Giovannini l'a traduit de préférence. Nous citerons quelques passages de la superbe description de l'univers, que le poète Anglois met en contraste avec le tableau de sa destruction.

Fiacco mortale, alza que' lumi, e tutta
Dell'universo la beltà rimira.

Guarda la terra, e delle sue pianure
Le variegiate forme, e l'olezzante
Di verzura, e di fior ridente smalto
Di cui vestille primavera, e quelle
Dorate messi di cui don gli fece
La bionda etate. Ascolta il mugoglio
Dell'antico Ocean.

. Oh ! quanto è lungi
Dall'ocaso l'Oriente ! appena il ciglio
Agli opposti confin giunge di quelli
Cerulei immensi campi, ampio teatro,
Ove tutti i lor mugghi, o i lor furori
Ponno spiegar le orribili tempeste,
Ei suoi sdegni l'eterno. Ammira i fuochi,
Che rischiarando il polo, alle stagioni
Insegnano il cammino, e i certi passi
Guidan dell'anno.

. E ben que' globi
An da cader, e perir denno al pari
Dei granellin, cui maturò morendo
La sievole d'autunno arida erbeta.

Invano il loco cercherassi, ov'era
 La terra, e il firmamento.
 Il tempo
 Sarà annientato, l'universo estinto;
 E nella interminabile del vuoto
 Immensità, non vedrà più nulla.

Les journalistes de Florence mettent en parallèle avec ce morceau un autre qui est tiré d'une traduction manuscrite du même poëme. Nous en citerons aussi les passages correspondans, pour donner à nos lecteurs le plaisir de la comparaison. Cette dernière traduction est en octaves.

Or tu, figlio d'Adam, t'inalza e vedi
 Dell'universo la beltà sovrana.
 Contempla l'orbe vago, incui risiedi,
 Vè come il mar s'inalza ed or si appiana,
 Osserva i fiori germogliarti ai piedi,
 L'erbe salubri alla natura umana,
 E quante, mentre ride primavera,
 Meraviglie produce l'atmosfera.

.
 Mira dall'austro al Boreal confine,
 Che spazio immensurabile vedrai,
 E le costellazioni a te vicine
 Sfolgoreggiar di più vivaci rai:
 Volgi lo sguardo stupido, e perfine
 Mira l'etere azzurro, ove tu sai
 Che il Dio fulminator la sua vendetta
 Suole scagliar contro chi men l'aspetta.
 E benche pensi? ruinar dovranno
 Qual foglia suol nell'autunnal stagione,
 E rempo fia che inutili saranno
 Le ricerche ove fu questa regione.

.

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Tempo verrà che il vivido fulgore
 Che ci comparte *la notturna Dea*
 Oscurerassi, e un nembo atro d'orrore
 Sarà dove la terra un dì giacea ;
 Non più alle liete rosseggianti aurore
 Applaudirà il canario come fea ,
 Ma il tutto in muto e denso caos rivolto
 Sarà, e dell'orbe il cardine sconvolto.

Cette dernière strophe est en général très-belle & même la plus belle de toutes ; mais on trouve dans le second vers une étrange inconséquence, qui cependant n'est pas rare dans les meilleurs poëtes Italiens. L'auteur parle du jugement dernier dans le système de la religion chrétienne, & il parle en même tems de la déesse qui éclaire les nuits, & qui ne peut être autre chose que la Diane, sœur d'Apollon, la *Diva triformis* d'Horace, comme d'un être actuellement existant. Il est clair que pour un chrétien qui parle en chrétien, la lune n'est que la lune.

(*Novelle letterarie.*)

RIFLESSIONI sopra la misericordia di Dio, &c.
Réflexions sur la miséricorde de Dieu, par Madame la duchesse de la Valliere ; ouvrage traduit du françois, seconde édition dédiée aux nobles & vertueuses Dames de Florence. In-12.
 Florence, de l'imprimerie de François Moucke.

A qui convenoit-il mieux de parler de la miséricorde divine, qu'à une femme aimable & tendre que des foiblesses si excusables, expiées par une pénitence si austère, en ont rendue si digne ? Le nom de l'auteur rend cet ouvrage bien intéressant, & il n'est guere possible de le lire sans que l'attendrissement se mêle à l'édifi-

cation. La traduction italienne est très-bien faite, & doit plaire sans doute aux dames de Florence. Elle est précédée d'un abrégé de la vie de Madame de la Valliere, qui, comme on sait, après avoir été l'objet de la passion d'un roi fait pour être aimé, alla vêtir la bure des Carmelites, & se punit par trente ans d'austérités de la sensibilité de son cœur, femme aussi admirable dans son repentir, qu'aimable & intéressante dans ses fautes!

(*Novelle letterarie.*)

DESCRIZIONE storica, della chiesa di S. Domenico di Perugia, &c. Description historique de l'église de S. Dominique de Perouse, avec un appendice contenant une notice abrégée concernant le bâtiment destiné au saint office : ouvrage dédié au révérend Pere Louis-Pie Saraceni, provincial de l'ordre des prêcheurs dans la province romaine. In-4to. Perouse 1778, de l'imprimerie de Marie Riginaldi.

Les religieux de l'ordre de St. Dominique furent appelés à Perouse, l'an 1220, du vivant de leur saint fondateur. Dans la suite ils firent bâtir pour leur usage une grande église sous l'invocation de S. Etienne, & un vaste couvent. Cette église fut consacrée par Pie II en 1459; & un accident la détruisit en 1615. Les religieux en firent bâtir une autre en 1624, mais les défauts de sa construction obligèrent de la démolir aussi-tôt. Ils prirent alors pour architecte Charles Maderno, neveu du chevalier Fontana, & ce fut lui qui donna le dessin de l'église qu'on voit aujourd'hui, & qui ne fut achevée que l'an 1632. Le R. P. Renaud Boarini, auteur de la brochure

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

que nous annonçons , décrit cette église très en détail & avec une grande exactitude , faisant connoître tout ce qu'elle contient de rare & de curieux , & entr'autres les épitaphes d'un grand nombre de personnages illustres de Perouse. Il parle ensuite du tribunal du S. office , établi dans cette ville. Il le fut l'an 1551 par le pape Jules III, & le premier inquisiteur fut le Pere Matthieu Lachi de Florence. En 1559, il s'éleva parmi le peuple une sédition contre ce tribunal , mais les nobles en prirent la défense. Voilà en abrégé ce que contient cet opuscule , qui a été publié & dédié au P. Saraceni par M. le comte César Orlandi , à qui l'auteur l'avoit remis pour qu'il s'en servît dans son ouvrage sur les curiosités des villes d'Italie.

(*Novelle letterarie.*)

RAGIONAMENTI sacri per le domeniche dell'avvento , &c. *Discours sacrés pour les dimanches de l'avent, prononcés dans la salle royale de Parme l'an 1778, & dédiés à S. A. R. don Ferdinand de Bourbon , infant d'Espagne , duc de Parme, Plaisance, &c. par le R. D. Athanase Staccioli, abbé ex-général de la congrégation de S. Sylvestre dans l'ordre de S. Benoît. In-4to. Osimo, 1778, chez Antoine Quercetti.*

Le nom du pere abbé Staccioli est cité parmi ceux des plus célèbres orateurs d'Italie. Ces discours sont dignes de sa réputation & du souverain devant lequel ils ont été prononcés. Ils sont écrits avec élégance , avec majesté , & on y remarque une égale justesse d'expressions & de pensées.

(*Novelle letterarie.*)

AD R. P. *Natalis Alexandri*, ordinis prædicatorum, historiam ecclesiasticam, supplementum duas in partes distributum, in quarum primâ, opem ferentibus viris eruditissimis aliquot Tridentini concilii decreta illustrantur & vindicantur; in alterâ dissertationibus historicis res ecclesiæ & imperii, quæ in eâ historiâ desiderantur, recensentur, & ad nostra usque tempora, perducuntur. Tomi II, *in-folio*. Bassani, 1778, (& se trouve à Venise, chez Remondini.)

Ce supplément à l'histoire du P. Noël Alexandre mérite l'attention des sçavans & des curieux, & doit avoir place dans toutes les bibliothèques à la suite de cette histoire. La première partie contient des dissertations déjà connues sur différens sujets. En voici les titres dans l'ordre où elles se succèdent. 1. *regula fidei catholicæ*, par François Veronio. 2. *Vindiciæ librorum deuterocanonicorum V. T.* par le pere Barre. 3. *De legali paschate J. C. peractæ*, par le Pere Chignoli. 4. Une dissertation dogmatique & une lettre familière au cardinal Noris, sur le même sujet, par le P. Chrétien Lupo. 5. Une dissertation de Jean André Serrao, sur les auteurs, & l'excellence du catéchisme romain, avec le traité du P. Antoine Reginaldo, sur l'autorité du même catéchisme. La seconde partie contient des dissertations nouvelles sur l'histoire ecclésiastique du dernier siècle & de celui-ci. 1. *De romanis pontificibus*. 2. *De missionibus ad externas gentes a Gallis institutis*. 3. *De propagatione vicibus quæ religionis christianæ*. 4. *De proscriptis Sinenfium ritibus*. 5. *De erroribus hæresibusque*. 6. *De conciliis*. 7. *De ecclesiæ doctrinâ præsertim*

380 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

morali. 8. *De aliquot controversiis.* 9. *De scriptoribus ecclesiasticis.* Le public est redevable de ce supplément à MM. François Borroni & Pierre Sandini, & sur-tout au savant pere Vincent Fassini, de l'ordre des prêcheurs, professeur dans l'université de Pise.

(*Novelle letterarie.*)

COLLEZIONE di casi chirurgici, &c. *Collection de cas chirurgicaux, mis en ordre & éclaircis par des notes; par M. Joseph Cavallini de Cervoli, professeur & historiographe de l'hôpital-royal de S. Marie de Florence. Tome III, partie II, sur les plaies produites par de lentes inflammations, avec deux gravures. In-8vo. Florence, 1779, de l'imprimerie de Joseph Vanni.*

Cinquante-sept observations sur des plaies de nature & de caractère différens, forment la partie historique de ce volume. Elles sont précédées d'une savante dissertation sur la suppuration, qui sert en même-tems d'introduction préliminaire à cette collection, & de suite aux autres dissertations contenues dans les volumes précédens. L'objet de cette dissertation est de donner quelques notions générales sur l'origine, les changemens & les conséquences de cet état, dit putréfaction, auquel passent souvent les inflammations. Le volume est terminé par une table des malades qui sont entrés à l'hôpital de S. Marie, qui en sont sortis, & qui y sont morts dans ces trois dernières années, avec un extrait d'éphémérides météorologiques pour le même espace de tems. L'on observe qu'en 1776, il est entré à l'hôpital de S. Marie, 4247 malades, qu'il en est sorti 3597, & qu'il en est mort

761 ; qu'en 1777 , il en est entré 4102 , qu'il en est sorti 3419 , & qu'il en est mort 640 ; & qu'en 1778 , il en est entré 4201 , sorti 3549 , & mort 601.

(*Novelle letterarie.*)

Joseph Comini , libraire à Padoue , donne avis que le sénat de Venise ayant érigé dans la première ville , un college public de médecine vétérinaire , sous l'inspection des magistrats députés pour les terrains incultes , M. Joseph Orus , professeur & directeur de ce college , s'est déterminé en conséquence à publier un ouvrage de sa composition ayant pour titre : *instruction medico-pratique* , qui contient l'histoire des maladies du cheval , du bœuf & du menu-bétail , &c. & les moyens de les guérir. Cet ouvrage proposé par souscription , sera en deux volumes d'environ vingt feuilles chacun. Le premier traitera des maladies internes générales & particulières de la tête , de la poitrine & du ventre , & le second , des maladies extérieures , générales & particulières de la tête , du corps , des extrémités , & de la peau. La souscription est de quatre livres pour chaque volume , somme qu'on ne payera qu'en le recevant. On peut souscrire chez les principaux libraires d'Italie , & particulièrement à Florence , chez Antoine-Joseph Paganini.

Jean Thomas Masi & compagnie , libraires & imprimeurs à Livourne , préviennent le public qu'ils sont dans le dessein d'imprimer une *collection des poètes classiques Italiens* , dans le même format que celle que Prault a donnée à Paris en quarante-deux volumes in-12. Le choix sera meilleur , & l'édition plus correcte ; & cette collection sera enrichie de deux cens gravures ,

par MM. Jean & Pompée Lapi. L'ouvrage portera le titre de Londres pour des raisons de convenance ; il sera divisé en quarante volumes , & il en paroîtra douze par année. Comme les éditeurs ont dessein de publier cette collection par souscription , ils ont fait imprimer les quatre premiers volumes , & les ont distribués aux principaux libraires de l'Europe , pour que le public puisse juger de ce qu'ils se proposent de faire par l'inspection de la chose même. Les souscripteurs payeront cinq *paoli* de Florence par volume. La souscription sera ouverte dans tout le courant du mois d'août prochain.

(*Novelle letterarie.*)

L'Italie témoigne tous les jours par de nouveaux efforts , le desir qu'elle a de perfectionner son théâtre que l'opéra lui a fait long-tems négliger. Le premier établissement relatif à cet objet est celui du duc de Parme qui , en 1770 , assigna un prix de cent sequins par an pour la meilleure tragédie ou comédie qui seroit envoyée au concours. On vient de former à Naples dans le même genre un autre établissement , dont le plan conçu par M. le prince de San Severo , est beaucoup plus vaste. C'est une *société dramatique* , composée de huit députés nobles , d'un secrétaire , de plusieurs littérateurs distingués , & d'un grand nombre d'autres personnes de différens états. M. le prince de Francavilla , grand majordome de la cour , en est le président.

L'unique but de cette société est la perfection & sur-tout la réformation du théâtre en général. Elle recevra toutes les comédies & tragédies qu'on lui adressera de toutes les parties de l'Europe , & en quelque langue que ce soit.

On les examinera avec soin, & les auteurs de celles qu'on jugera les meilleures, recevront un prix de deux cens ducats monnoie de Naples. Les ouvrages couronnés seront représentés par des compagnies choisies d'amateurs, sur un théâtre particulier qu'on bârira à cet effet vis-à-vis le palais-royal. On représentera trois fois la semaine alternativement une comédie & une tragédie couronnée. Les ouvrages écrits en françois seront représentés dans leur langue originale; ceux écrits en d'autres langues étrangères, seront traduits en Italien. La société promet de publier dans la suite quelques détails sur les conditions & formalités du concours, &c. nous en rendrons compte quand nous en aurons connoissance.

(*Novelle letterarie.*)

A N G L E T E R R E.

ANNALS of Scotland, &c. *Annales d'Ecosse, depuis l'avènement de Robert, surnommé Bruce, au trône de ce royaume, jusqu'à l'accession de la maison Stuart; par sir David Dalrymple. Vol. II. In-4to.* Edimbourg, & se trouve à Londres, chez Murray.

Nous avons annoncé avec de justes éloges, le premier volume de ces annales, dans notre journal de mars 1776, pag. 62. Ce second volume est encore plus intéressant. On y lit sur-tout avec un plaisir singulier l'histoire de ce Robert si célèbre par les vicissitudes de sa fortune, qui fut le libérateur de l'Ecosse, qui parvint à triompher également par son adresse & son courage des factions qui la déchiroient & des ennemis étrangers qui l'opprimoient, & mourut enfin tranquille

sur un trône que lui seul avoit relevé. Mais quelque brillant que soit ce héros , nous ne croyons pas qu'on pût faire de sa vie un poëme épique , comme le proposent les auteurs du *Monthly Review* , qui voudroient que ce poëme commençât à l'usurpation d'Edouard I , & finît à la mort de Robert ; dans ce cas l'ouvrage est tout fait , il n'y a qu'à mettre en vers la prose de M. Dalrymple. Mais c'est nous écarter de notre sujet , hâtons-nous d'y revenir. Un des endroits les plus remarquables de cette histoire , un de ceux qui font le mieux connoître l'esprit des anciens tems , est celui où M. Dalrymple rend compte de la négociation , dont Randolph , comte de Moray² , fut chargé à la cour du pape , pour engager sa sainteté à accorder le titre de roi à Robert Bruce. Nous ne priverons pas nos lecteurs de ce détail.

» Le roi d'Ecosse résolut d'envoyer une am-
 » bassade au pape pour solliciter sa réconcilia-
 » tion avec l'église. Cependant il jugea à pro-
 » pos de faire partir devant , son neveu Randolph ,
 » pour aller sonder les dispositions de la cour
 » papale.

» Le pape envoya au roi d'Angleterre , un
 » récit fidele de son entrevue avec Randolph.
 » Ce récit est extrêmement curieux & *carac-*
 » *téristique*. Randolph ayant été admis à l'au-
 » dience du saint pere , lui dit qu'il avoit fait
 » vœu d'aller à la Terre sainte , mais qu'il ne
 » pouvoit accomplir son vœu sans la permis-
 » sion de sa sainteté , & que le motif de son
 » voyage à Avignon , étoit le desir d'obtenir
 » les indulgences accordées ordinairement à
 » ceux qui s'engageoient dans cette pieuse ex-
 » pédition.

» Le pape répondit qu'il ne trouvoit pas
 convenable

» convenable d'accorder de telles indulgences
 » à un simple particulier , qui en cette qualité
 » n'étoit pas dans le cas de rendre aucun ser-
 » vice essentiel ; & que le comte étant excommu-
 » nié, le voyage de la Palestine ne lui serviroit
 » de rien pour son salut. Il ajouta cependant
 » qu'il pourroit dans la suite prêter une oreille
 » favorable à la demande du comte, si celui-
 » ci faisoit tous ses efforts pour rétablir la paix
 » entre les deux nations.

» Randolph dit alors, qu'il devoit partir au
 » plutôt d'Ecosse des ambassadeurs, pour sol-
 » liciter une réconciliation avec l'église; & il
 » pria le pape de leur expédier un passe-port
 » dans une forme convenable.

» Le pape ne pouvant accorder ce passe-
 » port, offrit de donner aux ambassadeurs des
 » lettres adressées à tous les princes chez les-
 » quels ils devoient passer, pour leur procurer
 » la liberté & la sûreté du passage.

» Randolph produisit ensuite la proposition sui-
 » vante dont il étoit porteur de la part de son
 » oncle. *Le roi d'Ecosse offre au pape d'accom-*
 » *pagner le roi de France dans l'expédition qu'il pro-*
 » *jette pour la terre sainte; & dans le cas où cette*
 » *expédition n'auroit pas lieu, d'y aller lui-même*
 » *seul, ou d'y envoyer à sa place, Thomas Ran-*
 » *dolph, comte de Moray.* Le pape répondit à
 » cette proposition, que jusqu'à ce que Ro-
 » bert Bruce eût fait la paix avec l'Angleterre,
 » & se fût réconcilié avec l'église, il ne pouvoit
 » pas décemment lui permettre de se croiser,
 » soit seul, soit avec le roi de France.

» Alors l'adroit ambassadeur observa que
 » pour lui il ne desiroit rien si ardemment que
 » la paix avec l'Angleterre & la réconciliation
 » avec l'église; qu'il seroit de son côté tous ses

» efforts pour parvenir à ce but desirable, pour
 » peu qu'il fût, secondé par les bons offices de
 » sa sainteté ; mais que pour rendre son entre-
 » mise efficace, il seroit avantageux & même
 » absolument nécessaire que sa sainteté adressât
 » une bulle à Robert Bruce, avec le titre de
 » roi. Il étoit persuadé qu'une bulle qui con-
 » tiendrait un titre si propre à tout concilier,
 » seroit reçue avec respect ; mais si le titre de
 » roi étoit omis, il craignoit beaucoup qu'il n'ar-
 » rivât ce qui étoit déjà arrivé, & que la
 » bulle ne fût renvoyée sans être ouverte.

„ Le pape consentit de bon cœur à une pro-
 „ position faite avec une telle apparence de
 „ bonne foi ; mais réfléchissant ensuite sur les
 „ conséquences de ce qu'il avoit fait, il tâcha
 „ de s'en excuser auprès du roi d'Angleterre.
 „ *Je me rappelle de vous avoir dit*, lui écrivit-
 „ il, *que ma condescendance en accordant à Ro-*
 „ *bert Bruce le titre de roi, ne pouvoit ni for-*
 „ *tifier ses prétentions, ni affoiblir les vôtres.*
 „ *Tous mes desirs sont pour la paix & une ré-*
 „ *conciliation ; & vous savez bien que la bulle*
 „ *que j'ai donnée pour parvenir à ces fins salu-*
 „ *taires, ne sera jamais reçue en Ecosse, si je*
 „ *l'adresse à Robert Bruce, sous un autre titre*
 „ *que celui de roi (*)*. Je vous exhorte donc par

(*) Ceci rappelle ce qui s'étoit passé six ans aupara-
 vant « Quand Robert Bruce, dit M. Daltympe, fut
 » revenu de son expédition d'Irlande, le pape Jean XXII
 » fit une bulle par laquelle il ordonnoit à l'Ecosse &
 » à l'Angleterre de faire la paix, sous peine d'excom-
 » munication. Il envoya deux cardinaux en Angleterre
 » y porter ses ordres, & leur donna le pouvoir d'in-
 » fliger les plus fortes censures spirituelles à Robert
 » Bruce, & à tel autre qu'ils jugeroient à propos.

» Vers le commencement de septembre 1317, les

„ votre sagesse royale, à ce qu'il vous plaise de
 „ souffrir patiemment *que je lui donne ce titre.*
 „ *J'apprends qu'on vous a fait de faux rapports,*
 „ *comme si Randolph m'avoit fait d'autres pro-*
 „ *positions préjudiciables à vos intérêts & à ceux*
 „ *de votre royaume; mais je puis vous assurer*
 „ *que je n'aurois pas permis qu'on hasardât au-*
 „ *cunes propositions de cette nature dans l'ab-*
 „ *sence de ceux à qui vous avez commis la su-*
 „ *rintendance de vos affaires. De plus, Henry*
 „ *de Sully, homme dont le zèle pour votre hon-*
 „ *neur & vos intérêts est connu, étoit présent à*
 „ *l'audience que j'ai donnée à Randolph; il a*
 „ *entendu tout ce qui s'est dit, & il n'auroit pas*
 „ *souffert, quand telle auroit été mon inclination,*
 „ *que j'eusse prêté l'oreille à aucunes propositions*
 „ *contraires à vos intérêts ou à ceux de votre*
 „ *royaume. (Le 13 janvier 1323-4.)*

„ cardinaux envoyèrent deux députés au roi d'Ecosse.
 „ Le roi reçut ces députés gracieusement, & les écouta
 „ avec beaucoup de patience & d'attention. Il répon-
 „ dit, après avoir pris l'avis de ses barons, qu'il dé-
 „ siroit avec ardeur de conclure une paix solide &
 „ perpétuelle, soit par la médiation des cardinaux,
 „ soit par toute autre entremise. Il consentit qu'on lût
 „ en sa présence les lettres ouvertes du pape, dans les-
 „ quelles la paix étoit recommandée & il en écouta la
 „ lecture avec le respect convenable; mais il ne voulut
 „ pas recevoir les lettres cachetées adressées à *Robert*
 „ *Bruce, gouvernant en Ecosse.* Parmi mes barons, dit-
 „ il, il y en a plusieurs qui portent aussi le nom de *Ro-*
 „ *bert Bruce,* & qui ont part au gouvernement de l'E-
 „ cosse; ces lettres peuvent être adressées à quelqu'un
 „ d'entre-eux, mais non pas sûrement à moi, qui suis
 „ *roi d'Ecosse;* je ne puis recevoir des lettres qui ne
 „ me sont pas adressées sous ce titre, sans avoir l'avis
 „ & l'approbation de mon parlement. J'assemblerai mon
 „ parlement, & je vous répondrai d'après son avis.

388 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

„ Edouart cependant ne fut pas convaincu
 „ de la force de ces raisons, & le pape ne put
 „ réussir à lui persuader que le titre de roi
 „ accordé à son antagoniste fût une chose in-
 „ différente. Il s'opposa à cette concession qu'il
 „ représenta comme également déshonorante
 „ pour l'église & préjudiciable à la cou-
 „ ronne d'Angleterre, & il ajouta, non sans
 „ quelque apparence de raison, que la nation
 „ Ecossoise concluroit naturellement que le
 „ pape reconnoissoit le droit dans celui à qui il
 „ donnoit le titre. Il n'oublia pas non plus de
 „ rétorquer contre le pape cette maxime avan-
 „ cée par lui : *qu'il ne devoit se faire aucun*
 „ *changement dans l'état des parties tant que la*
 „ *trêve subsisteroit.*

Mais les plaintes & les représentations d'E-
 douard, furent inutiles ; il fallut qu'il vît don-

„ Les députés chercherent des excuses pour l'omission
 „ du titre de roi ; ils dirent que le S. siege n'avoit pas
 „ coutume, tant que duroit une contestation, de rien
 „ avancer par écrit ou verbalement qui pût être inter-
 „ prété d'une manière préjudiciable aux prétentions de
 „ l'une des deux parties. Si mon pere spirituel & ma
 „ sainte mere, dit le roi, ne veulent pas préjudicier
 „ à la cause de mon adversaire, en me donnant le ti-
 „ tre de roi pendant la durée de la contestation, ils
 „ n'auroient pas dû non plus préjudicier à la mienne
 „ en me refusant ce titre. Je suis en possession du
 „ royaume d'Ecosse ; tout mon peuple m'appelle roi ;
 „ les princes étrangers m'adressent leurs lettres sous ce
 „ titre ; mais il me semble que notre pere & notre
 „ mere commune montrent beaucoup de partialité pour
 „ leur fils d'Angleterre. Si vous aviez osé présenter des
 „ lettres avec une telle adresse à tout autre prince étran-
 „ ger, il ne vous auroit peut-être pas répondu avec
 „ tant de modération ; mais je vous respecte comme
 „ députés du saint siege, &c.

ner le titre de roi à celui qui lui envoie la couronne d'Ecosse, & la politique adroite de Randolph fit souffrir cet échec à son ambition.

Dans le premier volume de cet ouvrage, M. Dalrymple avoit promis de continuer ses annales jusqu'au rétablissement de Jacques I; mais il s'est arrêté ici à l'accession de la maison Stuart, & il avertit ses lecteurs que plusieurs raisons très-fortes se réunissent pour l'empêcher d'aller plus loin.

(*Monthly Review.*)

A tour through the Island of the Great Britain, &c. *Voyage dans la Grande-Bretagne; divisé en tournées particulières. Huitième édition corrigée & considérablement augmentée. 4 vol. in-12.* Londres, chez Rivington.

Ce voyage, qui a paru pour la première fois il y a long-tems, jouit d'une réputation soutenue, & le grand nombre d'éditions qu'on en a faites, est une preuve de son succès. Celle que nous annonçons est si considérablement augmentée, qu'on peut la regarder en quelque sorte comme un ouvrage nouveau. Non-seulement l'Ecosse & la principauté de Galles y sont décrites avec plus d'étendue que dans les précédentes, on y trouve encore des additions importantes dans l'article d'Angleterre. Un autre article entièrement ajouté est celui qui concerne les isles Sorlingues, situées au couchant du Cap Lézard. Les plus connues de ces isles sont au nombre de vingt-sept. Voici ce que l'auteur dit de l'isle de Ste. Marie, la plus grande de toutes.

» Cette isle contient autant de maisons &
» d'habitans que toutes les autres ensemble. Sa

390 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» plus grande longueur est d'environ deux mil-
» les & demi, sa largeur d'un mille & demi,
» & sa circonférence de neuf ou dix milles.

» Les montagnes de cette isle sont composées
» de roches (*rocky*) ; elles s'élèvent dans quel-
» ques endroits à une hauteur considérable,
» & elles contiennent des mines assez riches.
» Les vallées sont très-fertiles & les champs
» sont entourés de remparts de pierre comme
» dans le comté de Cornouailles. Les plaines
» & les collines verdoyantes qu'on voit dans
» quelques parties de l'isle, ont aussi leur usage
» & leur agrément. Dans un jour serein, on
» découvre l'Angleterre des hauteurs de l'isle,
» & on a le coup-d'œil agréable des vaisseaux
» qui vont & viennent aux embouchures des
» canaux. Il y a aussi dans l'isle deux marais
» appelés marais supérieur & marais inférieur,
» qui servent à désaltérer le bétail dans les tems
» de sécheresse. Dans le marais supérieur, qui
» est le plus éloigné de *Hughtown*, il y a un
» lac profond & étendu.

» A un quart de mille environ à l'orient de
» *Hughtown*, qui est la capitale de l'isle Sainte-
» Marie, il y a une baye curieuse, nommée
» Pomelin, dont la côte depuis la marque de
» la haute marée, jusqu'à celle du reflux, est
» couverte d'un sable extrêmement fin, tel que
» celui qu'on jette sur l'écriture encore fraîche.
» Les vaisseaux viennent se charger de ce sable
» quand les eaux sont basses. Il est si luisant &
» en si grande abondance, que les habitans de
» *Hughtown* & des autres endroits de l'isle, s'en
» servent communément pour sabler leurs mai-
» sons, & en envoient des présens en Angle-
» terre.

» Les plus grandes curiosités qu'on observe

» dans l'isle de Sainte-Marie , sont les rocs
 » de Peninnis , & un passage souterrain près
 » de-là , dont l'entrée se nomme *Pipper's-hole*.
 » On dit que ce passage communique sous terre
 » avec l'isle de Tresco , du côté du nord de
 » cette isle , où l'on trouve une autre cavité
 » qui porte le même nom que la première.

» L'entrée de ce passage , dans l'isle de Sainte-
 » Marie , est de plus de la hauteur d'un homme ,
 » & sa largeur est proportionnée ; mais bientôt
 » il s'abaisse & se rétrécit. Quand on a péné-
 » tré un peu avant , on trouve des bassins ou
 » réservoirs de roc , dans lesquels se rendent des
 » filets d'eau très-fraîche , qui filtrent le long
 » des rocs qui bordent ce passage....

» L'isle de Sainte-Marie est défendue par une
 » citadelle très-forte , située dans la partie orien-
 » tale , d'où elle domine & commande tout le
 » pays jusqu'à la mer , au moyen de plusieurs
 » batteries montées de soixante-quatre pièces
 » de canon , dont quelques-unes sont de dix-
 » huit livres de balle. Il y a à cette cita-
 » delle une compagnie de soldats , un maître
 » canonnier , & six autres canonniers , un arse-
 » nal qui contient des armes pour armer trois
 » cens habitans de l'isle , obligés de se réu-
 » nir aux troupes réglées , à l'approche de
 » l'ennemi , un corps-de-garde , des barraques ,
 » un pont , & des portes très-fortes ; & sur le
 » sommet de la montagne où l'on arrive de *Hugh-*
 » *town* , par une pente régulière , est le *château*
 » *de l'Etoile* , (*Star Castle*) appartenant à sa
 » majesté , qui est entouré de remparts & de
 » fossés. On a de ce château la vue de toutes
 » les isles & de la mer qui les entoure , & dans
 » les beaux jours on découvre l'Angleterre &
 » tous les vaisseaux qui y vont ou qui en re-

» viennent. On y a déployé les couleurs du
 » roi , qui s'apperçoivent de très-loin & servent
 » de signal aux vaisseaux. Le Lord Godolphin ,
 » qui est un des propriétaires de ces isles , y
 » commande en qualité de gouverneur-général ;
 » il a sous lui un lieutenant-gouverneur qui
 » tient sa commission du roi. Le capitaine de la
 » compagnie commande en l'absence du gou-
 » verneur & du lieutenant-gouverneur , qui
 » ne résident jamais à Sainte-Marie....

» Il y a dans l'isle de Sainte-Marie environ
 » sept cens personnes , en comptant les hom-
 » mes , les femmes & les enfans ; & il y en a
 » à-peu-près autant dans les isles de Trefco ,
 » de S. Martin , de Bryer , de Sainte-Agnès &
 » de Sampson ; dans cette dernière , qui est la
 » plus petite , il n'y a qu'une seule famille ,
 » qui est obligée de se transporter dans les au-
 » tres isles , pour assister à l'office divin.

» Les hommes sont de loyaux sujets du roi ,
 » très-forts & très-laborieux ; il y a parmi eux
 » de très-bons marins , & il ne leur manque
 » que de l'instruction pour devenir des sujets
 » plus utiles. Les femmes sont très-adroites à
 » manier l'aiguille , elles sont aussi d'excellen-
 » tes ménageres , & elles ne manquent ni de
 » beauté ni d'un certain agrément dans les ma-
 » nieres.

» L'air de ces isles , dit M. Campbell , est
 » doux & pur & d'une température fort égale ;
 » on y voit peu de glace & de neige pendant
 » l'hiver. Les gelées y sont de peu de durée ,
 » & quand il y tombe de la neige , elle ne reste
 » pas long-tems sur la terre. La chaleur de leur
 » été est tempérée par les vents de mer ; elles
 » sont exposées , à la vérité , à des brouillards
 » fréquens , mais qui ne sont pas mal-sains. Les

» fievres y font rares. La maladie la plus dan-
 » gereuse qu'on y connoisse est la petite-vérole.
 » Cependant ceux qui y menent une vie sôbre,
 » y parviennent ordinairement à une vieillesse
 » très avancée & exempte de toute incommo-
 » dité. Le sol y est très-bon & produit toutes
 » sortes de grains, excepté du froment, qui,
 » cependant y croissoit anciennement en grande
 » quantité. Il y en vient encore un peu, mais
 » le pain qu'on en fait n'est pas d'un goût agréa-
 » ble. Par cette raison, le pain d'orge est celui
 » dont les habitans font le plus d'usage; ils re-
 » cueillent ce grain en si grande abondance,
 » que quoiqu'ils s'en servent pour le pain &
 » pour la biere, ils en ont beaucoup plus qu'il
 » n'en faut pour leur consommation. Les patates
 » sont une de leurs nouvelles richesses, & elles
 » prospèrent si bien dans leurs terres, qu'ils en
 » font deux récoltes par année. Ils ont toutes
 » sortes de légumes & de salades. Les arbres
 » nains à fruits, comme les groseilliers, les
 » framboisiers & autres especes, viennent très-
 » bien chez eux; mais ils n'ont point de grands ar-
 » bres. Ils cultivent avec succès dans leurs jar-
 » dins, la renoncule, l'anemone & les plus
 » belles especes de fleurs. Ils ont toutes sortes
 » d'oiseaux sauvages, depuis le cigne jusqu'à la
 » bécassine, & sur-tout un oiseau particulier
 » qu'ils appellent *poulet de haye* (*hedge chicken*)
 » & qui n'est pas inférieur à l'ortolan. Ils ont
 » aussi beaucoup de volailles. Leurs moutons
 » sont généralement petits, mais la chair en a
 » très-bon goût. Leurs chevaux sont petits aussi,
 » mais vifs & vigoureux, &c.

(*Critical Review.*)

A pocket of prose and verse, &c. *Livre de po-*

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

che , mêlé de prose & de vers ; ou choix des productions littéraires d'Alexandre Kellet, écuyer. Petit in-8vo. Londres , chez Dilly.

Ce recueil qui paroît être posthume , prouve du talent dans l'auteur , & du goût dans l'éditeur. La première pièce est une lettre sur les sauvages de l'Amérique. Elle est suivie de réflexions sur la poésie , qui sont en général très-justes & très-sensées , quoiqu'on puisse n'être pas de l'avis de l'auteur dans le mépris qu'il marque pour la rime. Vient ensuite un poëme didactique , intitulé , *la Raison* , qui ne manque ni d'élégance ni de verve , puis un certain nombre de paragraphes détachés , sous le titre général d'*Observations bizarres*. A ces observations , qui sont quelquefois ingénieuses , succèdent plusieurs odes , dont le ton est vraiment lyrique ; & à ces odes , divers morceaux de morale & de littérature , qui se font tous lire avec plaisir.
(*Critical Review.*)

PRINCE ARTHUR , &c. *Le prince Arthur , roman allégorique ; imité de Spenser. 2 vol. in-12. Londres , chez Riley.*

Il n'est pas rare de voir mettre en vers de bons ouvrages écrits originairement en prose ; & si une pareille tentative n'est ni prudente ni facile , elle semble au moins assez naturelle , pour qui ne considère que les avantages de la versification incontestablement supérieurs à ceux de la prose , toutes choses d'ailleurs égales. Ce qui est moins commun , c'est de voir mettre des vers en prose ; & c'est ce que vient de faire l'auteur de ce roman , qui n'est autre chose que la *Fairy-Queen* de Spenser. Il faut pourtant convenir

que si l'ouvrage a perdu quelque chose du côté de l'énergie & des agrémens poétiques , en subissant cette métamorphose , il a beaucoup gagné du côté de la clarté , de la précision , & même de l'intérêt. D'ailleurs , le poëme de Spenser nous étoit parvenu dans un état très-imparfait , les six derniers livres s'étant perdus ; le traducteur en prose a le mérite de l'avoir achevé sur le même plan. (*Critical Review.*)

SIX essais or discours , &c. *Six essais ou discours sur les sujets suivans : la balance d'Astree , ou l'administration de la justice ; l'ambition dans les souverains ; l'amour de notre patrie & les préjugés nationaux ; l'apparence de la vertu ; la vertu ou excellence supérieure de la noblesse , avec quelques remarques sur le pouvoir ou l'influence d'un sang illustre ; le machiavélisme des anciens. Traduits de l'Espagnol du P. Feyjoo. In-8vo. Londres, 1779 , chez Becket.*

Cet ouvrage est connu & estimé , & la traduction est très-bien faite.

(*Monthly Review.*)

REMARKS on that kind of palsy , &c. *Remarques sur ce genre de paralysie dans les membres inférieurs qui accompagne souvent une courbure de l'épine , & qu'on suppose causée par cette courbure , avec les moyens de cure. A quoi on a ajouté des observations sur la nécessité de l'amputation dans certains cas & certaines circonstances ; par M. Percival Pott , chirurgien de l'hôpital de S. Barthélemi. In-8vo. Londres , 1779 , chez Johnson.*

Le premier des deux traités que l'estimable

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

auteur présente ici au public , est relatif à une maladie très-peu connue de la plupart des médecins. Cette maladie est une cessation de mouvement dans les membres inférieurs, en conséquence d'une courbure dans quelque partie de l'épine. Les deux sexes y sont également sujets dans tous les âges de la vie. Elle est graduelle, quoique rapide dans ses progrès. Quand un enfant en est attaqué, il commence par se plaindre d'une lassitude ; il est languissant , abattu , & incapable de prendre beaucoup de mouvement ; peu de tems après on peut observer qu'il bronche souvent , quoiqu'il ne se trouve aucun obstacle dans son chemin ; quand il veut se mouvoir avec vivacité , ses jambes se croisent involontairement l'une l'autre , ce qui lui occasionne des chûtes fréquentes , & s'il veut rester de bout sans soutien , ses genoux s'affoiblissent & se courbent au bout de quelques minutes. Quand la maladie est plus avancée , il ne peut diriger ses pas vers un objet qu'avec beaucoup de difficulté & d'efforts , & bientôt après ses cuisses & ses jambes perdent une grande partie de leur sensibilité , & deviennent inhabiles au mouvement. Elles n'ont pas cependant cette mollesse & ce relâchement d'un membre paralytique ; les jointures , & particulièrement celles de la cheville du pied , acquièrent une tension & une roideur considérable. La courbure de l'épine qui accompagne cette maladie , varie par la situation , l'étendue & le degré ; & en examinant après la mort la partie affectée de l'épine , on la trouve dans tous les différens états que produit le relâchement des ligamens & l'élargissement des vertebres devenues spongieuses.

La cure de cette formidable maladie , qui

réfiste à tous les remèdes ordinaires , peut s'entreprendre avec une grande certitude du succès, quand le mal n'a pas fait trop de progrès , & on l'opere en procurant une émission de matiere purulente des parties voisines de la courbure. M. Pott reconnoît qu'il est redevable de la premiere idée de cette pratique à M. le docteur Cameron & à M. Jeffreys de Worcester , & il donne la méthode suivante pour effectuer la cure avec plus de succès. Il faut appliquer des deux côtés au-dessous de la courbure , un petit caustique , tel cependant qu'il puisse tenir une grosse fève dans la plaie. Tous les trois ou quatre jours on répand dessus un peu de poudre de cantharides , & on maintient ainsi la suppuration , jusqu'à ce que le malade ait parfaitement recouvré l'usage de ses jambes.

Nous sommes persuadés que la simplicité de cette méthode , ne lui nuira point dans l'esprit des praticiens intelligens , & nous pensons que l'auteur à qui le public a déjà tant d'obligations , lui a rendu un nouveau service non moins important que les autres , en lui communiquant cette nouvelle découverte & le succès qu'elle a eue entre ses mains.

Le second traité est proprement une addition à ce que l'auteur a déjà dit dans ses ouvrages précédens , & sur-tout dans ses remarques sur les fractures composées , de l'indispensable nécessité de l'amputation dans certains cas , & du danger de la différer. Il réfute à ce sujet les assertions de MM. Bilguer & Tissot. Le lecteur trouvera dans ce morceau très-court , des observations neuves & utiles , comme dans tout ce qu'a écrit M. Pott. En voici une sur une maladie particuliere de la jambe , qui nécessite l'amputation.

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

„ Cette maladie a son siege dans le milieu
 „ du gras de la jambe , ou plutôt vers sa par-
 „ tie supérieure , sous le *gastrocnemius* & le
 „ muscle *soleus*. Elle commence par une petite
 „ enflure , dure & profonde , quelquefois très-
 „ douloureuse , quelquefois l'étant très-peu , &
 „ gênant seulement le patient dans ses exerci-
 „ ces ; cette enflure n'altère pas la couleur de
 „ la peau , du moins avant d'être parvenue à
 „ une grosseur considérable ; elle grossit gra-
 „ duellement & ne s'amollit pas en grossissant ,
 „ mais reste toujours extrêmement dure ; &
 „ quand elle est très-grosse , elle paroît con-
 „ tenir un fluide qu'on peut sentir vers le fond ,
 „ & qui est inhérent à la partie postérieure des
 „ os. Si on fait une ouverture pour faire sortir
 „ le fluide , il faut la faire très-profonde , &
 „ à travers une masse étrangement viciée. Ce
 „ fluide est généralement en petite quantité ;
 „ c'est un mélange de *sanies* avec des grumeaux
 „ de sang ; sa sortie produit une petite diminu-
 „ tion dans la tumeur , & dans le peu de cas
 „ que j'ai observés , on voit succéder de vio-
 „ lens symptômes d'irritation & de fermentation ,
 „ qui augmentant avec une grande rapidité &
 „ de grandes douleurs de la part du patient ,
 „ lui causent bientôt la mort , soit par la fie-
 „ vre qui est forte & continue , soit par la pu-
 „ tréfaction de toute la jambe.

(*Monthly Review.*)

AN account of the scarlet fever , &c. *Descrip-
 tion de la fièvre rouge accompagnée de mal
 de gorge , ou scarlatina anginosa ; telle sur-tout
 qu'elle a paru à Birmingham l'an 1778. Par
 M. Guillaume Withering , docteur en méde-
 cine. In-8vo. Londres , 1779 , chez Cadell.*

La maladie qui est le sujet de cette brochure , & qui a paru à Birmingham & dans les environs l'été dernier & l'automne suivant , ressemble à la maladie connue sous le nom de *scarlatina febris* , & décrite par les auteurs de médecine ; mais elle a montré un caractère de malignité qu'on n'observe point dans la fièvre rouge décrite par Sydenham , qui ne recommande qu'une simple diète contre cette maladie , & qui doute même si elle mérite le nom de maladie. Dans son état simple & naturel , dit M. Withering , c'est une maladie assez commune en Angleterre ; mais sa combinaison avec un mal de gorge , la violence de son attaque , & les symptômes funestes qui la suivent , sont des circonstances dont les écrivains Anglois n'ont point parlé , quoique Sennertus , & quelques autres médecins étrangers , comme Navier & Plenciz , ayant décrit une fièvre rouge maligne qui , à plusieurs égards , correspond à celle dont il est ici question.

Cette maladie commence ordinairement par une légère tension dans la gorge , qui est suivie de sensations alternatives de chaud & de froid. Le jour suivant la tension de la gorge augmente , & le patient éprouve une difficulté d'avaler , qui paroît procéder principalement de la difficulté de mettre en action les muscles nécessaires. Vient ensuite une véritable indisposition , accompagnée d'une respiration courte , d'une chaleur extrême & brûlante , & de fréquentes piquures dans la peau. Le matin du troisième jour , le visage , le cou & la poitrine paroissent plus rouges qu'à l'ordinaire , & *en peu d'heures cette rougeur devient universelle , & parvient à un tel degré d'intensité , que le visage , le corps & les membres ressemblent pour la couleur à une*

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

écreviffe cuite , & font évidemment enflés. La peau est douce au toucher , & on n'y voit pas la moindre apparence de boutons ni de pustules. Les yeux & le nez participent plus ou moins à la rougeur générale , & la tendance au délire est en raison de l'intensité de cette couleur dans les yeux. Le pouls est vif & extrêmement foible. Le ventre fait ses fonctions avec régularité , & l'urine , quoiqu'en petite quantité , paroît différer à peine de celle d'une personne en santé.

Deux ou trois jours après cet accident , la couleur rouge commence à s'affoiblir & la peau à se peler. L'enflure cesse , & le patient recouvre par degrés sa force & son appetit.

Pendant la durée de la fièvre , la langue est plus ou moins couverte d'un *mucus* jaune foncé. Le *velum pendulum palati* , l'*uvula* , les *amygdales* & le gosier partagent autant qu'on peut le voir la rougeur & l'enflure générale ; mais quoique l'auteur n'ait jamais vu d'ulcération réelle dans ces parties , cependant on observe derrière l'œsophage des amas de *mucus* épais , qui ressemblent assez aux tâches qu'on voit dans les maux de gorge putrides , mais qui se dissipent aisément au moyen de la gargarisation.

Dans les enfans , lorsque la maladie étoit d'une espece très-maligne , le délire commençoit presque aussi-tôt que le mal de gorge ; la couleur rouge paroissoit le lendemain , & ils mouroient le troisieme jour.

Le principal remede que l'auteur recommande pour cette maladie , remede qu'il a employé lui-même avec un grand succès , est un puissant vomitif administré à plusieurs reprises. Donné au commencement de la maladie , il en prévient ordinairement toutes les suites. M. Withering.

indique encore d'autres moyens de cure qu'il faut voir dans l'ouvrage même.

(*Monthly Review.*)

SERMONS on several subjects, &c. *Sermons sur différens sujets, par le docteur Zacharie Pearce, dernier Lord-évêque de Rochester, publiés d'après les manuscrits originaux, par M. Jean Derby. IV vol. in-8vo. Londres, chez Robinson.*

Le nom du docteur Pearce est connu, & justement respecté dans la république des lettres. Sa réputation de critique & de théologien est solidement établie par les excellentes éditions qu'il a données de quelques auteurs classiques, par ses traités théologiques, & son commentaire sur les quatre évangiles. Ce recueil de sermons ne peut qu'ajouter à cette réputation, sur-tout les trois premiers volumes, dans lesquels l'auteur a traité divers points de dogme & de morale, dont la discussion forme une excellente apologie du christianisme. Le quatrième volume contient plusieurs sermons contre l'église romaine.

(*Critical Review.*)

POLITICAL and philosophical speculations, &c. *Spéculations politiques & philosophiques sur les caractères distinctifs du siècle présent, & sur l'état de la législation, des établissemens militaires, des finances & du commerce en Europe, avec des réflexions sur les effets que produira probablement l'indépendance de l'Amérique; par M. Linguet. Petit in-8vo. Londres, chez Fielding & Walker.*

Ce petit ouvrage contient la traduction de

différens morceaux choisis des fameuses *annales politiques, civiles & littéraires du dix-huitième siècle*, journal qui a fait la plus grande sensation dans l'Europe.

(*Critical Review*)

MUSIC made easy to every capacity, &c. *La musique rendue aisée à tous les hommes, de quelque capacité qu'ils soient, dans une suite de dialogues; ouvrage contenant des leçons pratiques pour le clavecin, suivant une nouvelle méthode, de manière à rendre cet instrument si peu difficile, que tout homme, au moyen d'une application modérée, apprendra à en jouer très-bien, acquerra la connoissance des principes de l'harmonie, & composera de la musique, s'il a du génie pour cela, en moins de douze mois; écrit en françois par M. Bemetzrieder, maître de musique de la reine de France, & publié à Paris avec une préface par le célèbre M. Diderot, le tout traduit & adapté à l'usage des élèves Anglois, par Giffard Bernard, lu & approuvé par le docteur Boyce & le docteur Howard. In-4to. Londres, chez Randall.*

Cet ouvrage a paru, il y a environ deux ans, à Paris, sous le titre plus modeste & plus convenable de *leçons de clavecin & principes d'harmonie*. Le titre que le traducteur a substitué à celui-là annonce la charlatanerie la plus dégoûtante. Au reste c'est la ressource ordinaire de l'ignorance avide, & il ne falloit pas moins que ce titre pour faire vendre une traduction, si mal faite, que ce qui est clair dans l'original, devient obscur dans celle-ci, & que ce qui est obscur dans l'un, devient tout-à-fait inintelligible dans l'autre.

(*Critical Review.*)

ADVICE from a lady of quality, &c. *Avis d'une femme de qualité à ses enfans, &c. Ouvrage traduit du françois. 2 vol. petit in-8vo. Londres, chez Rivington.*

L'original françois est bien connu, & ceux qui ont lu les lettres de Ganganelli, peuvent se rappeler que cet ouvrage y est cité avec de grands éloges, ainsi que les autres productions du même auteur, ce qui a donné lieu aux ennemis de M. Caraccioli de prétendre que les lettres étoient de lui. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage ne peut être que très-utile aux jeunes personnes. La traduction angloise est fidelle & élégante, à quelques incorrections près.

(*Critical Review.*)

MORAL and historical memoirs, &c. *Mémoires moraux & historiques. In-8vo. Londres, chez Dilly.*

Le premier de ces mémoires a pour objet les voyages & leurs avantages, & l'auteur trouve qu'il n'y en a aucun qu'on ne puisse procurer aux jeunes gens par une éducation sédentaire & domestique, avec l'avantage particulier de les préserver de la corruption à laquelle ceux qui voyagent sont trop souvent exposés.

Le second traite du luxe & de ses effets sur la prospérité nationale, à l'égard desquels les opinions sont partagées. Quelques auteurs, & sur-tout les anciens, ont regardé le luxe comme également préjudiciable à la vigueur de l'ame & à celle du corps; tandis que d'autres le considèrent comme très-avantageux, à cause de l'in-

dustrie qu'il excite, des arts qu'il met en vigueur, & par conséquent des nouveaux moyens de subsistance qu'il procure. Notre auteur conclut d'une considération générale de ce sujet, que le luxe est également contraire à la vertu, à l'indépendance & au bonheur des états libres & mixtes.

Le troisieme, qui est une continuation du précédent, contient un parallele de la différente maniere de vivre d'une femme grecque de l'antiquité, & d'une Angloise à la mode de ce siecle. L'auteur a traduit la fameuse conversation de Socrate & d'Ischomachus, rapportée par Xénophon.

„ Que ces notions, s'écrie-t-il ensuite, sont
 „ différentes des nôtres ! quelles idées d'indus-
 „ trie, d'utilité, de réserve & de retraite ! Non-
 „ obstant le raffinement tant vanté de nos mœurs
 „ & nos progrès dans l'art de jouir agréable-
 „ ment de la société de nos pareils, je ne puis
 „ m'empêcher de croire que la vie des Dames
 „ Athéniennes étoit non-seulement plus pure &
 „ plus innocente, mais encore plus tranquille
 „ & plus heureuse que ne l'est aujourd'hui celle
 „ des femmes de même rang. Il est vrai qu'el-
 „ les étoient exclues de la société générale, &
 „ des lieux d'assemblées publiques, d'où nous
 „ voyons qu'aujourd'hui même les personnes
 „ sensées ne reviennent jamais sans dégoût ; mais
 „ leurs esprits & leurs ames étoient toujours
 „ occupés utilement & agréablement dans le
 „ cercle des fonctions domestiques, & la société
 „ de leurs maris & de leurs parens, leur étoit
 „ beaucoup plus chère & plus précieuse, par la
 „ raison que c'étoit leur seule société, & qu'elles
 „ en jouissoient seulement dans les intervalles de
 „ relâche que les hommes mettoient entre les

„ travaux de l'agriculture ou de la guerre, ou
 „ les occupations de la politique.

„ Les idées qu'on avoit des devoirs des femmes,
 „ & les mœurs générales de la Grece, décrédi-
 „ toient, parmi elles, l'indolence & l'oisiveté. La
 „ paresse dans les femmes étoit non-seulement
 „ un sujet de reproche, mais encore un malheur
 „ pour elles-mêmes, car outre que ce vice leur
 „ faisoit perdre l'estime & l'affection de leurs
 „ maris, celles qui ne pouvoient s'amuser avec
 „ leur quenouille & leur métier, & le soin de
 „ leur ménage, n'avoient pas la pernicieuse res-
 „ source des Panthéons, des Waux-halls, & des
 „ autres rendez-vous de jeu & de galanterie,
 „ où le cœur & l'esprit se pervertissent égale-
 „ ment; où nos belles se rendent inhabiles à
 „ remplir les devoirs de filles, d'épouses ou de
 „ meres; où la santé se mine insensiblement;
 „ ou les roses & la fraîcheur de la jeunesse
 „ & de la beauté sont si souvent étouffées &
 „ flétries par la pâleur; où les desirs & les
 „ passions les plus funestes & les plus extra-
 „ vagantes sont excités & trouvent de l'ali-
 „ ment; & où s'éteint toute espece de goût
 „ pour les plaisirs simples & naturels, ainsi
 „ que tout sentiment des devoirs & de la gloire
 „ des femmes. Cette longue suite de maux
 „ provient en grande partie du préjugé absurde
 „ qui nous a fait mettre au rang des distinc-
 „ tions & des privileges que le rang & la ri-
 „ chesse procurent aux femmes, le droit de
 „ ne rien faire & d'être inutiles au monde; de
 „ là parmi nous la ruine totale de la modestie,
 „ de la vertu, & même du bonheur des fem-
 „ mes; car l'esprit humain veut toujours être
 „ occupé de maniere ou d'autre, & au défaut
 „ d'occupations utiles, il cherchera des distrac-
 „ tions vicieuses, „ &c.

Le quatrième mémoire traite du pouvoir illimité dont l'auteur fait voir la dangereuse influence sur l'esprit humain.

Le suivant traite du bonheur & de la tranquillité de l'ame. L'auteur y prouve par des exemples très-bien choisis, & des observations très-ingénieuses, que le bonheur ne consiste pas dans un état d'indolence qui exclue toute espèce de soins, mais dans l'action, & dans l'intégrité & la variété des vues, en un mot dans l'art de se faire des occupations qui exercent l'ame utilement.

Dans le sixième mémoire l'auteur examine si la multiplicité des livres & l'accroissement des connoissances sont favorables à la piété & au patriotisme, & il se décide pour la négative.

Le septième mémoire roule sur l'amour de la gloire & de la patrie; le huitième, sur le mariage & la polygamie; le neuvième, sur la conversation, &c.

Ces mémoires décelent dans leur auteur, de l'honnêteté, du sentiment, de l'imagination & de la philosophie.

(*Critical Review.*)

THE plays of William Shakespeare, &c. *Œuvres dramatiques de Guillaume Shakespeare, avec les corrections & les éclaircissements de divers commentateurs, à quoi l'on a ajouté des notes, par Samuel Johnson & George Steevens. Seconde édition revue & augmentée. In-8vo. Londres, chez Bathurst.*

Cette édition contient, outre toutes les autres pièces composées par Shakespeare, ou imprimées jusqu'à présent sous son nom, & un grand nombre de notes grammaticales & autres, plusieurs morceaux relatifs à ce fameux Tragique

ou à sa famille, ou aux éditions précédentes de ses ouvrages.

(*Critical Review.*)

A L L E M A G N E.

GESCHICHTE der Nurnbergischen aufgaben der bibel, &c. *Histoire des bibles imprimées à Nuremberg depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à présent ; par M. Panzer , pasteur de l'église paroissiale de S. Sébald. A Nuremberg , chez Raspe, 1778. In-4to. d'un alphabet 5 feuilles & demie.*

C'est le même M. Panzer qui a donné précédemment la description raisonnée des bibles allemandes du XV^eme. siècle, & qui se fait un nouveau mérite par l'exactitude de l'ouvrage que nous annonçons. Le nombre des bibles, ou des parties de bibles, imprimées à Nuremberg, & décrites ici, n'est pas moindre que 87, sans y comprendre les impressions de Koberger & de son fils, Nurembourgeois retirés à Lyon.

PROPHETÆ minores ex recensione textus hebr. & vers. antiquarum latine versi , &c. *Les petits prophètes traduits en latin suivant le vrai texte hébreu , &c. avec des notes philologiques & critiques , par M. Dathe. Seconde édition plus correcte. A Halle chez Weisenhauf, 1779. in-8vo. de 232 pag.*

Depuis la première édition de 1773 l'auteur a beaucoup corrigé sa version, & il lui est honorable de montrer qu'il a profité des critiques judicieuses & même des injustes. Osée a subi le plus de changemens.

408 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

PROGRAMMATA academica selecta &c. *Choix de programmes académiques* ; par M. le docteur Semler. A Halle , chez Hemmerde , 1779. In-8vo. d'un alph. 6 feuell. & dem.

Ils sont tous sur des matieres de théologie , & forment 17 traités qui ont été retouchés & qui méritoient d'être recueillis pour être soustraits à l'oubli où tombent presque toujours les meilleures pieces éparses & fugitives.

INITIA doctrinæ christianæ in usum studiosæ juventutis. *Elémens de la doctrine chrétienne à l'usage de la jeunesse studieuse* ; par M. Reichard. A Leipzig, chez Crusius, 1778. In-8vo. de 14 feuell.

A l'apparition d'un pareil livre on demande ce qu'il a de particulier , ou en quoi il cherche à surpasser la multitude du même genre. Sa lecture montre que c'est par la pureté du style qui étoit à desirer dans les autres abrégés destinés pour les basses classes , même dans les lieux de Melanchton. Il est en effet très-bien écrit en latin , si l'on excepte quelques expressions qu'on a relevées : mais on le juge trop plein de dogmes , de mysticité & d'opinions nouvelles pour son objet.

GOTTESVERCHRUNG und Gottlosigkeit , &c. *Les effets de la piété & de l'impiété sur les malades & au lit de la mort , représentés dans douze sermons & discours de M. Ulrich , prédicateur réformé de la maison de charité de Berlin*. A Leipzig, chez Weiguand, 1778. In-8vo. de 15 feuilles & dem.

Le

Le choix des sujets est très-particulier, & la maniere n'en est pas commune. Il seroit à souhaiter qu'elle fût moins dure & plus consolatoire. Plusieurs de ces discours n'ont pas été composés pour un auditoire, comme le second discours adressé à une jeune fille mourante d'une maladie vénérienne, & le quatrième à une femme mourante qui ne vouloit pas pardonner à son mari. M. Ulrich annonce encore dans sa préface un livre de piété auquel il travaille pour les malades.

PREDIGTEN. . . . sur die lieben landleute. *Sermons & fragmens de sermons pour les bonnes gens de la campagne; par M. Zerrenner, prédicateur à Beyendorf & à Sohlen, dans le duché de Magdebourg. A Magdebourg, chez Scheidbauer, 1779. In-8vo. de 494 pages.*

Enfin voilà des sermons vraiment rares & plus difficiles encore à composer qu'on ne pense; c'est-à-dire, qu'ils sont faits comme ils le devraient être presque tous, pour la multitude des auditeurs. M. Zerrenner reconnoît avoir pris Tobler pour guide. Au lieu d'entretenir le peuple de matieres spéculatives qui le concernent peu, il entre dans la pratique des maximes chrétiennes, & il attaque les préjugés & les vices les plus dominans. La simplicité, la propriété & le pathétique de son ton le distinguent particulièrement. Il se renferme dans la bible pour ses exemples & ses preuves, sans étalage d'érudition mondaine ou scholastique. Que de naturel dans le discours sur la parabole du semeur! Quels exemples pour les peres de famille & les maîtres que celui sur le verset 47 & suivans du chapitre 4 de l'évangile de St. Jean, & le sermon funebre sur le verset

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

24 du chap. 9 de l'évangile selon S. Mathieu ; *la fille n'est point morte , mais elle dort !* Celui sur l'éducation , Math. XVIII. 1-11 , est aussi touchant pour les maîtres que pour les enfans. Tous sont dignes d'être imités des pasteurs & lus des églises.

REPERTORIUM fur biblische und morgenlaendische litteratur. *Recueil de littérature sacrée & orientale* ; par M. le professeur Eichhorn. 4eme. partie. 1779. A Leipzig , chez Weidmann.

o Aussi intéressante que les trois premières. Les observations de Grabe sur le chap. 49 de la Genèse , & les notes sur les hexaples d'origene sont en latin.

ENTWURF einer vollstaendigen historie der ketzereien , &c. *Essai d'une histoire complete des hérésies* , par M. Walch , 8eme. partie. A Leipzig , chez Weidmann & Reich , 1778. In-8vo. de 888 pag.

Ce volume contient une suite de l'histoire des monophysetes , secte encore très-nombreuse en Orient ; celle des difficultés au sujet des trois chapitres & du Vme. concile général ; les contestations des monophysetes entre-eux , la description de leurs églises , & les opinions particulieres des aphtartodocites , des actistetes , des agnoètes , des trithéites & des niobites. On prétend que ni Varrillas , ni Sanderus , ni aucun autre écrivain n'ont apporté autant de lumières sur ces articles. Les caracteres du pape Vigile & de l'empereur Justinien , pour autant qu'il s'est mêlé des matieres de théologie , y sont tracés profondément. Personne ne s'attend à apprendre là que M. Kall est allé

à Vienne & en Italie , rechercher & rassembler tous les ouvrages de Théodore de Mopsueste , jusqu'aux fragmens , pour en procurer une édition. Quoi qu'il en soit , il n'y a point de savant qui ne doive lui souhaiter un heureux succès.

ANWEISUNG zur kenntniß der besten allgemeynern bucher in allen theilen der theologie.
Instruction pour apprendre à connoître les meilleurs livres généraux sur toutes les parties de la théologie ; par M. Noesselt. A Leipzig , chez Weigand. In-8vo. d'un alphabet 16 feuell.
 [1 rthlr. 8 gr.]

On ne doit pas s'attendre à plus que le titre ne promet. Ainsi on ne nomme point les livres de théologie exégétique qui n'ont pour objet qu'un verset ou un chapitre de l'écriture. Mais tous ceux qui sont nommés ont leur mérite relatif à l'intention de l'auteur de cette instruction. Quoique pour diminuer la sécheresse on ait entremêlé quelquefois des anecdotes , des observations , des jugemens , il y a bien des livres dont on ne dit rien , parce que c'est les avoir loués , que de les avoir cités. L'ouvrage a deux parties ; dans la 1ere. les livres de théologie sont divisés en ceux de théologie exégétique , de théologie systématique & de théologie historique. Dans la seconde partie , qui est beaucoup plus courte , il n'est fait mention que des livres qui supposent les connoissances théologiques , comme les méthodes générales pour étudier la théologie , & ce qui a rapport à la prédication.

ANLEITUNG zur kenntniß der besten bucher in
 S 2

der rechtgelahrtheit, &c. *Introduction à la connoissance des meilleurs livres de droit & des sciences qui y sont liées*; par M. Westphal, professeur ordinaire de droit à Halle. 2de. édition augmentée & perfectionnée. A Leipzig, chez Weigand, 1779. In-8vo. de 199 pag.

La premiere édition de 1774 a été épuisée; cette seconde est réellement augmentée de 80 pages, & les inexactitudes qui s'étoient glissées dans la premiere ont été soigneusement corrigées.

J. L. E. Putmanni antecessoris Lipsiensis elementa juris criminalis, &c. *Elémens du droit criminel disposés suivant une méthode commode pour les étudiants*; par M. Putmann, professeur en droit à Leipzig. A Leipzig, chez Fritsch, 1779. Grand in-8vo. de 36 feuell. sans compter la préface & la table.

Les deux livres d'élémens sont précédés par des prolégomenes sur la nature de la jurisprudence criminelle, & sur l'histoire des loix criminelles. Les deux premiers chapitres du Ier. livre traitent des délits & des peines en général, & les 46 autres du même livre, des principaux crimes & des peines statnées contre eux en particulier; d'abord les crimes contre Dieu, ensuite contre l'état, puis contre les concitoyens & autres hommes. Le second livre, des différentes sortes de procès criminels & de leurs parties, consiste en 28 chap. dans l'ordre suivant: 1°. des jugemens criminels en général; 2°. des causes criminelles; 3°. des personnes sujettes au jugement criminel; 4°. de la juridiction criminelle; 5°. de la compétence du for criminel; 6°. de la maniere de traiter les causes criminelles en

général; 7°. de la perquisition en général; 8°. de la maniere d'établir la certitude du crime; 9°. de la recherche de l'auteur du crime; 10°. de la prison ou garde des accusés; 11°. de l'examen sommaire; 12°. de l'information spéciale & de l'examen de l'accusé sur les articles de l'information. 13°. de la confrontation; 14°. de la preuve du crime & de la confession de l'accusé. 15°. de la preuve du crime par les instrumens; 16°. de la preuve par témoins; 17°. de la preuve par indices; 18°. de la torture; 19°. des menaces de la torture; 20°. du serment purgatoire; 21°. des défenses; 22°. des autres moyens légitimes ou illégitimes qu'on peut employer contre les sentences criminelles; 23°. de la sentence criminelle; 24°. de l'exécution de la sentence criminelle; 25°. du procès d'accusation proprement dite. 26°. de la recherche des coupables & de la maniere de procéder contre les accusés absens & fugitifs; 27°. des causes qui arrêtent ou qui terminent la poursuite des crimes; 28°. des dépens des procès criminels. M. Putmann est remonté aux sources du droit pénal, rapporte souvent les propres termes des loix, & remarque les changemens qu'elles ont nouvellement éprouvées dans plusieurs états, particulièrement en Saxe. Sa maniere d'écrire est claire & latine, & l'abondance de la matiere qu'il a su resserrer en peu d'espace, annonce autant de méditation & de méthode que de lecture. Ce livre est jugé un des meilleurs de son espece.

JOHANN Friederich Juglers.... Beytræge zur juristischen biographie, &c. *Mémoires pour servir à la vie des jurisconsultes & des politiques morts qui se font fait connoître en Europe, & à l'histoire de leurs ouvrages*; par M. Jugler,

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

conseiller du roi de la Grande-Bretagne. 4eme & 5eme. vol. Leipzig, 1778 & 1779.

Les amateurs de la littérature juridique ont appris par les volumes précédens ce qu'ils doivent attendre des soins & de la capacité de l'auteur. Le 4eme. volume contient 27 vies. Le 5eme. 29.

LEHRBUCH der alten voelkergeschichte, &c.
Abrégé de l'histoire ancienne à l'usage des colleges; par M. Mangelsdorf. A Halle, chez Curt, 1779. Grand in-8vo. [16 gl.]

Gatterer & Schloezer ont donné en Allemand de semblables abrégés. M. Mangelsdorf juge que le premier a trop peu lié les événemens, & que le second n'a pas assez marqué les époques. Il croit faire mieux, & il conduit son histoire jusqu'à la décadence de l'empire d'occident

LEONARDI Offerhaus compendium historiæ universalis, &c. *L'abrégé de l'histoire universelle de Leonard Offerhaus, 4me. édition qui est la premiere en Allemagne, corrigée par M. Schroeckh, qui y a ajouté l'histoire du XVIIIe. siecle. A Leipzig, chez Junius, 1778, 2 vol. in-8vo. le 1er. d'un alphabet 2 feuell. & dem. Le second d'un alphabet 9 feuilles, petit caractere.*

L'auteur de cet abrégé s'est acquis à Groningue, par ses *Spicilegia chronol.* la réputation d'un historien laborieux & profond. Ce *compendium* est un des meilleurs qu'on ait vus en ce siecle par le choix & la liaison des faits, par

l'usage & l'indication des sources ou des bons critiques , par la précision & l'agrément du style. Comme Bossuet, il ne s'arrête point aux peuples éloignés, tels que les Chinois ou les Mogouls, & avec raison : car qu'en reste-t-il dans l'esprit d'un lecteur , après qu'il a lu péniblement des listes de noms étrangers. Il a préféré de s'étendre davantage sur les objets intéressans , & qu'on aime à confier à la mémoire. L'ouvrage d'Offerhaus est divisé en IX livres ou époques , dans lesquelles les histoires ecclésiastiques & littéraires ne sont point omises. Dans le Xe. livre, occupé par l'histoire du siècle présent, le continuateur, M. Schroeckh, a parfaitement saisi & imité la manière de son devancier. L'ouvrage mérite de devenir classique.

Φιλανθρωπος sive de institutione puerili dialogus , &c. *L'ami des hommes , ou dialogue sur l'instruction de la jeunesse , dans lequel on discute la nouvelle méthode d'enseigner les langues , vantée depuis quelque tems.* A Leipzig, chez Jacobaer , 1777. In-8vo. de 4 feuilles. [3 gl.]

Dans une maison de campagne où trois amis se rencontrent, la conversation tombe sur la nouvelle méthode d'apprendre les langues. L'un qui l'a suivie & éprouvée dans l'éducation de plusieurs enfans de famille, la célèbre hautement. Le second propose ses objections, s'imaginant que le dessein de rendre tout facile & agréable aux enfans n'est pas en tout conforme au but de les accoutumer à l'obéissance , à l'ordre & à la subordination ; qu'ils ont tous une répugnance pour la contrainte & le travail qu'il est besoin de vaincre ; que si on les accou-

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tume à ne rien faire que de leur goût, ils auront infiniment à souffrir des contrariétés inévitables dans la suite du cours de leur vie ; qu'il n'importe guere combien on met de tems à apprendre une langue, que l'essentiel est de la bien savoir ; & que la promptitude de la nouvelle méthode ne fera que des discoureurs sans fond & sans solidité. Le 3^{me}. interlocuteur arrange le différent en prenant le milieu, & ce qu'il y a de meilleur dans les diverses méthodes anciennes & nouvelles. Les maîtres de langues profiteront de ce petit ouvrage bien écrit.

BRIEFE an einen greis. *Lettres à un vieillard ; propres à entretenir & à consoler dans un âge avancé ; par M. Hauck, pasteur & inspecteur de l'école de Pforta. A Leipzig, chez Jacobaer, 1779. In-8vo. de 11 feuell. [6 gr.]*

Tandis qu'on ne pense qu'aux jeunes gens, & qu'on n'écrit qu'en leur faveur, il est d'autant plus juste de se souvenir des vieillards, & d'écrire quelquefois pour eux, que beaucoup sont dans l'impossibilité d'avoir d'autre passe-tems que les livres ; ils doivent de la reconnaissance à M. Hauck qui a écrit ces 20 lettres principalement pour ceux qui ne sont point lettrés.

THEORIE der gartenkunst. *Théorie du jardinage ; par M. Hirschfeld. Ier. vol. A Leipzig, chez Weidmann & Reich. Grand in-4to. de 230 pages.*

C'est le commencement d'un ouvrage rempli de connoissances & de goût, dont l'auteur a déjà donné une ébauche en 1775, dans ses curieuses observations sur les maisons de campagne, an-

merkungen ueber die landhauser. On lit d'abord des préliminaires en quatre articles. Le Ier. est un coup-d'œil sur les jardins anciens & nouveaux & leur origine; sur les jardins suspendus de Babylone, sur ceux des Perses, des Grecs, des Romains, des Italiens, des François, à l'occasion desquels on vante les beaux jardins de Watelet, d'après son *essai sur les jardins*; sur ceux d'Espagne, des Pays-Bas & d'Angleterre qui donne lieu de faire connoître les parcs de Wentworth, de Duncombe & de Hagley; sur ceux d'Allemagne, & particulièrement d'Aschberg, dans le Holstein, desquels il se complait à en décrire la beauté naturelle; sur les Chinois, qui lui fournissent sujet d'élever des doutes considérables contre la vérité des peintures que Chambers en a composées. Le second article a été destiné aux recherches sur l'ancien & le nouveau goût dans les jardins. Il règne dans ceux des Européens beaucoup d'uniformité dans un espace borné, où tout est disposé avec symétrie & surchargé d'ornemens. Il y avoit dans les anciens plus de grandeur, de variété & de beauté naturelle. M. Hirschfeld communique ses reflexions sur ce que les auteurs des autres nations, & l'Allemand Sulzer, ont écrit en faveur du nouveau goût. Dans le IIIeme. article, le jardinage est mis au rang des beaux-arts, & sous ce point de vue on recommande pour former un jardin, de consulter la nature, d'y apporter de l'ordre & du choix, & d'y donner de la couleur & une certaine vie. Le IVeme. traite de la destination des jardins, qui n'est pas seulement de récréer, mais encore d'occuper l'esprit.

La théorie suit les préliminaires. On y recherche ce que c'est que la belle nature champê-

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tre. Elle consiste , selon l'auteur , dans la grandeur , la diversité & la beauté des couleurs , du mouvement & des agrémens ; dans la délicatesse , la nouveauté , la surprise & les contrastes. Il examine ensuite les qualités du sol & leurs effets , la situation de niveau , en côteau ou en enfoncement ; les vues en prairies , bois , rochers , eaux ; les graces dont il est susceptible suivant les années & les saisons. L'expression convient par-tout au sujet embelli & rendu plus sensible au moyen de 46 jolies vignettes , qui représentent des maisons de campagne & des jardins. Elle font honneur aux artistes , sur-tout à M. Brandt de Hannovre. Rien ne manque à la partie topographique du livre dont il paroît en même-tems une traduction françoise , qui est de M. de Castillon , professeur à Berlin.

MISCELLANIEN literarischen inhalts. *Mélanges littéraires ; par M. Strobel. Second vol. A Nuremberg , chez Bauer , 1779. In-8vo. de 16 feuilles.*

Ce second recueil intéresse autant que le premier. On y trouve , 1^o. un mémoire sur la diete d'Ausbourg en 1530. Il est à peine croyable qu'après tant d'écrits sur ce point d'histoire , il en reste encore des parties à éclaircir. Cependant l'extrait des lettres des députés de Nuremberg , rapporté ici , en apprend encore des particularités tues par les historiens , & fait voir comment l'empereur s'y est pris afin de garantir Cologne , Aix & Metz de la réforme. 2^o. *ORATIO de causis calamitatum quas Melanchton sub vitæ finem subiit ;* de M. Reiche-lius , diacre & professeur d'éloquence à Nuremberg , mort en 1774 ; avec une lettre de Me-

lanchton, qui n'avoit point encore été imprimée. 3°. Un mémoire sur l'incertitude des signes auxquels on a prétendu reconnoître le lieu & l'année d'anciennes éditions. 4°. Une relation de ce qui s'est passé dans une assemblée de plusieurs états catholiques, tenue à Augsbourg en 1524, dans laquelle il fut résolu de mettre en vigueur l'édit de religion dit de Worms. La conclusion des états a été transcrite sur une ancienne copie. 5°. Des observations des théologiens du Margraviat, sur l'ordonnance ecclésiastique du Brandebourg & de Nuremberg. 6°. Trois observations de Melanchton sur les fondations, les cérémonies & la séparation de l'église; dans lesquelles il tient pour permise, la communion sous une seule espece. 7°. Plusieurs nouvelles concernant Edelmann, tirées de ses lettres depuis 1727 jusqu'en 1732. 8°. Les nouveaux statuts d'Eberlin pour la réforme du clergé. 9°. La fin de *Staphyli historia acti negotii inter Staphylum & Osiandrum*.

Quoique ce volume de mélanges soit dans les principes, & en faveur de la prétendue réforme, l'anecdote concernant Osiandre, insérée pag. 19, ne fait pas d'honneur à ce prétendu réformateur.

DER neue Diogenes. *Le nouveau Diogene, ou réflexions sur la conduite journaliere des hommes*. A Rostoc, chez Koppen, 1777 1778. Deux parties in-8vo. La 1ere. de 156 pag. La seconde de 366.

Critique sage & modérée, dont la lecture charme, quoique, selon l'anonyme, tout autre eût pu voir comme lui, s'il eût hasardé de

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

contempler le soleil, sans cesser pour un aveuglement passager, afin de s'y accoutumer.

LITTERARISCHE almanach der Deutschen. *Almanach littéraire d'Allemagne ; par M. le professeur Eyring. A Gottingen, chez la veuve van den Hoek. In-8vo. de 177 pag.*

Nous n'avons que la littérature théologique : mais nous savons que M. le professeur continue son travail, & qu'il s'est associé pour le droit M. le docteur Waldeck.

CHRISTIAN Jacob von Zwierleins.... Nebenstunden. *Les récréations de M. de Zwierleins, conseiller intime du prince d'Anhalt Bernbourg. Iere. partie. A Gießen, chez Kriég. In-8vo. de 285 pag.*

Trompés par le titre de *récréations*, nous nous étions figurés que c'étoit un livre de littérature légère, mais un coup-d'œil dans le livre même, nous montre qu'il s'y agit des matières les plus importantes de droit public, féodal, & même ecclésiastique, qui ont rapport aux charges de l'auteur, aussi procureur de la chambre impériale de justice.

VERMISCHETE gedichte, &c. *Mélanges de poésies de M. Piper, recteur d'école à Greifswald. A Stralsund, 1779. 14 feuil. in-8vo.*

La variété n'y manque point. Il y a des odes, des traductions de psaumes & d'Horace, des fables, des épigrammes, &c.

NATHAN der Weise. *Nathan le sage, piece d'opéra.*

matique en 5 actes; par M. Lessing, 1779.
In-8vo. de 276 pag.

Nathan & Saladin sont nobles & grands au plus haut degré; Recha, l'innocence & la candeur même; le templier bon & vaillant; le religieux un fidele serviteur de Dieu que les sciences n'ont point perverti. On lira plus volontiers l'ouvrage même que ce que nous en pourrions écrire, dit le *mercure d'Altona* du 20 mai.

SINNGEDICHTE, &c. *Poésies de M. de Murr*.
Nouvelle édition. A Francfort, chez Zeh, 1779.
In-12. de 4 feuilles.

Il y en a en allemand, en latin & en anglois.
Nous transcrivons seulement ces deux vers au roi de Prusse.

*Exemplar Regnum FRIDERICE es optime, bello
Mars, Phæbus cantu, Jupiter ingenio.*

On peut placer parmi les meilleures traductions des auteurs étrangers que les Allemands ont nouvellement habillés en leur langue :

1°. Celle de l'histoire de l'origine, de l'accroissement & de la situation présente des états du nord, écrite en anglois par M. William, & mise en allemand par M. Adelung, conseiller du duc de Saxe-Gotha. Elle n'est point servile, M. Adelung se permettant souvent de redresser son guide. Car on ne doit pas s'attendre que M. William ne se soit jamais trompé, en écrivant l'ancienne histoire sur le témoignage des auteurs qui l'ont précédé; c'est bien assez qu'on puisse s'en rapporter à ce qu'il a vu de ses yeux durant un

séjour de cinq ans dans ces pays septentrionaux ; où , pour ce qui regarde la Hollande , il s'est fait instruire de sa situation présente par le savant Meermann , & par plusieurs membres des états des Provinces-Unies ; pour le Danemarck il est entré dans la bibliothèque royale & dans les archives par la faveur de l'infortuné Struensee ; & pour la Suede , sa conformité avec les excellens mémoires qui en ont été publiés en françois , garantit la bonté de ses sources. Ce premier volume ne s'étend point au-delà de ces trois empires. On en desire la suite.

2^o. La traduction abrégée du livre françois de M. Petit , intitulé : *Traité sur le gouvernement des esclaves*, que M. Reichard , bibliothécaire de Gotha , a reproduit en allemand sous le titre : *Ueber den gesetzlichen zustand der neger-skaven in Westinden*. A Leipzig , chez Weigand , 1779 , in-8vo. de 160 pag. Ce n'est point un simple extrait , mais une comparaison des loix des François , des Espagnols & des Anglois sur les negres , aussi bien raisonnée que dans l'original , avec des réflexions & des projets de réforme dictés par l'humanité. M. Petit , en sa qualité de député des conseils supérieurs des colonies , a dû être bien informé. On s'est permis de remplacer par quelques additions ce qu'on a diminué de son livre. Ces additions concernent la Dominique , les missions de St. Thomas , & les établissemens de ce genre fondés par les Portugais , les Hollandois & les Danois dans leurs colonies. L'ouvrage de M. Petit a été placé en France parmi les livres défendus , vraisemblablement à cause de la liberté qu'il s'y donne de blâmer ces loix établies , & de la sensation qu'il peut faire ; mais sans censure des intentions de l'auteur , qui paroît n'avoir voulu qu'engager par

ses maximes à diminuer la masse des miseres humaines.

Le journal des prédicateurs, [*Journal fur prediger*] se continue avec applaudissement. On distribue en cinq feuilles *in-8vo.* le 3me. cahier du IXme. volume. L'état de l'église protestante de Bruxelles s'y fait remarquer; & le catalogue des prédicateurs des troupes hollandoises donne à espérer de voir compléter, par de pareils mémoires, la connoissance que M. le sur-intendant Jacobi a donnée au public de la situation présente de la religion en Hollande.

M. Forster, fameux par son voyage à la mer du Sud, vient d'être nommé professeur de minéralogie dans l'université de Halle, par le roi de Prusse.

Les Allemands se plaignoient qu'il n'y eût point de traité particulier sur les coquillages de riviere. Car ce qu'en ont écrit Lister, Gualtieri, Argenville, Muller & Martini, fait partie d'autres livres, la plupart fort chers; & à l'exception de Muller, dans son *Historia vermium*, & de Martini, dans le magasin de Berlin, on ne peut dire qu'aucun auteur se soit étendu sur cette matiere. C'est pourquoi M. Schroter, diacre à Weimar, s'y est appliqué, & il a observé particulièrement ceux qui vivent dans les eaux de la Thuringe. Son ouvrage est assez avancé pour qu'il puisse le faire imprimer avant la foire de la St. Michel de Leipzig. Il l'a divisé en quatre parties, dont la premiere purement historique, fait connoître les travaux des auteurs anciens & modernes qui ont traité des coquillages d'eau douce; la seconde considere les coquilles & leurs habitans

424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sous toutes les faces ; dans la troisième elles sont classées en ordre, & on réunit les synonymes des divers auteurs. Le quatrième, qu'on peut regarder comme un supplément s'occupe des demeures des vers d'eau douce. Tout l'ouvrage pourra former un volume *in-4to.* d'environ deux alphabets. M. Capioux , fameux artiste de Leipzig, travaille chez l'auteur , à Weimar , à la gravure & à la peinture des planches. Gebauer, imprimeur à Halle , s'est chargé de l'impression pour laquelle on souscrit au prix d'un thaler 18 gl. jusqu'à la St. Michel, pour l'ouvrage avec les figures noires , & au prix de 3 thalers avec les figures enluminées.

Des nouvelles ecclésiastiques allemandes ont commencé de paroître à Gießen l'an passé, en forme de journal sous le titre : *Die neuesten religionsgebenheiten mit unpartheyischen anmerkungen*, dont on débite tous les mois un cahier de 5 feuilles *in-8vo.* Nous avons 9 cahiers de 1778 & 3 de 1779, qui suffisent pour prendre une idée de ce travail. C'est la relation de la dispute survenue à l'occasion d'un A, B, C, dans le pays de Nassau-Weilbourg , intéressante par ses circonstances : puis la relation des mouvemens sur la traduction du nouveau testament du docteur Bahrdt. Ce sont la requête du docteur Piderit au corps évangélique ; le récit des mécontentemens & des tumultes que la construction d'un cloître à Dierdorf a produits dans le comté de Wied-Runckel ; & de pareilles affaires , à Gumbsheim , à Amelungen, Bruchhausen, Sulzdorf ; des nouvelles controverses sur le diable, depuis la supplique de 1776 ; les disputes de Febronius , de Lessing & d'Isenbiehl : un mémoire sur l'origine le progrès &

le but des Francs-Maçons. A cela on a mêlé des projets de réunion des deux communions protestantes, & plusieurs autres traités & mémoires de religion. L'impartialité promise se laisse souvent désirer dans la partie historique.

M. Hahn, curé de Kornwestheim, près de Stutgard, annonce qu'il a achevé sa machine d'arithmétique à laquelle Leibnitz a si longtemps travaillé inutilement. Elle ne pèse que huit livres, & est si simple que le moindre horloger peut la copier. Il paroîtroit désirer qu'un curieux opulent en fit l'acquisition.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

- M**Elanges de traductions de differens ouvrages
grecs , latins & anglois , sur des matieres de
politique , de littérature & d'histoire ; par l'au-
teur de la traduction d'Eschyle , (M. le mar-
quis de Pompignan.) Pag. 3
- Histoire-naturelle des oiseaux* , Tome IV. 51
- Vie de M. Gresset ; par L. D.* 62
- Traduction nouvelle des métamorphoses d'Ovide ,
en vers françois , avec des notes ; par M. de
Saint-Ange.* 66
- De l'éducation physique & morale des femmes , avec
une notice alphabétique de celles qui se sont dis-
tinguées dans les différentes carrieres des sciences
& des beaux-arts , ou par des talens & des ac-
tions mémorables.* 79
- Eloge de Jean-Jacques Rousseau ; par M. de La-
croix.* 89
- Détail des succès de l'établissement que la ville de
Paris a fait en faveur des personnes noyées ,
& qui a été adopté dans diverses provinces de
France. Sixieme partie , années 1777 &*

1778. *On y a joint différentes méthodes pour secourir, non-seulement les noyés, mais les suffoqués par la vapeur du charbon & autres vapeurs méphitiques quelconques; les pendus; les personnes gelées; les enfans naissans avec une apparence de mort; par M. Pia.* 95
- Discours politiques, historiques & critiques sur quelques gouvernemens de l'Europe; par M. le comte d'Albon.* 102
- Esquisse de l'état naturel, civil & politique de la Suisse, dans une suite de lettres écrites à M. Guillaume Melmoth, écuyer; par M. Guillaume Coxe.* 120
- Description de la Lorraine & du Barrois; par M. Durival l'aîné.* 132
- Œuvres de Colardeau.* 146
- Mélanges d'observations relatives à l'éducation, surtout pour ce qui concerne la manière de diriger l'esprit. A quoi on a ajouté un essai sur un cours d'éducation libérale; par M. Joseph Priestley.* 170
- Histoire de l'astronomie moderne, depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à l'époque de 1730; par M. Bailly.* 176
- Abrégé historique de la vie des saints & des saintes, bienheureux & bienheureuses, & autres pieux & célèbres personnages des trois ordres de Saint-François; par le R. P. Fulgence Frerot.* 202
- Lettre à M. le chevalier de Born sur la tourmaline du Tirol; par M. Müller.* 211
- Conseils à un jeune poète; par M. Sherlock.* 219

M É L A N G E S.

<i>Anecdotes sur Pierre-le-Grand.</i>	230
<i>Amusemens étymologiques.</i>	236
<i>Lettre de M. l'abbé Royou à M. Bailly.</i>	241
<i>Lettre aux auteurs du Journal de Paris.</i>	243
<i>Lettre de M. François de Neuf-Château, à l'auteur du Journal de Nancy, sur la tapisserie de la salle de l'audience & de la chambre du conseil de la Tournelle du parlement de Nancy.</i>	245
<i>Lettre sur les édifices tremblans ou inclinés, adressée à MM. les auteurs du Journal des Savans, par M. de Servieres, &c. Contenant des recherches sur les rochers tremblans & sur les édifices branlans & inclinés.</i>	249

P O É S I E S F U G I T I V E S.

<i>Fragmens du poëme des douze Mois; par M. Roucher.</i>	256
<i>Réponse des Colons de Ferney, pour remercier M. le marquis de Villette, du soin qu'il prend d'assurer leur sort.</i>	260
<i>Vers à M. d'Alembert, en lui envoyant le nouveau recueil intitulé : graves observations sur les bonnes mœurs, par le frere Paul, hermite de Paris.</i>	261
<i>A Madame de***.</i>	262
<i>Vers extraits d'une lettre écrite à Mde. de Bourdie, ci-devant marquise d'Antremont.</i>	ibid.
<i>Réponse de Mde. de Bourdie.</i>	263

DES MATIERES. 429

<i>Epigramme ; par M***.</i>	ibid.
<i>Epître à Ariste. Imitation libre du commencement de l'épître VIIIe. du comte Algarotti.</i>	264
<i>Idylle couronnée le 8 mai 1779 , par l'académie royale des sciences & belles-lettres de Nancy ; par M. Simonin.</i>	265
<i>Songe. A Mademoiselle *** ; par M. Pons de Verdun.</i>	267
<i>Les goûts sont différens. Conte ; par le même.</i>	268
<i>Epigramme ; par le même.</i>	ibid.
<i>L'amant malheureux ; par le même.</i>	269

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie des inscriptions & belles-lettres de Paris.</i>	270
II. <i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	ibid.
III. <i>Académie des jeux Floraux établie à Toulouse.</i>	276
IV. <i>Société royale des sciences de Montpellier.</i>	278
V. <i>Société d'émulation de Liege.</i>	281
VI. <i>Académie des Arcades de Rome.</i>	294
VII. <i>Académie des belles-lettres de Naples.</i>	295
VIII. <i>Académie royale des sciences & belles-lettres de Mantoue.</i>	296

SPECTACLES.

PARIS. <i>Opéra.</i>	297
<i>Comédie Italienne</i>	304

LONDRES. <i>Drury-lane.</i>	307
<i>Covent-garden.</i>	308

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I. <i>Lettre sur la nouvelle découverte de l'air fixe.</i>	310
II. <i>Lettre à M. Sigaud de la Fond, démonstrateur de physique.</i>	312
III. <i>Réponse de M. Sigaud de la Fond à la lettre précédente.</i>	313
IV. <i>Découverte en optique.</i>	314

M É D E C I N E. C H I R U R G I E.

I. <i>Relation du triste événement occasionné par les vapeurs d'une fosse d'aisance, le 16 avril dernier.</i>	320
II. <i>Succès d'une operation chirurgicale.</i>	327
III. <i>Extrait d'une lettre de M. Magellan, correspondant de l'académie des sciences à Londres ; contenant un remede pour guérir les marins attaqués du scorbut.</i>	329

AGRICULTURE. ECONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

I. <i>Invitation aux sociétés d'agriculture de France.</i>	330
II. <i>Horlogerie.</i>	333
III. <i>Filature.</i>	335

DES MATIERES.	431
TRAITS DE BIENFAISANCE, DE PATRIOTISME , DE COURAGE, DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.	337.
ANECDOTES. SINGULARITÉS.	350
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	353
ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	382
ALLEMAGNE.	407.

